JULIA SÉVÉRA

OU

L'AN QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DOUZE.

JULIA SÉVÉRA

OU

L'AN QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DOUZE

par

J.-C.-L. SIMONDE DE SISMONDI

Auteur

de l'Histoire des Français, de l'Histoire des Républiques Italiennes au moyen âge, de la Littérature du Midi de l'Europe, etc., etc.



BRUXELLES

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

—

1842



AVERTISSEMENT.

—

C'est avec une extrême défiance que je soumets aujourd'hui au jugement du public un ouvrage qui ne pourrait répondre complètement au but que je m'étais proposé en l'écrivant, qu'autant que l'auteur réunirait des qualités auxquelles je n'ai pas même de prétentions, des qualités que l'on conserve rarement à mon âge, et dans une vie toute sérieuse. C'est un roman, et j'aurais voulu que ce fût complètement un roman, et par l'intérêt, et par la vérité des tableaux de la vie domestique. Cependant, l'intérêt se reporte difficilement treize siècles en arrière ; les tableaux domestiques manquent toujours ou de vérité ou de vivacité, quand on les place à une époque aussi imparfaitement connue, les personnages se perdent dans l'ombre, quand au lieu de développer leurs sentimens, on s'attache à peindre les lieux, les temps et les mœurs publiques.

Ces défauts, il est vrai, tiennent au but même que je m'étais proposé, celui de faire connaître la condition des peuples, les rapports des habitans, les opinions dominantes et les habitudes domestiques dans les Gaules, aux diverses époques de leur histoire. Tandis que, dans un ouvrage d'une forme plus sérieuse, je me suis efforcé de montrer, sous un jour plus vrai qu'on n'a pu le faire jusqu'ici, l'enchaînement des évènemens publics, les grands caractères historiques, les victoires et les désastres, les hautes vertus et les forfaits des peuples et des rois de la France ; je voudrais, à chaque grande révolution, tout au moins pouvoir montrer aussi à mes lecteurs la vie commune dans un cadre d'imagination, et pour des personnages fabuleux ; mais en étant toujours guidé par des recherches historiques, et en me conformant scrupuleusement, pour la peinture des opinions, comme pour celle des caractères nationaux, aux écrivains contemporains.

Le roman que je présente aujourd'hui au public est donc destiné à peindre l'état des Gaules à l'époque de l'invasion de Clovis. Il est le fruit des recherches et des travaux que j'avais consacrés à écrire les premiers volumes de l'*Histoire des Français*. L'historien est forcé de vivre, en quelque sorte, dans le siècle qu'il se propose de faire connaître ; on ne saurait exiger des travaux aussi soutenus du romancier. Si je n'avais eu d'autre but que d'écrire L'AN QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DOUZE, je n'aurais sans doute pas lu trois fois de suite Grégoire de Tours, ou pâli sur toutes les chroniques, sur tous les codes de lois, sur toutes les vies de saints de cette époque. Un historien seul a occasion d'acquérir cette connaissance des temps anciens, qui lui permet de placer un roman à une époque reculée, avec une observation sévère des mœurs du temps. Ces mœurs, ces opinions, telles que je les ai représentées, sont celles qu'un antiquaire de bonne foi doit reconnaître avoir appartenu à cette époque. Il n'y a dans la peinture de ces caractères aucune intention de représenter, sous des couleurs odieuses, un ordre de la société plutôt qu'un autre ; de prêcher ou de décrier un système de religion ou de politique. J'ai voulu rendre l'état ancien de la société tel qu'il était, ou du moins tel que nous pouvons encore le connaître, avec ses vertus et ses vices. Je ne demande point qu'on en tire de certaines conclusions, je demande seulement qu'on le voie.

Les épigraphes que j'ai attachées à chaque chapitre, d'après l'exemple de l'auteur de ces admirables romans écossais, auxquels j'aurais voulu que le mien ressemblât davantage, sont toutes tirées d'auteurs contemporains ; elles sont destinées à indiquer combien les scènes que j'ai présentées d'imagination se rapprochent des réalités de ce siècle.

Les héros du roman, Félix, Julia, Sévérus, sont de pure invention, l'action de Volusianus, qui forme le nœud en quelque sorte de tout le drame, et l'expédition de Theudéric, sont également imaginaires. Ce sont des choses qui pouvaient être, mais nous ne savons pas qu'elles aient été. Les autres évènemens publics sont en général fondés sur l'histoire ; je ne me suis, je crois, écarté de la chronologie qu'à l'égard de saint Sénoch, dont la retraite dans la tour de Loches fut postérieure peut-être d'un demi-siècle à l'époque où je l'ai mis en scène.

JULIA SÉVÉRA

OU

L'AN QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DOUZE.

CHAPITRE PREMIER.

LE PATRIMOINE D'UN SÉNATEUR GAULOIS A LA FIN DU CINQUIÈME SIÈCLE.

« Et il lui donna, dans cette forêt même, douze lieues de terrain en
» largeur et autant en longueur; promettant que ni lui ni aucun de
» ses successeurs ne lui en disputeraient jamais la possession. »
VITA SANCTI SIGEBERTI, AUSTRASIÆ REGIS, cap. V, p. 601.

Sous le consulat d'Anastase et de Rufus, l'an 1245 de Rome, ou l'an 492 de l'ère chrétienne, Félix Florentius, riche seigneur gaulois, de retour d'un voyage qu'il avait fait à Constantinople, vint prendre possession du vaste patrimoine que le vertueux empereur Majorien, oncle de sa mère, avait accordé à sa famille pendant son règne court et brillant. L'héritage d'un simple particulier couvrait à cette époque une province entière, et celui de Félix Florentius, situé sur la rive gauche de la Loire, entre cette rivière et le Cher, comprenait une très-grande étendue d'un pays fertile; mais son ancienne population avait disparu en entier : tous les habitans avaient péri, ou par la misère, suite d'une oppression universelle, ou par l'épée des barbares. Majorien, en accordant ce district désert à sa parente, Sylvia Numantia, mère de Félix, avait exigé qu'elle le couvrît de nouveaux cultivateurs.

La maison abandonnée de l'un des anciens propriétaires avait été réparée et agrandie par les ordres de Sylvia, pour devenir la demeure des nouveaux maîtres; elle était bâtie sur une hauteur qui dominait le cours de la Loire. Les Vandales, à leur dernier passage, y avaient

mis le feu, mais l'incendie avait été arrêté de bonne heure, et l'on en avait soigneusement effacé toutes les traces. Sa maison, ou *villa*, connue dans le pays sous le nom de *Noviliacum*, et que nous nommerions aujourd'hui *le château*, était vaste et commode; on n'avait point encore songé à rendre les demeures des particuliers susceptibles de défense; les murs n'étaient point flanqués de tours; ils avaient peu d'épaisseur, et les toits en terrasse qui s'étendaient, non seulement sur l'habitation principale, mais sur les humbles corps de logis destinés aux esclaves, n'étaient point garnis de créneaux. Ils étaient ouverts aux promeneurs, et, dans un espace peu étendu, ils comprenaient les points de vue les plus riches et les plus variés. Le goût des meilleurs artistes de la Grèce et de Rome avait présidé à la distribution et à la décoration des appartemens, et Noviliacum semblait appartenir encore au siècle d'Auguste, tandis qu'à plusieurs lieues à la ronde, on ne trouvait pas une habitation qui ne portât les marques des ravages des Vandales, des Suèves, des Silinges ou des Huns.

Les rians jardins, les parcs et les vergers de Noviliacum étaient de nouveau enrichis par le travail de l'homme; les arbres fruitiers qui, pendant dix ans, avaient vu leurs fruits sécher vainement sur la tige, sans qu'un être vivant fût à portée de les recueillir, avaient recouvré une vigueur nouvelle depuis qu'ils recevaient des jardiniers de Sylvia des soins long-temps suspendus; enfin, de jeunes plantations se rattachaient aux anciennes pour compléter ou perfectionner les plans du premier propriétaire. Mais en parcourant ces jardins, on ne pouvait s'empêcher de remarquer que les générations des plantes y avaient été interrompues tout comme celles des hommes. Tous les arbres qui demandent des soins étaient ou très-vieux ou très-jeunes; car pendant long-temps le propriétaire n'avait rien fait pour la terre. Avant même sa dernière ruine, il avait long-temps langui dans la misère au milieu des richesses de la nature, il avait long-temps détruit l'ouvrage de ses pères sans pouvoir rien réparer; et ce n'est qu'après avoir beaucoup souffert et beaucoup fait souffrir, qu'il avait enfin péri sous le poids des calamités infligées à la Gaule par la folie et les vices des empereurs.

Dès qu'on sortait des jardins de Noviliacum, on voyait la nature sauvage reprendre son empire sur les campagnes que l'industrie de l'homme avait autrefois enrichies. Les bois avaient envahi toutes les

hauteurs : ils descendaient de toutes les montagnes, au travers des coteaux que, dans un temps plus heureux, on avait vus couverts de riches vignobles. Les plaines les plus basses, qui, lorsque les Gaules jouissaient de la paix et de l'opulence, avaient été nivelées avec soin et converties en riches prairies, où l'on avait amené de loin, à grands frais, les eaux qui devaient les fertiliser, se couvraient de roseaux que nourrissaient ces mêmes eaux devenues stagnantes. Dans les plaines plus élevées, on reconnaissait les traces de la charrue, mais les bruyères et les genêts y étalaient tour à tour leurs fleurs rouges et jaunes, et quelques troupeaux recueillaient, entre des épines, l'herbe rare qui remplaçait les antiques moissons.

Sylvia avait cependant accompli les conditions auxquelles l'illustre Majorien avait attaché la concession de cette vaste propriété; elle s'était efforcée de ramener quelque population dans ces déserts, et de fournir aux hommes industrieux qu'elle y appelait, les moyens d'y vivre. Mais tout le pays, connu alors sous le nom d'*Interamnes*, et qui s'étendait de la Loire au Cher, et des solitudes de la Sologne au voisinage de Tours, se trouvait compris dans sa concession. Cette petite province avait quatre ou cinq lieues du nord au midi, huit ou dix du levant au couchant; on l'avait vue, dans le temps où la Gaule était libre, mettre sous les armes plus de six mille soldats; tous les efforts d'une des plus riches maisons de l'empire n'avaient pu qu'avec peine y ramener six cents familles de cultivateurs. Pour peupler de nouveau ce district, Sylvia avait aliéné ses possessions disséminées dans toute l'étendue des Gaules. Elle avait vendu un palais qui lui appartenait à Arles; elle avait retiré des mains des marchands les capitaux qu'ils faisaient valoir pour elle à Trèves : ces deux capitales, l'une des dix-sept provinces, l'autre de la préfecture des Gaules, étaient les villes de l'Occident où l'on trouvait encore le plus d'argent; ce n'était cependant que moyennant d'énormes sacrifices qu'elle avait pu, dans ces temps de détresse universelle, y réaliser sa fortune.

C'était à l'aide de cette détresse même qu'on procurait à la terre de nouveaux cultivateurs; il fallait les acheter sur le marché aux hommes, comme on achète le bétail, et en effet c'était des mains des Visigoths, maîtres à cette époque de la plus grande partie de l'Aquitaine, qu'elle avait fait acheter plus de trois cents esclaves. Plusieurs étaient de malheureux Gaulois, qui, enlevés par les barbares à leurs foyers, revenaient travailler de nouveau, avec des mains

enchaînées, le sol de leur patrie. Sylvia, plus humaine et plus prudente en même temps que la plupart des seigneurs romains, avait remis tous ceux de ces captifs qui s'étaient trouvés de race gauloise, à peu près dans la condition de leurs pères; elle leur avait assigné à cultiver des terres dont elle partageait avec eux les récoltes.

D'autres esclaves étaient des Germains, faits prisonniers à la guerre. Les Visigoths et les Vandales, les Francs, les Allemands et les Bourguignons, avaient plus d'une fois tourné leurs armes les uns contre les autres : après leurs combats, les marchands d'esclaves romains se hâtaient d'aller recueillir entre leurs mains les captifs qu'ils n'avaient pas égorgés, pour les revendre aux propriétaires de terre; mais ces captifs, méprisant les Romains, auxquels ils étaient forcés d'obéir, frémissaient de servir là où leurs compagnons d'armes commandaient en maîtres; ils cherchaient sans cesse les moyens de s'échapper, ils menaçaient, ils se livraient à des accès de fureur, et ne pouvaient être contenus que par les châtimens cruels dont on les menaçait, par les chaînes qu'ils portaient sans cesse, ou par les cachots nommés *ergastules,* dans lesquels on les enfermait chaque soir.

Sylvia s'était aussi procuré des esclaves provenant des races de la Scythie, qui, quarante ans auparavant, avaient, à la suite d'Attila, inondé les Gaules. Ceux-ci, incapables de se soumettre aux travaux des champs, avaient recommencé, dans les déserts de la Sologne, à mener la vie errante à laquelle ils s'étaient accoutumés dans les steppes du nord de l'Asie. Sylvia leur avait confié le soin de ses immenses troupeaux; ils les suivaient à cheval et la lance à la main, au milieu des bois; ils les défendaient avec un courage égal contre les loups et contre les brigands; ils en rendaient fidèlement compte deux fois par année; et n'entrant jamais dans les maisons, ne goûtant aucun des fruits de la vie civilisée, n'ayant presque aucun commerce avec l'homme, ils se croyaient encore libres, et ne se sentaient pas malheureux.

Des lois oppressives ne permettaient point à un propriétaire qui traitait ses paysans avec humanité, d'accueillir sur ses terres les fugitifs qui, accablés par les vexations de leurs maîtres ou par celles du fisc, voulaient abandonner leur maison, leurs champs, tout leur petit pécule, pour dérober du moins leurs personnes aux supplices. Les colons, qui cependant n'étaient point esclaves, pouvaient, d'après une loi d'Honorius, être réclamés par leurs premiers maîtres, et

enlevés sans formalités judiciaires à ceux qui leur avaient donné asile. Toutefois Sylvia avait profité de l'anarchie universelle pour recueillir un assez grand nombre de familles errantes qui, sans son assistance, auraient bientôt péri dans les bois. C'étaient d'anciens Gaulois qui parlaient la langue celtique, qui portaient les longs cheveux plats, les tuniques à manches et les larges braies ou pantalons, déjà en usage au temps de César. Ils étaient patiens, industrieux, fidèles; mais, pendant quatre siècles d'oppression, ils avaient perdu toute l'énergie de leurs pères, et le souvenir même de la liberté.

Enfin, deux petites colonies militaires complétaient l'établissement de Sylvia, dans le district d'Interamnes, et veillaient à la sûreté de tout le canton. C'étaient des vétérans auxquels les derniers empereurs avaient promis des distributions de terres; mais l'argent avait ensuite manqué pour leur bâtir des maisons, leur faire l'avance de quelques troupeaux et celle de quelques instrumens aratoires, sans lesquels la prétendue libéralité des princes leur serait demeurée inutile. Le sénateur Fulvius Florentius, père de Félix, avait suppléé à ce que l'État n'avait pu faire. Il avait établi un *manipule*, ou compagnie de vieux soldats, au passage de la Loire, et un autre au passage du Cher.

Le premier était composé d'anciens légionnaires enrôlés dans les diverses provinces de l'empire romain. On y voyait rassemblés des Italiens, des Grecs, des Illyriens, des Maures et des Bretons, qui long-temps réunis sous les mêmes drapeaux, s'étaient fait de leur camp une patrie. Leurs femmes, qui les avaient suivis aux armées, s'étaient endurcies comme eux aux fatigues, et méprisaient autant qu'eux le danger. Arrivés sur les confins de la vieillesse, et n'ayant plus assez de vigueur pour supporter les travaux de la guerre, ils s'étaient flattés de pouvoir suffire encore à ceux de l'agriculture; en effet, leurs bras étaient toujours robustes, et quand ils commençaient un nouvel ouvrage, leur ardeur leur faisait laisser loin derrière eux les paysans qui devaient partager leur tâche. Mais la persistance ni la patience n'étaient point au nombre des vertus auxquelles la vie militaire les avait formés. On avait nommé leur village le camp des légionnaires; les maisons y étaient plus grandes, plus commodes, plus ornées que celles des autres cultivateurs; mais quand on en approchait, on y reconnaissait à de nombreux indices l'indolence et la négligence de leurs habitans.

A cinq ou six lieues de distance, le sénateur Florentius avait fait bâtir sur les rives du Cher le camp des fédérés. Dans les dernières années de l'empire on avait nommé *fédérés* les barbares qui sans renoncer à leur langue, à leur armure, à leurs chefs nationaux, servaient sous les aigles de Rome. On voyait dans leurs rangs des Ostrogoths, des Bourguignons, des Francs et des Vandales; presque tous avaient porté les armes contre l'empire avant de s'engager à la solde des empereurs. Ils avaient successivement placé sur le trône, puis renversé, plusieurs des derniers monarques de l'Occident. Ils avaient enfin donné à Odoacre la couronne d'Italie, et ils lui avaient en retour demandé d'amples distributions de terres. Partout où ces vétérans barbares s'étaient établis pour jouir du repos, ils avaient voulu retrouver, dans leur nouvelle patrie, une image des forêts de la Germanie, d'où ils étaient sortis. Leurs maisons n'étaient jamais contiguës, aucune enceinte, aucun mur n'en défendait l'approche; les villes, les forteresses, paraissaient aux Germains autant de prisons où ils ne pourraient habiter sans renoncer à leur liberté. Aussi le sénateur Florentius, qui avait voulu donner à ses colonies militaires quelques moyens de défense, tandis qu'il avait fait fortifier le camp des légionnaires, s'était-il contenté de choisir pour celui des fédérés un site escarpé et qui ne devait sa force qu'à la nature.

Sylvia Numantia avait créé par ses longs travaux, par sa persévérance et sa sagesse, ces divers établissemens, qui, dans une province devenue déserte, semblaient une colonie nouvelle. Son mari et son fils n'avaient pu faire dans cette propriété que des séjours rares et courts. Le premier, le sénateur Fulvius Florentius, avait été appelé à Rome dès le temps de Majorien. Ce vertueux empereur, qu'on put à bon droit appeler le dernier des Romains, employa tour à tour Florentius dans le conseil et dans les camps; il rendit sacrée à ses yeux la cause de la patrie; et lorsqu'il fut massacré, Florentius continua de défendre l'indépendance romaine, portant toujours les armes pour Rome, quel que fût le monarque au nom duquel les ordres étaient donnés. Il y avait alors dix-huit ans qu'il avait suivi l'empereur Julius Népos en Dalmatie, et que prévoyant la chute de l'empire, qui en effet ne fut plus différée que de deux ans, il avait renvoyé dans les Gaules sa femme et son fils unique, âgé seulement de huit ans, tandis qu'il se rendait à Constantinople pour solliciter l'empereur Zénon de prendre la défense de l'Occident.

Un grammairien et un prêtre avaient été choisis par le sénateur Florentius pour accompagner Sylvia dans sa retraite sur la Loire, et veiller avec elle à l'éducation du fils qu'ils avaient eu dans un âge avancé, et sur qui reposait l'espoir de leur maison. Le sénateur s'était conformé à l'usage de toutes les grandes familles, en s'attachant de tels maîtres pour initier son fils dans les lettres sacrées et profanes; mais il avait aussi exigé de Sylvia qu'elle ne se reposât point sur eux du soin d'achever son éducation.

Il lui avait recommandé de conduire de bonne heure son fils Félix dans une grande ville. « C'est le commerce des égaux, lui avait-il » dit, qui forme les hommes, et d'Orléans jusqu'à Tours Félix ne » trouverait que des subalternes ou des esclaves artificieux. Quel » serait à Noviliacum l'homme qui oserait le regarder en face, qui » soutiendrait une opinion différente de la sienne, qui lui résisterait, » ou lui ferait éprouver un doute sur sa propre habileté ou sa propre » importance? Quel besoin aurait-il de savoir persuader là où il lui » suffit d'un mot pour que chacun lui obéisse? quel besoin d'avoir » raison lorsque jamais personne n'oserait lui faire sentir qu'il a » tort? Je n'ignore point quels sont les vices et la corruption des » villes, mais approchent-elles de la corruption que nourrit l'escla- » vage! Je sais qu'il trouvera dans les capitales des intrigans, des » parasites empressés à favoriser ses mauvais penchans; des femmes » sans pudeur qui lui présenteront toutes les amorces du vice; mais » manquera-t-il de flatteurs, d'intrigans, de femmes empressées à le » séduire, s'il n'est entouré que de ses esclaves? S'en trouvera-t-il » un seul, au contraire, qui ne surveille dans son jeune maître la pre- » mière indication d'un goût déréglé pour le changer en passion, la » première trace d'une faiblesse pour en faire un vice? Ne sommes- » nous pas, dans le sein de nos familles, entourés d'autant de séduc- » teurs, d'autant de corrupteurs que les princes efféminés de l'Asie? » Un jeune maître élevé à la vertu au milieu de ses esclaves ne serait- » il pas un phénomène aussi étrange que le fils d'un despote dont le » cœur serait demeuré pur et l'ame sensible? Malheur à nous, mal- » heur à notre temps où la population libre a disparu de dessus la » terre! Malheur à notre temps, où le maître de Noviliacum a plus » de dix lieues de chemin à faire avant de rencontrer un égal! Ce » sont là les causes qui renversent l'empire romain, et non la dis- » corde entre Glycérius et Népos, ou l'arrogante ambition du patrice

» Oreste. C'est parce qu'on ne trouve plus de vrais Italiens en Italie, » de vrais Gaulois dans la Gaule, que nos armées ne peuvent nous » défendre, et que les fédérés nous font la loi. »

En effet, aussitôt que Félix eut atteint sa quatorzième année, Sylvia le retira de Noviliacum, qu'elle avait habité jusqu'alors alternativement avec les villes voisines de Tours et d'Orléans, pour le conduire à Arles, qu'on regardait encore comme la capitale des Gaules romaines, même après la chute de l'empire d'Occident, et où se trouvaient rassemblés plusieurs des seigneurs les plus considérés de la province. C'était dans la société des nobles romains qu'il devait se former à l'élégance des manières, et apprendre à observer les égards, la politesse qui convenaient à un homme public. L'exemple de plusieurs d'entre eux pouvait encore lui enseigner la politique et l'éloquence; mais quant aux arts de la guerre, quant à tous les développemens et du corps et du caractère qui tiennent à une vie plus active, ce n'étaient point les grands rassemblés à Arles qui pouvaient en donner le goût. Aussi Sylvia, dès que son fils put manier l'épée, voulut-elle qu'il acquît, en se mêlant avec les barbares, ce sentiment de dignité et de force qu'une éducation efféminée avait fait perdre aux jeunes Romains. Elle le présenta à Euric, roi des Visigoths, qui faisait sa résidence à Toulouse, puis à Gondebaud, roi des Bourguignons, qui avait fait de Vienne en Dauphiné sa capitale.

Les Romains méprisaient et haïssaient les barbares, mais ils les redoutaient; les sénateurs des Gaules, et l'on donnait ce nom à tous ceux qui, par leur crédit et leurs richesses, auraient mérité d'entrer au sénat des derniers empereurs, se croyaient tout au moins les égaux des rois de ces tribus conquérantes, qu'ils avaient vus souvent accepter avec empressement des dignités romaines; ils ne perdaient pas même l'espérance de leur commander un jour, dès que l'aigle de l'empire, qui selon eux sommeillait seulement, déploierait de nouveau ses ailes. Mais ils savaient mieux qu'aucun courtisan les égards qui sont dûs à la force; quatre siècles de servilité avaient développé en eux tous les arts de la flatterie, et le plus orgueilleux Gaulois savait devenir, en même temps, souple, respectueux et caressant avec ces féroces conquérans, dont il n'y avait aucun qui ne fût teint du sang de ses frères ou de ses plus proches parens.

Ce ne fut point avec ce caractère que Félix Florentius se présenta aux cours de Toulouse et de Vienne; son courage naturel avait été

développé par les exercices de la jeunesse et par la rencontre de quelques dangers; il comprenait donc, mieux que ses compatriotes, ce qui constituait la bravoure, et il l'estimait à sa juste valeur. Les victoires d'Euric, qui avait soumis aux Visigoths presque toute l'Aquitaine, ne lui firent point oublier que ce même homme avait assassiné son frère Théodoric; et Gondebaud, malgré sa valeur brillante, lui parut toujours l'assassin de Chilpéric, son frère, de sa femme et de ses enfans. Félix, dans le camp ou à la cour des barbares, se fit respecter comme un homme qui autant qu'eux était soldat, qui plus qu'eux était citoyen.

Félix Florentius avait acquis dans les écoles, dans les assemblées des seigneurs romains, dans les cours des rois barbares, autant de connaissance et des hommes et des affaires qu'il pouvait en réunir avec une âme honnête et un caractère élevé. Sa figure, sans être belle, prévenait en sa faveur. Parvenu à sa vingt-sixième année, à l'époque où notre récit commence, on l'aurait jugé plus âgé; quelque chose de sérieux dans sa contenance, de lent et de mesuré dans ses mouvemens, rappelait qu'il avait vécu au milieu des sénateurs romains; mais la force de ses larges épaules, la juste proportion de sa taille un peu inférieure à la moyenne, la fermeté de sa démarche, indiquaient qu'il n'avait pas dû partager sans fruit les exercices des barbares. Ses yeux noirs, vifs et brillans, animaient un visage un peu pâle, et donnaient tour à tour à sa physionomie des caractères différens selon les sentimens qui dominaient en lui.

Cette année même, Félix avait été appelé en Orient par la mort de son père, survenue à Constantinople peu après le couronnement de l'empereur Anastase. A son retour, il avait traversé l'Italie, dont le grand Théodoric, avec ses braves Ostrogoths, disputait alors la possession à Odoacre. La partie des Gaules qui n'était pas encore envahie par les barbares obéissait nominalement aux empereurs d'Orient; elle reconnaissait toujours cet empire romain dont le seul chef était à Constantinople, mais aucune autorité bienfaisante et protectrice ne résidait plus dans le gouvernement. Aussi Félix Florentius, rentré dans les Gaules, se hâta de se rendre à Noviliacum. Il lui semblait que dans un pays abandonné à l'anarchie, où les lois étaient sans force, où l'autorité sociale ne se faisait sentir nulle part, c'était le devoir des grands propriétaires de recueillir les charges plutôt que les bénéfices de la souveraineté, de conseiller, d'encourager, de protéger les

paysans qui vivaient sur leurs terres, et de leur donner en même temps des exemples et des secours au milieu des calamités qui accablaient tout l'occident de l'Europe.

CHAPITRE II.

LES FUYARDS.

« Julien avait trouvé l'état militaire entièrement désorganisé dans les
» Gaules ; les barbares passaient librement le Rhin et étendaient
» leurs ravages jusqu'aux villes situées au bord de la mer, tandis
» que tous les habitans tremblaient à leur nom seul, et que l'em-
» pereur Constance ne lui avait donné que trois cent soixante sol-
» dats pour renforcer son armée. » ZOZIMI HISTORIAR., lib. III, p. 703.

Il y avait peu de mois que Félix Florentius habitait Noviliacum, lorsqu'un jour, en portant ses regards sur la rive opposée de la Loire, il y remarqua avec surprise un mouvement inusité. Des pâtres chassaient de nombreux troupeaux vers la rivière ; des chevaux des mulets chargés des dépouilles des maisons, arrivaient à la file; quelques hommes à cheval avec des lances, d'autres, en plus grand nombre à pied, portant leurs divers instrumens de labourage, se groupaient successivement sur le rivage ; des femmes enfin, entourées d'enfans, et en portant quelques-uns dans leurs bras, arrivaient les dernières. Tous se mouvaient lentement, et comme accablés par la fatigue ; mais par momens on voyait toute cette foule hâter ses pas, et se précipiter vers la rivière, puis s'arrêter de nouveau lorsqu'elle s'apercevait qu'elle n'était pas poursuivie.

Cependant quelques cavaliers poussaient de temps en temps leurs chevaux dans le fleuve ; avec leurs lances ils en sondaient la profondeur, puis ils revenaient en arrière, comme découragés de leur entreprise ; ils essayaient tour à tour plus haut, plus bas, là où des brisans

semblaient indiquer un bas-fond sur lequel leurs chevaux pourraient reprendre haleine, là au contraire où les eaux présentaient une surface plus unie, et annonçaient un courant moins rapide. Après chaque tentative infructueuse, on les voyait tenir conseil ensemble. Quelques-uns en même temps abattaient des arbres, et travaillaient à les lier entre eux pour former un radeau; d'autres forçaient à se jeter dans la rivière l'animal domestique le plus habile de tous à la nage, le pourceau, comme pour lui faire tenter l'entreprise désespérée dans laquelle les cavaliers étaient prêts à s'engager; puis ils le suivaient des yeux, et manifestaient la plus mortelle angoisse quand ils le voyaient entraîné par le courant. Enfin, reconnaissant sur les terrasses de Noviliacum des spectateurs attentifs à leurs mouvemens, ils leur tendaient des mains suppliantes.

Les eaux de la Loire, à cette époque, étaient rarement sillonnées par des bateaux. Le commerce entre les différentes villes situées sur ses bords était languissant; l'agriculture de chaque district se suffisait à elle-même, et n'échangeait rien avec le district voisin. Toutes les fois que les provinces étaient alarmées par l'approche de quelque corps ennemi, de quelque parti errant de barbares, ceux qui se flattaient qu'une rivière mettrait à couvert leurs propriétés, se hâtaient de faire détruire sur ses bords toutes les barques dont ces redoutables pillards pourraient s'emparer. Le maître seul de quelque grand patrimoine se réservait un certain nombre de bateaux pour transporter tout à la fois ses récoltes à la plus prochaine grande ville; mais quand il n'en faisait pas usage lui-même, il les tenait enfermés et enchaînés dans un port couvert, où il les gardait soigneusement comme sa propriété la plus essentielle et plus dangereuse. En effet, en temps de guerre ou d'invasion (et depuis deux siècles, quand la guerre avait-elle été interrompue?) ces bateaux pouvaient amener jusqu'à sa porte ses plus redoutables ennemis; ils pouvaient, d'autre part, lui offrir à lui-même un refuge quand tout autre moyen de se mettre en sûreté lui serait ravi. Lors même que l'ennemi était éloigné, il était essentiel de mettre les bateaux en sûreté contre les esclaves, toujours empressés à s'enfuir en pillant les propriétés de leurs maîtres.

Au-dessous de Noviliacum on avait pratiqué dans la roche sur laquelle le château avait été bâti, une excavation profonde, et l'on y avait creusé un port qui communiquait par un canal avec la rivière. Son ouverture était toujours fermée par de pesantes portes de chêne,

et assurée par de gros cadenas; elle était masquée de manière à ne pouvoir être remarquée de loin, car il était presque aussi essentiel de cacher qu'on avait des bateaux, que de les renfermer. Ce port contenait deux grands bateaux et deux autres plus petits; mais Félix n'avait à Noviliacum que trois bateliers; les autres habitaient le camp des légionnaires, à plus d'une lieue de distance : il fit mettre à l'eau cependant un bateau qui aurait pu contenir une vingtaine de personnes, et ayant laissé des ordres pour qu'on rassemblât aussitôt les nautonniers nécessaires pour en manœuvrer de plus grands, ayant aussi jeté autour de ses épaules son baudrier avec son épée, il entra dans le bateau et se dirigea vers l'autre rive.

Comme il en approchait, il put remarquer l'agitation, l'impatience, l'inquiétude de la foule qui l'attendait sur le bord septentrional de la Loire. Plusieurs femmes, soulevant leurs enfans dans leurs bras, s'avançaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, comme pour entrer les premières dans le bateau; d'autres luttaient avec ceux qui se pressaient sur le rivage, pour s'y maintenir au premier rang; d'autres formaient des groupes avec leurs familles et leurs bagages, et semblaient se promettre de ne point se séparer.

Félix sentit qu'il n'aborderait pas sans danger au milieu de cette foule qui, se précipitant tout à la fois dans sa barque, la ferait sombrer. Arrivé à portée de la voix, il ordonna à ses bateliers de se reposer sur leurs rames, tandis qu'il demanda aux fuyards d'où ils venaient, et ce qu'ils voulaient. Mille voix répondirent à la fois; mais dans ce mélange confus de sons, il distinguait seulement les mots de *massacre*, *d'incendie*, de *barbares*, de *Francs*. Au reste, ces mots suffisaient pour tout expliquer. Il y avait six ans que Clovis, roi d'une petite tribu des Francs, après avoir vaincu Syagrius, s'était emparé de Soissons; et dès cette époque les redoutables aventuriers qui marchaient sous ses ordres, ou ceux qui, sans le reconnaître pour leur roi, le regardaient cependant comme le plus habile et le plus heureux des capitaines de sa nation, avaient porté chaque année le ravage et la terreur dans quelqu'un des districts du voisinage.

— « Je ne puis, dit Félix, admettre que vingt personnes sur ce
» bateau; mais j'en ai de plus grands de l'autre côté de la rivière. Y
» a-t-il parmi vous quelques bons nautonniers qui se sentent en état
» de les conduire? »

— « Moi, moi! » s'écrièrent aussitôt cent voix à la fois.

Cet empressement parut à Félix indiquer bien plutôt l'épouvante que l'habileté de ceux qui criaient ainsi. Il répéta sa demande : « Il » devrait sans doute se trouver parmi vous quelques bateliers de la » Seine ; quels sont ceux d'entre vous qui ont conduit des bateaux » sur la Seine? »

— « Moi, moi! « répétèrent encore toutes les mêmes voix, et en même temps plusieurs hommes se jetèrent à l'eau pour arriver plus tôt au bateau. Félix fut obligé de mettre l'épée à la main, et de déclarer que personne n'y entrerait que ceux qu'il aurait choisis.

Mais dans ce moment huit ou dix cavaliers qu'on pouvait reconnaître pour des bergers, à leurs pelisses de peau de mouton et à leurs longues lances, s'avancèrent sur le rivage en face du bateau, et en écartèrent la foule désarmée. Une femme était au milieu de ce groupe; elle était voilée et couverte d'un manteau vulgaire, en sorte que rien n'avait encore attiré l'attention de Félix sur elle. Il lui parut alors qu'elle donnait quelque ordre à l'un des bergers, qui, se détachant d'elle aussitôt, parcourut la foule, et revint suivi d'une quinzaine d'hommes. « Voilà, » dit alors cette femme en s'adressant à Félix, » les seuls hommes parmi nous qui soient vraiment en état de con» duire des bateaux. Hâtez-vous de les transporter sur l'autre rive, » car le temps nous presse, les Francs ne sont peut-être pas loin. Il » faut au moins une heure pour aller à l'autre bord et en revenir, » et dans une demi-heure, peut-être, de tous ces malheureux qui » implorent votre compassion, il n'y en aura pas un seul qui ne soit » baigné dans son sang. »

En même temps le bateau avait été poussé à terre ; les nautonniers se pressèrent d'y prendre place. « Et vous-même, » dit Félix à la femme qui lui avait parlé, en lui tendant la main pour la faire entrer aussi.

— « Moi, j'attendrai votre retour, » répondit-elle ; « je ne veux » point d'un salut qui ne serait pas partagé par ceux qui m'ont pro» tégée. »

— « J'attendrai donc aussi, » s'écria Félix en s'élançant du bateau auprès d'elle. « Allez, Dioclès, » dit-il au vieux soldat qui tenait le gouvernail ; « faites en sorte qu'on ne nous laisse pas long-temps » sur cette rive. »

Dioclès courba la tête en signe d'obéissance, le bateau s'éloigna, et comme quelques-uns des bateliers avaient saisi en passant ceux des

instrumens d'agriculture qui pouvaient le mieux suppléer aux rames, tous se mirent à l'ouvrage, et le bateau fendit les eaux avec rapidité.

Félix s'approcha de la femme qui lui avait parlé, et que l'un des fuyards lui dit être Julia, fille de Julius Sévérus, sénateur et comte de Chartres. Sa figure était cachée sous son voile, mais on reconnaissait sa jeunesse à sa voix et à ses mouvemens; sa taille était élégante, et ses gestes pleins de grâces. « J'ai des devoirs à remplir envers ces » malheureux, » dit-elle à Félix; « mais vous... » Félix, en effet, pouvait à peine indiquer comment il espérait leur être utile en partageant leurs dangers; mais il ne lui aurait pas été possible de rester en sûreté dans le bateau, tandis qu'une femme s'exposait volontairement. « Songeons, » répondit-il, « à nous défendre une heure; il » n'en faut pas davantage pour notre salut. » — « Essayez, » reprit Julia. « Mais ils ont fui deux jours devant une poignée d'hommes, » dit-elle en regardant la foule qui l'entourait. « Nous venons des en» virons de Chartres; les Francs ont brûlé cette ville; ils s'y sont » baignés dans le sang. Ceux qui sont tombés sous leur francisque » aimaient sans doute la vie autant que ces fugitifs, cependant ils » ne l'ont point défendue. »

— « Avez-vous été poursuivis? »

— « Notre troupe a été si souvent frappée d'une terreur panique, » si souvent elle a pris la fuite sans regarder en arrière, que j'ignore » jusqu'où nous avons été réellement poursuivis. »

— « L'ennemi a-t-il des chevaux? »

— « Les Francs sont à pied, et combattent seulement avec leur » francisque ou hache d'armes, mais quelques chevaux sarmates se » sont joints à eux; ce sont eux qui, les premiers, sont entrés dans » Chartres, ce sont eux sans doute aussi qu'on a cru voir à nos » trousses, et qui nous ont causé, il y a peu d'heures, une dernière » alarme. »

Félix parcourut des yeux la foule rassemblée sur les bords de la Loire, pour y trouver des hommes propres à le seconder. A la réserve de quelques bergers accoutumés à manier la lance pour guider leurs troupeaux et repousser les loups, il n'y voyait aucune contenance qui annonçât du courage, ou seulement ce degré de résolution nécessaire pour défendre sa vie dans une dernière extrémité. On lisait sur le visage de ces esclaves accoutumés aux plus vils châtimens, de ces paysans opprimés tour à tour par leurs maîtres, et par les valets

de leurs maîtres, la crainte, la bassesse et l'artifice. Félix ne poursuivit point une recherche qui ébranlait son propre courage. « Mes » amis, » leur dit-il, « je ne vous demande qu'un effort, qu'un seul » effort, il suffira pour sauver et votre vie et celle des êtres qui vous » sont le plus chers. Quoi donc, si vous êtes poursuivis, si nous » sommes attaqués sur ce dernier angle de terre avant que la retraite » nous soit possible, n'aimerez-vous pas mieux mourir en gens de » cœur, en défendant vos femmes et vos enfans, que de vous laisser » égorger comme des agneaux? »

Comme Félix parlait, il remarqua que les hommes placés aux premiers rangs auprès de lui reculaient par un mouvement insensible, tandis que les femmes avançaient à leur place. Bientôt il ne fut plus entouré que de celles-ci. Elles répondaient, il est vrai, à ses exhortations avec une sorte d'énergie; elles essayaient à leur tour d'animer au combat les hommes de leur troupe. « Qu'ont-ils donc de plus que » vous, » leur disaient-elles, « ces braves qui vous font trembler? » leurs corps ne sont pas plus que les vôtres endurcis à la fatigue, » leurs épées ne sont pas plus tranchantes. Mais ils ont un cœur, ces » Francs, et vous n'en avez point. »

Félix, convaincu de la justesse de ce reproche, de l'impossibilité d'échapper avec de telles gens à une horrible boucherie, si les Francs arrivaient jusqu'à eux avant le retour de ses bateaux, pâlissait d'indignation, lorsqu'il remarqua que les bergers qui avaient accompagné Julia secouaient leurs lances avec un frémissement de colère. A l'instant il tire son épée et leur crie : « Suivez-moi. »

Heureusement la plage où les fuyards se trouvaient rassemblés était susceptible d'une facile défense. C'était une plaine d'alluvion, formée par les dépôts de la rivière; mais à quatre ou cinq cents pas de distance s'élevaient en amphithéâtre les collines au pied desquelles la Loire avait coulé jadis; elles étaient escarpées, la roche en plus d'un lieu se montrait à nu, en d'autres la pente rapide était couverte de ronces, d'ilex épineux, et d'arbrisseaux épais qui barraient absolument le passage. Deux ou trois sentiers seulement montaient en serpentant du niveau de la rivière et se réunissaient au sommet de la colline. Partout ailleurs la descente était impraticable, surtout pour des cavaliers. Après que Félix eut gravi avec les bergers jusqu'au sommet du coteau, et qu'il se fut assuré qu'aucun ennemi n'était en vue, il appela à lui les paysans auxquels cette nouvelle avait rendu

un peu de confiance; il leur fit abattre des arbres qu'il jeta en travers sur les sentiers, et ouvrir des tranchées au moyen desquelles il eut bientôt rendu la descente impraticable.

Ce travail ne demeura point inutile. Comme Félix occupait encore la crête de la colline, un berger lui fit remarquer une vingtaine de cavaliers qui s'approchaient au galop. Ils montaient de petits chevaux tartares; un arc était jeté en travers sur leurs épaules, une longue épée pendait à leur côté, et leur courte tunique était garnie en entier de lames de corne qui se couvraient les unes les autres, et dont le cliquetis se faisait entendre dans leur course. Au moment où les pionniers qui entouraient Félix les entrevirent, ils poussèrent un cri horrible, et abandonnant l'ouvrage, ils se précipitèrent vers la rivière. Leur arrivée jeta le désordre et répandit la terreur parmi la foule rassemblée sur la plage. Les femmes, les enfans, couraient éperdus, se lamentaient, et leurs cris étaient répétés par les échos des montagnes. Cependant les bateaux partis de Noviliacum étaient enfin arrivés; et la fille du sénateur Julius Sévérus reprit au milieu des fuyards cette autorité que donne la force du caractère sur ceux qui ne sentent en eux-mêmes que la faiblesse. Félix la vit de loin présider à l'embarquement, faire placer d'abord les femmes et les enfans sur les deux plus grands bateaux, puis le bétail, principale richesse qui fût demeurée aux fugitifs, et les effets divers qu'ils avaient dérobés au pillage; et n'y recevoir enfin les hommes qu'après que tout ce qui pouvait être transporté avait été mis en sûreté.

Dans le même temps les Sarmates étaient parvenus jusqu'à la crête de la colline; mais là ils avaient été arrêtés par les barricades que Félix avait jetées au travers du sentier. Comme de là ils voyaient les bateaux chargés, ils comprirent qu'avant qu'ils eussent franchi l'obstacle qu'ils avaient rencontré, les fuyards et le butin qu'ils emportaient seraient hors de leur atteinte. Ils lancèrent donc une volée de flèches sur Félix, qui se retirait lentement avec ses bergers; puis ils tournèrent bride. Félix, arrivé à la plage avec sa petite troupe, y trouva le bateau qui l'attendait, et il retraversa la rivière sans difficulté comme sans danger.

CHAPITRE III.

UN JOUR A NOVILIACUM.

« Tels on voit des esclaves, au bruit mensonger que la mort a tranché » les jours de leurs maîtres, rompre leur frein, briser leur joug » courir de la table à la danse, de la danse à l'ivresse, et faire, de » ce séjour abandonné, le théâtre de leur licencieux ébats. »
CLAUDIANI DE BELLO GETICO, t. II, p. 144.

Quoique la barque de Félix fût partie de la rive droite de la Loire après les grands bateaux, comme elle dérivait moins et qu'elle fendait l'eau plus rapidement, elle arriva plus tôt qu'eux au bord opposé. Sylvia Numantia, soutenue par Eudoxe, le grammairien, qui avait commencé l'éducation de notre héros, et accompagnée par deux matrones et quatre jeunes filles ses esclaves, l'attendait sur le rivage. « Cher Félix, » lui dit-elle en le pressant contre son cœur, « j'ai reconnu en vous aujourd'hui le sang de Majorien. J'ai bien souffert » quand j'ai vu revenir Dioclès sans vous, j'ai bien souffert quand sur » le haut de la colline on m'a fait distinguer les cavaliers ennemis ; » mais au milieu de mon trouble je me glorifiais encore d'avoir un » fils qui se montrait digne de mon empereur et de mon époux.

» Combien d'efforts infructueux, ô Félix, n'ai-je point fait pour » calmer votre noble mère, dit Eudoxe. C'est en vain que je lui » disais que vous ne seriez pas resté sur l'autre rivage s'il y avait eu » quelque danger, qu'on ne pouvait supposer que, pour sauver la » vile existence de quelques paysans, vous exposassiez la vie précieuse » d'un sénateur, que vous n'aviez eu d'autre but que celui de les » diriger par la supériorité de votre prudence et de vos lumières, à » peine daignait-elle m'écouter. Mais tels sont les soucis d'une mère, » ou, comme le dit notre divin poète Claudien, dont je puis dire en

» quelque sorte que j'ai reçu moi-même les leçons dans mon enfance,
» *Sic æstuat ales, quæ teneros humili fetus commiserit orno.* »

Félix savait que les grands mots du grammairien ne s'unissaient jamais à de grandes pensées, et que ses citations étaient plutôt le but que l'ornement de son discours, et il ne se crut point obligé de lui répondre. Il serra la main de sa mère avec un tendre regard. « Ils » vont arriver, lui dit-il, que ferons-nous pour eux? » En effet, les grands bateaux avaient traversé la Loire, mais ils avaient été entraînés beaucoup plus bas par le courant, et une partie des passagers, les traînaient péniblement le long du rivage pour les ramener en face de Noviliacum.

— « Rien ne sera épargné, » répondit Sylvia, « pour rendre douce » l'hospitalité à ceux pour qui mon fils a exposé sa vie. D'ailleurs, » s'il est vrai que Julia Sévéra soit parmi les fugitifs, c'est la fille d'un » ami de votre père; elle ne doit point se trouver étrangère dans » notre maison. »

Dans ce moment l'un des grands bateaux arriva au pied des degrés destinés au débarquement. Julia en descendit la première, et s'avançant vers Sylvia avec un mélange de dignité et de déférence : « De » malheureux Romains, lui dit-elle, viennent demander l'hospitalité » à une citoyenne de Rome, des Gaulois la demandent à une Gau» loise. L'infortune qui depuis si long-temps menace tous nos com» patriotes, nous a frappés les premiers; mais sans doute le sort » veut nous épargner de nouveaux malheurs, puisqu'il nous a con» duits auprès de vous. »

« Venez, fille de Sévérus; » répondit Sylvia, « la maison de Flo» rentius doit être pour vous une seconde maison paternelle »

Julia leva son voile pour embrasser la matrone, qui l'accueillait avec tant de prévenance, et Félix put voir et admirer les traits qui jusqu'alors lui avaient été cachés. Julia n'avait pas vingt ans; ses cheveux étaient noirs, ses yeux étaient noirs aussi; mais une douceur extrême se joignait dans son regard à la vivacité et à la fierté. La blancheur et la pureté de son teint étaient rendues plus remarquables par leur contraste avec l'ébène de ses cheveux. L'agitation de la journée, les émotions diverses par lesquelles elle venait de passer, animaient ses joues de couleurs plus vives; et tandis qu'elle parlait, tour à tour ces couleurs augmentaient d'éclat ou s'évanouissaient. Sa taille était à peine au-dessus de la moyenne, mais le port de sa tête donnait

à toute sa figure de la noblesse et de la dignité, même au moment où elle s'efforçait de témoigner le plus de respect à la veuve du sénateur Florentius.

Félix ne pouvait plus détacher ses yeux de dessus elle ; l'expression si noble et si sensible de sa physionomie correspondait à la première impression qu'il avait reçue par sa conduite généreuse sur l'autre bord de la Loire, ou à l'image qu'il s'en était formée d'après le doux son de sa voix. Il sentait que s'il l'avait vue alors, il n'y aurait plus eu aucun mérite à lui à vouloir rester où elle demeurait ; partager son sort lui paraissait déjà un souhait à former, non point un sacrifice. Eudoxe, en la regardant aussi avec des yeux qui ne paraissaient pas insensibles à la beauté, répéta quelques vers d'Horace, dont il lui faisait assez heureusement l'application. Julia rougit, mais elle répondit aussitôt par d'autres vers du même poète, sur les liens sacrés de l'hospitalité.

Le débarquement continuait cependant, et les malheureux qui n'avaient d'abord songé qu'à sauver leur vie, en se voyant déposés sur ce rivage paisible, repassaient dans leur mémoire tous les biens, peut-être tous les amis qu'ils avaient perdus. La peur avait fait place à un morne abattement. Chaque famille se groupait autour des misérables restes de sa propriété. Les femmes, assises sur des pierres ou des troncs d'arbres, appuyaient leurs têtes sur leurs genoux, tandis que leurs enfans les embrassaient en pleurant ; les maris retenant par le licol un cheval, un âne, chargé des débris de leur ménage, et quelquefois une ou deux vaches, les contemplaient en silence. Tous semblaient envisager pour la première fois l'avenir, cet avenir qui commençait pour eux sur une terre étrangère, et qu'ils n'étaient point sûrs de rendre supportable, même au prix des plus pénibles travaux.

La plupart des fuyards ressentaient déjà péniblement le besoin de nourriture. Les malheureux, depuis qu'ils avaient quitté leur demeure, avaient été réduits aux seuls alimens qu'ils avaient pu emporter dans leur fuite, et quelque disposés qu'ils fussent à se contenter des vivres les plus grossiers, il n'était pas facile de satisfaire à la fois la faim de près de trois cents personnes. Félix s'occupa cependant avec activité de pourvoir à leurs besoins. Il leur fit distribuer du pain, des potages, des viandes salées ; et aussitôt qu'il leur avait fait prendre un léger repas, il les faisait repartir pour leur destina-

tion ultérieure, logeant les esclaves avec ses esclaves, les bergers avec ses bergers, les laboureurs avec ses laboureurs. Chacun devait admettre l'étranger à partager son étroite demeure et ses provisions; l'hospitalité qu'accordait le maître devait être exercée en détail par tous ceux qui dépendaient de lui. Bientôt chaque famille eut reçu sa destination, et les cours du château, ou la prairie qui l'entourait, ne furent plus encombrées de fugitifs.

Pour s'occuper de tous ces émigrés, Félix avait laissé Julia Sévéra aux soins de sa mère et d'Eudoxe. Lorsqu'il rentra auprès d'elles, un regard de Julia lui témoigna sa reconnaissance. Il avait bien plus fait pour elle en soignant ses compagnons de malheurs, que s'il était attaché à ses pas.

Pendant ce temps, Julia avait été installée dans son appartement avec sa nourrice, la seule de ses femmes qui se trouvât au nombre des fugitives. Toute l'aile droite de la *villa* ou château de Noviliacum, était destinée au gynécée, ou appartement des femmes. Un long dortoir, divisé en petites chambres ou cellules, occupait la façade postérieure du bâtiment qui était tournée au levant, ou du côté de la campagne. Chaque cellule ne contenait qu'un lit; elle n'était habitée que pendant le temps du sommeil; mais toute la façade antérieure tournée vers le couchant, et dominant le cours de la Loire, était partagée en salons élégamment ornés qui communiquaient avec ces cellules. Les parois en étaient couvertes de riches étoffes de Vienne et de Lyon, de tapis de Perse que les marchands de Marseille apportaient dans les Gaules, ou de cuirs dorés. Les mêmes matériaux revêtaient les lits de repos qui régnaient le long des murs; des draperies élégantes étaient suspendues aux fenêtres; des statues, des vases de porphyre occupaient les angles des appartemens, et quelques tableaux des meilleurs peintres de Rome au siècle d'Adrien, étaient exposés sur les panneaux.

Les regards de l'étrangère quittèrent bientôt ce riche ameublement pour contempler le tableau plus riche encore qui se présentait sous les fenêtres. Au-dessous de quelques massifs d'arbres antiques qui couronnaient le coteau sur lequel Noviliacum était bâti, on voyait serpenter le large lit de la Loire; l'abondance de ses eaux donnait tour à tour au paysage les ornemens d'un beau lac, ou d'un riche fleuve. Au-dessus du château, où les sinuosités de la Loire dérobaient une partie de son cours à la vue, on croyait voir un vaste bassin

d'une eau tranquille qui réfléchissait les objets environnans; au-dessous, on suivait au contraire le long développement du fleuve qui se perdait enfin dans l'horizon comme un ruban d'argent. Sur les deux bords, de riantes collines s'élevaient les unes au-dessus des autres; les plus lointaines étaient revêtues de bois antiques, d'autres étaient couvertes de vignobles; presque toutes étaient couronnées par d'anciennes constructions celtiques, depuis long-temps tombées en ruine; les unes rappelaient la gloire passée des Bituriges et des Carnutes [1], qui s'étaient combattus sur cette même frontière; d'autres, la sombre superstition des druides qui offraient à leurs dieux, pour les apaiser, le sang des victimes humaines, et qui avaient accompli leurs sacrifices dans les bois voisins. Le soleil, en se couchant, éclairait encore de ses rayons les cimes les plus élevées; il les faisait briller dans un beau jour d'automne comme des îles enchantées au milieu d'un océan de vapeurs.

Les salons des femmes s'ouvraient sur la longue terrasse de l'aile droite, qui leur était exclusivement destinée. Au-dessous de cette terrasse étaient pratiquées les petites cellules de leurs esclaves et les grandes salles où elles se rassemblaient pour filer et tisser les étoffes qui se fabriquaient presque toutes dans l'intérieur des maisons privées. Plusieurs communications étaient ménagées entre les appartemens des maîtresses et ceux des esclaves; mais on les fermait toutes soigneusement chaque soir avec de fortes barres de fer qui assuraient chaque porte. La conséquence la plus inévitable du pouvoir absolu, dans la famille comme dans l'État, c'est la défiance. Un maître devait redouter sans cesse la vengeance de ces êtres dégradés dont il s'entourait, et dont la condition seule était un outrage, si souvent aggravé par des châtimens injustes ou cruels. Le ressentiment des femmes n'était souvent pas moins à craindre que celui des hommes, et une maîtresse ne s'exposait guère à être surprise pendant son sommeil par aucune de ces malheureuses, pour qui sa mort aurait été le signal d'une fête. Elle n'exceptait que sa nourrice des précautions qu'elle prenait contre toutes les esclaves; un sentiment qui se confond presque avec la maternité garantissait la fidélité de celle-ci; c'était la seule contre laquelle on ne se prémunissait pas par des verrous et par des grilles.

[1] Les peuples de Bourges et de Chartres.

La distribution de l'aile gauche affectée aux hommes, était à peu près la même. Ces deux ailes étaient séparées l'une de l'autre par une très-grande salle ouverte du haut en bas de l'édifice, et qui était destinée au service divin. Les maîtres y assistaient du haut des galeries, qui communiquaient l'une avec l'appartement des hommes, l'autre avec celui des femmes, et ils ne se mêlaient point avec les esclaves ou le peuple, assemblés dans le bas.

Julia, reposée, refraîchie par le bain, et ayant substitué au grossier manteau qui la couvrait dans sa fuite, des habits propres à son rang, était venue trouver Sylvia dans son appartement. C'est là que le repas principal, le souper, était préparé pour l'heure où le soleil se couche, et c'est là que Félix vint les rejoindre. Suivant l'usage romain, trois petits lits entouraient de trois côtés la table; Sylvia avait donné place sur le sien à l'étrangère, le grammairien Eudoxe et le prêtre Martin, chapelain de Noviliacum, occupaient le second; Félix était seul sur le troisième.

Pendant le repas, la présence des esclaves occupés à servir, avait forcé les convives à écarter de la conversation le sujet qui occupait les esprits, les évènemens de la journée, et les dangers qui menaçaient tous les Romains. Les deux femmes gardaient le silence, Félix ne voyait que l'étrangère, tandis qu'Eudoxe et Martin s'emparaient seuls de la conversation. Ces deux hommes, également occupés de la bonne chère; également indifférens à ce qui ne pouvait affecter que les autres; également persuadés, l'un que sa vaste érudition, l'autre que sa sainteté les rendaient toujours des hôtes désirables, et leur procureraient dans la maison d'autrui la jouissance de ces biens qu'ils n'avaient point hérité de leurs aïeux; également sûrs que les Francs, les Bourguignons, ou les Visigoths, ne pilleraient jamais leurs propriétés, ne trouvaient point que le siècle où l'on vivait fût, après tout, aussi désastreux qu'on le prétendait.

Le grammairien Eudoxe n'avait point oublié que précisément cent ans auparavant, le grammairien Eugènes, élevé comme lui dans une condition subalterne, avait porté la pourpre des empereurs. Chaque grande famille parmi les sénateurs romains, comme aussi parmi les princes barbares, s'était attachée un grammairien chargé tour à tour des fonctions de secrétaire et de pédagogue. Mais aux yeux d'Eudoxe, le mérite d'aucun de ces littérateurs à gages ne paraissait comparable au sien. Il savait, ou croyait savoir tout ce

qu'on avait enseigné dans les écoles d'Athènes, d'Alexandrie et de Rome, et il ne doutait point que toutes les sciences ne fussent comprises dans les écrits des anciens. La rhétorique, la poétique et la dialectique lui paraissaient les seules carrières ouvertes à l'entendement humain ; il les honorait seules comme un noble exercice de la pensée, tandis qu'il accablait d'un souverain mépris l'étude de ce qui ne convenait qu'aux intérêts plus vulgaires de l'homme, l'eût-on même improprement décorée du nom de science, telle que celle de la législation, des finances, de l'art militaire, ou de l'agriculture. Quoiqu'il montrât toujours à la puissance et au rang la plus humble déférence, il regardait cependant ceux qui occupaient des postes distingués dans la société comme n'ayant d'autre tâche à remplir que celle de pourvoir aux jouissances des érudits, et il jugeait du mérite de tous les hommes publics uniquement par le plus ou moins de faveurs qu'ils accordaient aux lettres. Il flattait bassement les grands dont il avait besoin, mais il ne réussissait pas pour cela à leur tenir toujours un langage qui leur fût agréable, parce qu'il ne comprenait ni l'élévation de caractère, ni l'honneur, et qu'il ne pouvait se mettre en harmonie avec des sentimens généreux qu'il ne trouvait pas dans son propre cœur.

Le prêtre Martin, plus dédaigneux, plus silencieux, plus sec et plus savant, étendait son mépris sur tout ce qu'Eudoxe admirait, quoiqu'il eût étudié à peu près dans les mêmes écoles. Il n'en exceptait que la seule dialectique ; tout le reste lui paraissait une science futile et entachée de paganisme. Ses soupçons s'étendaient quelquefois sur Eudoxe lui-même ; et lorsqu'il lui entendait commenter les plus belles pièces de vers des poètes classiques, ou les expliquer avec une connaissance profonde des anciennes mœurs et des anciennes cérémonies de la Grèce et de Rome, il s'écartait de lui avec un mouvement d'horreur, comme s'il s'était trouvé associé avec un sectateur des faux dieux. L'ambition d'Eudoxe n'était qu'un rêve brillant, un fantôme aérien vers lequel il tournait de loin en loin ses regards ; celle du prêtre Martin était plus active, plus constante, son but était plus rapproché, et elle reposait sur des chances plus probables. L'empire avait passé de l'épée à la crosse pastorale ; dans l'anéantissement du pouvoir séculier, les évêques s'étaient emparés de la direction des affaires de presque toutes les villes. Vénérés par le peuple, respectés par les seigneurs romains, craints par les empe-

reurs, ils n'avaient rien perdu de leur crédit, même en passant sous le joug des barbares. Ils faisaient trembler à leur tour ceux qui avaient fait trembler la terre; ils dictaient des oracles auxquels les conquérans se soumettaient avec humilité; ils tenaient le premier rang dans les conseils des rois bourguignons, qui à leur première invasion des Gaules avaient embrassé la foi orthodoxe, avec la ferveur de néophytes; ils étaient également consultés par Gondebaud, quoique celui-ci eût embrassé l'arianisme; même à la cour de Toulouse, beaucoup plus ardente dans la profession de la même doctrine, ils étaient traités avec déférence par les Visigoths; et Martin se sentait assuré que par la rigueur de ses principes, l'étendue de ses connaissances théologiques, et l'ardeur de son zèle, aucun prêtre de l'Aquitaine n'était plus digne que lui de l'épiscopat.

Eudoxe était arrivé à table avec un fragment de Claudien sur les louanges de Stilicon, dans lequel le poète célèbre la rapidité de son héros parcourant les rives du Rhin, opposant ce fleuve pour barrière aux invasions des Germains, forçant les Francs à suivre de nouveau les étendards de Rome, et mettant les Gaules à l'abri de nouveaux ravages. « J'ai lu ces vers ce matin, » disait-il, « comme » nous venions à peine de quitter les bords de la Loire; pouvait-on » trouver rien de mieux adapté à la circonstance; et quand le poète » dit que *la rapidité du chef triomphe de la célérité de l'onde*, ne » semble-t-il pas qu'il parle de mon honorable patron Félix Florentius? quand il dit que *la paix est partie des sources du fleuve, et* » *qu'elle s'accroît avec le cours de ses eaux*, ne semble-t-il pas qu'il » désigne cette heureuse tranquillité dont nous jouissons au midi » de la Loire, en contemplant, sans déranger nos fêtes, les calamités de nos voisins? »

Félix, Julia et Sylvia, sans être frappés de la justesse de ces applications, avaient toutefois donné leur assentiment au grammairien par des monosyllabes, en faveur de sa prévention reconnue pour le plus récent des poètes de Rome; mais le naïf égoïsme de sa dernière observation excita l'impatience de ses deux patrons. Sans comprendre bien clairement en quoi il avait pu leur déplaire, il vit qu'il fallait changer de sujet, et se retournant vers Martin, il lui demanda quelle pouvait être l'étymologie du nom d'*Absis*, que les prêtres donnaient à une partie de l'église. Puis, sans se laisser décourager par le regard de mépris avec lequel Martin semblait condamner son ignorance de

toutes les choses sacrées, il s'empressa d'offrir sa propre explication, car il n'avait fait la demande que pour avoir occasion de faire aussi la réponse, et une fois engagé dans les étymologies, objet d'une de ses études favorites, il n'y avait plus de chance pour que rien l'arrêtât; dès lors il parlait pour sa propre satisfaction, et non pour celle de ses auditeurs; il n'avait plus besoin d'un autre interlocuteur; ses regards ne s'étendaient jamais que de son assiette aux plats divers qu'on portait sur la table; il se gardait de les arrêter sur le visage d'aucun de ses convives; on eût dit qu'il aurait craint d'y lire l'impatience ou l'ennui qu'il excitait en eux par ses longues dissertations.

CHAPITRE IV.

UNE INVASION DES FRANCS.

« Toute cette province qu'on nomme l'Armorique suivit l'exemple des » Bretons, elle se mit en liberté de la même manière, chassa les » magistrats romains, et constitua une sorte de république. » ZOZIMI HISTORIAR., lib. VI, p. 826.

Lorsque les esclaves se furent retirés, Sylvia, espérant qu'Eudoxe s'arrêterait de lui-même, attendit sa première pause; mais après une étymologie en venait une autre, puis une autre encore. « De grâce, » cher Eudoxe, » lui dit-elle alors, « trève aux étymologies; laissez- » nous à présent nous occuper du sort de nos hôtes, de nos amis, de » nous-mêmes. Ne voyez-vous pas que le désastre sous lequel ils » succombent est déjà à notre porte? Julia Sévéra a répondu à nos » premières questions sur cette agression inattendue; mais tous » ces évènemens sont encore confus pour nous, elle voudra bien » recommencer à présent son récit, nous faire comprendre l'en- » chaînement de ses malheurs, et expliquer ce qui semble d'abord » contradictoire. Belle Julia, où donc est votre père? »

— « Mon père est à Soissons, auprès de ce Clovis qu'on regarde » comme le plus entreprenant et le plus audacieux parmi les rois » des Francs. »

— « Quoi donc, serait-il prisonnier? » s'écria Félix.

— « Non. Si les barbares connaissent quelque bonne foi, s'ils ont » quelque respect pour le droit des gens, il doit être en sûreté, car » il s'était rendu auprès d'eux pour traiter de la paix. »

— « La paix! à quelle condition pouvons-nous l'espérer d'eux? » » dit Sylvia, les Francs, si long-temps nos alliés et nos soldats, ont » profité de nos guerres civiles, des désastres de l'Italie, et de l'a- » bandon où les Augustes de Constantinople laissent les Gaules pour » tourner leurs armes contre nous, et depuis la défaite du comte de » Soissons, Syagrius, il est facile de prévoir que nous n'aurons de » paix avec eux qu'après qu'ils nous auront entièrement dépouillés. »

— « J'en ai pu juger moi-même, pour mon malheur, dit Martin, » car au moment de cette invasion j'étais à Reims, auprès du saint » archevêque Remi. Trois mille guerriers seulement étaient sortis » de Cambrai avec la hache sur l'épaule, sous les ordres de ce Clovis, » et ils dispersèrent ou taillèrent en pièces tout ce que le comte » Syagrius avait pu rassembler de légionnaires ou de fédérés dans » la seconde Belgique, la province des Gaules où nous avions le plus » de soldats. »

— « En effet, reprit Julia, depuis cette époque il n'y a plus eu de » combats où l'on ait vu déployer les aigles romaines, il n'y a plus » eu de résistance; mais dans chaque campagne les Francs ont » pénétré plus avant, au milieu de cités sans défense. Dans ces six » années ils ont occupé ou pillé tour à tour Reims, Senlis, Noyon, » Beauvais, Meaux, et enfin Paris, cette jolie petite ville, si chère » au glorieux Julien, et d'où il était sorti si souvent, il n'y a guère » plus d'un siècle, pour conduire contre les barbares ses légions » victorieuses. »

— « Le glorieux Julien, avez-vous dit, » interrompit Martin, « dites plutôt l'infâme apostat. C'est la souillure des idoles qu'il » rétablit, et dont la Gaule n'est point encore purgée, qui a attiré » sur nous le courroux céleste; et nous supportons aujourd'hui le » châtiment de ses forfaits comme de ses victoires. »

— « Nous devons, » reprit Julia, aux bienfaits qu'accorda Julien » à mon bisaïeul, notre fortune, notre rang, notre nom même.

» D'ailleurs, les Francs ne sont pas plus chrétiens que ne l'était » Julien, et plût à Dieu qu'ils fussent aussi tolérans! les églises » n'auraient pas été pillées, les prêtres n'auraient pas été emmenés » en captivité, et le sang de plusieurs n'aurait pas été versé sur les » autels. Mon père, qui exerçait les fonctions de comte de Chartres, » non point par la concession de l'empereur Anastase, qui semble » nous avoir oubliés, mais par la confiance de ses concitoyens..... »

— « Chacun sait, » interrompit Eudoxe, que le glorieux sénateur » Julius Sévérus est plus considéré, plus puissant et plus riche à lui » seul, que tout le reste des habitans de Chartres réunis ensemble. » A qui auraient-ils pu se confier à plus juste titre qu'à celui qui » avait si évidemment le même intérêt qu'eux? »

— « Mon père, » reprit Julia, « cherchait quelque garantie contre » le danger qui nous menaçait; c'est dans ce but qu'il s'était rendu » auprès de Clovis, et puisque la résistance est impossible, il voulait » du moins nous sauver les horreurs de la conquête. »

— « Voilà donc, » s'écria Félix, « comment ces barbares reçoivent » les avances d'un sénateur romain! Ils vous ont surpris, ils vous ont » pillé pendant que vous traitiez de la paix! plutôt mourir les armes » à la main! »

— « Mon père l'a senti comme vous; il n'y a rien qu'il n'eût » tenté pour la défense de notre malheureuse patrie, mais son pre- » mier projet a échoué. Il y a déjà quatre-vingts ans que les villes » armoriques ont trouvé dans leur confédération contre les attaques » des barbares, cette sûreté que nous cherchons en vain. Rouen, » Bayeux, Évreux, Nantes, Rennes et Vannes, sans renoncer à » l'obéissance due aux Césars, ont su pourvoir à leur défense par » leurs propres forces. Aucun barbare n'a encore pu pénétrer, non » pas seulement dans l'enceinte de leurs murs, mais dans le district » qui dépend d'elles; et cependant ce ne sont point des légionnaires, » ce ne sont point des fédérés qui les défendent, ce sont leurs » propres milices. C'est avec ces villes que mon père traitait une » alliance; il voulait faire comprendre Chartres dans la ligue armo- » rique, et si le sénateur Félix Florentius habitait depuis long- » temps ce pays, il saurait sans doute que le plan de mon père était » plus étendu encore; qu'il devait comprendre Tours et Orléans, et » tout ce qui reste de libre et de romain dans les Gaules. »

Félix déclara en effet avoir eu quelque connaissance de ce projet;

Sylvia en était mieux instruite, car sous les empereurs, les femmes s'étaient accoutumées à se mêler de la politique, qui si souvent se traitait comme une intrigue de boudoir, et s'unissait à la galanterie ou aux vices des maîtres du monde. Sans porter le nom d'impératrices, plusieurs femmes avaient déjà gouverné les Romains; Placidia, Honoria, Eudoxia, n'avaient eu que trop d'influence sur la dernière période de l'empire d'Occident, et il n'était pas plus rare de voir dans un rang élevé des femmes posséder à fond les secrets de l'État, que des hommes résolus à ne jamais rien savoir des causes de ces révolutions dont ils subissaient les funestes suites.

— « Le projet de mon père, » poursuivit Julia, « est demeuré » sans succès, quoiqu'il l'ait poursuivi avec ardeur pendant plusieurs » années. La cause même de sa non-réussite est cette richesse terri- » toriale dont le savant Eudoxe me félicitait. Croyez que le moment » est venu où nous devons pleurer sur l'étendue de ces possessions » que nos ancêtres se sont efforcés d'accroître. Nous avons chassé de » notre pays cette population libre qui faisait la gloire de la patrie, » et qui, aujourd'hui, ferait notre défense. Que nous ont servi hier, » avant-hier, ces possessions sans bornes, où il ne naît pas un soldat? » Quel fruit la cité de Chartres a-t-elle tiré de ses richesses, quand » elle ne compte pas un citoyen? Les cités de l'Armorique n'ont » point tant d'opulence, mais elles ont bien plus d'hommes, et ces » hommes sont libres. La population y est encore gauloise, et non » romaine; les champs y sont encore la propriété du paysan qui les » cultive, et si celui-ci paye une redevance à quelque citoyen plus » riche, c'est à un homme qu'il regarde comme le chef de sa propre » famille, et qu'il se croit appelé par l'honneur, le devoir, et une » affection héréditaire à défendre, encore plus qu'à servir. »

— « Ce sont là sans doute ces *Ambacti*, » dit Eudoxe, « dont » César parle dans ses Commentaires. »

— « Après cinq siècles, en effet, » dit Julia, « l'Armorique est » encore à peu près telle que César l'avait vue. Vous en traverseriez » toute la portion la plus occidentale, sans y trouver un homme qui » entendît le latin. C'est même avec une sorte d'orgueil que l'habi- » tant des campagnes répond à toutes ses questions, *qu'il ne sait* » *point le romain*, comme si sa réponse suffisait pour nous apprendre » qu'il ne connaît non plus ni l'esclavage, ni l'humiliation, ni la » crainte. »

— « Après avoir entendu dire que la richesse est un mal, » dit Eudoxe, « je ne m'étonne plus d'entendre ajouter que la civilisation » est une cause d'esclavage, ou que le jargon grossier et barbare des » Celtes est préférable au langage riche et harmonieux qu'ont » immortalisé tant de prodiges d'éloquence et de poésie. De même » les anciens sages avaient coutume d'animer leurs repas par la dis- » cussion de semblables paradoxes, et sans doute cet exercice de » l'esprit est bien plus propre à la gaîté des festins, que ces noires » méditations de la politique qui, à une telle heure, nuisent toujours » à la santé. Mais puisque nous sommes rentrés dans ma province, » je demanderai à la belle Julia...... »

— « Pardon mon maître, » interrompit Félix, « nous pourrons » revenir plus tard à la préférence entre les langues, mais sachons » d'abord comment à échoué un projet qui me faisait battre le cœur » en me présentant un nouvel espoir. »

— « Les Armoriques, » reprit Julia, demandèrent un état de la » milice de Chartres; lorsque mon père le leur eut transmis, ils » refusèrent notre alliance. Ils nous déclarèrent que nous étions si » faibles, que dans aucun temps nous ne pourrions leur être d'aucun » secours; tandit qu'étant les premiers exposés à l'invasion, nous » aurions sans cesse recours à leur assistance. Pour nous défendre, » ont-ils ajouté, ils seraient forcés de faire avancer leurs milices à » une grande distance de leur propre pays; ils refroidiraient ainsi » l'ardeur de leurs soldats, qui ne combattent bien qu'en vue de leurs » foyers, et ils s'exposeraient de plus à être trahis par nos esclaves. » La dernière réponse du sénat des Armoriques est arrivée à mon » père, en même temps que la nouvelle de l'entrée des Francs dans » Paris. Maître d'un passage sur la Seine, ils sont devenus désor- » mais nos voisins immédiats. Il ne nous restait plus aucun moyen » de résistance; nous n'avions plus que le choix ou de nous soumettre » à eux, ou de tomber sous leur francisque. Mon père s'est résigné » à leur obéir, quoique cette humiliation soit la plus grande à la- » quelle pût descendre un sénateur romain. Il a fait demander, par » un héraut d'armes, une conférence à Clovis, et il est parti pour » Soissons. »

— « C'est notre seule ressource, » dit le prêtre Martin, « c'est » même notre seul espoir; et puisque le moment est venu où la » Gaule doit passer sous la domination des barbares, c'est vers les

» Francs seulement que nous devons tourner nos regards. Eux, du » moins, ne sont encore infectés d'aucune hérésie ; si le bienheureux » Remi fait luire pour eux la lumière du christianisme, ils la rece- » vront de lui dans toute sa pureté ; tandis que les Visigoths qui » s'avancèrent, il y a six ans, jusqu'à la Loire, et qui furent cause » de mon voyage à Reims, nous auraient apporté toutes les erreurs » de l'arianisme. Mais comment les Francs ont-ils pu vous attaquer, » tandis que votre père leur offrait la paix et la soumission? »

— « Clovis, » répondit Julia, « ne commande qu'aux Francs Sa- » liens ; les Francs qui nous ont surpris à Chartres sont Ripuaires, » et ils marchaient sous les ordres du perfide Clodéric, fils de Sige- » bert. Celui-ci a sans doute voulu mettre obstacle au traité que » mon père négociait, il a craint que la politique de Clovis ne lui » dérobât des richesses qui lui coûtent si peu de peine à acquérir. »

— « C'est de vous-même à présent, » dit Félix, « que je voudrais » vous entendre parler, de vous que vous oubliez dans votre récit. »

— « Non, je ne suis point assez romaine, » reprit-elle, « pour » oblier les dangers que j'ai courus. Je n'ai pas besoin de dire que » le souvenir s'en lie à ma reconnaisance pour ceux qui m'en ont » délivré. Comment sortirait-elle de ma mémoire, cette affreuse nuit » du 8 des ides de septembre? Vous savez que la maison de mon » père, sur les bords de l'Eure, est à peine éloignée d'une demi- » lieue de Chartres. Huit jours auparavant il m'y avait laissée dans » une sécurité parfaite, se reposant sur les négociations entamées » avec les Francs, et sur la parole de Clovis. Avant-hier au soir cha- » cun s'était retiré dans ses appartemens, chacun reposait déjà ; je » veillais encore, et je jouissais, sur la terrasse, de la fraîcheur d'une » belle nuit, quand tout à coup mon oreille fut frappée d'un bruit » confus venant du côté de Chartres. Il me semblait entendre en » même temps des instrumens militaires et des cris. Bientôt ce bruit » fut étouffé par les hurlemens des chiens de garde, qui, se répon- » dant de la basse-cour et des villages plus voisins, semblaient an- » noncer que le danger s'approchait aussi de nous. En même temps » des colonnes de feu s'élevèrent du côté de Chartres, et augmen- » tèrent mon effroi : plusieurs édifices de cette ville étaient sans » doute la proie des flammes. J'éveillai ma nourrice ; bientôt toute » la maison fut sur pied. Rassemblés sur la terrasse, nous cherchions » à nous rendre compte de cette effrayant spectacle, nous prêtions

» l'oreille, nous nous épuisions en conjectures, lorsque notre atten-
» tionfut distraite par les cris forcenés qui partaient de l'ergastule
» des esclaves. Ces malheureux, dont la plupart étaient Vandales,
» Hérules, Gépides, Bourguignons, avaient peut-être été avertis d'a-
» vance de l'approche de leurs libérateurs; peut-être le tumulte dans
» notre maison avait-il suffi pour la leur faire deviner; car leurs vœux
» appellent toujours toutes les calamités qui nous accablent. Ils s'é-
» taient soulevés; quelques-uns d'entre eux avaient brisé leurs fers,
» et en réunissant leurs efforts, ils tentaient d'enfoncer les portes
» de leur prison. Sans doute ils se flattaient de troubler, par leurs
» cris, leurs gardiens, en même temps qu'ils s'encourageaient ainsi
» les uns les autres.»

« Mon père ne s'est jamais montré inhumain envers ses esclaves,
» il n'a jamais aggravé les calamités nécessairement attachées à leur
» état; mais vous savez combien leur sort dépend de ces inspecteurs
» que nous nommons *villici*; esclaves comme eux, ils les conduisent
» cependant au travail, et ils abusent souvent d'une autorité em-
» pruntée, pour soumettre leurs compagnons d'infortune à des châ-
» timens cruels. Les nôtres étaient en horreur à nos esclaves; si
» l'ergastule était forcé, nous devions nous attendre à ce que la ven-
» geance des captifs fût terrible, et à ce que nous y fussions tous
» enveloppés. Aussi nous réunîmes tout ce que nous avions de forces
» pour fermer tous les passages, pour appuyer toutes les portes,
» pour contenir ces ennemis plus redoutables encore que les Francs,
» et qui déjà étaient établis chez nous. Cependant les hurlemens qui
» partaient de l'ergastule redoublaient de moment en moment: les
» fers que les captifs avaient arrachés de leurs mains leur servaient
» d'instrument pour démolir les murailles; nous les entendions
« frapper à coups redoublés, et nous tremblions de leur voir s'ou-
» vrir d'un instant à l'autre une issue, lorsque les bergers dont vous
» m'avez vue entourée, sont arrivés au galop dans la cour. Ils nous
» ont appris ce que nous ne faisions encore que conjecturer, que
» Clodéric était entré dans Chartres avec les Francs, et qu'il avait
» livré la ville au pillage; qu'un parti de cavaliers Sarmates s'était
» joint à lui, et qu'on en avait vu qui cherchaient notre maison. L'un
» des bergers, qui est fils de ma nourrice, avait réussi par son adresse
» et sa présence d'esprit à les envoyer dans une fausse direction.
» Avant qu'ils eussent retrouvé leur chemin, nous pouvions encore

» réussir à nous mettre en sûreté, mais il n'y avait pas un moment » à perdre pour prendre la fuite.

» A peine avais-je entendu ce rapport que je me trouvai seule » avec ce berger et sa mère, dans la maison de mon père. Tous nos » commensaux, craignant de voir d'un moment à l'autre les Sarmates » venir donner la main aux esclaves soulevés, n'avaient plus songé » qu'à s'enfuir dans toutes les directions. Deux secrétaires de mon » père, l'économe, le régisseur, les affranchis, les esclaves domes- » tiques en qui nous avions le plus de confiance, tout avait disparu. » Dumnorix, le berger fils de ma nourrice, eut peine à trouver » encore dans nos écuries un cheval pour moi, tous les autres avaient » été enlevés. Tandis qu'il le préparait, je parcourus nos apparte- » mens pour prendre quelques joyaux. Je ne pouvais en croire mes » yeux en voyant la maison si complètement abandonnée; j'appe- » lais, je cherchais en vain; aucun de ceux que j'étais accoutumée » à avoir sans cesse autour de moi ne se présentait pour me rendre le » plus léger service. Je partis enfin avec huit bergers armés et ma » nourrice; et, dans ce moment même, ne sachant renoncer aux » habitudes de la vie civilisée, je me chargeai d'assez d'or, qui devait » m'être inutile en route, et j'oubliai de prendre du pain. Nous nous » éloignâmes au galop de la maison de mon père, mais nous étions » encore à portée de la voix, lorsque les hurlemens des esclaves qui » n'avaient jamais été suspendus, se changèrent tout à coup en cris » de joie; ils avaient forcé la porte, ou fait une brèche aux murs de » leur prison; ils étaient libres.

» Nous avions pris le chemin de la Loire: bientôt nous atteignîmes » des groupes de fuyards qui s'acheminaient vers l'Aquitaine pour s'y » mettre en sûreté. Les uns venaient de Chartres, et ils nous don- » nèrent d'affreux détails sur la surprise de cette ville et sur les » cruautés que les Francs y avaient commises. D'autres fuyaient » depuis plus long-temps encore devant les mêmes Francs; ils étaient » partis des bords de la Seine et du voisinage de Paris. Vous en avez » vu quelques-uns que je vous ai désignés comme nautonniers. Dans » deux jours de route et de souffrance commune, Dumnorix avait » eu le temps de faire connaissance avec tous nos compagnons d'in- » fortune. Notre troupe se grossissait encore en route de tous les » habitans des villages que nous traversions. La terreur avait frappé » tout le pays des Carnutes; les fuyards l'augmentaient sans cesse

» en racontant à tous ceux dont ils imploraient en passant les secours,
» par quels effroyables cruautés les Francs signalaient leurs invasions.
» La petite troupe de Sarmates qui nous a suivis jusqu'aux bords de
» la Loire, dépouillait les traîneurs, et pillait les églises et les vil-
» lages abandonnés; elle nous a fait presser notre marche, et nous
» a contraints à nous tenir réunis; car nous en imposions encore,
» je crois, par notre nombre, quoique nous fussions si peu capables
» de nous défendre.

» La fatigue de ces deux nuits d'alarmes et de ces deux jours de
» marche, confond, dans ma mémoire, tous les détails de notre
» fuite. Nous ne nous sommes jamais reposés que lorsque nos che-
» vaux tombaient, en quelque sorte, d'épuisement. Alors nous nous
» arrêtions dans les bois, l'herbe était notre seule couche, et, de jour
» aussi bien que de nuit, le sommeil s'emparait de moi. Dumnorix,
» en raison de son courage et de son intelligence, peut-être aussi à
» cause de son attachement pour moi, avait acquis une sorte d'em-
» pire sur toute la troupe. Il dirigeait notre marche, il réglait nos
» repas; il avait fait mettre en commun les vivres, et il en inspectait
» la distribution de manière à ce qu'ils pussent nous suffire jusqu'à
» la Loire. Mais, arrivés au terme de notre course, cette autorité,
» qu'un besoin commun lui avait fait déférer, lui avait déjà échappé.
» Je lui dois la vie cependant : c'est lui qui m'a déterminée à fuir, il
» m'a guidée, il a veillé sur moi, il m'a nourrie, il m'a conduite
» enfin jusqu'à vous; et ses soins, son dévouement, sa délicatesse
» même, ne se sont pas démentis un moment. »

Au récit de tant de fatigues, Sylvia sentit combien l'étrangère devait avoir besoin de repos. Elle appela aussitôt un esclave, et se faisant précéder par des flambeaux résineux, elle la conduisit dans son appartement. Comme elle se retirait, Martin et Eudoxe exprimèrent tous deux avec vivacité, combien ils avaient été frappés de l'élégance de sa figure, des agrémens de son esprit, des charmes de sa conversation. Ils étaient l'un et l'autre peu accoutumés à louer; aussi, comme pour se dédommager de cet effort, leurs observations sur elle prirent-elles bientôt la tournure de remarques sarcastiques sur d'autres femmes qu'ils lui comparaient. Félix, bien plus frappé qu'eux et de sa figure, et de ce qu'il avait pu entrevoir de son esprit et de son caractère, gardait cependant le silence. Il repassait dans sa mémoire tout ce qu'il venait d'entendre de sa bouche. Il croyait

méditer sur les projets de Julius Sévérus, il s'efforçait de juger si le moment n'était pas venu pour tout citoyen romain de les seconder. En effet, il songeait déjà aux moyens d'agir de concert avec lui, pour donner plus de poids aux négociations que Sévérus avait entreprises. C'était le seul expédient qui parût lui rester, pour mettre à l'abri de calamités aussi effroyables, et sa propre famille, et les villes romaines du voisinage. Mais alors même qu'il lui semblait n'être occupé que d'un intérêt public, sa pensée errait sans cesse autour de Julia Sévéra. C'était à son père qu'il rendrait un service important; il montrerait aux Francs tous les Gaulois unis d'intérêt avec le comte de Chartres; il l'aiderait à conserver son rang, à recouvrer sa fortune; et quand, de concert avec lui, il aurait obtenu quelques garanties pour la province romaine des Gaules, ne pourrait-il pas lui demander aussi quelques garanties pour son propre bonheur? Son mariage avec Julia Sévéra ne devait-il pas satisfaire l'ambition du comte de Chartres, celle de sa mère, et répondre à tous les souhaits que lui-même pouvait former?

CHAPITRE V.

UN COMTE ROMAIN DANS LES GAULES.

« Dans les cités des Gaules, presque tous les hommes élevés en di-
» gnité ne sont-ils pas devenus plus vicieux encore par leurs cala-
» mités?... La fureur de la débauche n'a-t-elle pas été poussée au
» point que les princes eux-mêmes de la ville se levaient à peine de
» leurs festins, tandis que l'ennemi entrait dans leurs murs? »
SALVIANI DE GUBERNATIONE DEI, lib. VI, p. 139, 140.

Eudoxe et le prêtre Martin se retirèrent peu après Julia, mais Félix attendit le retour de sa mère, et il eut encore le soir même une longue délibération avec elle, sur ce qu'il leur convenait de faire.

La Loire leur paraissait devoir être dans le moment présent une barrière suffisante contre les invasions des Francs; mais le danger s'approchait, et il ne tarderait pas à les atteindre. Aucune des provinces romaines, à la réserve des Armoriques, n'avait par elle-même des moyens de résistance, et il ne leur restait pas même de choix entre les divers peuples barbares auxquels il leur conviendrait d'obéir. Les Francs avançaient rapidement dans leurs conquêtes; les Visigoths reculaient, au contraire; la minorité d'Alaric II semblait les mettre hors d'état de se défendre; et, à supposer même que les Romains préférassent leur autorité à celle des Francs, on ne pouvait attendre d'eux aucune protection, pendant que leur royaume était agité par des troubles intérieurs.

Il parut donc à Sylvia, comme à Félix, qu'il était moins urgent de prendre des mesures de défense, que de se concerter avec les gouverneurs des villes voisines, pour continuer la négociation commencée par Julius Sévérus, pour promettre conditionnellement aux Francs l'obéissance et le tribut, pourvu que les propriétés et les personnes des Romains fussent garanties, pour réclamer contre la dernière invasion, et pour demander la restitution des prisonniers et du butin enlevés à Chartres, comme un gage de cette amitié nouvelle qu'on tentait d'établir entre les deux nations.

Les vastes possessions de Félix Florentius, situées à peu près à égale distance des villes d'Orléans et de Tours, l'appelaient à se concerter surtout avec les gouverneurs de ces deux cités, car celle de Blois n'existait pas encore, ou n'était du moins qu'un hameau. Félix jugea nécessaire d'avoir au plus tôt une conférence avec l'un et avec l'autre. Sylvia, il est vrai, ne dissimula point à son fils qu'elle avait peu de confiance dans les talents et le caractère de ces deux hommes. L'un, Numérianus, avait dû à la faveur d'un des derniers empereurs le comté d'Orléans; l'autre, Volusianus, archevêque de Tours, avait, par le crédit des prêtres, réuni le comté de cette ville au siége épiscopal. Mais moins elle croyait à l'habileté de l'un, à la sincérité de l'autre, plus il lui paraissait nécessaire de profiter de la circonstance pour les amener à quelque résolution, tandis que le désastre de Chartres remplissait encore leurs esprits de crainte.

D'ailleurs, Félix et sa mère n'étaient point tranquilles sur le sort de Julius Sévérus. Tout jeune qu'était encore Clovis, il avait déjà donné à connaître son caractère. On savait qu'il joignait une am-

bition effrénée à la bravoure d'un chef de barbares, et au talent de dominer les esprits de ses soldats, et qu'il se jouait avec une audace effrontée de sa parole et de ses sermens. Tandis que Julius Sévérus était auprès de lui le représentant des Carnutes, on ne doutait pas qu'il ne respectât à son égard le droit des gens; mais depuis que Chartres était pillée et son peuple détruit, Clovis pourrait bien ne voir dans Sévérus qu'un prisonnier vulgaire, dont il lui conviendrait peut-être de se défaire, puisque sa présence dans le camp des Francs était pour eux un reproche d'avoir violé leur foi. Si Sévérus paraissait à Clovis n'appartenir qu'à la seule ville de Chartres, il était perdu : ce n'était qu'en faisant de lui le représentant des Gaulois, en montrant de bonne heure , au roi des Francs, l'intérêt que prenaient à lui les villes romaines, qu'on pourrait donner à la bonne foi du barbare l'appui de sa politique.

Félix convint donc avec sa mère que le lendemain, avant la pointe du jour, il partirait pour Orléans; et son fidèle Dioclès, averti qu'il devrait l'y accompagner, expédia ausitôt un esclave avec deux chevaux de relais, pour l'attendre à un lieu à moitié chemin nommé le délubre de Pan. En même temps des exprès furent envoyés au camp des légionnaires et à celui des fédérés, pour en faire venir un certain nombre de vieux soldats, afin de défendre, au besoin, Noviliacum et le passage de la Loire contre un coup de main. Puis Félix et Sylvia se séparèrent pour aller prendre du repos.

Le lendemain, deux heures avant le lever du soleil, Félix était à cheval avec Dioclès, et ayant trouvé des chevaux frais au délubre de Pan, à six lieues de distance, il arriva à Orléans, à la porte du palais du comte Numérianus, avant que celui-ci eût encore donné aucune audience. Il fut cependant, sur sa demande, immédiatement admis auprès de lui.

« Ce jour, » lui dit Numérianus en lui tendant la main, « était » déjà destiné à être un jour prospère pour la ville d'Orléans; mais » il le sera doublement, puisque nous recevons aujourd'hui, dans nos » murs, un hôte d'aussi grande considération. Vous arrivez à propos, » Félix Florentius, pour participer aux fêtes par lesquelles ce peuple » doit célébrer le jour de ma naissance. Sachez que la ville entière » est dans la joie. J'ai ordonné qu'on fît ce soir au peuple des distri» butions de pain et de vin sur la place publique. De mon propre » patrimoine je fournirai à la moitié de ces largesses: je sais bien

» que je n'y suis pas obligé, et que la curie [1], qui fournit l'autre » moitié, aurait pu tout aussi bien fournir le tout; mais vous savez, » Félix, que les hommes comme nous doivent se distinguer par une » certaine magnificence. Le cirque est préparé pour un combat de » bêtes féroces, et vous verrez ce soir aux prises un ours des Pyrénées » avec des dogues molosses de la plus forte race. Après les combats, » une troupe d'histrions récitera une petite comédie : c'est un ou- » vrage de circonstance écrit par ce fameux poète Prudentius, que » j'ai engagé pour être mon grammairien. J'aurais voulu, selon l'an- » tique usage, donner aussi au public un combat de gladiateurs; mais » vous savez que les scrupules de nos évêques ne nous le permettent » plus: du moins j'ai pensé que le peuple verrait avec plaisir, dans » un jour comme celui-ci, le supplice de quelques-uns de ces paysans » révoltés, de ces *bagaudes* qui dévastent nos campagnes. Il faut des » émotions fortes aux âmes vulgaires, et nous autres hommes d'État, » nous sommes obligés de nous prêter aux goûts de la multitude. »

Félix avait entendu ce long discours, sans trouver la possibilité de dire un mot lui-même; d'ailleurs il ne savait comment s'y prendre pour interrompre la jubilation de son hôte, par ses alarmes et ses tristes pronostics, et en même temps qu'il pensait qu'il n'y avait pas long-temps que les habitans de Trèves, la capitale des Gaules, tandis qu'ils assistaient aux yeux du Cirque, avaient été surpris et massacrés par ces mêmes Francs, il hésitait à donner à un vieux sénateur des conseils de prudence qui pouvaient être mal accueillis. Il le félicita cependant sur le retour de son jour de naissance, et l'intérêt que ses concitoyens semblaient prendre à ce qui le concernait; mais il s'excusa de prendre part à ses fêtes, sur ce qu'une affaire importante, pour laquelle il était venu le consulter...

— « Une affaire, dites-vous, » reprit Numérianus, « ah! vous » sentez que dans un jour comme celui-ci on ne peut pas parler » d'affaires. Je vous dirai même (et comme votre naissance vous » appellera un jour à entrer dans le gouvernement, mon exemple » pourra vous être utile), je vous dirai même que je me suis fait la règle » de ne jamais parler d'affaires que les deux premiers jours de chaque » semaine. Croyez-en l'expérience d'un vieux homme d'État, d'un » homme que l'empereur Flavius Glycérius désigna de son propre

[1] Nom qu'on donnait à la magistrature municipale de chaque ville.

» choix, pour le gouvernement d'Orléans, et qui, j'ose le dire, s'en » est acquitté pendant dix-neuf ans avec quelque gloire : je n'ai » jamais trouvé d'affaire qui ne pût attendre. »

— « Il me semble cependant que le sac de Chartres...

— « Que dites-vous du sac de Chartres ? »

— « Quoi ! vous ne savez pas que la ville de Chartres a été surprise » le 8 des ides de ce mois, par Clodéric, avec les Francs Ripuaires, » qu'elle a été pillée, brulée en partie, et que la plupart des habi» tans sont en fuite? »

Cette nouvelle parut troubler le parfait contentement de Numérianus; il appela à lui un esclave, et lui ordonna d'aller à l'instant chez le président de la curie, pour l'engager à passer auprès de lui. « Ces curiales, dit-il à Félix, qui sont pour la plupart des bouti» quiers, des artisans, des gens sans aucune considération, dès que le » sort les appelle à ce conseil qu'ils nomment pompeusement le » sénat municipal, se croient quelque chose, et se mêlent quelque» fois d'avoir des volontés à eux. Mais je sais les tenir dans le devoir, » et je vous réponds que ceux d'Orléans m'ont toujours montré la » plus prompte obéissance. »

— « Ce fut mon grand-oncle, » reprit Félix en souriant, « le » glorieux empereur Majorien, qui nomma le premier, dans ses » lois, les curies un *sénat municipal* ; la plus grande affaire de son » règne semblait être de relever leur dignité, et de rendre à tous les » bourgeois le sentiment de leur importance dans la patrie. »

— « Oui, Majorien était un de ces hommes à théories, de ces » hommes qui ne sont jamais contens de l'état présent des choses, » de ces hommes qui croient au perfectionnement, comme si nous » ne voyions pas que tout décline, que tout meurt dans la nature, » et comme si nous pouvions faire exception à la règle univer» selle. Majorien était un novateur. Ces gens-là font quelquefois » illusion par leurs paroles, mais c'est à l'application, c'est à la » pratique, que l'on connaît l'homme d'État. Jamais Majorien ne fut » propre aux affaires; aussi vous voyez comme il a fini. »

Félix n'avait aucune envie de disputer avec Numérianus, sur la préférence à donner à la pratique ou à la théorie; il recommença donc à parler du pillage de Chartres, et de la mission de Julius Sévérus auprès de Clovis. Le comte d'Orléans l'écoutait avec des signes évidens d'impatience, mais enfin il l'écoutait. Félix insistait sur la

nécessité de traiter avec Clovis, au nom de toutes les villes libres des Gaules, de prendre surtout des mesures pour la sûreté d'Orléans, la plus importante de toutes, puisqu'elle était la plus rapprochée des dangers, et que commandant le passage de la Loire, elle compromettait toutes les autres.

— « Ce sont des mesures de haute politique, » répondit Numérianus, « auxquelles on ne doit se décider qu'après une méditation » sérieuse ; tout le monde se croit en état de faire des projets, mais » c'est à ceux qui sont versés depuis long-temps dans les affaires, » qu'il faut laisser le soin de les mûrir, et de les mettre ensuite à » exécution. »

— « Mais enfin, si je me rendois moi-même auprès de Clovis, » pour traiter au nom des villes de la Loire, me donneriez-vous des » pouvoirs pour soutenir les intérêts d'Orléans? »

— « Vous! aller chez Clovis! et ne voyez-vous pas ce qui en est » avenu à Julius Sévérus? »

— « C'est justement parce que je le vois, que je songe qu'il est » temps de nous mettre sur nos gardes. Voulez-vous me donner » quelques instructions? »

— « Ah! voici justement le chef des curiales que j'attendais, » s'écria Numérianus, impatient d'échapper à une délibération attristante. « Approchez, Licinius, écoutez-moi bien. Faites fermer la » porte qui conduit à Chartres, et gardez-vous de permettre qu'aucune personne venant du pays des Carnutes, soit admise dans la » ville. De plus, si quelque ennemi de la tranquillité publique semait » des bruits alarmans sur ce qui se passe de ce côté, faites-le arrêter » immédiatement. »

— « Mais, seigneur sénateur, » répondit le curiale, « je puis tout » au plus répondre de la porte, et vous savez que les agens du revenu » se plaignent depuis long-temps qu'on peut entrer de tous les côtés » dans la ville par les brèches des murailles. D'ailleurs comment » empêcher de nouveaux Carnutes d'entrer dans Orléans, après que » tant de centaines d'entre eux s'y sont déjà réfugiés depuis leur » désastre? »

— « Leur désastre, dites-vous? On vous a donc aussi parlé de » quelque désastre survenu à Chartres? »

— « La prise de cette ville et son pillage par les Francs ne sont » ignorés de personne. »

— « Et que dit-on de cet évènement dans Orléans? »

— « On plaint les Carnutes, mais on ajoute que sans doute ils » avaient provoqué leur malheur par quelque imprudence. »

— « Les ouvrages du Cirque sont-ils terminés? »

— « On attend votre présence pour y mettre la dernière main. »

— « Avez-vous eu assez de branches de laurier pour les arcs de » triomphe? »

— « Il en est déjà arrivé six chariots; je pense qu'ils pourront » suffire. Mais pour la marche triomphale de votre excellence, il » aurait convenu d'avoir des soldats, et le dernier manipule que » nous avions ici s'est enfui cette nuit sur la nouvelle de la prise de » Chartres. »

— « Les misérables, ils manquent toujours au moment du besoin! » Il faudra faire revêtir leurs armures aux valets de ville; vous sentez » que je ne puis me passer de soldats. Et l'argent pour le donatif » est-il enfin encaissé? Pardon, mon cher Félix, mais vous voyez » comme les circonstances me pressent. J'ai jugé convenable de » faire aujourd'hui ce que nous nommons un donatif au peuple; » mais comme c'est uniquement dans le but de l'attacher au gouver- » nement et de le rendre plus fidèle, vous sentez qu'il doit se faire » avec l'argent de la commune. »

— « Le juif Priscus, » répondit le curiale, « n'a voulu avancer le » montant de l'indiction prochaine que moyennant une usure de » trente pour cent. »

— « Je vois bien qu'il faut en passer par tout ce qu'il veut. Allons » au Cirque. Adieu, Félix; dans un jour comme celui-ci je me dois » tout entier aux fonctions de ma charge, mais nous nous reverrons » au Cirque. »

— « Quoi donc, » dit Félix, « ne prendrez-vous aucune précau- » tion contre les attaques des Francs? »

— « Les Francs, ils n'oseraient! Orléans est une ville si forte. »

Numérianus était sorti, et Félix étonné de tant d'incapacité, honteux d'avoir fait tant de chemin pour trouver un tel homme, resta quelques momens immobile. Il sortit enfin à son tour et trouva à la porte Dioclès qui l'attendait. Ce vieux soldat illyrien avait été longtemps attaché à son père. En récompense il avait reçu de Sylvia une maison au camp des légionnaires, et une portion de terre; mais il vivait de préférence à Noviliacum, où il était considéré comme un

membre inférieur de la famille. Il quittait rarement son jeune maître, et surtout il l'accompagnait toujours aux lieux où il pouvait y avoir quelque apparence de danger.

Dioclès parlait peu, et surtout il adressait rarement le premier la parole à Félix. Cependant, lorsqu'il passa sous les arcs de feuillage et les festons de fleurs dont le palais de Numérianus et toute la rue qui y conduisait étaient ornés, il ne put s'empêcher de dire brusquement : « Quelques pierres au mur d'Orléans auraient mieux valu que tant » de fleurs. Mais on a bien raison de dire que les lâches ont parfois » plus de courage que les gens de cœur. L'oison de la Loire a mis » sa tête sous l'aile pour dormir, au moment où l'aigle aurait veillé. »

— « Je crains, bien en effet, que ces malheureux ne soient victimes » de leur folle confiance, » dit Félix.

— « Non. Les Francs aujourd'hui sont ivres, ils cuvent leur vin. »

— « Oui, mais ils peuvent venir demain, dans deux jours, dans » quatre ; leur ivresse ne durera pas toujours. »

— « Du moins elle sera longue, et une demi-cohorte de vrais » soldats aurait bon marché de tout ce qui est entré dans Chartres ; » mais des soldats, où en trouve-t-on aujourd'hui ? »

— « As-tu appris quelque nouvelle des Francs à Chartres ? »

— « Orléans est plein de Carnutes fugitifs, et il en arrive à chaque » heure de nouveaux. »

— « Il y a donc encore du danger ? »

— « Au contraire ; les moutons ne commencent à fuir que quand » le loup en a emporté un dans le bois. Soyez sur vos gardes quand » les poltrons sont tranquilles ; mais quand la terreur les gagne, » presque toujours le danger est passé. »

— « Mais enfin, après s'être arrêtés à Chartres, les Francs s'avan» ceront de nouveau. »

— « Non, ils reculeront pour emmener leurs captifs et partager » leur butin. Si quelqu'un voulait racheter les premiers, ce serait le » moment de les suivre. »

— « Si j'avais trouvé dans Numérianus quelque prudence, je lui » aurais en effet proposé d'envoyer une députation au roi des Francs. »

— « Si j'avais supposé que vous veniez chercher de la prudence » dans Numérianus, je vous aurais épargné la peine du voyage. Ce » que vous voulez faire, faites-le par vous-même, et n'attendez de » secours de personne. »

— « Mais encore, faudrait-il que le comte d'Orléans envoyât de-
» mander aux Francs sûreté pour moi, avant que je pusse me ha-
» sarder dans leur camp. »

— « J'irai moi-même leur demander sûreté pour vous. »

— « Quoi, sans aucune mission publique, sans aucune garantie
» contre leur violence? »

— « Je porterai la baguette consacrée, en usage chez eux. Le
» Franc tue son frère pour régner à sa place; il dépouille son hôte,
» il jure pour mieux tromper, et il ment à Dieu comme aux
» hommes; mais il respecte les ambassadeurs, et il est sans exemple
» qu'il ait outragé celui qui porte la baguette consacrée. »

Félix approuva l'idée de Dioclès. Il écrivit à Julius Sévérus pour lui donner des nouvelles de sa fille, et le prévenir qu'il irait bientôt le rejoindre à Soissons, afin d'agir de concert avec lui auprès de Clovis pour la sûreté des villes gauloises. Il lui demanda de lui obtenir pour cela un sauf-conduit du roi des Francs. Puis, il prit un léger repas pendant que ses chevaux reposaient. Il repartit ensuite pour Noviliacum, tandis que Dioclès, se chargeant d'une baguette ornée d'images symboliques en honneur parmi les Francs, s'achemina vers les rives de la Seine.

CHAPITRE VI.

LA PRÊTRESSE DE PAN.

« Étant ensuite entré dans le territoire de Trèves (vers l'an 550), je » trouvai sur cette montagne un simulacre de Diane, que ces peu» ples infidèles adoraient comme une déesse... Enfin le Seigneur, » touchant leurs esprits rustiques par mes prédications, ils m'ai» dèrent à renverser ce simulacre colossal que mes faibles mains » n'avaient pu ébranler, tandis que j'avais brisé déjà tous les au» tres. » Vulfilaic, cité par Grégoire de Tours, lib. VIII, cap. 15, p. 319.

Félix, en reprenant la route de Noviliacum, ne sentait pas seulement le regret d'avoir fait une course inutile, il était humilié, il était déconcerté de n'avoir rien d'agréable à annoncer à Julia Sévéra; de s'être éloigné d'elle pour une journée entière, au moment où elle s'était mise sous sa protection, où elle avait le plus besoin de conseils, de consolations, d'encouragemens, et de n'avoir rien fait qui pût lui être utile.

Tout ce qu'il avait vu de la figure, des manières, de l'esprit, du caractère de Julia, lui plaisait; sa mère désirait ardemment qu'il se mariât, et lui-même avait promis de songer à s'établir: il était âgé de vingt-six ans, Julia devait approcher de vingt ans, leur naissance et leur fortune étaient égales; aucune objection à leur union ne semblait pouvoir naître du côté de Julius Sévérus, ancien ami de sa famille, et qui, dans la circonstance difficile où il se trouvait, devait être enchanté de s'assurer un nouvel appui. Des projets de mariage avaient donc à plusieurs reprises traversé l'imagination de Félix, mais il n'avait point cru trouver dans leur exécution d'autre difficulté que celle de fixer sa propre volonté. Il y avait à peine une chance à ses yeux pour que Julia fût déjà engagée : dans les derniers temps

de l'empire on avait vu s'éteindre la plupart des anciennes familles, parce que leurs chefs, dont l'égoïsme se refusait aux charges et aux soucis de la paternité, ou se mariaient fort tard, ou se vouaient au célibat. Le nombre de ceux qui pouvaient prétendre à la main de la fille de Sévérus était bien restreint, et les circonstances ne semblaient pas avoir été favorables pour les rapprocher d'elle.

Aussi Félix, au lieu de songer aux obstacles qui pouvaient venir du dehors, attendait-il seulement que ses affections fussent tout à fait engagées, et que sa résolution fût bien prise. Il se proposait d'observer Julia, de chercher les occasions qui pourraient développer son caractère et ses principes, et de ne rien dire encore qui pût l'engager. D'ailleurs, il lui semblait que dans l'état où se trouvait la patrie, avec tant de dangers pour tous ceux qui portaient le nom de Romains, pour tout ce qui leur restait encore d'institutions antiques chères à leur souvenir pour sa famille et pour lui-même, il y aurait une sorte de frivolité dont il rougissait, à s'occuper d'amour. Il chassait donc le souvenir de Julia pour songer aux mesures qu'il devenait convenable de prendre, à la conférence qu'il voulait avoir avec l'évêque de Tours, à l'audience qu'il avait demandée à Clovis, et aux arrangemens qu'il pourrait proposer aux barbares, pour satisfaire leur cupidité et leur ambition, sans sacrifier entièrement la liberté dont les provinciaux romains prétendaient encore jouir. Il s'étonnait seulement et il s'irritait presque, de voir l'image de Julia s'associer à toutes ses pensées, et de la retrouver également devant lui, soit que son imagination le transportât dans le camp de Clovis ou dans la basilique de Saint-Martin de Tours.

Félix s'était proposé d'aller de Noviliacum à Orléans, et d'en revenir le même jour, mais la distance était au moins de douze lieues, et quoiqu'il eût envoyé un relais à moitié chemin, ses chevaux au retour étaient fatigués de la course du matin, et leur pas s'était fort ralenti. Aussi le soleil était-il déjà près de se coucher, quand Félix, accompagné d'un seul esclave, arriva au délubre de Pan, où le matin il avait laissé ses chevaux. Ceux-ci paraissaient avoir été bien soignés pendant son absence; mais l'esclave qui avait été envoyé la veille au relais, et qui devait, avec les chevaux reposés, le reconduire à Noviliacum, s'était enivré de manière qu'il n'y avait plus moyen d'en tirer aucun service. Félix, en le trouvant dans cet état, songea pour la première fois, que, dans les six lieues qu'il lui restait

à faire, il pourrait bien avoir lieu de regretter Dioclès. Celui-ci connaissait tous les sentiers dans les bois, tous les passages les plus courts et les plus sûrs ; son instinct était presque aussi certain que sa mémoire, et il ne semblait pas éprouver plus d'embarras à retrouver son chemin pendant la nuit que pendant le jour. L'esclave qui accompagnait Félix, et qu'il était forcé de garder avec lui jusqu'à Noviliacum, par l'état d'ivresse où s'était mis son compagnon, ne promettait point par ses regards la même intelligence ; et quand Félix lui demanda s'il était sûr de retrouver sa route malgré l'obscurité, il répondit seulement que les chevaux ne manqueraient pas de la reconnaître.

Félix aurait préféré ne pas s'en fier uniquement à l'intelligence des quadrupèdes. Ceux-ci mangeaient le blé qu'on leur avait apporté sur les marches d'un antique temple, le délubre de Pan, renversé cinquante ans auparavant par les soins d'un évêque d'Orléans ; quelques colonnes gisaient sur le terrain autour de ces marches ; l'esclave, assis par terre, le dos appuyé contre une de ces colonnes, faisait, en regardant son maître avec un mélange de respect et de crainte, des efforts inutiles pour se lever ; mais il ne répondait que d'une manière tout à fait inintelligible aux questions que lui adressait Félix, sur la route qu'ils devaient suivre. L'autre esclave avait été envoyé pour chercher un guide ; il revint dire à Félix qu'il n'avait découvert autour de là qu'une vieille femme, qui semblait s'être pratiqué une méchante habitation parmi les ruines du délubre, mais qui n'était sûrement point assez forte pour accompagner les voyageurs.

Un peu étonné qu'elle ne vînt point à sa rencontre, Félix se fit conduire à elle. La façade du temple était absolument démolie, l'intérieur était comblé de ruines, d'où s'élevaient de hautes tiges de ciguë, tandis que le lierre tapissait les murs latéraux ; mais la muraille du fond était encore debout ; elle servait d'appui à une espèce de hangar qui avait été bâti derrière, et où des fragmens de colonnes, des architraves, des marbres sculptés avec soin, servaient à soutenir un toit de chaume. C'est là que vivait Lamia, que Félix trouva assise devant sa porte, mais qui se leva à son approche avec un respect qui n'était pas sans dignité.

Lamia était déjà courbée par l'âge, mais les traits prononcés de son visage n'indiquaient aucune faiblesse : ses joues étaient creuses, ses yeux enfoncés, sa peau sèche et jaune, et sa maigreur avait quelque

chose d'effrayant. Cependant le mouvement seul de sa physionomie commandait l'attention ; ses yeux s'animaient comme elle parlait ; il y avait alors une sorte d'inspiration dans ses regards, et dans le son de sa voix une assurance, une emphase d'expression qui contrastaient avec sa misère. Ses habits avaient aussi quelque chose d'étrange ; des couleurs éclatantes, des étoffes précieuses, s'y trouvaient mêlées à des haillons, et Félix croyait vaguement y reconnaître quelques parties des vêtemens que dans tous les anciens tableaux on voyait aux prêtresses des temples.

« Ma bonne mère, » lui dit Félix en l'abordant, « l'obscurité s'ap-
» proche, et j'aurais besoin d'un guide pour me conduire. »

— « L'obscurité est déjà sur nous, » répondit Lamia, en fixant sur lui ses regards perçans, « et j'ai reconduit à la vraie lumière plu-
» sieurs de ceux qui s'égaraient. »

— « Je craignais qu'à votre âge vous n'eussiez pas la force de me
» reconduire à Noviliacum. »

Lamia avait supposé d'abord que les premières paroles de Félix étaient figurées, et que pour demander une chose défendue par les lois, il avait employé un langage équivoque, qu'il pût rétracter au besoin ; mais voyant que c'était vraiment un guide qu'il demandait, elle reprit, avec indifférence : « Je parle d'un temps ancien, à présent
» vous voyez bien que je ne dois plus songer à m'éloigner de ma
» demeure. »

— « Vous ne vivez pas seule ici, je pense ; ne pouvez-vous pas me
» donner quelqu'un pour me conduire ? »

— « Je suis seule ; personne ne partage avec moi l'habitation de
» ces ruines ; personne ne doit la partager. »

— « Comment donc, dans un désert, à votre âge, pouvez-vous
» seule pourvoir à vos besoins ? »

— « On a plus besoin de moi que je n'ai besoin des autres. C'est
» à ceux qui me cherchent à me soigner. D'ailleurs mon fils garde,
» dans ces solitudes, les troupeaux de Sylvia Numantia, votre mère,
» avec le berger Sangiban, et il vient me voir chaque jour. »

Et cette vie solitaire, et ces réponses excitèrent la curiosité de Florentius ; il regarda plus attentivement Lamia ; il porta aussi ses regards sur sa misérable demeure dont la porte était ouverte. Il crut y remarquer l'autel du temple, et le simulacre du dieu qui y avait été adoré, et sur cet autel il crut distinguer aussi la coupe des libations et la hache des sacrifices.

Frappé de ces vestiges d'antiquité païenne, qui semblaient se mêler encore à la vie journalière, Félix entra sous le hangard, pour mieux examiner ces objets divers. Il découvrit alors l'entrée d'un escalier qui paraissait descendre sous le temple ruiné, et d'où sortait la faible lueur d'une lampe. Curieux d'examiner cette partie des ruines, il se préparait à y descendre. Lamia l'arrêta. « Ne profanez pas, incrédule, » ce dernier séjour des dieux que vous avez chassés de leurs temples; » ne cherchez point à pénétrer des mystères que vous n'adorez plus; » redoutez la vengeance de ce Pan, qui dissipa les armées de vos » pères. »

Cette adjuration parut frapper ou d'horreur ou d'effroi l'esclave de Félix qui le suivait; mais comme elle ne produisait aucun effet sur le maître, Lamia continua. « Les lois de Théodose ont déclaré » coupable de lèse-majesté, et condamné à mort ceux qui offrent des » sacrifices aux dieux de nos pères; mais les lois de l'honneur con- » damnent à un éternel opprobre ceux qui font le vil métier de déla- » teurs. Sans doute vous n'en voulez pas à la vie d'une vieille femme; » sans doute vous n'avez pas appris en Grèce, à cette école d'Athènes » où notre religion est encore professée par tout ce qu'il y a de phi- » losophes et de littérateurs illustres, à épier les adorateurs des » dieux antiques pour les perdre? Mais alors pourquoi vous rendre » complice de cette action, qui pour vous est un crime, pour nous » un acte de vertu? »

Félix s'arrêta. « Vos secrets sont toujours à vous, ma mère, lui » dit-il; c'est à votre hospitalité seule que je dois d'en avoir eu con- » naissance; mais ils m'étonnent autant qu'ils excitent ma curiosité. » Quoi donc! le dieu Pan a encore des adorateurs dans ce pays? Je » n'ai point de haine pour ceux dont la foi diffère de la mienne; » mais je ne croyais pas que parmi les anciens habitans des Gaules, » il y en eût aucun qui ne fût pas chrétien. »

— « Vous autres grands, reprit Lamia, vous remarquez à peine » l'existence du pauvre, comment sauriez-vous s'il a des opinions? » Sans doute il reste parmi nous des sectateurs des anciens dieux de » Rome; il en reste aussi des dieux des druides, et cette année même » on a cherché dans vos forêts le gui du chêne. Mais l'ancienne race » disparaît de la Gaule devenue déserte. Où sont aujourd'hui les » villages d'où sortaient autrefois les joyeuses processions des Luper- » cales? Ils sont ruinés comme ce temple qui me couvre de ses » débris. »

— « Ainsi donc, depuis la désertion de ces villages, vous seule » dans ce canton demeurez attachée à votre ancien culte ? »

— « Un culte qui n'aurait pas de sectateurs n'aurait pas besoin » de prêtresse. »

— « Vous êtes prêtresse ? »

— « Je le suis. Et il n'y a pas si long-temps qu'un homme, votre » égal en rang, qu'un sénateur, qu'un comte, est venu au milieu » de ces mêmes ruines, brûler l'encens devant la statue du dieu, et » consulter l'oracle. Connaissez-vous Julius Sévérus !

— « Quoi ! Julius Sévérus est païen ? »

— « Il n'ose point en faire une profession publique. Il est avant » toute chose de la religion du pouvoir ; et s'il honore en secret les » dieux de l'ancienne Rome, il ne refuse point de marcher aussi aux » cérémonies publiques de votre Église. Mais pourquoi devrait-il s'é- » clairer de nos lumières, sans partager aussi nos dangers ? Pourquoi » son nom ne nous servirait-il pas de défense, à nous qui dirigeons » sa conduite par des inspirations divines ? »

— « Y a-t-il beaucoup de gens qui connaissent ses opinions ? »

— « Tous ceux qui, dans les Gaules, professent la religion de » Rome. Nous le regardons tous comme notre chef et notre protec- » teur ; mais il se défie de vos prêtres chrétiens, il se cache d'eux ; si » jamais il devenait le maître, nous verrions fumer plus d'encens » sur nos autels que sur les vôtres. »

Félix aurait voulu savoir si Sévérus avait élevé sa fille dans sa propre croyance ; mais Lamia n'en savait rien, ou n'en voulait rien dire. Les autres questions qu'il lui adressa ne lui procurèrent aucune lumière nouvelle : d'ailleurs l'heure s'avançait, et puisqu'il ne pouvait espérer un guide, il était prudent de ne pas s'arrêter davantage, et de profiter du crépuscule, afin de n'avoir pas besoin de s'en fier trop long-temps à l'instinct de ses chevaux pour retourner au logis.

Cette dernière lumière du jour suffit encore aux voyageurs, pendant une heure environ, pour distinguer leur chemin. Le pays que Félix traversait était sauvage, les collines qui se succédaient les unes aux autres étaient dépouillées de grands arbres; mais la ronce, l'ilex, la bruyère, avaient envahi le terrain ; ces sous-arbrisseaux formaient un taillis presque à hauteur d'homme, qui embarrassait le passage sans le rendre impossible. D'ailleurs, jusqu'alors un seul sentier, celui que suivait Félix, traversait ces déserts, en sorte qu'il ne se pré-

sentait pas même à lui une chance de s'égarer. L'esclave était pourvu d'une torche, et il avait moyen de l'allumer dès que l'obscurité forcerait d'y recourir.

Félix suivait ce sentier, l'esprit rempli de ce qu'il avait vu chez Lamia. Il était chrétien sans bigoterie, sans intolérance, mais il était chrétien; et la crainte de trouver Julia Sévéra païenne, troublait tous les projets, toutes les douces rêveries auxquelles il s'était livré dans la journée. Il ne se sentait aucun éloignement pour traiter d'affaires, ou former des relations d'intérêt ou d'amitié avec son père, parce qu'il était païen; mais devait-il, pouvait-il admettre une différence de religion dans le plus tendre, dans le plus intime de tous les liens? Cette différence n'élèverait-elle pas une barrière entre deux époux, dans tous les épanchemens du cœur? Y avait-il en morale, en philosophie, en politique, une question qui, par quelque point, ne se rattachât pas à la religion? Comment pourrait-il confier à sa femme l'éducation de leurs enfans, s'ils ne s'accordaient point entre eux sur ce principe fondamental? Que ne devait-il pas craindre surtout pour l'époque où le progrès de l'âge donne plus de force à toutes les croyances superstitieuses? Sa femme ne s'éloignerait-elle pas de lui au moment où, l'attrait de la jeunesse se trouvant affaibli, deux époux ont surtout besoin de s'unir par le cœur, par la pensée, par la raison? Les prêtres d'un autre culte n'acquerraient-ils point alors sur elle une influence d'autant plus fatale à la paix domestique, qu'elle serait plus mystérieuse?

Pendant que Félix était plongé dans ces rêveries, la nuit était devenue plus obscure, l'esclave avait allumé son flambeau, et l'un et l'autre continuaient à suivre avec rapidité le sentier devant eux, lorsqu'ils arrivèrent à un petit bois où ce sentier se partageait. Félix croyait devoir prendre à droite, l'esclave assurait que le chemin était à gauche; les arbres au-dessus d'eux empêchaient de voir les montagnes à distance, ou rien de ce qui, dans une nuit obscure, suffit quelquefois encore pour distinguer l'aspect du pays. L'esclave abaissa sa torche pour examiner les vestiges des pieds de chevaux; les derniers, les plus nombreux, se montraient dans le sentier à gauche; les chevaux, déterminés sans doute par le même motif, y entrèrent de préférence quand on leur lâcha la bride. Mais au bout d'une demi-heure, ce sentier les conduisit aux bords d'une petite rivière, que Félix et l'esclave se souvenaient également de n'avoir point passée en

venant. Les chevaux demi-sauvages qui s'y rendaient à l'abreuvoir, avaient imprimé sur le sol les marques qui les avaient trompés.

Il fallait retourner sur ses pas pour reprendre l'autre sentier, et les deux voyageurs se disposaient à le faire, lorsque les aboiemens d'un chien, entendus à distance, leur firent espérer qu'en suivant la rivière, ils trouveraient quelque habitation. En effet, après quelques centaines de pas, ayant tourné un bosquet qui bornait l'horizon, ils virent devant eux, sur l'autre bord de la rivière, au milieu d'une prairie, un grand feu allumé, autour duquel quelques hommes veillaient avec des chiens, tandis que d'autres dormaient étendus sur des feuilles sèches; Félix appela, l'esclave agita son flambeau, et l'un des hommes qui faisait la garde, dirigé par les chiens, arriva jusqu'à l'autre bord de la rivière, à portée de répondre à leurs interrogations. C'était Dumnorix, le frère de lait de Julia. Ayant reconnu Félix au son de sa voix, il entra aussitôt dans le lit de la rivière, trop escarpée en cet endroit pour que les chevaux pussent y descendre; il les conduisit à un gué plus praticable et les amena enfin dans la prairie où l'Alain Sangiban avait établi son camp temporaire.

Sangiban, que cinq ou six bergers, chargés de garder avec lui les troupeaux de Félix, reconnaissaient pour chef, avait doublé sa troupe en y incorporant les bergers fugitifs qui avaient accompagné Julia. Mais l'hospitalité qu'il leur avait accordée ne le mettait pas plus à l'étroit, car c'était en plein air et sous la voûte des cieux qu'il leur avait donné une place à côté de lui pour se reposer. Sangiban, sorti des déserts de la Scythie, en avait conservé les mœurs dans la Gaule. Trois chars couverts de peaux ou d'étoffes de laine grossière, contenaient les femmes et les enfans des bergers. C'était en même temps le sanctuaire, la couche et le trésor de la famille ambulante. Tout ce qu'elle possédait de précieux y était contenu; aucun autre homme que l'époux n'osait y porter ses regards; les femmes, dont c'était l'unique demeure, n'en sortaient jamais sans se couvrir soigneusement le visage. De gros chiens faisaient constamment autour de ces chars une garde fidèle; les chevaux, les bœufs, les moutons, les chèvres, s'y rendaient d'eux-mêmes deux fois par jour pour y recevoir une distribution de sel; c'était le moment que prenaient les bergers pour traire les vaches et les brebis; ils suspendaient ensuite leur chaudière à une branche d'arbre placée en potence sur deux pieux fichés en terre, et ils y faisaient leur fromage en plein air. Pendant le jour,

ils parcouraient la campagne à cheval et la lance à la main pour chasser les loups et ramener le bétail qui s'écartait trop ; la nuit, ils étendaient au-dessous de leurs chars un lit de bruyère sèche et de fougère, et c'est là qu'ils dormaient, couverts de leurs manteaux de fourrure, et les pieds tournés contre un feu que quelques-uns d'entre eux tour à tour avaient soin d'entretenir.

Sangiban, en reconnaissant son maître, se courba respectueusement devant lui. Il lui offrit de l'accompagner, ou d'envoyer avec lui deux bergers plus jeunes pour lui servir de guides jusqu'à Noviliacum. « Il y a quelque danger, » dit-il, « à voyager seul dans ces solitudes, » où tant de malheureux paysans chassés de leurs demeures n'ont » d'autre ressource que de s'adonner au brigandage. C'est la misère » seule qui multiplie les bagaudes ; mais ils se vengent quelquefois » sur ceux qu'ils accusent d'avoir gardé seuls toutes les richesses. » Les deux bergers choisis pour guides étant prêts, Dumnorix déclara qu'il voulait les accompagner aussi, qu'il serait heureux de rendre ainsi un léger service à l'homme qui les avait sauvés, à celui qui avait si généreusement voulu partager les dangers de sa douce maîtresse. Félix qui cherchait avec empressement des occasions d'en apprendre davantage sur Julia Sévéra, accepta son offre avec plaisir.

Dumnorix se sentait aussi heureux de parler de sa maîtresse, que Félix avait de plaisir à l'entendre. Son langage s'animait, il acquérait une éloquence demi-sauvage lorsque, mêlant des mots celtiques au latin, il s'efforçait de donner une idée de sa générosité, de sa bonté, de sa compassion pour tout être souffrant, de son activité à porter assistance au vieux soldat, au malheureux voyageur, à l'esclave si souvent opprimé, si souvent châtié injustement, aux animaux des champs eux-mêmes, qui semblaient connaître sa bonté, et recourir avec confiance à sa protection. Dumnorix avait un grand nombre de petites anecdotes à raconter sur Julia : chacune, en la faisant mieux connaître à Félix, la présentait à lui sous un aspect plus aimable, et augmentait le goût qu'il se sentait déjà pour elle.

Mais après avoir long-temps et inutilement cherché dans les récits de Dumnorix quelque chose qui pût l'élairer sur le doute qu'avait fait naître en lui Lamia, il essaya de le résoudre par une question directe. « Julia, demanda-t-il, est-elle chrétienne ? »

Dumnorix parut étonné. « Quoi donc, » dit-il, « tous les grands ne » suivent-ils pas la religion la plus puissante à Rome, et depuis que

» l'empereur est chrétien, tous les sénateurs ne le sont-ils pas aussi ? »

— « J'ai lieu de croire, » reprit Félix, « que Julius Sévérus garde » tout au moins un penchant secret pour la religion antique, et » que, dans une occasion récente, il a participé au culte des dieux » du paganisme. »

— « Celui-là serait plus qu'un homme, » reprit Dumnorix, « qui » parviendrait à connaître ce que le magnifique Julius Sévérus cache » dans sa pensée. Mais au reste, pourquoi prétendrions-nous péné- » trer le mystère des religions différentes. Autour du feu que nous » venons de quitter, chaque homme presque avait sa religion qui » différait de celle des autres, comme sa langue. Je suis né dans » l'Armorique, ma langue maternelle est le celte, ma religion est » celle des anciens Gaulois; je donne à mes dieux les noms de Hésus, » de Téranès, de Caumlus; le fils de Lamia, que vous avez vu couché » sous les chariots, prétend que je devrais les nommer Mercure, » Jupiter, et Mars; il est latin, et il suit la religion comme la » langue de ses pères. Le Franc Diétrich rend un culte à Teutatès » et à Hermansul; l'Alain Sangiban adore le cimeterre, comme fai- » saient ses ancêtres dans les forêts de la Scythie; le Goth Ulphilas » est arien, et le Grec Philippe est chrétien. Quand abandonnant nos » langues maternelles, nous avons essayé de converser en dialecte » romain que chacun en Gaule est obligé d'apprendre, nous avons » trouvé que, par des sons divers, nous désignions tous les mêmes » choses. Pourquoi n'espérerions-nous pas qu'il en est de même de » nos religions ? »

Les voyageurs en étaient là de leur conversation, lorsqu'ils commencèrent à voir briller devant eux les lumières de Noviliacum, et bientôt après ils entrèrent dans la cour du château, terme de leur course.

CHAPITRE VII.

L'ÉVÊQUE DE TOURS.

« Le septième fut Volusianus, homme de naissance sénatoriale, très-
» saint, très-riche, proche parent de l'évêque Perpétuus, son pré-
» décesseur. De son temps Clovis régnait déjà dans quelques villes
» des Gaules, et à cause de lui, ce pontife devint suspect aux Goths,
» parce qu'il voulait soumettre sa province à la domination des
» Francs. » GREG. TURON., lib. X, c. 15, p. 386.

Il était plus de minuit, quand Félix arriva à Noviliacum avec ses guides ; mais sa mère et Julia l'attendaient ensemble; son retard leur avait causé une égale inquiétude, et si Sylvia fit éclater sa joie en le revoyant et le pressant dans ses bras, Julia laissa voir à sa vive rougeur qu'elle n'était point demeurée insensible à l'anxiété de son hôtesse. Son émotion n'échappa point à l'observation de Félix ; il sentit que, sans qu'ils se fussent parlé, il s'était déjà établi entre eux une douce correspondance.

Félix raconta comment il avait été accueilli par Numérianus, comment il lui avait été imposible de fixer son attention, comment ils s'étaient séparés sans avoir rien conclu ; il lui semblait avoir besoin d'apologie pour son manque de succès ; mais il trouva au contraire que ses efforts infructueux avaient excité la plus vive reconnaissance : chaque détail de son récit semblait faire impression sur Julia, dont les avides regards ne le perdaient pas de vue ; elle rougissait et pâlissait tour à tour, ses yeux, plus encore que ses paroles, et en exprimant tout ce qu'elle croyait devoir à Félix, semblaient lui demander de la protéger encore.

Félix raconta ensuite comment il avait expédié Dioclès au camp de Clovis, en le chargeant d'une lettre pour Julius Sévérus, et de la

demande d'un sauf-conduit. Sylvia frémit à l'idée que son fils allait se livrer aux mains des barbares; Julia y trouva un motif nouveau de reconnaissance. C'était pour son père, c'était pour elle, que celui qui l'avait sauvée voulait s'exposer encore. « Mon père, » lui dit-elle, « n'est pas sans crédit auprès du roi barbare. Dans ce moment » il a besoin de votre aide, mais vous trouverez aussi, je crois, que sa » connaissance des hommes, que son zèle surtout et sa gratitude » vous seront utiles dans cette nouvelle carrière; sans doute mon » père aime déjà celui qui sauva sa fille. »

Cette expression de sa propre reconnaissance était toute simple. Mais dans une certaine disposition de l'âme, les mots présentent tour à tour tous les sens qu'ils peuvent avoir; ils frappent comme des révélations inattendues de la chose que l'on désire. Un regard de Félix sembla chercher, dans le cœur même de Julia, si ce qu'il avait fait pour elle suffisait pour le faire aimer : ce regard était si tendre, si passionné, que le visage de Julia se couvrit de rougeur, comme si elle avait dit beaucoup plus qu'elle n'avait voulu dire.

« L'amitié de Julius Sévérus, » répondit-il, « si j'ai le bonheur de » l'obtenir, pourra décider en effet de la félicité de toute ma vie. » Julia, cherchant à son tour dans ces mots, plus qu'ils ne semblaient exprimer, rougit de nouveau vivement.

Les soupçons que Lamia avait excités se représentèrent dans ce moment à Félix, et lui causèrent un serrement de cœur. Peut-être aurait-il pu s'éclaircir à l'instant même en achevant son récit, et racontant sa rencontre avec la prêtresse de Pan; mais il n'eut jamais le courage de le faire. S'il devait découvrir que Julia était païenne, il ne voulait pas avoir sa mère pour témoin de cette découverte. Il lui semblait qu'il aurait à lui seul la force de se détacher de ce qui n'était encore pour lui qu'une douce rêverie; mais les conseils, les exhortations d'un autre, de sa mère elle-même, l'auraient blessé, l'auraient irrité; il ne voulait pas en courir la chance.

Il termina donc son récit par son arrivée au camp de Sangiban, et par le zèle que Dumnorix avait montré pour l'accompagner et le servir. « Il m'a parlé de vous, » dit-il à Julia, « et les heures se sont » écoulées rapidement. Il ne m'a rien appris que ce dont j'avais déjà » le pressentiment dans mon cœur. Cependant je ne me lassais pas » de l'entendre. Je n'aurais jamais supposé que nous fussions restés » si long-temps en chemin, ou que j'eusse donné à ma mère occasion » de concevoir aucune inquiétude. »

— « Il est en effet bien plus tard que vous ne croyez, dit Sylvia,
» retirons-nous pour prendre le repos dont nous avons tous besoin ;
» demain nous songerons à ce qu'il nous reste à faire auprès de
» Volusianus. »

— « Plaise à Dieu, » répondit Julia, « que l'habileté de ce prélat ne
» nous soit pas tout aussi dommageable que la sottise et l'incapacité
» de Numérianus ! Il ne nous aime point, et mon père le regarde
» comme un de ces prêtres ambitieux et fanatiques qui veulent, au
» nom de la religion, imposer aux hommes un joug de fer, et
» qui, pour arriver à leur but, ne considèrent jamais le mal qu'ils
» causent. »

Ces mots, après lesquels ils se séparèrent, causèrent à Félix une pénible émotion. Volusianus pouvait ressembler au portrait que faisait de lui Julia ; mais c'était d'après son père qu'elle avait parlé, d'après son père qu'elle portait un jugement sur un des prélats les plus éminens de l'église gallicane. Les préjugés qu'elle recevait de lui sur les hommes ne s'étendraient-ils point aussi aux doctrines qu'ils professaient ?

Le lendemain Félix rencontra d'abord sa mère et Julia à l'église ; elles assistaient aux prières du jour que récitait le prêtre Martin. Ses yeux furent constamment fixés sur elle ; il lui parut qu'elle prenait part au service divin sans affectation, sans ostentation, et comme une personne habituée à y assister. Ces observations ne suffisaient point cependant pour dissiper ses soupçons : les païens ne croyaient point offenser leurs dieux en participant aux cérémonies chrétiennes, et la plupart d'entre eux se conformaient occasionnellement aux pratiques religieuses de ceux avec qui ils vivaient.

Après les prières, Félix se rendit dans le salon de sa mère, où le déjeuner était préparé. Julia, dans ses habits du matin, reposée, rafraîchie par le sommeil, et semblant avoir déjà formé des habitudes à Noviliacum, parut à Félix plus belle qu'il ne l'eût encore vue : ses regards exprimaient la confiance et la reconnaissance ; ses manières avec Sylvia indiquaient que la journée précédente qu'elles avaient passée ensemble, leur avait donné l'occasion de se mieux entendre, de se mieux connaître, et de s'aimer davantage.

Félix mit en délibération s'il se rendrait le jour même à Tours, ou s'il attendrait au lendemain. « Vous n'y trouverez point l'apostolique
» Volusianus, dit le prêtre Martin ; il s'est rendu à Angoulême à une

» conférence où l'ont invité Cyprianus et Tétradius, les archevêques » de Bordeaux et de Bourges, afin de pourvoir au sort de la province » d'Aquitaine; mais lorsqu'il recevra la nouvelle de l'invasion des » Francs dans son voisinage, il ne tardera pas à revenir. » Félix savait que les prélats des Gaules entretenaient entre eux une correspondance très-active, par le moyen des pélerins, des moines, des mendians, qui voyageaient sans cesse de ville en ville, et que le prêtre Martin qui leur donnait, aux dépens de son patron, l'hospitalité à Noviliacum, était un des agens de cette correspondance. Il ne pouvait donc douter de l'information qu'il recevait de lui, et ayant calculé avec Martin et Eudoxe le temps nécessaire pour que Volusianus fût instruit, à Angoulême, de l'invasion des Francs, et pour qu'il pût revenir, il jugea qu'il pourrait, sans inconvénient, passer quatre jours auprès de Julia, et se rendre à Tours seulement le cinquième. Ce retard forcé dérangeait un projet à l'exécution duquel ils mettaient tous la plus haute importance; on ne saurait dire cependant combien chacun des intéressés parut s'y résigner patiemment.

Les quatre journées que Félix et Julia passèrent ensemble, augmentèrent l'attrait qu'ils ressentaient déjà l'un pour l'autre. Ils causaient, et leurs opinions, leurs sentimens, leurs goûts se trouvaient d'accord sur presque tous les sujets; ils observaient ensemble dans la galerie, des tableaux, des statues; sur la terrasse, des points de vue et le jeu divers des nuages ou des rayons du soleil, et ils étaient frappés en même temps des mêmes beautés. Ils lisaient les poésies les plus renommées des écrivains du siècle d'Auguste ou de celui de Périclès, et à la voix de Félix, Julia était baignée de larmes délicieuses. Sylvia, presque toujours présente à leurs entretiens, semblait surveiller avec joie les progrès de leur attachement, et se réjouir dans l'espérance que son fils avait trouvé une compagne digne de lui. Julia se livrait sans défiance au sentiment qu'elle éprouvait. Il lui semblait l'effet d'une juste reconnaissance, et l'affection avait toujours été pour elle une vertu et non un crime.

Enfin le jour fixé pour le voyage arriva, et Félix partit; mais en route, pour se rendre à Tours, il était bien plus occupé de Julia qu'il ne l'avait été en se rendant à Orléans. Il repassait dans sa mémoire tous les mots qu'il avait entendus d'elle, tous ces regards, toutes ces émotions subites, qui, moins contenues que le langage, communiquent mieux la pensée intime du cœur. Il attachait l'image de ses

yeux, ou baissés, ou doucement relevés et arrêtés sur lui, ou brillans de gaîté, ou mouillés de larmes, à chacun des objets qu'ils avaient regardé ensemble ; il songeait à leurs promenades, et il unissait à chaque arbre, à chaque banc sur lequel ils s'étaient reposés, à chaque point de vue qu'ils avaient admiré ensemble, le souvenir des inflexions diverses de sa voix, qui de nouveau faisaient battre son cœur. Si sa pensée se portait en avant sur ce qu'il allait faire à Tours, ou sur son prochain voyage à Soissons, c'était pour anticiper le moment où il se présenterait à Julius Sévérus, et où il lui demanderait sa fille.

En arrivant à Tours, Félix fut frappé de l'apparence d'une ville tout entière occupée de pratiques de dévotion. Quelques soldats avaient été rassemblés à la porte, mais ce n'était pas sur eux que les bourgeois comptaient pour leur défense; c'était sur une chapelle élevée en face du corps-de-garde. Un nombre infini de cierges brûlaient devant l'image qu'on disait miraculeuse ; des prêtres officiaient à l'autel, et au moment où Félix traversait la porte, tous les soldats étaient à genoux. Dans la plupart des boutiques ouvertes sur la grande rue, on voyait étalés seulement des *agnus Dei*, des crucifix, des croix, des images de saint Martin, destinées à être bénites sur son autel, des habits de prêtres, des ornemens d'église et des livres de dévotion. Dans chaque rue on voyait des églises, des chapelles ou des oratoires; de tous côtés retentissait le chant des prêtres occupés à réciter des litanies.

Enfin, en avançant vers la basilique où se trouve le tombeau de saint Matin, Félix rencontra Volusianus, successeur de cet archevêque, dans toute la pompe des habits sacerdotaux, précédé de la croix, d'images miraculeuses, d'étendards, et d'une bande de musiciens, entouré de prêtres qui chantaient, et suivi de plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfans portant des cierges, marchant deux à deux, et répétant les prières de l'Église. Félix entra dans la basilique, jugeant qu'il y apprendrait mieux qu'ailleurs quand les fonctions sacrées seraient finies, et quand il pourrait obtenir une audience de Volusianus. L'absence de tous les prêtres qui suivaient la procession se faisait à peine remarquer dans la cathédrale. Le chant perpétuel, qu'on nommait le *Psallentium*, et qui devait se continuer la nuit comme le jour, par des chœurs de moines destinés à se relever, n'avait pas été interrompu un instant.

Saint Martin, évêque métropolitain de Tours, mort quatre-vingt-

dix ans auparavant, était considéré comme l'apôtre de la Gaule, et son siége comme la capitale de la religion catholique dans cette province. Son tombeau était orné de pieuses offrandes qu'y apportaient chaque jour les fidèles, et sa vaste basilique, comme un asile inviolable, était peuplée de victimes de la tyrannie, d'esclaves fugitifs ou de malfaiteurs, qui s'y dérobaient également à l'oppression du despotisme ou à la surveillance de la justice. Cependant le mouvement de dévotion que Félix avait remarqué dans les rues comme dans l'église, n'était pas habituel; il apprit bientôt que des prières publiques de plusieurs jours avaient été ordonnées par Volusianus, à son retour, à l'occasion de la dernière invasion des Francs à Chartres, comme mesure de précaution ou de défiance contre une attaque sur les provinces du midi de la Loire. Il apprit aussi que la procession était sur le point de rentrer, et en moins de deux heures, il put obtenir de Volusianus une audience.

L'aspect de Volusianus était vénérable, mais il inspirait au moins autant de crainte que de respect. Sa taille était élevée, et son corps, quoique épuisé par les jeûnes et les veilles, était droit et comme inflexible; son teint était jaune, ses joues creuses, sa tête était ombragée d'une abondance de cheveux noirs et courts; l'âge, qui avait marqué ses traces sur tout le reste de sa figure, ne les avait point blanchis, et ce contraste donnait une dureté singulière à sa physionomie. Ses regards perçans annonçaient dans le successeur de saint Martin, un juge des pénitens plutôt qu'un père, un champion inébranlable de l'autorité des fidèles; un persécuteur redoutable des païens et des hérétiques; un homme enfin qui saurait employer toutes les ressources de la politique mondaine pour servir ce qu'il regardait comme les intérêts du ciel.

Félix lui exposa le but de sa visite, son désir de se concerter avec lui sur les moyens de défense que les habitans du midi de la Loire pouvaient réunir, pour se mettre à l'abri des attaques des Francs, ou sur les négociations par lesquelles ils pourraient prévenir leur agression. Félix annonça qu'il avait déjà fait demander un sauf-conduit à Clovis, mais qu'avant de se rendre auprès du roi franc, il avait voulu s'éclairer des lumières du saint évêque de Tours.

— « Vous avez déjà pu voir, jeune homme, » répondit Volusianus, « que les mêmes soins nous occupent; mais nous avons

» placé notre cathédrale, et le troupeau qui nous est confié, sous
» une garde plus sûre et plus puissante que celle de la politique
» mondaine. Cependant les négociations avec Clovis ne doivent
» point être négligées; vous le trouverez déjà disposé à vous entendre;
» nos frères en Dieu ne sont point sans crédit sur l'esprit de ce
» barbare, et le nom même de Volusianus, ne lui est pas inconnu. »

— « L'assurance que me donne votre sainteté » (c'est le titre qu'on donnait alors à tous les évêques) « me remplit d'espérance, » reprit Félix, « nous pourrons donc rendre au malheureux Julius Sévérus..... »

— « Ce n'est pas à lui que nous devons songer, » dit le vieillard en l'interrompant. « La justice de Dieu a pris enfin la place de sa
» clémence; le châtiment de son audacieux ennemi ne fait que
» commencer; il sera long, il sera terrible; puisse-t-il du moins
» éclairer et épouvanter les idolâtres, et tous ces faux chrétiens
» qui, se soumettant comme lui aux lois extérieures de l'Église,
» mettent cependant leur confiance dans les vains simulacres de
» dieux trompeurs. »

— « Je ne connais ni les sentimens religieux de Julius Sévérus,
» ni sa conduite envers l'Église; je n'ai appris que son malheur, le
» pillage de sa maison, la perte de ses propriétés: d'ailleurs les
» habitans de Chartres... »

— « Ils ne sont pas plus que lui dignes de pitié; n'ont-ils pas
» conservé au milieu d'eux l'abomination, plus long-temps qu'aucuns
» autres habitans des Gaules? N'est-ce pas dans le pays des Carnutes
» que s'assemblait le conseil annuel des druides, qu'ils élisaient leur
» chef, qu'ils s'enseignaient réciproquement leur infâme science, et
» qu'ils rendaient un culte aux démons qu'ils prenaient pour des
» dieux? Réjouissons-nous de voir enfin accomplir l'œuvre de la
» justice; car l'iniquité des pères doit être punie sur les enfans
» jusqu'à la troisième et quatrième génération. »

— « Mais enfin, » reprit Félix, qui ne voulait point engager de dispute, « que devons-nous faire, si ce n'est pour les Carnutes, du
» moins pour nous-mêmes? Attendrons-nous que les Francs passent
» la Loire comme ils ont passé la Seine, et que le sanctuaire de
» Saint Martin soit pillé?... »

— « Homme de petite foi! Saint Martin n'a pas besoin de tes
» secours; il défendra son peuple quand il en sera temps! Mais ce

» n'est pas à nous-mêmes, ce n'est pas à Tours seulement que nous
» devons songer, c'est à la Gaule entière, c'est à la postérité. Nous
» irons à Clovis, nous lui offrirons nos bras, nos trésors, nos forte-
» resses; nous lui montrerons l'armée des saints prête à combattre
» pour lui; nous lui dirons : *Sois notre roi! sois le fils aîné de*
» *l'Église, et nous te ferons le plus glorieux monarque de l'Occi-*
» *dent; nous t'obéirons comme nous obéissions aux Augustes de*
» *Rome, et nous enseignerons aussi à tes Francs à t'obéir.* »

— « Quoi, à Clovis l'idolâtre, à Clovis le sectateur de Teutatès
» et d'Hermansul? »

— « A Clovis, qui n'est encore souillé par aucune hérésie, qui
» ne partage point les abominations des ariens, comme ce Visigoth
» Euric, dont nous avons dû quelque temps porter le joug, ou son
» jeune fils Alaric II, qui se croit peut-être encore notre maître;
» à Clovis, qui n'a point abandonné la vérité pour l'erreur, comme
» à fait récemment le roi des Bourguignons, qui ne sait pas même
» le nom de cet exécrable *Hénoticon* dont nous menace l'empereur
» Anastase. Clovis croit, et il obéit. Quoique son ame ne soit pas
» encore éclairée, il aime les pontifes du Seigneur, et il leur fait
» rendre justice. Il est idolâtre, mais le très-saint Remi, évêque
» métropolitain de Reims, est son conseil et son oracle. Ce saint
» homme m'écrit lui-même qu'il ne désespère point d'amener bientôt
» Clovis dans le sein de l'Église. En attendant, aux hommes de la
» chair il faut parler selon la chair; il faut lui faire voir les hon-
» neurs, les richesses, le pouvoir absolu qui l'attendent, et Clovis
» sera chrétien. Je ne redoute que ce Julius Sévérus; il est sans
» doute avec sa fille à Soissons? »

— « Non, sa fille est à Noviliacum, auprès de ma mère. »

— « Quoi! à Noviliacum? Est-elle d'une beauté remarquable? »

Cette question imprévue d'un homme aussi grave, au milieu de la discussion des plus hauts intérêts de la religion et de la politique, déconcerta complètement Félix; il rougit, il balbutia, avant de répondre enfin : « Très-remarquable. »

— « Vous l'aimez, » dit Volusianus qui fixait sur lui ses yeux perçans. « Vous l'aimez, gardez donc qu'elle ne devienne l'épouse
» de Clovis. »

— « Comment, l'épouse de Clovis! qui donc peut y songer? »

— « Son père. Clovis est jeune, il est sous l'empire des sens; sa

» femme décidera de sa politique et de sa croyance. S'il demande » une épouse aux rois des Visigoths, des Ostrogoths ou des Vandales, il tombera avec eux dans la fatale hérésie des ariens; si Julius » Sévérus le séduit, il opprimera le sacerdoce, peut-être il rétablira » le paganisme; si saint Remi réussit dans ses projets, Clovis est à » nous. »

— « Mais Clovis est marié, il a un fils? »

— « Clovis s'est marié selon la loi des Francs; mais a-t-il eu la » bénédiction de l'Église? Qu'est-ce que le mariage des infidèles, » autre chose qu'un honteux concubinage? Clovis commence à le » comprendre, et pourvu que son fils Thierry ne soit pas réputé » bâtard, il ne refuse point de prendre une autre épouse. »

Félix frémit, une crainte toute nouvelle se présenta à ses yeux; Julia, qu'il aimait sans se l'être encore bien confessé à lui-même, Julia à laquelle il n'avait jamais parlé d'amour, et avec qui il n'avait aucun engagement, mais que dans sa pensée il associait toujours davantage à tout son avenir, et à laquelle il rapportait involontairement toutes ses actions comme tous ses désirs, Julia pouvait être engagée à un autre; son père, au lieu d'acquiescer avec joie à sa demande, comme il s'y était attendu, pouvait avoir des projets et une ambition en tout opposés à ses vœux. Ses joues pâlirent, et il sentit un froid glacial autour de son cœur; il craignait de parler, de peur que sa voix ne manifestât par son tremblement le trouble qu'il éprouvait. Il se contint cependant, et continua la conférence, en ne paraissant s'occuper que de politique. Son agitation intérieure n'avait pas été dérobée entièrement à Volusianus; mais celui-ci ne jugea pas convenable d'insister davantage sur ce sujet. Il lui paraissait essentiel d'empêcher Julia d'épouser Clovis, et la vigilance d'un autre amant pouvait être utile pour prévenir cette union; mais il n'entrait nullement dans ses projets de favoriser un mariage entre elle et Félix, et de s'exposer ainsi à ce que le pouvoir et l'habileté de Julius Sévérus, l'ennemi des prêtres, fussent secondés par tout le crédit et la richesse du sénateur Félix Florentius.

Les sentimens que Volusianus avait exprimés, avaient inspiré à Félix une égale répugnance pour son fanatisme religieux et pour sa politique; mais d'autre part il le trouvait pleinement disposé à le seconder dans le projet pour lequel lui-même était venu à Tours. Volusianus saisissait avec empressement l'occasion d'envoyer au camp

de Clovis un négociateur d'un nom illustre. Il lui communiqua sa correspondance avec les comtes du Mans, d'Angers, de Poitiers, de Bourges et de Limoges; le résultat de la conférence qu'il venait d'avoir à Angoulême avec les métropolitains de Bourges et de Bordeaux; les dernières nouvelles qu'il avait reçues de la cour d'Alaric II; il lui fit bien connaître tout ce qu'il y avait à attendre ou à craindre des Visigoths pour l'Aquitaine; enfin il le mit parfaitement au fait de toute la politique de cette partie centrale des Gaules, où le manque de forces n'avait point suspendu les intrigues. Les projets des chefs de ces villes diverses, leurs offres, leurs demandes, leurs jalousies, tout fut clairement exposé à Félix, par l'homme qui en avait le mieux la clef. Après une conférence qui se prolongea jusque bien avant dans la nuit, Félix prit congé de Volusianus, en convenant que le prélat lui enverrait à Noviliacum des pouvoirs au nom de toutes les villes les plus rapprochées de la Loire, et qu'il partirait pour Soissons, dès qu'il aurait un sauf-conduit.

Durant son voyage, pour retourner à Noviliacum, Félix, constamment occupé de la crainte nouvelle qu'avait fait naître en lui le prélat de Tours, cherchait comment il pourrait s'éclaircir sur les projets de Julius Sévérus, ou sur les sentimens de sa fille; comment il reconnaîtrait si son cœur était libre, si elle était digne de ses amours, s'il devait nourrir lui-même ou étouffer un attachement qu'il sentait devenir chaque jour plus tendre. Il résolut enfin de profiter de l'espèce d'intimité qu'avait établi entre eux ce qu'il avait déjà fait pour elle, de lui rendre compte de sa conférence avec Volusianus, et d'observer comment elle recevrait l'annonce des projets attribués à son père.

En effet, dans les appartemens de sa mère, il se contenta d'exposer ce qu'il avait appris sur la politique des partis, sur les intrigues dont Volusianus lui avait donné la clef, sur les négociations commencées avec Clovis. Mais ayant obtenu de Julia un entretien sans témoin, il lui dit, avec une émotion contenue : « Que s'il devait en croire » l'évêque de Tours, elle-même était bien plus intéressée aux négo- » ciations entreprises par son père qu'il ne l'avait supposé d'abord, » puisque sa main pourrait devenir le gage de la réconciliation entre » les Francs et les Romains des Gaules. » Comme il parlait, il l'observait attentivement, et il ne lui fut pas difficile de reconnaître qu'elle était avertie dès long-temps des projets de son père, quoique,

à sa pâleur mortelle et aux larmes qui baignaient sa paupière, il eût lieu de conclure qu'elle ne désirait point les voir s'accomplir.

Comme Julia ne se pressait pas de répondre, Félix poursuivit : « Si Julius Sévérus songe en effet à donner sa fille au roi des barba- » res, il rencontrera tout au moins *un homme* qui s'efforcera de le » traverser. » Julia arrêta ses yeux sur lui avec une expression de tendresse et de reconnaissance ; elle les baissa de nouveau quand elle entendit Félix continuer d'une voix mal affermie : « Cet homme est » Volusianus, qui soupçonne la foi de votre père, et qui redoute pour » son Église le pouvoir dont vous seriez investie. »

— « Ce n'était pas à la haine que j'avais cru devoir un défenseur, » dit-elle.

— « Ah ! devez-en un à l'amour, » s'écria Félix en se précipitant à ses pieds. Tandis qu'il embrassait ses genoux, qu'il pressait sa main contre ses lèvres avec un mouvement passionné, les sanglots étouffaient la voix de Julia.

— « Oui, dit-elle enfin en se maîtrisant tout à coup, et le forçant à se relever : « Oui, j'accepte, le noble défenseur que l'amitié, l'hos- » pitalité, tous les sentimens généreux m'offrent aujourd'hui; je l'ac- » cepte pour me protéger non pas seulement contre des ennemis, » mais contre ceux qui m'aiment et qui veulent ce qu'ils nomment » ma grandeur. Je m'éloigne peut-être de l'obéissance, de la piété » filiale; mais j'ai horreur de devenir l'épouse d'un barbare, d'un » ennemi de notre patrie, de nos lois, de notre religion, de tout ce » qui est sacré pour nous ; d'un homme qui dès ses plus jeunes ans, » a donné à connaître qu'il égalera en perfidie et en cruauté les plus » perfides de sa race. Ah ! sauvez-moi de lui ; sauvez-moi de ma des- » tinée, s'il est vrai que les dieux ou les démons aient annoncé que » je dois lui appartenir. »

Ces dernières paroles excitèrent l'étonnement de Félix ; il en demanda l'explication ; Julia s'empressa de la lui donner ; elle aurait voulu avoir un autre que son père à accuser d'un projet qui lui était odieux. « Je ne sais, » dit-elle, « si mon père conserve en secret une » croyance dans laquelle il ne m'a pas élevée ; si tout plein des sou- » venirs de Rome, il unit dans son cœur les dieux de la ville éter- » nelle à ses triomphes ; s'il croit plus propre à faire fleurir les anti- » ques vertus qui ont disparu de la terre, la religion des Décius et » des Scipions, que celle des Constantins et des Théodoses. Du moins

» paraît-il persuadé que les prêtres des dieux antiques obtiennent,
» par une communication surnaturelle, la connaissance de l'avenir;
» les prêtres chrétiens le confirment dans cette persuasion, puisqu'ils
» attribuent aux démons les révélations des oracles. Je sais que, dans
» un temple qui n'est pas fort loin d'ici, une vieille prêtresse est
» montée devant lui sur le trépied sacré, encore debout au milieu
» des ruines, et que, dans son langage mystérieux, elle m'a nommée
» comme l'épouse du futur conquérant des Gaules. »

A cette description Félix reconnut Lamia et le délubre de Pan, où le hasard l'avait conduit peu de nuits auparavant. Il vit aussi avec joie que Julia n'était point païenne, quoiqu'elle parlât sans amertume d'une religion qui, si récemment encore, avait été celle de tout l'empire, et que son père professait toujours en secret. Le seul motif qui eût pu lui faire redouter leur union était écarté. Des obstacles qu'il n'avait point prévus d'avance, semblaient, il est vrai, l'attendre de la part de Julius Sévérus; mais il s'était entendu avec elle, mais il était sûr d'être aimé, quoiqu'il n'en eût point l'aveu; jamais journée n'avait produit pour lui plus de bonheur; jamais il n'avait regardé l'avenir avec plus de confiance.

CHAPITRE VIII.

VOYAGE A SOISSONS.

« A l'époque où Paris fut exposé pendant cinq ans, comme on l'assure » aux attaques des Francs, la disette fut si extrême dans les fau- » bourgs de cette ville, que plusieurs y périrent de faim. » VITA SANCTÆ GENOVEFÆ, VIRG., cap. 7, p. 370.

Après être revenu de Tours, Félix passa encore un petit nombre de jours à Noviliacum avec Julia; ils suffirent pour établir entre eux l'intimité et la confiance. Il ne répéta point le mot d'amour, qu'il

avait prononcé une première fois à ses pieds : en lui répondant, elle même n'avait parlé que d'amitié ; mais rien n'était perdu, rien n'était oublié de ce qui avait été une première fois compris entre eux. Pendant qu'elle vivait sous son toit, il aurait cru blesser sa délicatesse, et manquer à l'hospitalité, s'il avait exprimé tout ce qu'il sentait de passion dans son cœur. Il ne voulait point que, dans l'asile qu'il lui avait donné, elle éprouvât un sentiment d'embarras ou de gêne. Mais il croyait qu'il suffisait d'imposer silence à sa voix ; ses regards n'étaient point soumis à la même contrainte, et leur langage était entendu.

Tous les petits événemens de la journée, dont la monotonie avait souvent fatigué Félix, acquéraient un charme nouveau par la présence de Julia. Le prêtre Martin lui semblait mettre, le matin, plus d'onction dans ses prières, plus de douceur dans ses jugemens sur les autres hommes, plus d'égards lorsqu'il contredisait, plus de modération lorsqu'il condamnait. Eudoxe lui semblait moins maladroit dans son esprit, moins pédant dans sa science, moins lourd dans ses étymologies. Sur la demande de Julia, Félix avait engagé Eudoxe à leur donner en commun une sorte de leçon, et tous deux lui avaient abandonné le choix de la science qu'il voudrait enseigner. Le grammairien, qui était réellement très-savant, avait entrepris d'exposer les différens systèmes de philosophie de la Grèce ; il était enchanté de la manière dont les deux jeunes gens l'écoutaient, de leur silence docile, des éloges qu'ils donnaient à sa méthode ou à son esprit ; mais il ne s'apercevait point que pendant qu'il parlait, un mot qu'il avait dit, une phrase qui pouvait s'appliquer à leur situation ou à leurs sentimens, les plongeait tous deux dans une distraction délicieuse ; un regard échangé entre eux leur avait fait sentir qu'ils s'égaraient ensemble, et cette rêverie, en présence l'un de l'autre, leur était plus douce que la parole ; elle était sans contrainte, elle embrassait tout leur avenir, tous leurs désirs, toutes leurs espérances, sujets qu'avec une égale retenue ils s'interdisaient d'aborder dans la conversation.

Pendant ce temps, Dioclès arriva de Soissons à Noviliacum, avec le sauf-conduit le plus ample de Clovis pour Félix Florentius et sa suite, et des lettres de Julius Sévérus au même Félix, à Sylvia Numantia, et à sa propre fille. Sévérus exprimait avec élégance, plutôt qu'avec un sentiment profond, sa reconnaissance de ce que les

maîtres de Noviliacum avaient fait pour sa fille, de la protection qu'ils lui avaient accordée, et de l'hospitalité qu'ils avaient donnée à tous les fugitifs de ses terres. Il ne paraissait ni abattu par l'invasion de ses propriétés, ni enflé de nouvelles espérances. Ses lettres, auxquelles on ne pouvait pas faire un reproche, n'apprenaient cependant rien sur lui. Seulement il annonçait l'intention de soulager Sylvia du fardeau dont elle s'était si généreusement chargée, en faisant venir sa fille à Soissons, dès qu'il trouverait une manière sûre et convenable de la faire voyager. Il ajoutait qu'il lui semblait que des femmes devaient préférer de fixer leur résidence derrière l'armée des conquérans, plutôt que dans le pays qu'elle devait bientôt envahir. Si les habitans de Noviliacum en jugeaient de même, il se faisait fort de leur obtenir, dans le nouveau royaume des Francs, sous la protection de Clovis, un établissement où ils pourraient attendre l'avenir.

Félix comprit qu'il aurait convenu à Sévérus que Sylvia conduisît elle-même Julia à Soissons; mais ni sa mère, ni son amie, ni lui-même, ne se crurent obligés de se conformer à cette insinuation. La tranquillité de Sévérus donnait aussi lieu de croire qu'il était content des dispositions de Clovis à son égard, et qu'il se flattait de recouvrer comme courtisan, peut-être comme futur beau-père du roi des Francs, ce que le pillage de Chartres lui avait fait perdre. Julia et Félix en jugèrent de même, et tous deux sentirent que ce devait être un motif pour le dernier de hâter son départ.

Les pouvoirs et les instructions des différentes villes au nom desquelles Félix devait traiter, arrivèrent aussi presque en même temps. Ceux mêmes du comte d'Orléans, Numérianus, ne se firent point attendre; sa perspicacité lui suffisait pour se conformer au mot d'ordre, quand il l'avait reçu de l'évêque de Tours. Félix Florentius devait se présenter à Clovis, comme accrédité seulement par les villes situées entre la Seine et la Loire, Orléans, Chartres, le Mans et Angers; celles du midi de la Loire, Tours, Poitiers, Bourges et Limoges, avaient des ménagemens à garder envers Alaric II, roi des Visigoths, dont elles avaient accepté la protection. Cependant Félix devait offrir en leur nom les mêmes conditions, pour le moment où les Francs seraient en mesure de passer la Loire; ces villes s'obligeaient à payer aux rois francs les mêmes tributs qu'elles avaient auparavant payés aux Césars, à obéir à leurs ordres, et à les reconnaître pour souverains, sous condition que les propriétés privées seraient res-

pectées, que le butin déjà enlevé par les Francs serait rendu, et que les lois et les magistratures municipales seraient conservées.

Félix partit le 5 des calendes d'octobre (27 septembre), avec une suite nombreuse que Dioclès commandait, une litière, des fourgons, des chevaux de main, et un brillant équipage. On lui avait représenté que le cortége d'un ambassadeur devait relever sa dignité aux yeux d'un peuple barbare, tandis qu'au contraire cet étalage était plus propre peut-être à exciter la cupidité des Francs. Mais l'orgueil trouve toujours un avocat dans le cœur de l'homme, et le riche ne manque jamais de motifs plausibles pour se persuader que son luxe est la conséquence de son amour pour l'humanité.

Félix prit sa route par la ville de Chartres; le Franc Clodéric s'en était déjà retiré avec sa troupe de Ripuaires; on assurait même que Clovis lui avait adressé de vives réprimandes pour avoir violé un armistice conclu au nom de toute la nation. Néanmoins Clodéric avait dépouillé les églises comme les maisons privées, de tous les objets qui pouvaient avoir quelque valeur, et il avait emmené avec lui de nombreux troupeaux de captifs qu'il faisait vendre à Paris comme esclaves.

Plusieurs des fugitifs étaient déjà rentrés à Chartres : ils parcouraient leurs maisons désertes, dont toutes les portes, toutes les fenêtres avaient été enfoncées; ils y cherchaient les effets précieux, les provisions, les magasins que leur prévoyante défiance avait cru dérober à toutes les recherches en les enterrant ou les cachant dans les murs ou sous les planchers. Presque toujours la cupidité du Franc avait déjoué leurs précautions; il avait découvert en une heure le secret qu'on avait cru pouvoir lui dérober pendant des années. Dans plusieurs églises, dans plusieurs maisons, on voyait encore étendus les corps des vieillards, des enfans, des infirmes qui n'avaient pu fuir, et que le soldat féroce avait massacrés de sang-froid, parce qu'il ne pouvait en attendre aucune rançon, et qu'il désespérait de les vendre comme esclaves. De toutes parts on voyait la souillure du sang, de la fumée, et du séjour des soldats; on s'étonnait seulement qu'une troupe si peu nombreuse eût suffi pour commettre tant de ravage. Félix se hâta de s'éloigner d'une ville qui ne réveillait en lui que des sentimens douloureux.

Ce fut à Paris que Félix rencontra, pour la première fois, un corps de troupes franques. Une énorme tour, bâtie sur le bord méridional

de la rivière, défendait le pont de bois par lequel il devait entrer dans l'île où toute la ville était alors contenue. C'est en avant de cette tour que les Francs faisaient la garde. On les reconnaissait aisément, et on les distinguait de tous les autres habitans à leurs yeux bleus, à leurs cheveux blonds coupés en rond autour de la tête, à la hauteur de leur taille, à l'insouciance de leurs regards, qui semblaient annoncer que rien n'était digne de leur curiosité, et qui indiquaient le sommeil de leur ame, jusqu'au moment où la guerre ou la débauche réveillaient toute leur énergie, et étincelaient dans leurs yeux. Ils parlaient entre eux à haute voix, et leur langage rauque et barbare, l'un des dialectes de la langue tudesque, frappait désagréablement les oreilles d'un Romain; plusieurs jouaient avec leur hache d'armes ou francisque, arme qui, dans les combats, devenait si redoutable, soit qu'ils la lançassent au loin avec une précision infaillible, ou qu'ils en frappassent de près.

Les anciens habitans de Paris, qui n'étaient point encore accoutumés à leur nouvelle servitude, qui avaient souvent vu les terribles effets du ressentiment de leurs hôtes, sans avoir presque jamais pu comprendre ce qui l'avait provoqué, s'étudiaient à s'effacer, à se faire oublier, à ne point voir comme à n'être point vus. Ils parlaient bas, ils ne s'arrêtaient pas dans les rues, ils ne fixaient presque jamais les yeux sur un Franc; ils évitaient même entre eux de se rencontrer, et de s'adresser les uns aux autres des questions qui n'amèneraient que des réponses douloureuses. La vie civile semblait cependant avoir repris son cours ordinaire; les boutiques étaient ouvertes, les artisans travaillaient, mais ils avaient sans cesse l'oreille au guet, et dès qu'un bruit extraordinaire les frappait, ils s'empressaient de se barricader chez eux, sans qu'on vît jamais un bourgeois courir au secours de celui qui implorait son aide.

Soissons, terme du voyage de Félix, où il arriva le troisième jour, obéissait aux Francs depuis six ans, et les habitans avaient eu plus de temps que ceux de Paris pour s'accoutumer à leur sort; d'ailleurs la police y était mieux observée par l'armée victorieuse, le recours en cas d'oppression était plus facile, et presque toujours il était suivi du redressement des torts. La présence du roi, de ses grands officiers, de tous ceux qui s'étaient enrichis par le pillage des provinces, de tous ceux qui voulaient s'assurer de bonne heure la faveur du nouveau potentat, animait le commerce; les marchands étaient contens, les

rues étaient remplies de litières, de chevaux, de valets ; et quoi qu'on pût remarquer, dans plusieurs palais, les traces d'un pillage récent, de nouveaux habitans avaient remplacé ceux que la guerre avait moissonnés, et un nouveau luxe avait succédé à celui des familles ruinées qu'on avait expulsées de leurs demeures.

Non loin du palais du comte Syagrius, qu'occupait Clovis, était celui qui avait été assigné par le roi pour habitation à Julius Sévérus ; c'est là que Félix était attendu, et qu'il alla descendre. Les vrais propriétaires avaient été massacrés ou étaient en fuite ; personne ne se souciait d'apprendre leur sort, et cependant celui qui, tout récemment, avait vu les Francs piller son palais, acceptait sans scrupule, de ces mêmes Francs, un autre palais, d'autres ameublemens non moins splendides, dont ces vainqueurs disposaient seulement au nom du droit prétendu de la guerre.

Julius Sévérus accueillit Félix avec toutes les grâces attiques, avec toute la politesse d'un vieux courtisan ; toutes ses expressions étaient pleines de reconnaissance, toutes ses manières exprimaient la joie qu'il ressentait de recevoir chez lui un bienfaiteur, le fils d'un ami qui lui avait été cher, et un hôte aussi illustre. Une élégance soutenue dans son langage, une finesse, une justesse extrême dans toutes ses expressions, un art de prévoir la pensée et le sentiment de ceux à qui il s'adressait, et de s'y conformer d'avance ; une connaissance parfaite des hommes, qui donnait autant de nouveauté que de vérité à ses remarques, rendaient sa conversation singulièrement agréable. Sa figure était noble, son front ouvert ; ses cheveux, et sa barbe qu'il portait longue, quoique ce ne fût point l'usage universel, étaient déjà blancs, et cependant il n'était pas avancé en âge. Il était revêtu de la toge, et l'on aurait cru voir en lui un des anciens sénateurs romains descendus du Capitole.

Toutefois la franchise qui semblait empreinte sur sa figure, l'abandon qu'on croyait reconnaître quelquefois dans le son de sa voix, ne lui faisaient jamais rien exprimer qu'il n'eût prévu, qu'il n'eût pesé d'avance ; sa politesse n'avait que l'écorce de la cordialité, son éloquence n'était jamais animée par la conviction. Il devait à la première entrevue plaire, imposer, flatter et dominer peut-être ; cet empire, une fois acquis, lui demeurait toujours avec la plupart des hommes ; mais ceux qui avaient une franchise réelle, une loyauté réelle dans le caractère, ne tardaient pas à sentir confusément qu'ils

ne parvenaient jamais avec lui jusqu'à l'homme caché sous l'enveloppe du courtisan.

Julius Sévérus, après avoir lu les lettres de sa fille, dont Félix était porteur, lui fit conter avec détail tout ce qu'il avait appris de la fuite de Chartres, tout ce qu'il avait fait lui-même au passage de la Loire. Il l'interrompait pour exprimer sa vive reconnaissance, son admiration pour ce qu'il appelait l'héroïsme de Félix, puis il le questionnait encore. Il entra ensuite dans les plus grands détails sur les deux conférences de Félix avec Numérianus et avec Volusianus. Il écoutait avec une attention si soutenue, il jugeait si bien les caractères, il connaissait si profondément les hommes ; il parlait ensuite de ses propres projets, des négociations commencées, des correspondances entretenues, avec l'apparence d'un si entier abandon, que Félix, enchanté d'un esprit si fin et si juste, croyait en avoir beaucoup appris. Ce ne fut qu'en repassant ensuite dans sa tête tous ses souvenirs, qu'il s'aperçut que Julius Sévérus ne lui avait dit absolument que ce que lui Félix savait déjà. Tout ce qui lui avait paru si nouveau n'était point des faits, mais de la philosophie appliquée à la politique. Sévérus avait le talent de généraliser ses idées, et remontant des faits aux principes, pour redescendre ensuite des principes aux individus, il présentait à l'esprit un exercice constant, un jeu d'idées toujours riche, toujours ingénieux ; mais il ne révélait rien sur les circonstances actuelles, dont il se réservait à lui seul la connaissance.

Il avait été convenu que, dès le lendemain, Julius Sévérus présenterait Félix à Clovis, et lui exposerait les offres des cités gauloises. Félix avait la commission expresse de s'entendre avec l'archevêque de Reims s'il était à Soissons, et de n'agir que de concert avec lui. D'après l'opinion qu'on lui avait donnée de la religion de Sévérus, il s'attendait à ce que celui-ci voulût le détourner de le voir ; il fut agréablement surpris, lorsque le sénateur lui offrit au contraire de le mener chez saint Remi, et parut converser avec cet archevêque sur un pied de confiance, comme s'ils étaient d'accord dans leurs projets. Nous demandons la permission de ne point assister à la conférence de ces graves personnages, où l'on ne traita que des affaires d'État, qui nous sont aujourd'hui devenues indifférentes.

CHAPITRE IX.

LE ROI DES FRANCS.

« Nous prenons congé de toi ! ô roi, mais puisque tu ne veux pas » rendre à ton neveu les villes qui lui appartiennent, nous t'aver- » tissons que la hache est encore entière qui a abattu la tête de tes » frères ; elle fera tomber la tienne plus facilement encore. » GRÉGOIRE DE TOURS, lib. VII, cap. 14, p. 298.

La veille des calendes d'octobre, Félix fut conduit en grande cérémonie à l'audience de Clovis. Le palais qu'habitait le roi des Francs avait toute l'élégance, toute la grandeur de l'architecture romaine dans son meilleur âge ; mais le luxe et la délicatesse des anciens maîtres du monde s'y alliaient étrangement avec la grossièreté et le désordre des nouveaux vainqueurs. Des lits couverts de tapis de Perse, où les plus riches couleurs s'étaient mélangées, remplaçaient les siéges et garnissaient le pourtonr des appartemens ; mais comme ils n'avaient point suffi pour la couche des gardes dans l'antichambre qui leur était destinée, plusieurs bottes de paille avaient été étendues sur le parquet, et plusieurs soldats y demeuraient nonchalamment assis ou même couchés, tandis que les plus grands personnages de l'État traversaient leur salle pour se rendre à celle du trône. Les plafonds étaient ornés de magnifiques peintures à fresque, ouvrage des meilleurs maîtres ; mais, comme pour disputer avec eux d'habileté, les Francs avaient dessiné au charbon sur les murs l'image d'Hermansul. Des rideaux d'étoffe précieuse suspendus aux fenêtres étaient destinés à modérer l'éclat du jour ; mais l'un d'eux ayant été arraché, était remplacé par un manteau de soldat.

Dans la salle du trône où Clovis était attendu, on aurait cru voir une députation du sénat de Rome, tant était grand le nombre des

seigneurs gaulois revêtus de la toge, qui se donnaient les titres de sénateurs, de patrices et de comtes ; car ce dernier titre, depuis le règne de Constantin, était attribué dans l'empire romain aux gouverneurs des cités et de leurs districts. Les patriciens de l'empire asservi, venaient s'humilier devant le roi des Francs, en même temps qu'en son absence ils cherchaient à se relever de cet abaissement par le ton de hauteur qu'ils affectaient avec leurs inférieurs, et par l'étiquette rigoureuse d'après laquelle ils mesuraient entre eux leurs civilités réciproques.

Plusieurs prélats, l'archevêque de Reims, l'évêque de Soissons, les abbés de plusieurs couvens, se trouvaient aussi dans cette assemblée. Chacun d'eux était accompagné par un cortége de prêtres ou de clercs, chacun d'eux cherchait à s'assurer le respect en déployant la pompe de ses habits pontificaux dans cette cour païenne, où quelques prêtres francs des dieux de la Germanie se trouvaient mêlés avec eux.

Des Francs enfin, tous revêtus de leurs armes, étaient confondus avec la troupe toute pacifique des courtisans. Les uns élevés en dignité, ou enrichis par le pillage, étalaient déjà sur leurs habits l'or et la soie qu'ils avaient gagnés par leurs épées ; d'autres ne portaient que des manteaux de l'étoffe la plus grossière, ou des peaux de mouton encore couvertes de leur poil. Mais la différence de leur rang ou celle de leur accoutrement n'en mettait aucune dans la fierté de leurs regards. Tout annonçait qu'ils s'étaient accoutumés à ne rien craindre et ne rien respecter. Ils ne causaient point entre eux, et ils parlaient seulement lorsqu'ils avaient quelque chose d'essentiel à se communiquer l'un à l'autre, mais alors leur voix était haute et ferme ; et tandis que les Gaulois ne s'adressaient jamais réciproquement la parole qu'à demi-voix, comme s'ils avaient toujours craint de troubler par leur bruit les conseils du prince, les Francs semblaient ne songer qu'à eux-mêmes, et ne jamais calculer ou le dérangement qu'ils pourraient causer aux autres, ou le bruit qui pouvait arriver jusqu'aux oreilles du roi.

Clovis parut ; il était âgé de vingt-six ans, sa figure était noble et fière, sa taille haute, ses traits étaient ceux de sa nation ; car dans les races barbares le caractère des physionomies est national, bien plus qu'individuel ; mais il était distingué du reste des Francs par les longs cheveux flottans qui tombaient sur ses épaules. C'était la dis-

tinction de la race royale. Clovis la portait en commun avec un grand nombre de chefs, tous descendus comme lui de l'antique Mérovée. Les soldats pouvaient choisir entre eux le capitaine qu'ils voulaient suivre. Celui qu'ils abandonnaient ne manquait guère d'être poignardé par son heureux concurrent.

Félix fut présenté à Clovis et accueilli avec bienveillance; ses lettres de créance furent transmises à Aurélianus, confident latin du roi franc, qu'il employait dans ses affaires les plus importantes. Félix exposa ensuite d'une manière générale le but de sa mission, en prenant soin de ne rien dire qui pût compromettre les habitans du midi de la Loire avec les Visigoths.

Plusieurs sénateurs romains parlèrent ensuite; ils se félicitèrent de voir la domination de Clovis s'étendre tous les jours sur un plus grand nombre de Gaulois, assurés que dès lors l'illustre Clovis ne se regarderait plus seulement comme le roi des Francs, mais aussi comme leur consul ou leur patrice, et le représentant dans les Gaules de la majesté impériale.

Saint Remi prit à son tour la parole, pour rappeler que la religion seule fondait les empires, que la religion pouvait seule unir Clovis à son peuple, et le porter sur un trône bien plus élevé que celui qu'il pourrait conquérir avec la francisque guerrière. Il s'écria que le Dieu des chrétiens avait appelé Clovis des forêts de la Toxandrie; qu'il l'attendait dans ses bras; qu'il ne lui demandait que l'hommage de son cœur; et qu'en retour il lui assurerait la victoire sur tous ses ennemis; que, dans cette vie, il le comblerait de prospérités et de délices; que dans l'autre il lui réserverait la félicité éternelle en héritage.

Clovis paraissait encourager les espérances de ses sujets romains, écouter avec plaisir les expressions respectueuses de ces grands personnages, goûter leur flatterie, et sentir combien leur obéissance servile s'accorderait mieux avec son orgueil que l'altière indépendance de ses Francs. Les prophéties de saint Remi lui semblaient en quelque sorte le développement de ses projets; les paroles qu'il adressa en retour à l'archevêque exprimaient la déférence et le respect; et soit qu'il cédât à la conviction, ou aux calculs de la politique, il était facile de reconnaître qu'il penchait déjà vers la religion nouvelle. Clovis parlait latin avec facilité : les Francs, qui se trouvaient admis au conseil avec lui semblaient moins que lui maîtres de cette

langue ; aussi ne se mêlaient-ils pas au débat, quoiqu'ils l'interrompissent quelquefois par des mots sarcastiques dans leur langue, auxquels ceux qui les entendaient répondaient par de bruyans éclats de rire.

Enfin le Franc Theudéric éleva la voix. « Je ne comprends pas
» trop, dit-il, ces prêtres des vaincus, qui viennent, au nom de
» leur dieu, nous offrir la victoire qu'ils n'ont pas su garder pour
» eux-mêmes ; ni ces commandans de villes ouvertes et de provinces
» sans défense, qui prétendent nous dicter des conditions, quand
» leur épée n'a jamais goûté de sang. S'ils veulent un consul ou un
» patrice, qu'ils le choisissent parmi leurs hommes à toges ; qu'ils
» en prennent un qui n'ait pas l'habitude de fuir, s'ils peuvent le
» trouver. Pour nous, quand nous nous sommes fait un roi, ce n'est
» pas pour la paix, c'est pour la guerre ; nous l'avons pris pour qu'il
» nous partageât leurs biens ; car la propriété des lâches doit passer
» en héritage aux gens de cœur. Et toi, Clovis, souviens-toi que
» ton office est de nous mener au combat, non d'accorder des garan-
» ties à nos ennemis. Si tu préfères la paix à la guerre, retire-toi,
» nous ne manquerons pas de chef, et la race des rois chevelus n'est
» pas éteinte. Mais souviens-toi que la hache franque a souvent fait
» rouler dans la poussière la tête de celui qui transige avec l'en-
» nemi. »

Ce discours fut accueilli avec des cris de joie par tous les Francs présens à l'assemblée ; ils ne se contentèrent pas même de leurs bruyantes acclamations ; tirant leurs épées, ils les choquèrent en l'air les unes contre les autres ou contre leurs boucliers, et un cliquetis de guerrre retentit pendant plusieurs minutes dans la salle. Les sénateurs et les prêtres s'étaient retirés dans les angles ; ils s'y groupaient avec crainte, car ils ne se croyaient nullement assurés que, par une exécution subite, les Francs ne passeraient pas des menaces au massacre des premiers Gaulois qui se trouveraient sous leurs mains.

Lorsque le tumulte commença à s'apaiser, Clovis prit la parole ; mais comme il désirait n'être entendu que des Francs, il s'exprima en langue teutonique : « Vous n'avez encore jamais vu, nobles
» Francs, leur dit-il, que j'aie reculé dans aucun combat, ou que
» j'aie paru fatigué de la guerre. Vous n'avez jamais vu que j'aie
» retenu vos mains loin du butin, ou que je vous en aie refusé un
» partage égal. Il me suffit de me baigner glorieusement dans le sang

» de nos ennemis, et d'apprêter un festin aux corbeaux, tandis que » nos pères nous regardent, et se réjouissent sur nous dans la Walhalla. Je ne vous demande pas d'autre partage pour moi, et je » vous abandonne toutes les richesses de ces esclaves. Mais Hermansul lui-même ne méprise pas la prudence; c'est l'un après » l'autre que nous devons combattre nos ennemis, et non pas tous » à la fois.

» Il n'y a qu'une année que vous avez vaincu les Tongriens; savez-» vous si leurs alliés de Thuringe ne viendront pas accomplir leur » vengeance? Les Allemands nous regardent avec jalousie; les » Bourguignons et les Visigoths se sont établis avant nous dans les » Gaules. Profitons des richesses de ces Romains pour nous élever » sur le reste de nos ennemis; plus tard ils ne nous échapperont pas. » Nobles Francs, laissez-moi les ménagemens de la politique; je » vous réserverai assez de combats; et là vous pourrez connaître » si la vue du sang qui ruisselle ne me réjouit pas le cœur comme à » vous. »

Les paroles de Clovis calmèrent la fermentation des Francs, et quand il eut cessé de parler, il fut applaudi d'une manière aussi bruyante que l'avait été Theudéric. Parmi les Romains présens à l'assemblée, il y en avait plusieurs qui entendaient la langue teutonique, et qui par conséquent pouvaient comprendre, qu'en leur présence même, Clovis s'était engagé à les tromper; mais ils n'avaient pas le courage d'envisager de face leur véritable situation. Ils aimaient mieux croire que c'était avec ses Francs que Clovis dissimulait; qu'il avait besoin d'user de ménagemens pour les amener à ses vues; mais que la lutte entre les deux nations se déciderait finalement par les arts de l'intrigue; et que, dans ces arts, ils étaient aussi assurés de la victoire, que les barbares pouvaient l'être dans celui des combats.

Clovis était impatient de dissoudre l'assemblée : il donna ordre qu'on apportât le vin de départ; car les Francs ne sortaient jamais de la maison du roi sans avoir pris quelques rafraîchissemens. On présenta une coupe à chaque seigneur l'un après l'autre. Lorque l'échanson offrit à Theudéric la sienne, ce Franc la repoussa avec défiance. Clovis le vit; il la prit aussitôt et en but le premier, puis il la lui tendit. Le Franc, rassuré, la vida alors d'un seul trait. Une seule parole ne fut pas prononcée de part ou d'autre. Cette scène muette n'échappa point cependant aux regards de Félix. Il comprit que l'ef-

froyable science des empoisonnemens n'était pas plus ignorée à la cour des Francs qu'à celle de Constantinople; mais que le barbare témoignait plus ouvertement sa défiance, et que le monarque en était moins offensé.

Les Francs s'étaient déjà retirés; les Gaulois, dont la démarche était plus mesurée, commençaient à leur tour à s'écouler hors de la salle. Clovis arrêta Julius Sévérus comme il allait sortir. « — Cet » ambassadeur des Gaulois, » lui dit-il en regardant Félix, « a-t-il » amené ici votre fille? »

— « Très-excellent roi, il n'a pas été possible... »

— « Qu'elle arrive au plus tôt à Soissons. »

Cet ordre, entendu de tout ce qui restait dans la salle, excita dans plus d'un cœur une vive émotion. Félix crut y voir la décision du sort de Julia, prononcée avant qu'il eût encore rien pu tenter pour elle, et lorsqu'il n'entrevoyait pas même comment il pourrait la sauver. Sévérus, au contraire voyait ses projets révélés au public avant qu'ils fussent arrivés à leur maturité. Saint Remi enfin comprenait que le mouvement de jalousie manifesté par les Francs avait déterminé Clovis à repousser l'épouse qui lui était présentée par les prêtres; celle-ci était également romaine, mais d'une famille entièrement dévouée à l'épiscopat, et qui n'avait pas d'autre illustration. Saint Remi fut cependant le premier à prendre la parole.

— « Très-excellent roi, » dit-il, « nous lisons dans nos livres sacrés, » que le roi Assuérus établit dans toutes les provinces de son empire » des commissaires qui eurent soin de rassembler tout ce qu'il y avait » de jeunes et belles filles, et de les faire conduire à Suse, sa ville » capitale. Après qu'on leur eut donné les ornemens convenables, » elles lui furent présentées, et celle qui eut le bonheur de lui plaire, » fut déclarée reine. Si votre excellence daignait choisir de même » parmi les filles des Romains, ses évêques auraient soin de ne lui » présenter que des filles dont la beauté de l'ame égalerait la beauté » du corps. »

— « Assuérus est-il un de vos prophètes, » dit Clovis, « ou un des » saints de l'armée des cieux? »

— « Non, » répondit Remi, « c'était un grand roi, qui, comme » votre excellence, protégeait le peuple de Dieu. »

— « Assuérus ne commandait pas à des Francs; ceux-ci me mépri» seraient si j'alliais au sang de Mérovée un sang qui ne fût pas égale-

» ment illustre ; ils me rejetteraient, s'ils me voyaient recevoir ma
» femme des mains des prêtres du Dieu des chrétiens. Vous venez
» d'entendre les menaces de Theudéric. »

— « Si votre excellence craint d'offenser les préjugés des Francs,
» si elle repousse la pieuse Deutérie, nièce de l'évêque de Meaux,
» qui sans doute aurait mérité la couronne terrestre par ses charmes,
» comme elle obtiendra la couronne céleste par l'éclat de ses vertus,
» vous pouvez encore, ô roi, trouver parmi les Romains une épouse
» d'un sang illustre, qui ne soit pas parente des prêtres du Seigneur.
» Mais n'oubliez pas que votre empire ne saurait être fondé que par
» la protection du Très-Haut ; et quant aux moyens humains, que
» par la confiance de vos sujets gaulois, infiniment plus nombreux
» que vos soldats francs. Or écoutez, ô roi, le langage de la vérité :
» jamais vous n'obtiendrez cette confiance, si vous demandez une
» épouse aux rois barbares, qui sont tous ou païens, ou, ce qui est
» pire encore, hérétiques. Puisse l'épouse que vous choisirez satis-
» faire votre cœur et vos yeux ; mais qu'elle soit chrétienne, qu'elle
» soit orthodoxe, ou votre trône croulera bientôt, comme nous avons
» vu crouler le trône d'Attila. »

— « Prêtre, » reprit le roi, « vous ne parlez que des Gaulois qui
» fréquentent vos temples ; mais il y en a bien d'autres encore, qui
» sont demeurés fidèles à l'ancienne religion de Rome. Ceux-là me
» disent que les dieux des Germains et ceux du Capitole sont les
» mêmes, quoiqu'ils portent des noms différens. Ils me disent qu'ils
» ont été long-temps opprimés par vous ; qu'ils applaudiront à leur
» libérateur, lorsque celui-ci leur permettra de rouvrir leurs tem-
» ples ; qu'ils s'attacheront à lui avec une fidélité inébranlable ; qu'ils
» recruteront même ses armées ; car la seule partie de la Gaule qui
» soit encore peuplée de vaillans soldats, l'Armorique, est presque
» uniquement habitée par les sectateurs des anciens dieux. »

Sévérus, présent à cette conversation, n'y prenait aucune part ; il contenait même ses regards de manière à ce qu'ils ne parussent exprimer aucun sentiment, aucune pensée ; saint Remi n'avait point conservé le même empire sur lui-même : à plusieurs reprises, et surtout pendant que le roi parlait, il avait porté les yeux sur Sévérus avec un mélange d'indignation et de mépris, comme s'il reconnaissait ses conseils dans le langage qu'avait tenu Clovis. Après une pause, il s'écria enfin : « O roi, souvenez-vous au moins de ceci : c'est qu'il

» est pour les orthodoxes un nom plus odieux encore que celui d'ido-
» lâtre que celui même l'hérétique, c'est celui d'apostat. » Il sortit en disant ces mots, et ses prêtres l'accompagnèrent.

— « Je vois, » reprit Sévérus avec beaucoup de calme, « que
» votre excellence sait mettre à profit pour l'étude des hommes
» l'impétuosité de ceux qui l'approchent. Ni la brutale violence de
» Theudéric, ni l'impérieuse intolérance de saint Remi, n'ont pu
» troubler la tranquillité de votre ame. Mais tandis que vous modé-
» riez leurs transports, vous les jugiez tous les deux, et avec eux les
» corps auxquels ils appartiennent. Un roi peut à peine se dire roi,
» lorsqu'il est menacé par une insolente soldatesque; il l'est encore
» moins lorsqu'il permet à des prêtres de juger ses pensées comme
» ses actions, et de lui dicter des lois. Votre excellence, en voyant
» Remi, n'oubliera jamais ce que fut Ambroise pour Théodose. »

— « Clovis tient l'épée, » répondit le roi, « et il en fera usage en
» temps et lieu, pour frapper ceux qui lui résistent. Aucun homme,
» ou Romain ou barbare, ne me fera trembler ou ne reculera l'ac-
» complissement de mes desseins; donnez-en l'assurance à vos Gau-
» lois... Mais c'est aux hommes que je fais la guerre, et non aux
» dieux, » ajouta-t-il avec un mouvement qui semblait presque un tressaillement d'effroi; « aux dieux que je respecte et que je crains,
» dans les bois de la Germanie, dans les temples ruinés de Jupiter,
» ou dans les églises nouvelles. Leur pouvoir terrible nous entoure
» et nous presse de toutes parts; leurs prêtres nous portent les ordres
» d'en haut, auxquels rois et peuples doivent se soumettre. Pour-
» quoi se font-ils la guerre? pourquoi nous laissent-ils dans le doute?
» que je puisse seulement les entendre, et ma francisque obéira au vrai
» maître du ciel! que je sache qui je dois croire, et le sang qu'on me
» demande ne manquera plus aux autels! »

Sévérus, Félix, et le petit nombre de Romains qui se trouvaient encore présens, demeurèrent quelques momens en silence. Il leur semblait assister aux luttes intérieures de cette âme sauvage, en qui ni les intrigues de la politique, ni les fureurs de la guerre, ni même le doute entre les croyances opposées n'avaient point étouffé le fanatisme. Ils prévoyaient avec effroi que Clovis, aussitôt qu'il aurait fait son choix, serait persécuteur; et ils ne pouvaient encore juger si la persécution tomberait sur eux ou sur leurs adversaires. Sévérus se préparait cependant à reprendre la parole, comme pour donner une

impulsion nouvelle à cet esprit irrésolu ; mais Clovis, qui un moment avait paru plongé dans ses réflexions, releva les yeux sur les Romains et leur fit signe de se retirer.

CHAPITRE X.

SÉJOUR A SOISSONS.

« La divine Providence a trouvé en vous le régulateur de notre siècle ;
» en choisissant pour vous la bonne part, vous avez assuré pour tous
» la justice. Votre foi est notre victoire. » LETTRE DE SAINT AVITUS,
» ÉVÊQUE DE VIENNE, A CLOVIS, sur sa conversion ; AP. SIRMOND.
» CONCIL. GALLIC.; tome I, p. 153.

« Et ferez-vous en effet venir Julia Sévéra à Soissons ? » dit Félix à Sévérus, en se retirant.

— « Vous voyez qu'il ne me reste pas de choix, » répondit celui-ci; « cependant je chercherai à gagner du temps. Il convient peu à la » dignité de ma fille ou à la mienne, de se trouver ici pour attendre » le résultat de scènes semblables à celle dont nous venons d'être » témoins. Je ne puis dans ce moment aller la chercher moi-même, » et elle ne saurait voyager ou seule ou avec un autre homme. Le » moment se présentera de le faire comprendre à Clovis. »

— « La confiance dont elle a daigné m'honorer, et votre amitié, » m'encouragent » dit Félix, « à parler d'une chose, qui ne peut » plus être un mystère après la conversation que nous venons d'en- » tendre. Je reconnais le noble orgueil d'un Romain et la tendresse » d'un bon père, dans les délais et les subterfuges que vous opposez » aux empressemens de Clovis. » La physionomie de Julius Sévérus s'obscurcit ; mais Félix était résolu à ne point l'entendre à demi-mot, et à exprimer une fois du moins tout ce qu'il sentait, sur le sort qui menaçait Julia.

— « Oui, » reprit-il, « j'ose vous le dire comme votre ami, comme
» votre hôte, comme sénateur romain ; l'opinion parmi nous se pro-
» noncerait avec force contre le mariage d'une des plus illustres
» citoyennes de Rome avec un barbare. Les lois qui déclaraient hon-
» teuse une semblable union, quoiqu'elles ne soient plus en vigueur,
» ne sont pas oubliées : la politique des Augustes les leur a fait violer
» quelquefois dans le mariage de leurs propres filles, mais aucun
» sénateur n'a encore imité leur exemple. »

— « L'empire est tombé, répondit Sévérus, la souveraineté a
» passé aux barbares, et dans tous les temps l'honneur du monde
» s'est attaché au pouvoir. »

— « La république vit encore dans le cœur de tous les Romains ;
» nous devons attendre sa renaissance, et ce doit être notre gloire de
» conserver des mœurs dignes de la toge. »

— « Dût la république renaître, la fille de Sévérus ne saurait être
» blâmée d'avoir imité la fille de Théodose. »

— « Placidie, captive, épousa en effet Ataulphe; que son exemple
» puisse servir de leçon à toute Romaine tentée d'épouser un roi
» barbare. La malheureuse vit les six enfans de son mari massacrés
» sous ses yeux, et pendant douze milles, elle dut précéder à pied,
» dans la fange, le cheval du meurtrier d'Ataulphe. La hache n'est-
» elle pas sans cesse suspendue sur la tête de ces rois ? et les menaces
» que ce matin même nous avons entendu proférer à Theudéric, ne
» s'accordent-elles pas avec notre expérience ? Combien, dans le
» court espace de ma vie, n'ai-je pas vu déjà de rois Bourguignons,
» Visigoths, Suèves et Vandales, massacrés par leurs proches ? Ne
» savons-nous pas que de tous ces peuples les Francs sont encore les
» plus féroces et les plus perfides ? et ne devons-nous pas trembler
» sur le sort de l'infortunée qui unirait sa destinée à celle d'un de
» leurs rois ? »

— « Les situations éminentes appellent en effet des dangers émi-
» nens. La vie des Césars à Rome et à Constantinople n'a pas été
» dans le même temps exposée à des chances moins terribles. Le
» sort même des citoyens plus obscurs n'est pas aujourd'hui plus
» tranquille. Demandez aux fugitifs de Chartres ; demandez aux
» propriétaires proscrits de ces palais, à quoi leur a servi de renon-
» cer à toute ambition ! »

— « L'ambition aspire à un rang élevé ; mais le pouvoir que donne

» le brigandage ne satisfait point celui qui prétend à la gloire. »

— « Conquête et brigandage sont des noms que nous appliquons » tour à tour aux mêmes choses, selon que nous voulons relever ou » rabaisser un vainqueur. Mais les rois chevelus descendus de Méro- » vée, ne sont point des soldats de fortune; leur race est aussi » illustre que leurs exploits sont éclatans. »

— « Pour un Romain, leur illustration commença seulement le » jour où le grand Constantin, livra dans le Cirque, leurs ancêtres » aux bêtes féroces, aux yeux d'un peuple immense qui applaudis- » sait. Puisse leur race criminelle finir comme elle a commencé ! »

— « Non, leur illustration commença, pour les Romains, avec » les exploits brillans de Mellobaudes et d'Arbogastes, à la tête de » nos propres armées. Pour un Franc elle remonte plus haut, et les » chants de leurs poètes célèbrent les innombrables victoires qu'ils » ont remportées dans les forêts de la Germanie. »

— « Je comprends peu la gloire d'une antique origine, lorsqu'elle » ne rappelle que d'antiques ravages et la durée des outrages faits » à l'humanité. »

— « Mais tant de haine contre les Francs s'accorde mal avec la » mission dont vous êtes chargé auprès de Clovis. J'ai même peine » à reconnaître dans ce langage passionné, ces conseils d'amitié que » vous avez bien voulu m'offrir, sur un évènement après tout peu » probable, et sur lequel ma propre opinion n'est pas arrêtée. »

Félix rougit, il sentit qu'il s'était trop avancé, et après un moment d'hésitation, il reconnut qu'au lieu de reculer, il fallait qu'il s'avançât davantage encore. « En effet, s'écria-t-il, il y avait de l'ar- » rogance à donner de semblables conseils; mais il n'y en a point à » plaider, à défendre mon bonheur, lorsqu'il s'agit de ma propre » cause. J'aime votre fille; je voulais vous la demander pour épouse, » et je ne puis supporter la rivalité de ce barbare, de cet ennemi de » ma patrie et de tout ce qui m'est cher. »

— « Votre demande honore ma fille et ma maison, » répondit gravement Sévérus, « et je n'ai pas besoin de dire que dans tout autre » circonstance, je l'aurais accueillie avec joie. Mais vous voyez » quelle est ma condition. Tout mon patrimoine est sur l'extrême » frontière des pays envahis par les Francs; ma maison a été pillée, » mon bétail enlevé, mes esclaves dispersés, mes paysans mis en » fuite. La faveur de Clovis semble dans ce moment sur le point de

» me rendre une fortune qui est tout entière dans sa main. Il peut, » au contraire, par un seul acte de sa volonté, accomplir ma ruine. » La politique lui fait aujourd'hui désirer une épouse romaine, peut- » être demain voudra-t-il, au contraire, s'unir à la famille de quel- » qu'un de ces rois barbares, qui se partagent avec lui nos provinces. » Les factions diverses qui se sont formées à sa cour, comptant sur » l'influence qu'acquerra une jeune épouse sur cet homme passionné » pour les femmes, intriguent avec activité pour diriger son choix » selon leurs vues. Vous avez vu, et je ne le nie point, qu'une de ces » factions songe à ma fille. Jugez vous-même si je puis, si je dois, » dans une telle situation, prendre sur moi de rendre impossible un » mariage que Clovis doit regarder comme un grand honneur pour » ma famille. Un autre, à ma place, se serait hâté peut-être de faire » arriver Julia Sévéra à Soissons, pour disputer par ses regards un » trône qui probablement sera donné à celle qui saura mieux plaire. » J'ai cru devoir aux sentimens de ma fille d'agir différemment. Je » sais qu'elle a quelque répugnance pour cette alliance. Au commen- » cement de notre entretien, vous avez approuvé ma conduite à cet » égard. Il ne me semble pas que la prudence la plus commune per- » mette d'en faire davantage. »

Félix se sentit embarrassé pour répondre. Les argumens qu'avait employés Julius Sévérus étaient si plausibles, qu'il était difficile, même à un amant, de donner un conseil contraire. Il soupçonnait peut-être, au-dedans de son cœur, que Julius Sévérus avait pour l'alliance du roi bien plus d'empressement qu'il n'en voulait faire paraître, et qu'il ne se faisait un mérite des retards qu'il apportait au voyage de sa fille, qu'en attendant qu'il eût trouvé un moyen convenable de la faire arriver. Félix se contenta toutefois d'applaudir à ces délais, comme plus conformes à la dignité d'une femme, et il se sépara de son hôte, avec le cœur serré par de tristes pressentimens.

Dans les jours suivans, Félix eut plusieurs conférences avec Clovis, avec Aurélianus, et avec saint Remi. La négociation dont il était chargé éprouvait des difficultés de plusieurs genres. Clovis avait entretenu depuis quelque temps une correspondance secrète avec Volusianus, avec Avitus, évêque de Vienne, et avec les prélats du centre des Gaules, les plus zélés pour l'orthodoxie. Il leur avait persuadé qu'il était sur le point d'embrasser leur religion, et il s'était ainsi assuré leurs secours pour le moment où il lui conviendrait d'attaquer

le roi des Visigoths. Cependant les forces de Clovis n'étaient point proportionnées à une si vaste ambition. Quoique le jeune Alaric II, fils d'Euric, qui régnait à Toulouse, ne fût point en âge de gouverner, les seigneurs Visigoths qui formaient son conseil, étaient résolus à ne pas permettre que Clovis étendît sa domination au midi de la Loire. Clovis cherchait donc à gagner du temps; à retarder un changement de religion qui pouvait aliéner les Francs; à éviter un traité public avec l'archevêque de Tours, qui aurait attiré sur lui les armes des Visigoths; à flatter les païens des Gaules, dont il entretenait les secrètes espérances par l'entremise de Julius Sévérus; enfin, à ne mécontenter personne, en promettant toujours et n'exécutant jamais.

Félix croyait pénétrer la politique du prince Franc, et les ménagemens divers dont il lui voyait user en même temps. Une dissimulation profonde lui paraissait l'essence du caractère de ce héros barbare; dissimulation sur laquelle les emportemens auxquels Clovis se livrait quelquefois ne lui faisaient pas illusion. Au milieu de ses plus violens accès de colère, le roi des Francs marchait droit à son but; et quand Félix le voyait en apparence si peu maître de lui-même, en réalité si habile à dire et à faire ce qui lui convenait le mieux, il doutait quelquefois si sa colère n'était pas calculée pour effrayer, pour tromper sur ses projets, ou pour se faire pardonner des actions que demandait sa politique, actions qui auraient paru trop atroces, s'il les avait exécutées de sang-froid.

Mais Félix s'étonnait surtout de ce que des artifices, qu'il croyait pénétrer, suffisaient pour tromper de vieux courtisans, de vieux politiques, des prélats consommés dans les arts de l'intrigue; c'est que lui-même l'observait et l'étudiait sans passion, tandis que leur intérêt personnel les aveuglait. Remi, Volusianus, Avitus et les autres évêques ne songeaient qu'au triomphe de l'orthodoxie. Ils jugeaient de tous les évènemens politiques d'après l'importance qu'ils attachaient eux-mêmes aux affaires religieuses. Au lieu de se défier des dispositions secrètes de Clovis, ils expliquaient ses lenteurs ou ses tergiversations par les menées des hérétiques ou des idolâtres. La défiance qu'inspirait Julius Sévérus aux prélats s'était redoublée, et les lettres de Volusianus à saint Remi étaient remplies de pronostics sur les fatales conséquences qu'on devait attendre du mariage du roi des Francs avec la fille du sénateur infidèle de Chartres,

Une autre négociation entamée à Soissons concurremment avec celle de Félix Florentius, vint encore ajouter au crédit de Julius Sévérus et à la défiance de saint Remi et de ses collègues. Joel, député de l'Armorique, y était arrivé avec une suite nombreuse, composée en partie de sauvages Osismiens, habitans du Cornouailles, ou de l'extrémité la plus occidentale de la presqu'île Armorique; en partie des réfugiés de la grande île de Bretagne, que les conquètes et les ravages des Saxons avaient contraints à abandonner leur ancienne patrie. Les deux peuples parlaient la même langue, professaient le même culte et conservaient les mêmes mœurs; et les Bretons qui vinrent avec leurs familles chercher une retraite dans l'Armorique, lui donnèrent le nom de Petite-Bretagne, qu'elle a conservé.

Les habitans de Soissons avaient contemplé avec étonnement ces hommes demi-sauvages, étrangers à toutes les douceurs de la vie sociale, insensibles à toutes les intempéries, toujours armés de leurs longues épées et de leurs poignards, toujours prêts à en faire usage avec une dextérité qu'on ne trouvait pas dans les soldats les plus exercés. Leur haute taille, leur vivacité, la force prodigieuse de leur corps, leur intrépidité et leur mépris de la mort, surprenaient et en même temps flattaient les Gaulois de Soissons, qui voyaient dans ces Celtes occidentaux les représentans de la race de leurs pères, telle qu'elle était dans toute la Gaule, avant que la servitude l'eût fait honteusement dégénérer.

Plusieurs Francs s'étaient de leur côté rencontrés, dans leurs orgies, avec des Bretons de la suite de Joel; et les barbares étrangers avaient eu avec les barbares indigènes des querelles souvent terminées par des combats singuliers. Mais la supériorité d'adresse et la force des Armoriques leur avait presque en toute occasion assuré l'avantage. La bravoure est la qualité la plus respectée des barbares, et ces divers combats avaient fait concevoir aux Francs, pour les Armoriques, des sentimens d'affection et de respect.

Les négociations que Julius Sévérus avait précédemment entamées avec les Armoriques, l'avaient mis en relation avec tous les chefs de ce pays. C'était à lui que Joel s'était adressé en arrivant à Soissons; c'était par lui qu'il communiquait avec Clovis. Il venait proposer une confédération entre les Francs et les Armoriques sur un pied d'égalité parfaite; il offrait à Clovis l'appui d'une nombreuse et vaillante armée; aucune négociation ne pouvait être plus importante

pour le roi franc; aucune, lorsque plus tard elle fut amenée à sa conclusion, ne contribua plus à sa grandeur. Julius Sévérus, qui devait calmer la défiance des Armoriques, leur faire obtenir les garanties qu'ils demandaient, et amener enfin la négociation à une heureuse issue, était devenu pour Clovis le personnage le plus important de sa cour; et saint Remi croyait voir s'évanouir toute espérance de convertir le monarque auquel il devait obéir.

Clovis avait vu Deutérie, nièce de l'évêque de Meaux, et elle ne lui avait pas plu; il avait montré de l'éloignement pour d'autres épouses romaines qui lui avaient été présentées par les prêtres; tandis que sa curiosité était piquée par l'absence de Julia Sévéra, et le peu d'empressement qu'avait mis son père à la faire paraître à la cour. Il en avait parlé à plusieurs reprises; il s'était fait montrer son portrait, et il paraissait déterminé à la préférer à tout autre.

L'alarme était répandue parmi les prélats orthodoxes dans toute l'étendue des Gaules. Ils s'étaient crus assurés, pendant un temps, de la conversion de Clovis, et c'était le seul évènement qui pût faire triompher leur foi. Si le roi des Francs leur échappait, ils ne devaient plus s'attendre à voir régner que l'idolâtrie des Germains et de quelques Gaulois, ou l'arianisme des Visigoths et des Bourguignons. Entre ces religions, ils ne savaient laquelle leur était la plus odieuse; jamais ils ne s'étaient vus plus près de leur perte, lorsque saint Avitus, archevêque de Vienne, proposa à saint Remi, archevêque de Reims, de faire épouser à Clovis, Clotilde, fille de Chilpéric, et nièce du roi des Bourguignons. Ce dernier, nommé Gondebaud, avait massacré le père de cette princesse, il avait aussi fait périr ses frères et ses sœurs de mort violente. Il la retenait elle-même dans l'exil et la pauvreté. Mais là, loin des yeux de son oncle, elle avait été élevée par les prêtres dans la foi orthodoxe de son père, et elle unissait la haine de l'arianisme que professait Gondebaud, à l'ardent désir de vengeance qu'elle nourrissait contre l'oppresseur de sa maison. Son but unique était le triomphe de sa foi et la destruction de tous les infidèles. Son implicite obéissance aux ministres des autels, son zèle ardent, son enthousiasme, la persévérance inébranlable de son caractère, que le malheur n'avait point abattu, que la prospérité ne pouvait séduire, la rendaient éminemment propre à servir les vues des chefs de l'Église, si occupés de la conversion de Clovis. On assurait que sa beauté était ravissante, et que le jeune conquérant, qui s'était toujours montré

si épris des femmes, ne résisterait pas à ses regards. Sa naissance était royale, et cette circonstance était importante pour flatter l'orgueil de Clovis, et les préjugés des Francs, qui n'auraient pas vu sans répugnance le mariage d'un descendant de Mérovée avec la fille d'un sujet. Puisque Clovis paraissait pencher pour la fille de Julius Sévérus, les prélats qui redoutaient une telle alliance devaient renoncer eux-mêmes à unir le roi des Francs à une Romaine, et s'appuyer de ses propres préjugés et de ceux de ses guerriers pour triompher de l'inclination qu'il avait laissée percer.

Mais Clotilde était alors surveillée dans les États de son oncle Gondebaud; elle y était retenue presque comme captive. Gondebaud se défiait avec raison du ressentiment de sa nièce, qu'il avait si mortellement offensée. Il redoutait l'ambition et les talens de Clovis; aussi ne devait-il pas être facile de l'amener à donner les mains à un semblable mariage. Julius Sévérus, au contraire, était présent; on ne doutait pas qu'il ne profitât de ses avantages, quoiqu'il couvrît ses actions comme ses projets du voile le plus épais. On n'entendait plus parler de Julia Sévéra; mais les prélats s'attendaient à la voir bientôt paraître à Soissons, et à ce que son arrivée fût immédiatement suivie de son mariage avec Clovis.

Enfin Volusianus écrivit à saint Remi, qu'il était averti que Sévérus avait pris des mesures pour faire arriver sa fille à Soissons, et que sous peu de jours une matrone respectée de Chartres devait la venir prendre à Noviliacum, pour l'accompagner dans son voyage. L'archevêque de Reims, voyant que Sévérus avait voulu faire un secret de l'arrivée prochaine de sa fille, crut contrarier ses projets en la publiant. Ce fut ainsi que Félix en fut averti. Toutes les intrigues des prêtres lui avaient été dérobées presque aussi soigneusement qu'à Sévérus lui-même. Il n'avait plus entendu parler du mariage du roi des Francs. Il savait que Julia était toujours auprès de sa mère, et il commençait à se flatter que Sévérus désirait de bonne foi qu'elle fût oubliée de Clovis.

Julius Sévérus s'excusa auprès de Félix de lui avoir caché les arrangemens qu'il avait pris à l'égard de sa fille. Il protesta qu'il n'avait eu d'autre désir en le faisant, que de lui épargner une douleur inutile, et que la volonté expresse du roi avait pu seule vaincre sa répugnance. Lorsque Félix manifesta son ardent désir de s'éloigner de Soissons, avant que Julia pût y arriver pour une union qui lui était

si odieuse, Sévérus lui donna les plus grandes facilités pour le faire. Il hâta par son crédit l'aplanissement de quelques difficultés qui restaient encore, et il amena à une issue favorable les négociations dont Félix s'était chargé. Clovis promit sa protection à toutes les provinces romaines situées entre la Seine et la Loire, réservant pour une négociation séparée tout ce qui regardait le pays situé au midi de la Loire. Après avoir signé ce traité, Félix obtint son audience de congé le jour des ides d'octobre.

Le lendemain, Félix repartit pour Noviliacum, le cœur accablé d'une profonde tristesse. Il avait réussi dans tout ce qu'il avait entrepris pour sa patrie; mais il avait échoué dans tout ce qu'il avait tenté pour lui-même, ou pour celle qui, avec tant de confiance, lui avait recommandé sa destinée. Il frémissait du sort qui était réservé à Julia, au moment où ils allaient être séparés pour jamais; il frémissait de cette grandeur unie à de si horribles dangers, de cette soumission à un époux barbare qu'il croyait capable des actes les plus odieux. Sa liaison avec Julia n'avait, il est vrai, duré que peu de jours : il n'y avait eu encore entre eux qu'un commencement d'intelligence; mais ce premier accord semblait promettre pour l'avenir l'attachement le plus tendre, peut-être l'amour le plus passionné. C'étaient les circonstances qui, précipitant ses résolutions, l'avaient amené, avant qu'il en fût temps, à parler à elle d'amour, à son père de mariage. Il n'était pas même assuré que Julia sentît pour lui autre chose que de la reconnaissance et de la confiance; aussi désirait-il avec ardeur de la voir pour s'éclairer sur la vraie situation de son cœur. Il voulait consulter, sur ce qui lui restait à faire, non ses propres sentimens, mais ceux de Julia. Si elle en avait le courage; si elle ne redoutait ni la puissance d'un roi, ni le courroux d'un père; si elle sentait pour lui quelque chose de plus qu'une simple préférence, il voyait que tous deux étaient encore libres et maîtres de leur propre sort. Mais en même temps qu'il était résolu à tout oser pour elle, il voulait aussi laisser tout décider par elle.

CHAPITRE X.

LES FÉDÉRÉS.

« Le fédéré Franc, admis à vivre sous nos lois, a défriché nos champs, » et tous les déserts des territoires d'Amiens, de Beauvais, de Troies » et de Langres verdissent de nouveau sous les mains d'un cultiva- » teur barbare. » EUMÉNIUS, PANÉGYRIQUE DE CONSTANTIN, cap. 21.

Julia Sévéra osait à peine s'avouer à elle-même combien elle avait regretté le départ de Félix de Noviliacum. Elle ne doutait pas de son zèle pour la défense des intérêts de son pays; mais elle savait bien que, dans les circonstances désastreuses où se trouvait la Gaule, lorsqu'il ne restait pour les Romains aucune espérance de salut ou de gloire, lorsqu'il ne s'agissait plus que de choisir entre des humiliations différentes, un patriote pouvait servir son pays avec fidélité et non avec enthousiasme; qu'il remplissait son devoir lorsqu'il se trouvait en quelque sorte poussé sur la scène, mais qu'il ne cherchait point hors de sa ligne naturelle d'occasion de se distinguer.

Félix Florentius, en traitant avec Clovis, s'il réussissait à dérober les villes sans défense des Gaulois au pillage et au massacre d'une armée barbare, rendait sans doute un grand service à ses compatriotes; cependant cette négociation même devait être pour lui infiniment douloureuse, et comme aucun autre seigneur gaulois n'aurait voulu d'une mission qui n'offrait que des charges et point de bénéfices, son offre de s'en charger avait été acceptée par Volusianus avec d'autant plus d'empressement. Aussi Julia pensait avec quelque orgueil, et plus encore avec reconnaissance, que c'était pour elle, pour elle seule, que Félix s'était exposé à rencontrer l'arrogance insolente du roi barbare, et à lutter avec lui; que c'était pour elle qu'il s'était séparé d'elle, et qu'après avoir, au passage de la Loire, sauvé sa personne

de la mort ou d'une captivité plus affreuse encore, il avait voulu être aussi le sauveur de sa fortune et le soutien de son père. Elle espérait en lui, elle se confiait en lui pour l'accomplissement de tous ses désirs; et Félix, elle n'en doutait pas, ne la laisserait pas plus être l'épouse que la captive du barbare.

Félix avait profité, pour écrire à sa mère, des courriers qu'il envoyait à ses commettans; il lui avait rendu compte de l'accueil que lui avait fait Sévérus, et de sa présentation à Clovis; mais il ne s'était point cru autorisé à lui parler du destin qui menaçait Julia. Le secret appartenait à elle seule, et il ne se sentait aucun empressement de le dire. Il n'aurait point été conforme aux mœurs antiques que Félix écrivît à Julia elle-même; aussi n'avait-il aucun moyen de la tirer de l'incertitude prolongée où elle se trouvait sur son propre sort.

Julia, il est vrai, lisait les lettres que Félix adressait à sa mère; elle les méditait pour tâcher de comprendre, avec ce qui y était exprimé, tous les sous-entendus. Elle y remarquait un ton de tristesse et de découragement qui contrastait avec le succès dont sa négociation paraissait couronnée. Cette tristesse excitait quelquefois en elle de douloureux pressentimens: cependant, pourquoi aurait-elle une autre cause que la seule absence? Lorsqu'elle consultait son propre cœur, ne sentait-elle pas que si elle avait à écrire elle-même, quoiqu'elle fût animée par toutes les espérances de la jeunesse, elle écrirait avec tristesse?

Sylvia ne lui avait jamais parlé des projets qu'elle formait pour son fils; elle n'avait jamais voulu, par une allusion, par un mot hasardé, embarrasser sa délicatesse. Cependant son affection pour elle semblait croître chaque jour; elle semblait demander en retour à son cœur, non cette bienveillance banale qui unit les hôtes l'un à l'autre, mais cette tendre confiance, cette affection filiale, qui s'établit seulement entre l'épouse et la mère d'un époux chéri. Sylvia cherchait dans sa jeune amie les qualités auxquelles elle comptait demander un jour le bonheur de son fils. Peut-être, si elle n'avait songé qu'à elle seule, n'aurait-elle point eu besoin de rencontrer une imagination si brillante, une sensibilité si profonde, une gaieté si enjouée. L'âge mûr demande avant tout le repos, et les prérogatives de la jeunesse sont souvent pour lui une cause de fatigue. Mais Sylvia croyait voir approcher le moment où l'imagination de sa fille adoptive transporterait doucement dans un monde poétique le cœur de Félix, fatigué

des évènemens du monde réel, où sa sensibilité recevrait en dépôt toutes les peines secrètes de Félix, où sa gaieté dissiperait pour lui tous les nuages.

Julia, de son côté, qui depuis long-temps avait perdu sa mère, et qui n'avait pu connaître les délices de cet anour filial mêlé de tant de respect, s'y livrait avec effusion : elle cherchait dans Sylvia tous ses traits de ressemblance avec Félix, et elle s'enchantait en elle de tout ce qu'elle n'osait point s'avouer qu'elle adorait en lui. Malgré la différence et de l'âge et du sexe, il lui semblait retrouver une même physionomie et dans la mère et dans le fils : il y avait dans tous deux une même dignité mêlée de douceur, un même feu dans les regards, une même finesse dans l'expression de la bouche, surtout les inflexions de la voix lui paraissaient semblables ; des phrases, des expressions familières, qu'elle avait entendues de la bouche de Félix, et de Félix seul, la faisaient quelquefois tressaillir.

Ce n'était que bien timidement qu'elle questionnait quelquefois Sylvia sur son fils, mais celle-ci avait tant de plaisir à parler de lui, Félix était si bien la gloire de sa vieillesse et la consolation de son cœur, qu'il y avait besoin de bien peu d'artifice pour ramener sur lui la conversation. Aussi Julia apprit bientôt tout ce qu'elle désirait savoir et qu'elle n'osait pas demander, sur sa première éducation, sur les habitudes de son enfance et les goûts de sa jeunesse, ou sur les premières étincelles de sentiment qui avaient pu momentanément paraître allumée en lui.

Les jours, à Noviliacum, s'écoulaient doucement pour les deux amies. Elles trouvaient dans l'esprit l'une de l'autre des ressources toujours nouvelles, et le caractère de chacune paraissait à l'autre sous un jour plus avantageux en se développant davantage. Les deux anciens précepteurs de Félix, Martin et Eudoxe, qui partageaient leur solitude, ne gagnaient pas autant à être mieux connus. Leur caractère ne se manifestait jamais sans exciter un sentiment de répugnance ; mais leur esprit présentait des ressources, et communiquait un certain mouvement à la conversation.

Tous deux étaient très-réellement savans, tous deux étaient bons à consulter sur un grand nombre de sujets ; et quand on flattait un peu leur amour-propre, quand on leur laissait choisir leur propre route au lieu de les forcer dans celle où ils ne voulaient pas entrer, on pouvait tirer d'eux un assez grand parti. Sylvia, qui les avait bien

jugés, avait eu soin de les écarter de l'intimité, même en les recevant dans sa famille. Eudoxe était pour elle un excellent dictionnaire, un livre savant, quoique ennuyeux, qu'elle était bien aise de pouvoir toujours ouvrir au besoin, mais qu'il était plus important encore de savoir refermer, car la gaucherie de son esprit lui donnait plus d'impatience que d'ennui. Martin, qui était beaucoup moins empressé à faire parade de soi, qui avait peut-être un peu moins de vanité, mais plus de fierté ou d'arrogance, ne blessait pas comme Eudoxe quand il voulait flatter, mais seulement quand il voulait chagriner, et malheureusement cela lui arrivait assez souvent.

Martin était seul demeuré insensible au charme des manières et du caractère de Julia; il semblait au contraire avoir pris pour elle une aversion qu'on voyait s'accroître, en dépit des efforts de la fille de Sévérus pour le gagner. Dans ses sorties fréquentes contre les philosophes, les hommes dont l'esprit était corrompu par les lettres profanes, les incrédules et les infidèles, il ne semblait plus avoir uniquement Eudoxe en vue : on aurait dit qu'il se proposait toujours de la mortifier elle-même ou de la blesser indirectement. Sylvia s'étonnait de cet acharnement; mais comme, en observant Julia dans l'intimité de la vie domestique, elle s'était trouvée en bien meilleure harmonie avec elle sur les opinions religieuses, qu'avec le prêtre Martin lui-même, elle ne faisait à celui-ci aucune question, et elle se contentait d'intervenir quelquefois, pour réprimer l'amertume de son zèle.

Julia avait passé à Noviliacum la plus belle partie de l'automne. De quelques calamités que la folie de l'homme accable l'homme, les pompes de la nature ne s'en renouvellent pas moins aux mêmes époques, et les rives de la Loire, quoique tout récemment ravagées par les barbares, étaient encore un séjour enchanté. Les bois n'en étaient pas moins imposans, la verdure des prairies moins douce, les couleurs des feuilles moins prêtes à se détacher de leur tige, moins variées; les eaux n'en étaient pas moins pures, et les nuages que le soleil dissipait chaque matin, ceux qui roulaient dans le ciel chaque soir à son coucher, n'en présentaient pas un or moins éclatant.

Les troupeaux qui repassaient la Loire pour regagner les pâturages, d'où leurs bergers les avaient chassés avec tant de précipitation à l'approche des Francs, semblaient animés par la gaieté de ce brillant soleil; ils ne connaissaient point le danger qu'ils avaient couru, le danger qu'ils pouvaient courir encore; ils ne voyaient que

le moment présent, et ils répondaient à l'invitation de la nature qui les appelait à la joie. Les paysans terminaient leurs vendanges; la saison avait été abondante; et le vin nouveau, qui, dans ces premiers jours, paraissait sur leurs tables avec un peu plus de profusion, noyait leurs soucis, et les rendait moins étrangers que de coutume à cette allégresse que les beaux jours d'automne font ressentir à tous les êtres vivans.

Les deux amies consacrèrent plusieurs de ces belles journées à visiter les environs de Noviliacum, les villages et les hameaux compris dans le district d'Interamnes. Sylvia se plaisait à faire connaître à Julia une possession dont elle se flattait de la voir un jour maîtresse. Mais n'eût-elle point eu ce motif, les bords de la Loire présentaient tant de sites enchanteurs; le vaste patrimoine de Félix renfermait des peuplades de mœurs si différentes, et qui semblaient si étrangères les unes aux autres; plusieurs des ruines qui subsistaient encore dans le voisinage, étaient si dignes de curiosité, comme monumens d'une civilisation et d'une religion antiques, que Sylvia aurait cru devoir à l'hospitalité de les faire mieux connaître par toute personne capable d'observer qui aurait vécu sous son toit.

Rien n'attirait autant la curiosité de Julia, que les vastes ruines d'Hésodunum, situées sur le bord septentrional de la Loire, à deux lieues environ au-dessous de Noviliacum. Des terrasses du château, on voyait les tours d'Hésodunum se dessiner dans l'horizon; le soleil se couchait justement derrière ces vastes édifices; ils prenaient alors une teinte plus sombre, tandis que le ciel et la terre semblaient dorés tout à l'entour. Ils grandissaient à l'œil comme le jour s'abaissait, et ils paraissaient se relever dans toute la majesté des siècles passés, tels qu'ils étaient à l'époque où les Carnutes et les Turoniens s'en disputaient la possession, ou à celle où les druides tenaient, dans les souterrains au-dessous, leurs mystérieuses assemblées. Ces restes d'une ville assez considérable qui ne comptait plus un seul habitant; ces monumens d'évènemens antiques, dont la mémoire n'était pas absolument effacée dans la province, quoiqu'ils n'eussent point trouvé place dans l'histoire générale des Gaules; cette terreur superstitieuse, qui semblait s'attacher encore parmi le peuple aux demeures des dieux sanguinaires, dont le culte était depuis long-temps abandonné, avaient été souvent l'objet des questions de Julia et des doctes dissertations d'Eudoxe. Une journée entière devait être consacrée à visi-

ter Hésodunum; mais de petits incidens de famille forcèrent à remettre cette expédition, annoncée long-temps d'avance, presque jusqu'à l'époque où Sylvia pouvait attendre le retour de Félix Florentius.

Dans l'intervalle, les deux amies visitèrent les rives du Cher comme celles de la Loire. Elles poussèrent leurs excursions jusqu'au camp des fédérés, qui pouvait leur présenter l'image adoucie de ces hordes barbares, que l'homme qui les intéressait le plus visitait dans le même temps. Le camp des fédérés avait été formé originairement pour cinquante vieux soldats barbares, enrichis et à demi civilisés dans les armées romaines. Plusieurs avaient déjà trouvé, dans le sein de leurs familles, la mort qu'ils avaient si souvent bravée dans les combats; mais leurs femmes et leurs enfans avaient recueilli leur héritage; leurs voisins s'étaient chargés de faire pour eux les travaux des champs, jusqu'à ce que les fils de leurs anciens compagnons d'armes pussent pourvoir par eux-mêmes à l'entretien de leurs familles, et la colonie semblait prospérer.

Des femmes n'auraient pu, sans fatigue, aller de Noviliacum au camp des fédérés et en revenir le même jour, surtout puisque c'était leur intention de visiter les rives du Cher, dans leurs points les plus pittoresques, et de voir de près la petite colonie militaire destinée à les défendre; aussi Sylvia fit-elle préparer des appartemens pour les recevoir dans l'ancienne maison de plaisance, ou château, qu'elle possédait auprès du camp des fédérés, et qui avait été la demeure d'un propriétaire dont l'héritage était depuis long-temps réuni à celui de Florentius. Du nom de cet ancien propriétaire, on le nommait le château de Rutilianus. Sa situation était plus sauvage que celle de Noviliacum, et moins pittoresque. Il occupait, sur un monticule escarpé, l'angle que formait un ravin, à son ouverture dans le Cher. Ses murs reposaient de deux côtés sur des rochers à pic, baignés par les eaux de la rivière. Un escalier taillé dans le roc communiquait, par des passages étroits et obscurs, jusqu'au petit port où l'on conservait les bateaux. C'était aussi le chemin le plus court pour se rendre au camp des fédérés, bâti de l'autre côté du ravin, sur un monticule opposé.

Mais, excepté en plein jour, peu de gens auraient osé profiter de cette communication. Plus d'une fois, disait-on, on avait vu, vers l'heure de minuit, des lumières paraître aux ouvertures qui devaient

donner du jour à ces passages. Les soldats barbares, qui avaient apporté dans les Gaules leurs superstitions septentrionales inconnues aux Romains, attribuaient ces lumières à des êtres surnaturels. Le château tout entier leur était suspect, comme habité par des esprits malfaisans. Plus de trente ans auparavant, l'ancien propriétaire, Marcus Rutilianus, avait été massacré, avec toute sa famille, par un parti de Vandales. Son ame, cependant, serait demeurée, disait-on, en paix dans le sépulcre, comme celle de tant d'autres qui étaient tombés sous le fer des ennemis, si une perfidie domestique n'avait pas causé sa perte. Son frère Paulus, secrètement favorisé, à ce qu'on assurait, par la femme de Marcus dont il était aimé, et espérant, à la mort de son aîné, recueillir son héritage, avait appelé les Vandales qui ravageaient la rive opposée du Cher; il les avait été chercher à l'autre bord de la rivière, avec les bateaux de son frère; il leur avait ouvert l'escalier secret, par lequel il les avait introduits, à minuit, au milieu de la famille endormie; mais les Vandales, profitant de la trahison, en détestant les traîtres, avaient massacré Paulus et l'épouse infidèle qui leur avaient livré le passage, aussi bien que tout le reste de la famille de Rutilianus.

Par une sorte d'expiation, on avait bâti un oratoire au pied de la colline, à l'endroit où Paulus avait ouvert aux Vandales l'entrée du château. Il était desservi par les religieux de Saint-Martin de Tours, qui, dans les grandes solennités, venaient y célébrer la messe, et qui pouvaient, de leur chapelle, entrer dans les passages souterrains pour en expulser les démons; mais ils visitaient rarement l'oratoire, et l'on croyait que plus rarement encore ils s'engageaient dans ces voûtes obscures.

Du côté opposé, la façade du château s'étendait sur une vaste prairie, terminée par des bois antiques, dont les profondes solitudes et les ombrages épais avaient quelque chose de triste et d'imposant. A l'arrivée de Sylvia et de sa jeune hôtesse, les fédérés s'étaient rassemblés sur cette prairie, pour honorer leur bienfaitrice par des fêtes et des exercices militaires. Sylvia Numantia et le père de Félix avaient fait bâtir à ces vétérans des habitations commodes; ils leur avaient avancé du bétail, des grains, des instrumens aratoires; ils avaient assuré à leur vieillesse l'aisance et la prospérité. En retour, la petite colonie militaire s'était engagée à défendre le passage du Cher, et à garantir ainsi la sûreté de tout le canton d'Interamnes.

Aussi ces vieux soldats étaient-ils empressés de prouver à leur patronne qu'ils s'étaient mis en état de remplir leur devoir.

Sylvia avait promis des prix à ceux qui se distingueraient dans les exercices militaires, et la prairie devant le château, sur laquelle étaient rassemblés tous les fédérés avec leurs familles, ainsi que plusieurs bergers, chasseurs et cultivateurs du voisinage, fut, depuis midi jusqu'au soleil couchant, le théâtre d'une suite de combats simulés. Les premiers à éprouver leur force furent les fils des vétérans, auxquels leurs pères, d'après les lois de l'empire, étaient obligés d'enseigner le maniement des armes. Ces vieux soldats vinrent ensuite. Quoique leurs cheveux blanchis et leur teint brûlé par le soleil indiquassent les longues fatigues qu'ils avaient bravées, que plusieurs fussent même déjà courbés par l'âge, ils semblaient recouvrer leur vigueur antique lorsqu'ils touchaient leurs antiques armes. La précision de leurs mouvemens, acquise par l'habitude, suppléait à la force épuisée : ils lançaient plus loin le javelot, ils maniaient avec plus de sûreté la hache francisque que leurs enfans et les élèves qu'ils avaient formés; et lorsque, à la fin des exercices, un taureau furieux fut lancé au milieu de la prairie et poursuivi par des dogues de la plus forte race, ce fut un vétéran qui l'attendit de pied ferme et qui l'abattit d'un seul coup.

Les femmes voulurent à leur tour faire montre de leurs exercices militaires. Pour la plupart, c'étaient des amazones qui avaient suivi les camps avec leurs maris pendant plusieurs années, qui s'étaient accoutumées à partager avec eux toutes les fatigues et tous les dangers, et qui en effet semblaient plus faites pour cette vie errante et hasardeuse, que pour le bonheur domestique. La grandeur de leur taille, leur démarche hardie, la rudesse de leurs mouvemens, la brusquerie de leurs voix et les traits prononcés de leur visage, auraient volontiers fait croire qu'elles n'appartenaient point au sexe dont elles portaient les habits. Après avoir prouvé qu'elles savaient manier la lance et le bouclier de leurs époux, la francisque et la longue épée, elles s'exercèrent à lancer des pierres. Un premier prix était proposé à celle qui atteindrait un but donné à deux cents pieds de distance : c'était l'épreuve de son adresse. Un second prix était offert à la seule force : un disque de pierre, du poids de vingt-cinq livres, était mis entre leurs mains, et celle qui pourrait le lancer le plus loin d'elle devait être couronnée. La concierge du château Rade-

bode, veuve d'un des soldats les plus distingués de cette petite colonie, remporta le prix de l'un et de l'autre exercice, et les vétérans, qui applaudissaient à ces différentes épreuves, assuraient tous que Radebode pouvait se comparer au plus vaillant soldat pour son courage, comme au plus robuste pour la force de son bras.

La journée se termina, pour les fédérés, par un festin dans la salle basse du château de Rutilianus. Le vin fut prodigué sur leur table, et leurs anciennes chansons militaires, en langue tudesque, en latin, et dans le patois formé par le mélange de l'un et de l'autre, se firent entendre pendant une grande partie de la soirée. Il était près de minuit lorsque la plupart d'entre eux se retirèrent. Radebode cependant engagea un certain nombre de ces vieux soldats à passer la nuit au château, pour remplacer au besoin, leur dit-elle, ce train nombreux de domestiques auquel Sylvia était accoutumée, et qu'elle ne trouvait plus sous sa main dans cette maison, ordinairement abandonnée.

CHAPITRE XI.

SUPERSTITIONS GOTHIQUES.

« La huitième année de son épiscopat, une nuit qu'il dormait, après » avoir fait la visite de son diocèse et des châteaux de l'Église, saint » Tétricus lui apparut avec un visage menaçant : QUE FAIS-TU ICI, » PAPPOLUS ? lui dit-il. POURQUOI SOUILLES-TU MON SIÉGE ? POUR-» QUOI ENVAHIS-TU MON ÉGLISE ? POURQUOI PERDS-TU LES BREBIS » QUI ME FURENT CONFIÉES ? CÈDE TA PLACE, RETIRE-TOI. Et en » disant ces mots, il frappa violemment sa poitrine du bâton qu'il » tenait à la main. Pappolus, en s'éveillant aussitôt, sentit une dou-» leur aiguë en cet endroit ; dans son angoisse, il prit en horreur la » nourriture et la boisson..... et le troisième jour il expira, en vo-» missant un sang noir de sa bouche » GRÉGOIRE DE TOURS, Hist. lib. V, cap. 5, p. 236.

Les deux Romaines avaient été frappées de la force, de l'adresse, de l'agilité de Radebode, et plus encore de l'intérêt qu'elle semblait exciter parmi les compagnons d'armes de son mari, qui avaient exprimé avec tant de vivacité leur haute opinion de sa valeur et de son habileté. « Ce n'est point, » dit Sylvia, « une » femme ordinaire ; depuis que je lui ai donné, dans cette maison, » un emploi de confiance, j'ai eu plusieurs preuves de sa pru-» dence et de son jugement, aussi bien que de son intégrité. Le » sénateur Florentius, qui aimait son mari, avait eu, de son côté, » plus d'une occasion d'éprouver son mérite ; il avait une vraie amitié » pour elle ; et Radebode, lors de la perte que j'ai faite, a montré » une sensibilité que je n'aurais attendue ni de son apparence exté-» rieure, ni de la vie qu'elle avait menée. »

Ces paroles excitèrent la curiosité de Julia, et comme le but qu'elles s'étaient surtout proposé dans leur petit voyage avait été d'observer et de mieux connaître cette colonie barbare, qui vivait

sous leur protection, à l'époque où des hommes de même origine, ayant les mêmes habitudes, et parlant la même langue, étaient sur le point de devenir leurs maîtres, elles appelèrent Radebode, et prirent plaisir à la questionner.

Radebode était née parmi les Francs, dans la Toxandrie, aussi bien que son mari; elle avait alors un peu plus de cinquante ans; elle en avait à peine dix-huit lorsqu'elle accompagna son époux aux armées que levait l'empereur Majorien, dans l'intention de porter la guerre en Afrique. Dès lors, elle l'avait suivi vingt ans dans les combats en Italie et dans les Gaules; elle n'avait jamais quitté son côté dans les batailles les plus acharnées; elle avait bravé la mort sous ses formes les plus hideuses, tantôt exposée au fer ennemi, tantôt retenue dans les hôpitaux militaires, au milieu des ravages des fièvres contagieuses. Elle avait à son tour souvent donné cette mort qu'elle affrontait, car son adresse à manier le sabre et la hache d'armes avait été mise à l'épreuve ailleurs que dans un vain exercice. Non moins ardente à la bataille que les soldats dont elle partageait les fatigues et les dangers, elle fondait sur l'ennemi avec impétuosité, elle frappait avec une sorte de fureur, et elle s'enorgueillissait du nombre d'Alains, de Visigoths, d'Allemands qu'elle avait fait tomber sous sa francisque. Dans plus d'une occasion, elle avait abattu l'adversaire de son mari, au moment où celui-ci allait succomber; elle avait même rendu une fois le même service à Fulvius Florentius, et c'était par reconnaissance pour cette délivrance, que, lorsque le mari de Radebode avait été tué, il y avait environ douze ans, Sylvia l'avait placée au château de Rutilianus, en lui confiant le soin de cette propriété, et l'inspection sur ceux qui devaient la faire valoir.

Après l'avoir questionnée sur ses campagnes, et sur tous ses souvenirs guerriers, et avoir entendu de sa bouche plusieurs anecdotes piquantes sur les différens généraux romains et barbares, qui, de son temps, avaient commandé les armées de l'empire, Julia lui demanda comment elle s'accommodait de sa situation actuelle, de sa solitude et de son repos?

— « Je m'y trouverais heureuse, » répondit-elle, « grâce aux bontés » de la magnifique Sylvia, si je pouvais m'y tenir en garde contre la » peur. »

— « Contre la peur! » s'écrièrent avec étonnement les deux amies; « nous aurions cru que ce sentiment vous était inconnu. »

— « Radebode ne craint rien de ce qui peut mourir, » reprit-elle, « mais à quoi nous sert le courage contre ce qui est déjà mort? »

— « Je comprends moins encore, » répliqua Julia, « comment, » ce qui est mort, ce qui a cessé d'agir, peut inspirer des craintes? »

— « Je ne sais, » dit Radebode, « si les Romains se figurent » que toute notre existence soit terminée par la mort, ou que les » portes du tombeau ne puissent jamais s'ouvrir aux ames malheu- » reuses; mais je sais bien que nous autres Germains, nous avons » vu souvent l'ombre du mort sortir de son sépulcre, quand elle a » quelque vengeance à réclamer sur la terre. Malheur alors à celui » qui la rencontre! car elle souffre et elle veut faire souffrir. La » pitié est morte en elle avec l'humanité; l'ombre du plus bienfai- » sant des hommes ne revient sur la terre qu'avec le désir de nuire : » son regard seul glace le sang; son souffle fait pénétrer la mort » dans vos poumons; s'il vous parle, c'est pour vous trahir; s'il » vous conseille, c'est pour vous perdre. »

— « Mais vous, » reprit Sylvia, « qui avez si souvent dormi sur » un champ de bataille, avez-vous jamais vu les ombres des morts » se relever, pour vous demander compte du sang que vous-même » aviez versé? »

— « Non. Ceux qui périssent les armes à la main, dans les jours » de bataille, ne souffrent pas; ils n'ont pas lieu de se plaindre. Mais » quand la trahison les a surpris; quand ils succombent à une per- » fidie domestique, comme le malheureux Marcus Rutilianus... »

— « Il y a bien long-temps que Rutilianus est mort; jamais vous » n'avez connu ni lui ni les siens; ils ne peuvent nourrir contre vous » aucun ressentiment. Celui qui causa leur mort a péri avec eux. Il » n'a point recueilli le fruit de son crime; il ne l'a point transmis à » ses héritiers : pourquoi le tombeau se rouvrirait-il pour celui qui » n'a point de justice à demander, point de révélation à faire? »

— « Je ne sais. Mais les esprits sont moins maîtres de leurs ac- » tions que les êtres vivans; ils ne paraissent qu'au plus fort de la » nuit; ils sont comme enchaînés à une même place; ils craignent » les regards curieux, et dès que plusieurs approchent, ils se reti- » rent. Rutilianus a sans doute encore un mystère à révéler, car il » revient. Peut-être, comme nous sommes tous ici d'origine barbare, » attend-il un Romain pour lui parler; peut-être dira-t-il cette nuit, » à vous Sylvia, à vous Julia, ce qu'il n'a point voulu dire à Rade-

» bode. N'était-il point l'ami de Julius Sévérus ; n'attend-il point de » lui peut-être une vengeance qui lui est encore refusée? »

Il y a quelque chose de si contagieux dans la superstition, que, quoique ces croyances septentrionales fussent étrangères aux deux Romaines, elles frémirent involontairement à la supposition que l'ombre les attendait.

« Mais enfin, » reprit Sylvia, « vous dites qu'il revient ici, l'avez-» vous vu? »

— « Souvent j'ai vu, aussi distinctement que je vous vois, sa » lumière monter et descendre l'escalier du Cher, et je ne suis pas » seule à l'avoir vue : dans tout le camp des fédérés, il n'y a peut-être » pas un seul habitant qui ne l'ait vue comme moi. Souvent, je l'ai » entendue dans l'appartement même où nous sommes. » (C'était » celui qui était destiné à Julia.) « Je ne pouvais m'y méprendre ; » je couche au-dessous, le berger couche au-dessus, et nous l'enten-» dions en même temps tous deux. »

— « Un bruit, une lumière peuvent appartenir à des êtres hu-» mains, à d'autres êtres vivans. N'avez-vous donc rien vu de plus » surnaturel? »

— « Tout est surnaturel ici ; partout on est exposé à rencontrer » des apparitions de Rutilianus et de sa malheureuse famille. Mais, » le plus souvent, c'est à distance que les ombres apparaissent ; c'est » dans une demi-obscurité qu'elles s'enveloppent. Vous voyez cette » main, » dit-elle en présentant un bras nerveux, qui semblait appartenir bien plutôt à un soldat qu'à une femme. « Elle a ressaisi » une aigle que les Gépides nous avaient enlevée et elle l'a rapportée » en triomphe à notre cohorte. Eh bien, elle tremble comme la » feuille, quand, dans une nuit d'hiver, je vois de ces fenêtres, le » long du bois voisin, les Vandales, blancs comme la neige, descendre » de leurs chevaux blancs. Rutinialus est au milieu d'eux, avec ses » six enfans ; il est déjà blessé ; une longue lance vandale le trans-» perce de part en part. Il supplie pourtant encore : il demande » grâce, non pas pour lui, mais pour ses enfans. Les barbares se » jouent de sa douleur ; ils feignent de se laisser fléchir, et au mo-» ment où il tend les bras, pour donner au fils auquel on permet de » vivre, un dernier embrassement, la tête de ce fils roule dans la » neige. Un autre est pendu aux branches d'un arbre : un autre est » foulé sous les pieds des chevaux. Rutilianus couvre de tout son

» corps le dernier et le plus jeune ; dix lances se tournent contre » eux, et le corps du fils est transpercé au travers de celui de son » père. »

— « Mais, où donc, quand, comment avez-vous vu cette scène » effroyable ? »

— « Là, » répondit Radebode, en ouvrant la fenêtre, et montrant l'extrémité du bois, à près de cinq cents pas de distance. « C'est là » que le meurtre fut commis, deux heures après minuit, le jour des » ides de décembre, et c'est là que chaque année, depuis douze ans » que je suis ici, le jour des ides de décembre, la même scène est » représentée par des agens surnaturels. »

— « L'endroit que vous montrez est bien loin, » observa Julia, » et dans l'obscurité de la nuit, sans doute votre imagination a plus » de part que votre vue, à vous représenter cette affreuse tragédie. »

— « Tous les meurtres n'ont pas été commis si loin, » reprit Radebode, « et dans la grande salle où vous entendez à présent » retentir les accens de la joie, Paulus et Damia, le frère et l'épouse » infidèle de Rutilianus, terminèrent, la même nuit, leur coupable » existence. Plus d'une fois, lorsque j'ai traversé cette salle à l'une » de ses extrémités, j'ai vu à l'autre ces deux misérables attachés aux » deux poteaux de la porte, leurs mains étaient liées derrière le » dos, le sang ruisselait de leur gorge, de leurs bras, de leur poi- » trine ; ils se reprochaient l'un à l'autre leurs trahisons, et cette » mort honteuse, qui les attendait tous deux dès que le sang de leurs » veines serait épuisé. »

Sylvia, qui voyait Julia pâlir à cette description, lui rappela que le seuil de la porte, dont parlait Radebode, était soutenu par deux cariatides, auxquelles sont imagination alarmée ajoutait sans doute ces traces sanglantes.

Eudoxe et Martin n'avaient point été présens à cette conversation. Le premier présidait, dans la grande salle, à la table des soldats ; le second lisait son bréviaire. Quand ils entrèrent, ils furent frappés du trouble et de l'inquiétude qui se peignaient sur le visage des deux dames romaines. On leur communiqua les récits de Radebode, qui les répéta en partie elle-même, et y ajouta encore de nouveaux détails. Sylvia savait bien qu'elle ne pouvait point compter sur le courage de l'un ou de l'autre, pour la défendre dans un danger réel ; mais elle attendait de leur raison un appui dont elle sentait que la sienne

même et celle de son amie avaient besoin. Les crimes horribles dont ces murs avaient été témoins lui causaient un saisissement nouveau; elle ne se sentait plus la force de résister à l'effroi qui avait gagné une femme aussi vaillante que Radebode. Cependant elle avait jusqu'alors regardé toutes les histoires de cette nature comme des contes populaires, auxquels elle accordait à peine quelque attention, et elle comptait sur ces deux savans pour lui en démontrer la fausseté.

Eudoxe, en effet, quoiqu'il pâlit d'appréhension, en écoutant le récit de Radebode, ne pouvait croire que l'ame de Rutilianus habitât encore son château, ou qu'elle y revînt avec un pouvoir et des intentions malfaisantes. Il rappelait à sa mémoire tout ce qu'il avait trouvé dans les auteurs classiques, sur les larves et les apparitions. Il voyait bien que cette croyance n'était pas absolument inconnue aux anciens, mais les traces lui en semblaient si rares, si mal liées à des souvenirs historiques, qu'il la rangeait parmi les plus décriés des préjugés populaires, introduits chez les peuples civilisés, seulement par leurs communications avec leurs esclaves barbares. Aussi était-il beaucoup plus disposé à attribuer à des hommes de chair et d'os, à des hommes dont on pouvait redouter les mauvais desseins, les lumières et le bruit dont parlait Radebode. Il demandait avec instance qu'on prît, pour la nuit prochaine, toutes les mesures de sûreté qui pourraient garantir Sylvia, car il n'osait parler de lui-même; il la pressait de retenir, dans le château, tous les vieux soldats qui y étaient encore à table, et lorsque Radebode l'assura qu'il n'y en aurait aucun qui osât regarder en face une apparition, il suggéra la précaution de lâcher dans les corridors les dogues redoutables, qui, ce soir même, avaient attaqué le taureau furieux, et dont le courage n'était pas exposé, comme celui des fédérés, à être glacé par des contes de revenans.

Martin jugeait tout différemment de ces récits : il voyait dans le spectre une preuve nouvelle de l'immortalité de l'ame et des châtimens qui l'attendent dans l'autre vie. Il s'indignait de l'incrédulité de ceux qui pouvaient révoquer en doute leurs apparitions. Un prodige lui paraissait toujours plus probable qu'un évènement naturel; les dieux et les démons, les ames des saints et celles des damnés lui paraissaient également en communication avec les hommes, et, au lieu de se défendre contre les spectres du château par des moyens humains, il proposait de leur opposer des exorcismes, assurant qu'alors

personne n'aurait plus rien à craindre d'eux, à la réserve des infidèles et de ceux dont la conscience n'était pas pure et sans tache.

Malgré cette assurance, qu'Eudoxe regardait plutôt comme une menace indirecte contre lui, que comme un propos destiné à le tranquilliser, l'alarme croissait parmi les hôtes du château. Julia et Sylvia, sans se rendre compte de ce qu'elles craignaient, étaient plus troublées qu'elles n'osaient l'avouer. Tout ce qu'elles avaient fait pour se rassurer, tous les conseils qu'elles avaient demandés, n'avaient servi qu'à les effrayer davantage. Elles résolurent cependant de prendre toutes les précautions qu'avait suggérées Eudoxe, et de se mettre en défense, comme si elles étaient menacées d'une attaque immédiate. Avant tout, elles auraient voulu fermer la communication entre les corridors du château et l'escalier du Cher; mais la chose n'était pas possible, les portes étaient tombées de vétusté et n'avaient jamais été réparées; aucune serrure n'était demeurée en place, aucun appui n'avait résisté à l'humidité et à la pourriture, pendant trente ans de négligence, tout, dans la maison, portait les marques du long abandon du propriétaire.

Eudoxe, après avoir reconnu les lieux avec Radebode, proposa d'établir un corps-de-garde dans un vestibule où cet escalier aboutissait, et d'où il communiquait avec les divers corridors. Quelques vieux soldats promirent en effet d'y passer la nuit avec des torches; mais ils demandèrent que le prêtre Martin les y précédât avec de l'eau bénite. Les dogues furent en même temps lâchés dans le bas du château, et les voyageurs, après s'être promis d'avoir l'oreille au guet, de s'appeler au moindre bruit, et de venir au secours les uns des autres, se retirèrent dans leurs divers appartemens, moins étonnés de la peur de Radebode, que du courage avec lequel elle persistait à habiter seule une maison où ils ne se croyaient point en sûreté pour une seule nuit, avec vingt hommes pour les garder.

Il est vrai que l'imagination de ces vingt hommes avait été alarmée par les précautions mêmes qu'ils avaient vu prendre. On les avait distribués, pour la garde, entre deux postes différens : une moitié d'entre eux devait demeurer dans la grande salle, auprès de la principale porte et au-dessous des appartemens; une autre était établie dans le vestibule où aboutissait l'escalier du Cher, et les uns et les autres avaient promis de faire, toutes les heures, des patrouilles dans tous les corridors. Mais ces dispositions mêmes leur avaient fait

croire qu'il y avait, pour cette nuit, quelque danger particulier. Dans leur veille, ils commencèrent à se raconter les apparitions diverses pour lesquelles ce château était renommé à plusieurs lieues à la ronde. Ces récits, interrompus par des regards inquiets vers les longs corridors qui aboutissaient au vestibule, et sur lesquels leurs torches jetaient de temps en temps une lumière incertaine, par leur attention au bruit sourd et lointain qui semblait parfois partir de l'escalier du Cher, les confirmaient dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire. Un des fédérés, de garde au vestibule, se plaignit de ce qu'il était froid et humide, et tous ses compagnons, qui n'avaient pas coutume de se montrer fort sensibles aux effets de l'air, accédèrent cependant aussitôt à sa proposition, d'aller rejoindre leurs amis, qui veillaient dans la grande salle.

Le matin, quand Sylvia vint joindre Julia dans son appartement, pour rire avec elle des vaines terreurs de la nuit précédente, elle fut frappée de sa pâleur et de l'agitation de ses regards. « Au nom du » ciel, mon amie, qu'avez-vous ? » lui dit-elle.

— « Rien, je l'espère, » répondit Julia, que la fatigue d'une mau- » vaise nuit, et l'agitation de rêves effroyables. Cependant, je puis » à peine me persuader qu'il n'y ait rien eu de réel dans ce qu'il » m'a si bien semblé voir. » En même temps elle regardait, et elle priait son amie de regarder avec elle s'il n'y avait dans son appartement aucune trace d'une visite nocturne. Ne pouvant rien découvrir qui confirmât ses soupçons, elles sortirent ensemble, et Julia ne se sentit le courage de raconter son rêve que quand elle fut ranimée par les rayons du soleil et le grand air.

« Plus je m'efforce de rassembler mes idées, » dit-elle, « et plus » je suis frappée du contraste entre les autres rêves de cette nuit » cruelle, où je ne puis trouver ni connexion ni suite, et une seule » vision qui les a interrompus, et que je ne saurais distinguer de la » réalité. J'ai vu Rutilianus et le massacre de ses enfans; et sa » femme, et son perfide frère. J'ai vu les scènes que décrivait Rade- » bode, et d'autres plus terribles encore. Je me réveillais en sursaut, » je m'endormais de nouveau, et les mêmes images ne me quittaient » point. Je m'apercevais seulement de la fermentation fiévreuse de » mon sang, et je ne savais plus distinguer le sommeil de la veille. » Une fois, le château tout entier m'a paru être en feu ; je sentais » la fumée qui m'étouffait, les flammes qui balayaient mon visage.

» J'ouvre les yeux, un homme tout couvert du grand froc des
» pénitens, tenait une torche abaissée sur mon visage, et m'exami-
» nait attentivement. *C'est bien elle,* dit-il à un autre homme, cou-
» vert d'un froc semblable, qui se tenait sur la porte, et qui dé-
» ployait un troisième froc qu'il avait apporté. *Julia Sévéra*, me dit
» le premier : *Au nom de tous les saints qui règnent dans les cieux,*
» *de saint Denis, de saint Germain, de saint Martin de Tours,*
» *lève-toi, quitte les vaines pompes du monde, renonce à des espé-*
» *rances folles, revêts l'habit de la pénitence et suis-nous.* Il parlait
» encore quand les aboiemens des dogues se sont fait entendre avec
» une sorte de fureur dans le bas du château. Son compagnon, qui
» regardait en dehors de la porte, lui a fait un signe de la main ; à
» l'instant, le premier a éteint son flambeau, tout est rentré dans
» l'obscurité la plus profonde, et je n'ai plus entendu aucun bruit,
» si ce n'est celui des chiens, qui, pendant le reste de la nuit, n'ont
» cessé de renouveler mes terreurs. »

CHAPITRE XII.

LETTRES DE SOISSONS.

« Les Francs ne pouvant réussir par la force, leur proposèrent une
» alliance que les Armoriques acceptèrent volontiers. Ils se fon-
» dirent les uns avec les autres en une seule nation, qui devint
» très-puissante. Les soldats romains, stationnés dans le reste des
» Gaules, plutôt que de se soumettre aux ariens (Visigoths), s'u-
» nirent aussi aux Francs, et leur livrèrent les provinces qu'ils oc-
» cupaient. » PROCOPIUS, DE BELLO GOTHIGO, lib. I, cap. 12, p. 341.

Le plus beau soleil d'automne brillait sur l'antique demeure de Rutilianus ; les bois qui bordaient la prairie commençaient à peine à perdre leurs feuilles ; mais déjà les teintes les plus variées, le jaune, l'orange, le pourpre avaient succédé à leur antique verdure. De

nombreux troupeaux étaient dispersés dans les prairies plus éloignées et sur l'autre rive du Cher. Les bergers qui avaient apporté leur laitage au château, pour le déjeuner des voyageurs, étaient encore rassemblés devant le portique ; les chasseurs appelaient leurs chiens, les esclaves de Sylvia harnachaient, pour le retour, les mulets de sa litière et les chevaux des autres voyageurs. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, tout était vie et mouvement autour d'eux. Cependant Julia se sentait rêveuse et inquiète; quelque aliment qu'eût trouvé sa curiosité dans le camp des fédérés, dans la conversation de Radebode, et le récit des dernières aventures de Rutilianus, au moment où le signal du départ fut donné, elle quitta avec empressement les rives du Cher sans ressentir aucun désir de les revoir jamais.

La litière de Sylvia était à deux places; mais Julia céda celle qui lui était offerte au prêtre Martin, et elle préféra monter à cheval, se flattant que le mouvement et la variété des objets dissiperaient mieux les souvenirs pénibles de la nuit précédente. Eudoxe, également à cheval, vint se ranger à côté d'elle.

« Nous pouvons aujourd'hui répéter avec Properce, » lui dit-il : « *Sunt aliquid manes. — Les mânes sont en effet quelque chose, et* » *la mort n'a point tout terminé, car l'ombre pâle échappe aux bû-* » *chers dont elle triomphe.* »

— « Vous commencez donc à croire, » lui répondit Julia, « que » ces terreurs, que nous traitions hier de superstitieuses, sont en » effet fondées sur quelque chose de réel ? »

— « Vraiment, » répondit-il, « je n'ai jamais regardé la huitième » élégie du quatrième livre de Properce, comme une preuve irré- » fragable à cette opinion. C'est pour lui seulement une licence » poétique : en faisant paraître l'ombre de Cynthia, il frappe plus » vivement l'imagination. »

— « Je ne désire plus à présent d'avoir l'imagination si vivement » frappée; mais encore je voudrais bien pouvoir reconnaître si ce » que j'ai vu était un songe ou une réalité. »

Eudoxe, en réponse, parla de la porte de corne et de la porte d'ivoire par lesquelles, selon Virgile, les songes vrais et faux sont envoyés aux mortels; des onéiropoles, ou interprètes des songes, et des règles diverses par lesquelles ils procédaient dans leur art; enfin, de tout ce que sa connaissance de l'antiquité pouvait lui fournir à côté de la question. Ce n'était point ce que lui demandait Julia, et

après quelques vaines tentations pour le ramener à ce qui l'inquiétait, après avoir appris, en réponse à une question inattendue qu'elle lui avait faite, qu'Eudoxe n'avait point passé la nuit dans sa chambre, mais qu'il était redescendu dans la grande salle, pour y dormir dans son manteau, au milieu des fédérés, elle cessa de nourrir la conversation par des questions nouvelles, et elle s'abandonna à ses propres réflexions.

Plus elle songeait à l'apparition qu'elle avait cru avoir, et moins elle pouvait se convaincre qu'elle n'eût rien de réel. Tout le reste des songes dont elle avait été si constamment agitée, ne se représentait plus à sa mémoire qu'avec cette confusion de circonstances impossibles ou contradictoires, que notre imagination admet sans répugnance dans le sommeil, et qui servent ensuite à distinguer les rêves de la réalité. Mais le pénitent qui lui avait parlé se présentait toujours à elle de la même manière ; le son de sa voix lui paraissait encore frapper son oreille. Cette courte vision ne se liait ni avec ce qui avait précédé, ni avec ce qui avait suivi ; elle ne répondait à aucune idée qu'elle eût auparavant dans la tête; elle ne lui présentait aucun sens qu'elle pût clairement comprendre ; mais elle demeurait dans sa mémoire comme un souvenir indestructible, qui ne se mêlait à rien de vague, qui n'admettait point de doute, qui n'avait point besoin, pour le rendre intelligible, qu'elle y ajoutât aucune circonstance.

La route, pour revenir du camp des fédérés à Noviliacum, traversait un pays presque désert, et en grande partie stérile. Le paysage devait tout son charme aux riches teintes de l'automne ; du reste il ne présentait aucun objet digne de fixer l'attention. On ne voyait ni villages, où quelques cultivateurs parussent s'entr'aider pour repousser les animaux sauvages, et se procurer les commodités de la vie ; ni maison isolée, où une seule famille suffit à tous ses besoins par son travail et son économie. On n'entendait point au loin le chant du coq, ou les aboiemens des chiens, ou les bêlemens des moutons. Quelques traces des pieds des chevaux ou des bœufs étaient imprimées sur la poussière, mais elles appartenaient à des troupeaux demi-sauvages, qui erraient en liberté, sans être accompagnés par les bergers. Dans le voisinage du Cher, on voyait quelques vignes et quelques champs labourés ; mais plus on s'en éloignait, plus ces monumens du travail de l'homme devenaient rares, et ils disparaissaient enfin tout à fait.

En traversant ces solitudes, les voyageurs atteignirent et devancèrent une troupe de mendians qui se rendait, comme une petite caravane, de Bourges à Tours. Cinq ou six ânes chargés de paniers marchaient en tête : dans les uns se trouvaient les ustensiles et tout le petit bagage des mendians ; dans les autres on voyait leurs enfans debout, élevant la tête au-dessus des paniers pour regarder leur chemin. Les pères et les mères les suivaient un bâton à la main. Ils portaient des images miraculeuses, des croix bénites, et des fragmens d'étoffes qui avaient reposé vingt-quatre heures sur l'autel de Saint-Étienne de Bourges, ou de Saint-Martin de Tours. C'était la monnaie avec laquelle ils payaient les charités des bonnes femmes dévotes, lorsqu'ils ne pouvaient pas se rendre d'une seule traite d'un couvent à l'autre, et compter uniquement sur l'hospitalité des moines. Ils sollicitèrent en effet la bienfaisance des voyageurs; mais après avoir reçu quelques aumônes, ils arrêtèrent long-temps encore l'esclave qui accompagnait les bagages, pour le questionner sur le nom et les qualités des deux Romaines et de leur suite, sur le but de leur voyage, et leurs projets pour l'avenir. Eudoxe, qui entendit une partie de ces questions, rappelle l'esclave avec impatience. « Je me défie de cette » canaille, » dit-il à Julia, « ce sont les espions des moines qui les » encouragent dans leur fainéantise, et qui les nourrissent. C'est par » eux que tout ce que nous faisons dans nos maisons est connu dans » les couvens, qu'on enregistre jusqu'à nos pensées, et que ceux qui » ont fait vœu de renoncer au monde, tiennent aujourd'hui le monde » en tutelle. »

Bientôt les mendians poursuivirent leur chemin au couchant, sur une espèce de grande route, tandis que les voyageurs, tournant au nord vers la Loire, traversèrent les solitudes de la Sologne, sans rencontrer plus un être vivant, jusqu'à leur arrivée à Noviliacum.

Quelques lettres les attendaient au château ; elles firent diversion aux souvenirs de leur petit voyage, et elles reportèrent leur attention du passé sur l'avenir. Sévérus écrivait à Sylvia pour la remercier de la généreuse hospitalité qu'elle avait accordée à sa fille, et lui annoncer que le moment était venu où elle cesserait de profiter de ses bontés ; il désirait avoir sa fille auprès de lui, et il avait chargé une matrone qui arriverait incessamment à Noviliacum, de prendre soin d'elle, et de l'accompagner en voyage.

Une autre lettre de Julius Sévérus à sa fille, était conçue en ces termes :

« Le moment est venu, ma chère fille, où je ne puis différer plus
» long-temps de vous rappeler à moi, pour vous serrer contre mon
» sein paternel. Un séjour plus prolongé chez des hôtes qui vous ont
» reçue avec une tendresse dont je serai toujours reconnaissant, ces-
» serait désormais d'être convenable ou pour vous ou pour moi.
» Félix Florentius est sur le point de repartir pour Noviliacum ;
» vous ne pourriez décemment vivre aujourd'hui sous le même toit
» que lui, car il a entretenu des projets d'alliance avec notre famille,
» qui, quoique honorables sans doute, ne s'accordent point avec nos
» circonstances actuelles. Préparez-vous, ma fille, à une union plus
» glorieuse, à plus de pouvoir, à plus de richesses qu'un sénateur
» romain ne saurait vous en assurer. Ce n'était point une illusion qui
» séduisait la prêtresse, lorsque, montée sur le trépied sacré, elle m'an-
» nonça que par vous le Romain serait réconcilié au barbare, et que
» le bandeau des rois Francs serait ceint sur votre front. A quelque
» pouvoir que Lamia dût la connaissance de l'avenir, ses yeux
» voyaient en effet votre destinée, comme les nôtres voient les choses
» présentes. C'est l'ordre exprès de Clovis qui vous appelle à Sois-
» sons pour faire de vous sa femme. C'est par l'ordre de Clovis que
» la matrone Sulpitia partira de Chartres le jour des ides d'octobre
» pour aller vous prendre, et qu'un corps de Francs s'avancera jus-
» qu'à cette ville pour veiller à votre sûreté : dès qu'elle parviendra
» auprès de vous, repartez à l'instant avec elle pour venir me joindre.
» Évitez, si du moins vous pouvez le faire sans offenser la famille où
» vous vivez, de rencontrer Félix Florentius, qui vers la même
» époque se mettra en route d'ici. Je suis bien sûr que ma fille,
» élevée à un plus grand pouvoir, ne manquera jamais de reconnais-
» sance envers cette famille qui l'a obligée ; mais elle manquerait
» plus grièvement encore à la reconnaissance, et cela envers son
» propre père, si elle ne concourait pas de toutes ses forces à la réus-
» site d'un projet auquel je n'ai pas hésité à sacrifier tous mes goûts
» comme tous mes intérêts !.. »

Enfin le même courrier portait aussi une lettre de Félix Florentius à sa mère ; la voici :

« *Félix Florentius, à la très-glorieuse et très-excellente femme, Sylvia*
» *Numantia, sa mère*, Salut :

» Je retourne à vous, ma mère, avec un sentiment plus vif que je

» ne l'eusse encore éprouvé, du besoin que j'ai de votre tendresse,
» de vos conseils, de votre généreuse assistance. Je m'étais trompé
» quand je me croyais fait pour une carrière publique. Je n'ai éprouvé
» ici que dégoût pour les prétendus grands hommes que j'ai vus de
» près, qu'indignation pour les lâches et sordides motifs d'après
» lesquels on décide du sort des peuples. J'ai réussi dans la négocia-
» tion dont j'étais chargé, et le pays entre la Seine et la Loire sera
» désormais à l'abri des ravages des Francs; et pour nous, au midi
» de la Loire, nous n'aurons pas même besoin d'entrer en rapports
» avec eux. Mais est-ce un succès pour un Romain que d'avoir signé
» l'asservissement des Romains aux barbares? est-ce un succès que
» d'avoir fait accepter par un maître orgueilleux le lâche abandon
» que nous faisons de notre liberté, de nos lois, du nom même que
» portaient nos pères? Je m'applaudirai de cette négociation, si j'ai
» en effet dérobé des compatriotes sans défense au fer des barbares;
» mais mon cœur me reproche d'avoir contribué à la grandeur des
» ennemis de Rome, des oppresseurs futurs de la Gaule. Les Francs,
» déjà si redoutables par leur cruauté, vont le devenir bien davantage
» par l'étendue de leur domination. Les Armoriques se sont réunis
» à eux, nos propres soldats ont passé sous leurs étendards, et ceux
» qui tout dernièrement n'étaient à nos yeux qu'une poignée d'a-
» venturiers, donnent déjà des lois à un quart de l'antique Gaule.
» Tremblant d'avoir nui à ma patrie en voulant la servir, je désire ne
» me reproduire jamais sur la scène; je désire ne revoir jamais
» l'odieuse salle d'assemblée de Clovis, ou n'entendre jamais plus les
» rauques accens de ce barbare. Heureux si je pouvais ne jamais
» plus porter mes pas hors de Noviliacum, y vieillir dans les liens
» domestiques, uniquement occupé de l'amour de ma mère, et d'une
» amie telle que je croyais l'avoir trouvée; d'une amie que je pré-
» férerais à toute chose au monde, et à laquelle seule je demanderais
» espérance, consolation, bonheur. Avec elle je pourrais oublier
» tout ce qui se passe au delà de nos deux rivières; ne voir plus
» qu'elle dans le monde, n'attendre plus que d'elle ces émotions
» généreuses, que dans nos temps désastreux on ne peut demander
» ni à la gloire ni à la patrie. Mais ce bonheur aussi me sera refusé:
» le fer du barbare a abattu nos aigles, son idiome corrompt notre
» langue, ses lois anéantissent nos lois, son nom même remplace
» l'auguste nom de Rome. Faut-il donc aussi que son souffle impur

» corrompe nos familles, que jusque sur l'ombre de nos toits il
» vienne détruire notre bonheur domestique qu'il nous présente
» comme but d'ambition ce dont nous devrions rougir, et qu'il
» nous fasse désirer ce qui pour nos ancêtres aurait été un objet
» d'horreur ! Non, ce sera dans la solitude que je vieillirai triste-
» ment, que j'assisterai à la chute de tout ce que j'ai respecté, à
» la mort de tout ce que j'ai chéri, et que, sans femme, sans enfans,
» sans espérance de l'avenir comme sans patrie, je languirai seule-
» ment après le jour qui m'appellera auprès des miens dans le tom-
» beau. »

P. S. « Je pars deux jours plus tard que je n'aurais voulu le faire;
» mais je voyagerai avec diligence pour devancer la matrone de Char-
» tres, dont on vous a annoncé l'arrivée. Au nom du ciel, cepen-
» dant, gagnez quelques heures; faites que Julia Sévéra ne reparte
» point sans que je l'ai vue; faite que cette matrone, si elle arrive
» avant moi, ne la trouve point au logis, et ne puisse point la déro-
» ber à mes derniers regards. »

Le courrier qui apportait ces diverses dépêches, avait aussi passé à Chartres; il avait vu Sulpitia, la femme du président de la curie, qui devait accompagner Julia dans son voyage, et il annonçait que celle-ci, qui regardait sa visite à Noviliacum comme une occasion d'étaler une brillante toilette et un somptueux équipage, n'avait point encore fini ses préparatifs, et n'avait pu se mettre en route aussitôt que l'avait espéré Sévérus; en sorte qu'elle arriverait seulement le surlendemain. D'après le calcul de Sylvia c'était le jour même où Félix devait arriver aussi.

Les deux dames romaines lurent chacune avec une égale émotion les lettres que leur apportait le courrier de Soissons. Julia, le cœur serré, les yeux pleins de larmes, se jeta enfin dans les bras de Sylvia, et lui tendit la lettre de son père qu'elle venait de recevoir. Sylvia, à son tour, lui donna celle de son fils, et les deux amies eurent du moins, dans leur douleur, la consolation de ne garder aucun secret l'une pour l'autre. Les deux lettres s'expliquaient mutuellement. Sylvia y vit que, comme elle l'avait soupçonné, son fils aimait et qu'il était aimé; elle vit que sa jeune amie ne songeait qu'avec effroi à l'union projetée avec le roi des Francs; elle vit qu'autant Félix désirait la revoir, autant elle désirait revoir Félix avant d'obéir à son père; et quoiqu'elle ne comprît point quels projets ils pourraient

former pour se dérober à la destinée qui les menaçait, elle vit que Julia n'avait point perdu, ne voulait point perdre l'espérance. Elle sentait que c'était à elle qu'il appartenait d'avoir de la prudence pour les deux jeunes gens; et quelque désir qu'elle eût elle-même de les voir unis, elle respectait l'autorité paternelle de Julius Sévérus, et elle redoutait le pouvoir et la vengeance du roi des Francs, dont elle voyait la domination s'étendre jusqu'aux portes de Noviliacum, et les moyens de nuire s'accroître rapidement. Elle ne savait que trop que jamais il ne se laisserait enlever impunément, par le fils d'un sénateur gaulois, l'épouse qu'il avait choisie.

Sylvia essaya de calmer Julia par la tendresse de ses caresses, par la promesse d'une amitié inaltérable; enfin, par la considération du bien qu'elle pourrait faire à ses concitoyens, à la patrie, à tous les malheureux. Clovis était jeune; on assurait qu'il réunissait tout ce qui pouvait plaire aux yeux, tout ce qui pouvait flatter l'ambition; pourquoi ne pas croire que son cœur se montrerait sensible, qu'il s'abandonnerait à la douce influence de sa femme, qu'il déposerait la férocité du barbare, pour se regarder comme le compatriote de celle qu'il épouserait? N'avait-on pas vu Placidia changer entièrement les sentimens d'Ataulphe, et faire de ce roi visigoth le plus zélé défenseur des droits de l'empire romain, qu'il avait d'abord voulu renverser?

A ce discours Julia n'opposait que ses pleurs; elle serrait Sylvia dans ses bras, elle frémissait quand Clovis était nommé, et elle indiquait par ses gestes sa répugnance plus encore que son incrédulité. Enfin, relevant ses yeux sur son amie, « Il a demandé à me voir, » dit-elle, « que son vœu soit accompli, que je ne parte point sans » avoir pu l'entendre, que je ne voie point cette odieuse Sulpitia » avant lui!... »

Sylvia hésitait entre la demande précise de Sévérus, envers qui elle se croyait responsable, par les devoirs mêmes de l'hospitalité, et la demande non moins précise de Félix. Elle voulait du moins laisser la décision à la destinée, et comme Félix et Sulpitia devaient probablement arriver dans la même journée, elle voulait attendre les ordres nouveaux de Sévérus que celle-ci lui porterait.

— « Non, » s'écria Julia, « qu'elle ne me trouve pas ici; sortons, » continuons nos excursions dans le voisinage; allons visiter ces ruines » d'Hésodunum, si long-temps l'objet de notre curiosité. Eudoxe » et le prêtre Martin resteront ici pour recevoir Sulpitia; ils lui an-

» nonceront notre retour pour le même jour; ils lui diront que cette
» partie était arrangée depuis long-temps, et ils empêcheront du
» moins qu'elle ne puisse songer à me faire repartir le soir même. »

Sylvia consentit à cet arrangement. D'après leur calcul, Sulpitia ne pouvait pas arriver avant le surlendemain à midi; la journée du lendemain pouvait donc être donnée au repos, dont toutes deux sentaient également le besoin; et si Félix faisait une extrême diligence, il arriverait peut-être dans cette journée et même précéderait Sulpitia.

Ce n'était point là cependant le projet de Julia. « N'y a-t-il pas, » dit elle, « un chemin direct de Chartres à Hésodunum? »

— « Oui; la route se sépare à cinq lieues d'ici, et du lieu de la
» séparation il n'y a non plus que cinq lieues jusqu'à Hésodunum. »

— « Ainsi Félix pourrait s'y rendre en droiture, et nous y rencon-
» trer avant de venir à Noviliacum. »

— « Sans doute, s'il était averti. »

— « Chère mère, et pourquoi ne l'avertiriez-vous pas? »

— « En vérité, je ne sais trop si je pourrais m'excuser moi-même
» de contrarier ainsi les intentions de votre père. Songez d'ailleurs
» aux méprises des esclaves; pensez à leur indiscrétion, et jugez de
» ce que votre père aurait droit de dire si quelqu'un de la suite de
» Sulpitia reconnaissait mon messager, si l'on savait que j'ai envoyé à
» Félix un avertissement qu'il serait juste de lui donner à elle-même. »

— « Dumnorix, mon frère de lait, est encore ici; il n'y a à crain-
» dre de sa part ni indiscrétion ni manque d'adresse; ce sera lui qui
» portera votre billet, mais vous ne me refuserez pas de l'écrire? »

Sylvia céda; elle écrivit à son fils pour lui indiquer l'heure à laquelle elle se rendrait à Hésodunum, et l'inviter à prendre cette route, s'il reconnaissait qu'il ne pourrait pas arriver à Noviliacum avant leur départ.

Les deux amies se retirèrent ensuite dans leurs appartemens pour se coucher. Mais malgré la fatigue du voyage, malgré la veille et les terreurs de la nuit précédente, Julia ne trouva point le sommeil dont elle avait besoin. Clovis, son père, Félix, se présentaient tour à tour à son imagination; Clovis, baigné du sang romain qu'il avait versé, qu'il verserait encore, insultant à ses opinions, à ses sentimens, à sa délicatesse, unissant la perfidie à la cruauté, et lui inspirant autant d'horreur que par les sermens du mariage elle devait lui vouer d'amour. Sévérus, retenu prisonnier à la cour du barbare, menacé

d'être puni pour la désobéissance de sa fille, l'accusant d'avoir sacrifié à un goût passager, à un caprice, la liberté, peut-être la vie de son père; Félix désespéré de la perdre, mais ne voyant plus de ressource, ne formant plus de projets, et s'exprimant avec le découragement qui avait dicté sa lettre à sa mère.

Au milieu de ces cruelles méditations, la vision qu'elle avait eue la nuit précédente et qu'alors elle n'avait pu comprendre, la frappa comme lui portant une lumière prophétique. Deux moines, deux pénitens lui avaient présenté l'habit de la pénitence. Elle croyait encore entendre les paroles de celui qui s'était adressé à elle. *Julia Sévéra*, lui avait-il dit, *au nom de tous les saints qui règnent dans les cieux, de saint Denis, de saint Germain, de saint Martin de Tours, lève-toi, quitte les vaines pompes du monde, renonce à des espérances folles, revêts l'habit de la pénitence, et suis-nous*. Ces paroles désormais n'étaient que trop claires pour elle. Sans doute c'était saint Martin lui-même qui lui avait parlé; sans doute c'était à son couvent qu'il l'invitait pour passer le reste de ses jours dans la pénitence. *Quitte les vaines pompes du monde*; c'était Clovis et la royauté: *renonce à des espérances folles*; c'était Félix et le bonheur domestique: *lève-toi et suis-nous*. Tout son sort était décidé par ces paroles.

Julia avait été élevée dans la foi catholique, mais sous les yeux de son père, qui, secrètement, était demeuré païen; aussi avait-elle plus de crainte que d'amour pour les ecclésiastiques dont elle avait souvent éprouvé l'inimitié: la vie monastique ne lui inspirait que de la répugnance; elle ne croyait trouver dans les couvens, ni une piété plus éclairée que dans le monde, ni une morale plus pure, ni aucune satisfaction pour son esprit ou pour son cœur. Le couvent ne lui présentait d'autre image qu'une prison perpétuelle: c'était le supplice des plus grands criminels, qu'un faux zèle, qu'on prenait pour de la religion, réservait aux innocens. Elle avait horreur du sort qui lui était réservé; mais comment douter que ce sort ne l'attendît en effet? Le couvent n'était-il pas le seul asile qui pût la dérober aux poursuites de Clovis et à l'autorité de son père? le couvent ne lui avait-il pas été indiqué comme son seul refuge, par ces envoyés célestes qui lui avaient apparu d'une manière si prodigieuse, qui lui avaient parlé avec tant d'autorité, qui s'étaient fait connaître à elle comme des êtres réels, et qu'elle ne pouvait confondre avec des fantômes de sa propre imagination qui l'avaient tourmentée pendant la même nuit?

En proie à ces cruelles réflexions, Julia ne put goûter un instant de repos, et ce fut avec quelque soulagement qu'elle salua les premiers rayons du soleil, lorsque le lendemain matin ils éclairèrent les dômes de Noviliacum.

CHAPITRE XIII.

LES RUINES CELTIQUES.

Et quibus immitis placatur sanguine diro
Teutates, horrensque feris altaribus Hesus
Et Taranes Scyticæ non mitior ara Dianæ.
. . . .
Et vos barbaricos ritus, moremque sinistrum
Sacrorum druidæ positis repetistis ab armis.

« Eux qui apaisent avec du sang le cruel Teutatès ou Hésus, dont les » autels sont si redoutables, ou Taranès, dont les rites égalent en » barbarie ceux de la Diane de Scythie..... ils reprennent avec leurs » armes les sinistres sacrifices des druides. » Lucani Pharsalia, lib. I, v. 444.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis cette nuit d'insomnie, et elles s'étaient passées dans de douloureuses alternatives. Tantôt Julia tombait dans un morne découragement, tantôt elle s'en relevait pour éprouver toutes les agitations de l'attente et de l'espérance. Ce Félix qui sur l'autre bord de la Loire avait été son libérateur, ce Félix qui avait mis tant de zèle à la servir, ce Félix qui l'aimait, qui avait demandé sa main à son père, il allait arriver. Quoique son cœur semblât froissé, quoiqu'il ne parût désirer la voir que pour lui dire un dernier adieu, peut-être nourrissait-il encore des projets salutaires pour tous deux; pouvait-elle savoir quelles ressources inattendues il était encore prêt à lui indiquer? pouvait-elle songer à lui sans at-

tendre de lui quelque chose, et le jour qui le ramènerait auprès d'elle pouvait-il n'être pas un jour heureux ?

Mais Félix, parti de Soissons le 16 octobre, n'arriva point à Noviliacum dans toute la journée du 17, il n'arriva point dans la nuit, et le 18 au matin (xv des calendes de novembre), Julia et Sylvia se préparèrent à le rencontrer à Hésodunum. Dumnorix, envoyé au-devant de lui, devait l'y conduire. Le prêtre Martin était chargé de recevoir Sulpitia à Noviliacum ; Eudoxe, d'accompagner les deux Romaines. Ce dernier était un excellent guide à conduire au milieu des ruines, et ses vastes connaissances de l'antiquité l'aideraient à résoudre tous les doutes sur les monumens de la puissance politique et sur ceux de la religion des Celtes.

Le soleil était déjà assez élevé sur l'horizon, lorsque Sylvia et Julia entrèrent avec Eudoxe dans le bateau qui devait les transporter à Hésodunum. La descente, en suivant la Loire, devait être facile ; mais comme il faudrait, au retour, remonter le courant, huit forts rameurs avaient été choisis pour les accompagner. La journée était ravissante ; les eaux de la Loire, si pures et en même temps si abondantes, ne roulaient point tumultueusement ; elles glissaient sans résistance sur un sable fin ; et leur surface était à peine troublée par la rapidité de leur mouvement ; aussi réfléchissaient-elles, comme une glace mouvante, tous les objets distribués sur leurs bords rians et les délicieux promontoires que le bateau doublait tour à tour. Quelques habitations s'élevaient encore de loin en loin sur les deux rives du fleuve ; la culture y était moins abandonnée que dans l'intérieur du pays ; surtout on commençait à distinguer, sur la rive gauche, les maisons blanches et régulièrement bâties du camp des légionnaires, qui donnaient à ce coteau une apparence de prospérité ; mais les ruines nombreuses qui couronnaient les hauteurs, annonçaient que, dans un autre siècle, une brillante population avait participé, dans les mêmes lieux, au festin de la nature, et joui de tous les avantages qu'un sol fertile, un climat heureux, une navigation facile offraient aux riverains de la Loire.

Entre toutes les ruines se distinguaient celles d'Hésodunum, par leur masse imposante, l'étendue de l'espace qu'elles couvraient, et la hauteur du monticule escarpé que les travaux des Carnutes avaient changé en forteresse. Souvent, de ces murailles, ils avaient bravé les efforts des Turons et des Cénomanes ; souvent, autour de leur

enceinte consacrée, les druides avaient conduit en procession les victimes humaines dont le sang devait couler sur l'autel du farouche Hésus, dieu des Gaulois, dont la ville portait le nom. Aujourd'hui, ces mêmes murailles étaient ornées par un heureux mélange de verdure que produisaient les ronces sortant de leurs crevasses et suspendues au-dessus des précipices, où les groupes d'arbres serrés dans les antiques demeures de l'homme, et couronnant quelquefois les tours qui tombaient en ruine.

Cependant, lorsque les voyageurs approchèrent, lorsqu'ils débarquèrent sur le port de cette antique ville, des impressions plus tristes se mêlèrent à leur admiration pour un site si pittoresque. Une longue suite de générations avait passé sur cette terre ; mais la dernière même y avait fini, et désormais la mort y régnait seule. Les murailles, qui, du haut de la colline, descendaient jusqu'à la rivière, et qui liaient les tours massives de la citadelle avec son port sur la Loire, étaient composées d'énormes fragmens de rocher, artistement superposés les uns aux autres, sans aucun ciment ; elles avaient ensuite résisté, par leur propre masse, à de nombreux assaillans; cependant, elles étaient entr'ouvertes dans plus d'un endroit, et elles laissaient découvrir, dans la campagne voisine, les monumens de l'ancienne superstition des druides, dont la destination était déjà oubliée. On y voyait des cercles de pierres colossales, qui semblaient les siéges de géans rassemblés pour tenir conseil, avec une pierre plus élevée que les autres pour leur président; des autels où un énorme rocher se trouvait placé en potence au-dessus de deux autres, avec une attention si scrupuleuse à le mettre en équilibre, que la main seule suffisait pour l'ébranler, quoiqu'il eût déjà passé des siècles, et qu'il fût destiné à passer bien d'autres siècles encore à la même place.

La citadelle, qui dominait toutes les ruines, se composait de cinq tours énormes, disposées en croix grecque, dont la plus haute et la plus massive était au milieu, et se liait aux quatre autres par de fortes courtines. Ces tours rondes, surmontées d'une élégante corniche, et bâties à peu près sur le modèle de celle de Cécilia Métella, près de Rome, étaient en entier revêtues de pierres de taille ou de marbres. Elles n'appartenaient point aux Celtes, mais aux premiers temps de la domination des Romains dans les Gaules. Elles avaient alors remplacé des constructions plus anciennes, dont la forme même était oubliée. Entre ces tours et la rivière, était bâtie, sur le penchant du

coteau, la ville d'Hésodunum. Les anciens palais des seigneurs gaulois, dont on retrouvait à peine quelques vestiges, avaient fait place à des maisons petites et basses, occupées autrefois par des artisans, des pêcheurs et des cultivateurs. Elles n'avaient aucune prétention à l'architecture ou à l'élégance, mais elles étaient alignées, et les rues conservaient un air de propreté. Seulement toutes leurs portes étaient fermées, et, au travers de quelques fenêtres, on pouvait distinguer dans l'intérieur les solives du toit et celles des différens étages qui tombaient les uns sur les autres, les ruines accumulées, et la désolation qui succédait aux anciennes habitudes domestiques.

Eudoxe enseigna à ses deux compagnes à distinguer les constructions romaines de celles des Celtes, celles qui appartenaient au culte des druides, et celles qui étaient destinées aux usages politiques ou militaires. Il raconta quelles cérémonies religieuses appelaient chaque année les pontifes des Carnutes à Hésodunum; quels évènemens importans dans l'histoire de la Gaule se liaient au souvenir de cette forteresse : mais toute cette savante dissertation ne s'est pas mieux conservée jusqu'à nous que les ruines qui en faisaient le sujet, et le nom même d'Hésodunum ne se trouve plus dans aucune histoire ou sur aucune carte.

Julia n'avait accordé qu'une attention distraite à tout cet étalage d'érudition : elle n'avait cherché au milieu des ruines que le chemin qui menait plus directement à la plus haute tour; elle était montée jusqu'à la plate-forme construite à son sommet; elle s'y était assise à l'ombre d'un figuier sauvage qui sortait de la muraille; et là, s'étant fait montrer la route de Chartres, elle n'en détournait plus ses yeux, tandis que Sylvia et Eudoxe cherchaient tour à tour à attirer son attention, tantôt sur le cours majestueux de la Loire, que l'œil pouvait suivre à une grande distance, tantôt sur les montagnes bleuâtres qui bordaient l'horizon, tantôt sur l'effet pittoresque des ruines plus rapprochées d'eux, et sur le travail de la nature qui, par sa seule force végétative, détruisait le travail de l'homme. Enfin ce qu'elle attendait avec tant d'impatience, ce que ses regards cherchaient avec tant d'avidité parut dans le lointain; elle distingua sur la route de Chartres, trois cavaliers qui s'approchaient au galop. Bientôt elle crut les reconnaître pour Dumnorix, Dioclès et Félix. Le reste de la suite du dernier avait pris la route de Noviliacum. Lorsque Eudoxe les reconnut à son tour, il attacha un voile blanc à un bâton, et le

faisant voltiger en l'air comme un drapeau, il attira l'attention des cavaliers, et leur indiqua ainsi l'endroit où leurs amis les attendaient. En peu de temps Félix arrive à la porte de la citadelle; il monte, il se trouve sur l'esplanade, auprès de sa mère et de son amie.

Julia s'était levée avec précipitation, elle avait tendu la main à Félix avec un regard rayonnant de joie. Félix était tombé à ses pieds; il avait couvert avec transport cette main de baisers; mais Julia s'était à l'instant jetée entre les bras de Sylvia, et cachant sa tête dans le sein de son amie, sa douleur avait éclaté par des sanglots.

Félix n'avait point abandonné sa main; il ne pouvait se méprendre sur la cause ni de cette joie, ni de cette douleur. Julia l'aimait, elle n'avait pas cherché un instant à le dissimuler; elle n'avait pas employé avec lui un seul des artifices de la coquetterie, une seule des réserves de la pruderie, pour lui cacher le secret de son cœur. Elle l'aimait, son retour lui avait causé un transport de joie, mais le sentiment qu'elle allait le perdre, le sentiment que cette entrevue était la dernière, avait bientôt fait succéder la plus extrême douleur à un premier mouvement d'allégresse.

Dès qu'elle commença à étouffer ses sanglots, Sylvia la replaça doucement sur son siége, prit le bras d'Eudoxe et s'éloigna avec lui; tandis que celui-ci, frappé de ce qu'il venait de voir, cherchait à établir par des citations classiques, que la joie peut quelquefois éclater par des pleurs et la douleur par des éclats de rire; en sorte que, d'après l'autorité des plus grands poètes et de leurs meilleurs commentateurs, on pouvait rester en suspens sur le sentiment qui s'était en même temps manifesté dans Julia, par les signes du plaisir et par ceux de la peine.

Félix, en couvrant de ses baisers cette main qu'elle ne retirait point, répondait aux pensées qu'elle avait dans le cœur, et qu'elle n'avait point exprimées. Il lui disait qu'il l'aimait avec passion, qu'il l'aimait comme il n'avait jamais aimé, comme il n'aimerait jamais aucune autre; qu'il ne pouvait avoir le bonheur que par elle, d'espoir qu'en elle. Que, réuni de nouveau à elle, il ne concevait plus quelle force pourrait l'en séparer, qu'elle crainte pourrait le faire renoncer à un bonheur qui ne dépendait plus que d'eux. « Nous » sommes libres encore tous les deux, » lui disait-il, « pourquoi nous » soumettrions-nous à une volonté étrangère? pourquoi renon- » cerais-je pour moi-même à toute félicité, à tout espoir dans la vie,

» lorsque le sacrifice de moi-même ne servirait qu'à rendre votre » sort plus cruel? pourquoi vous abandonnerais-je à un barbare, » incapable de vous apprécier, incapable de vous aimer; et qui, s'il » ne vous sacrifie pas lui-même un jour à sa brutale jalousie ou à son » inconstance, vous fera partager du moins toutes les chances qui » menacent sa propre vie, sans cesse exposée aux poignards des » assassins et à la hache des bourreaux?

Julia releva ses yeux et les fixa sur lui avec un mélange inexprimable de tendresse et de douleur. « Oui, je vous aime, » lui dit-elle, « je vous aime comme vous m'aimez; mais tout espoir n'en est pas » moins desséché dans mon cœur. Ce jour où je vous revois est le » dernier jour de bonheur que je puisse espérer dans ma vie; il faut » ensuite me soumettre à ma destinée; elle est plus forte que moi; » elle est réglée par une volonté qui se joue de celle des hommes, » et qui dispose de ma vie par des moyens surnaturels. Je ne puis pas » plus comprendre mon sort que les voies par lesquelles j'en suis » averti; mais autour de moi et devant moi je ne vois que terreur, » excepté en vous seul. L'enfer a parlé à mon père par la bouche de » Lamia, pour m'unir à Clovis; le ciel par un de ses saints, m'a » ordonné à moi-même, de me préparer à l'horrible prison du monastère : dites-le vous-même, Félix, reste-t-il pour moi une seule » espérance? »

— « Oui, » répondit-il, « il reste de l'espérance; il reste de la » certitude, si vous vous confiez à nos propres ressources, à notre » propre courage, au lieu d'écouter des oracles dont les contradictions » mêmes nous montrent combien ils sont trompeurs. Clovis n'est » encore le maître que dans une bien petite partie de la Gaule; il ne » commande point ici, et nous pouvons encore nous soustraire à ses » violences. Nous pouvons demander un asile au roi des Visigoths, » au roi des Bourguignons, sans quitter notre ancienne patrie. Nous » pouvons passer en Italie, où le sage et vertueux Théodoric, avoué » par l'empereur d'Orient, est sur le point de se trouver maître de la » personne d'Odoacre, qu'il tient assiégé, et de rendre au sénat de » Rome son autorité antique, sous la protection des Ostrogoths. » Nous pouvons trouver la sûreté et la liberté dans les lagunes de la » Vénitie, où les lois de Rome sont encore reconnues, en même » temps que toute autorité arbitraire y est abolie. Nous pouvons » enfin aller demander protection à l'empereur à Constantinople; il

» accueillit mon père, il l'honora de sa confiance, il ne nous repous-
» sera pas. Les biens que nous abandonnons ici ne font pas toute ma
» fortune, et dans une condition plus étroite, nous pourrons vivre
» encore loin de la Gaule, sans connaître la pauvreté. »

— « Ah! ce n'est pas la pauvreté, » répondit Julia, « ce
» n'est pas la douleur que je crains avec vous. Mais s'agit-il de nous
» seuls? la résolution que nous allons prendre ne décidera-t-elle
» pas du sort de ce que nous avons de plus cher? Écoutez-moi, Félix,
» j'en appelle à votre probité, à votre honneur. Répondez-moi avec
» franchise. Vous avez vu à Soissons et mon père et Clovis, vous
» savez sur quel pied ils sont ensemble, vous pouvez juger du ca-
» ractère du dernier. Affirmez-vous que Julius Sévérus ne court
» aucun danger, ni pour sa vie, ni pour sa liberté, si Clovis apprend
» que je me suis soustraite à ses volontés en vous donnant ma main? »

Félix garda quelques momens le silence; il hésita, et répondit enfin : « J'enverrai un esclave fidèle avertir secrètement Julius
» Sévérus de notre fuite, pour qu'il puisse à temps se mettre en
» sûreté. »

— « Lorsque nous réglons notre sort d'après nos propres passions,
» avons-nous le droit de disposer aussi de la destinée d'un autre?
» Puis-je priver mon père de toute sa fortune? Il est aujourd'hui le
» confident, le ministre d'un puissant prince; puis-je, pour satis-
» faire mes propres désirs, faire de lui un fugitif et un proscrit? »

Félix baissa les yeux et garda le silence.

« Quel sera le sort de votre mère, si nous abandonnons ce pays?
» L'entraînerez-vous dans notre exil, loin de ses propriétés, de ses
» habitudes, de tous les objets de ses affections? La quitterez-vous
» dans sa vieillesse? la priverez-vous de son fils, en qui elle avait
» concentré toutes ses espérance de bonheur? »

Félix continuait à garder le silence.

« N'avez-vous aucun devoir à remplir envers toute cette popula-
» tion qui vit sur vos vastes propriétés, envers sept cents familles dont
» vous êtes aujourd'hui l'unique protecteur, presque l'unique ma-
» gistrat? Elles jouissent de l'existence, elles prospèrent, elles mul-
» tiplient aujourd'hui. Mais quoiqu'elles ne puissent avoir aucune
» part à vos délibérations, aucune influence sur vos conseils, on les
» rendra responsables de la résolution que vous allez prendre. Si, au
» moment où vous venez de traiter avec Clovis, vous l'offensez mor-

» tellement, ses Francs, n'en doutez pas, porteront le fer et le feu » de la Loire au Cher, dans tout votre patrimoine, et des centaines » de mères pleureront sur leurs enfans égorgés, parce que nous » n'aurons pas su vaincre notre propre cœur. »

Félix ne put y résister davantage ; sa respiration était étouffée, ses yeux se remplissaient de larmes : il éclata enfin, et Julia qui, en parlant, avait tenu ses regards toujours fixés sur la terre, l'entendit qui ne répondait à ses paroles que par de profonds gémissements. Elle releva alors ses yeux sur lui, et voyant les larmes qui roulaient sur ses joues, ella laissa tomber sa tête sur son épaule, et, tandis qu'il la serrait contre son sein, passa un bras autour de son épaule, le serra sur son sein, et s'écria : « Ah, Félix ! je t'aime, je t'aimerai tou» jours ! »

CHAPITRE XIV.

SÉPARATION.

« Vous le voyez, un gouffre est sa demeure, la douleur son partage...
» Ah ! si vous n'avez pas dépouillé les sentimens de mère.... arra» chez votre enfant à ces abîmes ! » [1].

Cet aveu si tendre arraché par le sentiment d'une douleur commune, ce premier baiser donné volontairement quand l'ame était au désespoir, ne changeait point la situation des deux amans, ni leur

[1] Tali quæ nunc, ut cernis, hiatu
Suppliciis inclusa terror. . . . . .
Quod si non omnem pepulisti pectore matrem
. . . . His oro miseram defende cavernis
Inque superna refer.
CLAUDIANI, DE RUPTU PROSERPINÆ, lib. III, p. 70.

perspective de l'avenir. Sylvia s'était rapprochée d'eux, en même temps qu'elle avait envoyé Eudoxe avec quelque message auprès des bateliers. Elle essaya à son tour ou de relever leurs espérances, ou de leur donner quelque consolation. Félix et Julia avaient ouvert sans réserve leur cœur devant elle ; il ne restait pas une arrière-pensée , pas un sentiment, pas une crainte qui ne fût également connue de tous trois, par un vœu particulier formé par l'un, qui ne fût partagé par les deux autres.

Sylvia , revenant sur les divers projets de son fils , et de celle qu'elle aimait à nommer sa fille, essayait de donner à leur discussion une forme plus calme, d'écarter toute exagération de leurs craintes, aussi bien que de leurs espérances, de les tenir également en garde contre la disposition à s'imposer des devoirs trop austères, et contre la tentation de secouer ceux qu'ils devaient réellement respecter. Mais plus ils étudiaient leur situation, et plus ils trouvaient d'entraves, plus ils s'apercevaient que les calamités de la patrie donnaient un nouveau degré d'amertume aux calamités personnelles.

Un mariage immédiat de Félix avec Julia , et une fuite ensemble , pour se dérober à l'autorité de Julius Sévérus et à la vengeance de Clovis , parurent bientôt à tous trois également contraires et à leurs devoirs et à leur prudence. Mais ne restait-il aucun moyen de gagner du temps ? et ne pouvait-on pas se flatter, qu'en multipliant les obstacles indirects à cette union redoutée , on serait secondé par des évènemens imprévus , par l'inconstance de Clovis lui-même, ou par la réussite de quelqu'une des factions qui lui destinaient une autre épouse ?

Sylvia proposait à Julia de se retirer pour quelque temps dans un couvent ; d'alléguer un vœu , un pèlerinage , un de ces motifs nombreux de dévotion , auxquels on faisait alors céder tout autre chose ; qui servaient chaque jour à couvrir des vues plus mondaines , et que les plus puissans étaient cependant contraints de respecter, par l'autorité du corps entier de l'Église. Julia ne songeait point sans effroi à cet habit de pénitence qui lui avait été présenté dans sa vision , et qui lui semblait devoir annoncer pour elle un engagement éternel. Mais elle avait une autre raison de n'accorder à cet expédient que peu de confiance. Ni Sévérus, ni Clovis n'étaient chrétiens, et il était peu probable qu'ils respectassent, dans une religion étrangère , un engagement si contraire à leurs vues. Ils la feraient peut-être

enlever dans le couvent qu'elle aurait choisi pour asile, et le scandale se joindrait au danger.

Il pouvait être plus facile de feindre une maladie, un accident, qui la retînt pour un peu de temps encore à Noviliacum ; et Julia, en contemplant les ruines dont elle était entourée, les invoquait en quelque sorte, pour qu'elles tombassent sur elle. Avec quelle joie elle aurait acheté, au prix d'un accident, même grave, la certitude de passer un mois encore sous le même toit que Félix! Avec quel œil d'envie, en se promenant sur le bord de la plate-forme, elle contemplait la profondeur au-dessous d'elle! et avec quelle intrépidité elle choisissait toujours le passage le plus dangereux, dans l'espérance secrète que le pied lui manquerait, et qu'elle pourrait alors, en conscience et sans artifice, se dispenser d'exécuter les ordres de son père!

Ce fut cependant au projet de feindre une indisposition, et de gagner ainsi du moins quelques jours, que les deux amans s'arrêtèrent. Dans cet intervalle, ils se flattaient que quelque chose de nouveau pourrait survenir; ils comptaient sur le hasard, sur toutes les chances de l'avenir; ils s'en fiaient à ce sentiment de vague espérance qu'ils trouvaient au fond de leur cœur, et qu'ils devaient à l'amour, à la jeunesse, et surtout au bonheur de se revoir, après une absence qu'ils appelaient longue.

On avait apporté de Noviliacum des viandes froides et du vin ; Eudoxe prit soin d'ordonner le repas, et de le faire servir sur la plate-forme où ils s'étaient d'abord rencontrés, et d'où ils dominaient la vue la plus étendue. Julia ne se refusait plus alors à admirer la beauté du paysage, à chercher de l'œil les points les plus distans qu'on lui indiquait, à prêter l'oreille aux dissertations ou aux anecdotes d'Eudoxe : tout ce qu'elle voyait, Félix le voyait aussi; tout ce qui excitait en elle quelque sensation, en excitait dans le cœur de Félix une correspondante. Celui-ci fut questionné sur tout ce qu'il avait vu, sur tout ce qu'il avait accompli à Soissons; sa mère et son amie, à leur tour, firent l'histoire de leur solitude; de leur course sur les bords du Cher; de leurs terreurs au château de Rutilianus, et Julia raconta la singulière vision qu'elle y avait eue. Comme elle parlait, Félix semblait dévorer ses moindres paroles; il était jaloux du souffle du vent, du bourdonnement d'un insecte, du plus léger bruit qui lui faisait perdre non un mot, mais quelqu'une des douces inflexions de sa voix.

Une heureuse confiance, une espérance dont ils ne pouvaient eux-mêmes s'expliquer les motifs, étaient nées de nouveau, dans le cœur de l'un et de l'autre. Ce jour, devant lequel ils ne voyaient aucun avenir, s'était écoulé pour eux comme un jour heureux, et quoiqu'ils n'eussent point réussi à arrêter entre eux un seul projet vraiment raisonnable, ils ne pouvaient croire qu'une jouissance si vive, ne garantît pas à elle-même sa propre durée. Le soleil, qui s'approchait de son coucher, les avertit cependant qu'il fallait songer au retour. Les nautonniers les appelaient au bateau, tandis que Dioclès tenait prêt le cheval de Félix, qui devait retourner par terre, pour ne point exciter les soupçons de Sulpitia; car ils s'attendaient à la trouver arrivée à Noviliacum. Le moment était venu de dire adieu aux ruines d'Hésodunum, et ce fut avec le cœur serré que les deux amans descendirent de la plate-forme.

Du côté de la Loire, la citadelle communiquait avec la ville bâtie au-dessous, par une voûte souterraine, taillée dans le roc vif. C'était un ouvrage antérieur aux constructions romaines, et qui appartenait à l'ancienne forteresse celtique, dont les tours d'Auguste occupaient la place. Un vaste escalier descendait en spirale au centre de la grande tour, et il aboutissait à l'une des extrémités du souterrain; celui-ci, passant sous les ruines d'une partie de la ville, avait son autre ouverture à peu de distance au-dessus du port où les attendait leur bateau. C'est par cette voûte, monument remarquable de la puissance et de la persévérance des anciens Carnutes, que nos voyageurs comptaient regagner la rivière. Sylvia donnait le bras à Eudoxe, Julia marchait lentement derrière avec Félix. Tous deux avaient le sentiment secret que c'était peut-être leur dernier tête-à-tête, qu'ils seraient bientôt observés, surveillés avec défiance, et peut-être séparés pour toujours. Ils s'arrêtaient involontairement, il ne leur semblait jamais avoir dit tout ce qu'ils avaient à se dire; ils retenaient avec force ces derniers instans de bonheur qui allaient leur échapper. Sylvia, quoiqu'elle marchât lentement elle-même, avait déjà pris beaucoup d'avance sur eux. A plusieurs reprises elle s'était retournée pour les engager à se hâter. Arrivée à l'ouverture du souterrain, elle se retourna une dernière fois pour les appeler; quel fut son étonnement et son effroi de voir cette longue caverne fermée derrière elle!...

Elle courut avec Eudoxe vers l'obstacle qui interrompait sa vue; ce n'était point une porte, mais un énorme bloc de rocher, qui,

tournant sur un pivot, au moyen de ressorts invisibles ouvrait ou fermait la caverne, selon qu'il se présentait de côté ou de face, et s'emboîtait si exactement dans l'ouverture qui lui était destinée, qu'on ne le distinguait plus à l'œil de la masse inébranlable dont il semblait faire partie. Ce rocher pouvait être mû de l'intérieur avec tant de facilité, par ceux qui connaissaient ses secrets ressorts, que Sylvia n'avait pas même entendu le bruit qu'il avait fait en se fermant. Mais destiné dès le temps des Celtes à clore leur forteresse, il opposait à ceux qui voulaient le faire rentrer dans sa première place, une résistance insurmontable, en sorte que, dans les divers siéges qu'avait soutenus Hésodunum, l'effort des ennemis n'avait jamais pu l'enfoncer.

Sylvia et Eudoxe appelèrent de toute leur force pour avoir de Félix une explication de cet étrange accident, et savoir quel aide ils pouvaient lui donner; mais aucune voix, aucun son ne pouvaient percer l'épaisseur du rocher, ils ne purent distinguer aucune réponse. Cependant ils supposaient que Félix et Julia, voyant le souterrain fermé, retourneraient sur leurs pas, et qu'on les verrait bientôt paraître à la porte supérieure du château. Les bateliers qui étaient accourus aux cris de Sylvia, s'acheminèrent aussitôt vers cette porte pour les rencontrer : ils précipitaient leurs pas avec une inquiétude vague, tandis que Sylvia ne voulait point quitter la place d'où elle venait de voir disparaître ses enfans, et où elle se flattait toujours d'entendre leur voix et d'apprendre d'eux ce qu'elle avait à faire pour les aider.

Les bateliers avaient fait la plus grande diligence; cependant l'attente de leur retour paraissait à Sylvia d'une longueur mortelle; elle appuyait son oreille contre le rocher, puis elle s'avançait jusqu'à l'extrémité du quai, d'où elle pouvait voir la porte du château; mais pendant ce temps même elle laissait Eudoxe aux écoutes, afin que le moindre son, parti du fond de la caverne, ne pût, dans aucun instant, leur échapper.

Enfin les bateliers reparurent; ils parlaient d'une manière animée avec Dumnorix et Dioclès qui revenaient avec eux. La pâleur de ceux-ci et l'effroi empreint sur leurs figures, annoncèrent d'avance à Sylvia qu'aucune des craintes qu'elle avait pu concevoir n'était exagérée.

« La porte supérieure du souterrain est également fermée, » dit Dioclès, « Félix ni Julia n'ont point reparu. »

Il s'approcha en même temps du rocher, l'examina avec attention, prit en main une torche qu'un des bateliers venait d'allumer, et porta la lumière sur tous les points de jointure entre le rocher et la caverne, puis il la reposa en secouant la tête. « Il ne reste pas un joint, » dit-il, « où l'on puisse insérer un lévier ; on renverserait plutôt la mon-» tagne que d'ébranler seulement ce rocher. »

« Et la porte d'en haut ? » reprit Sylvia, avec une anxiété croissante.

— « C'est également un rocher qui la ferme par dedans. Ce n'est » pas la première fois que je vois les portes des druides. Au siége » d'Autun nous attaquâmes un parti qui s'était réfugié dans un sou-» terrain semblable ; les misérables n'avaient pas voulu ouvrir, ou » bien ils ne purent plus le faire quand ils le voulurent : ils aimèrent » mieux souffrir de la faim que de se rendre. Lorsqu'au bout de huit » jours nos mineurs entrèrent dans le souterrain, ils les trouvèrent » tous morts. »

— « Grand Dieu ! » s'écria Sylvia avec horreur, « les portes ont-» elles pu se fermer par accident ? »

— « Je ne le crois pas, du moins pas toutes deux à la fois. »

— « Qui donc a pu les fermer ? »

— « Quelqu'un qui vous guettait sans doute dans les chambres » de garde, qui doivent être creusées dans le roc, au-dessus de ces » fatales portes. »

On chercha alors quelque trace de ces embuches supposées ; on interrogea toute la suite des voyageurs : huit bateliers, quatre ou cinq domestiques. Dioclès, Dumnorix, avaient passé la journée presque entière dans les ruines d'Hésodunum. Aucun d'eux n'y avait découvert un être vivant, aucun d'eux n'y avait vu seulement les vestiges récens d'un homme.

Mais Dumnorix avait autrefois conduit ses troupeaux dans le voisinage de ces ruines ; il s'était plus d'une fois retiré dans les souterrains, pour s'y reposer pendant la chaleur du jour. Il se souvenait distinctement, disait-il, que ces souterrains ne consistaient pas dans une seule avenue toute droite ; que celles qu'ils avaient parcourues avaient plusieurs embranchemens et qu'ils formaient comme une sorte de labyrinthe dans ces catacombes. Il affirmait de plus qu'il les avait vus tour à tour ouverts ou fermés, et que dans la place même où un jour on ne trouvait qu'un rocher solide, on rencontrait le lende-

main une ouverture qui conduisait à de longues distances, et quelquefois jusqu'au bord de la Loire.

« Ces souterrains, » dit-il, « sont le seul temple qui demeure con-
» sacré à nos anciennes divinités, et depuis que les lois romaines ne
» permettent plus aux druides de faire la garde autour des cavernes
» d'Hésus et de Taranès, les dieux sans doute ouvrent et ferment eux-
» mêmes les portes, selon leur bon plaisir. »

— « Ou plutôt, » reprit Dioclès, « ce sont quelques hommes qui
» savent profiter de la crainte que le nom des druides inspire encore. »

— « Au nom du ciel, » dit Sylvia, « entre les mains de quels hom-
» mes mon fils a-t-il pu tomber? »

— « Ces cavernes sont probablement le refuge ou de bagaudes,
» ou d'esclaves fugitifs, » répondit Dioclès.

— « Que peuvent-ils demander à mon fils? »

— « Ou vengeance, ou rançon. »

Le premier terme de cette alternative était le plus effrayant, et l'on questionna aussitôt les bateliers, et ceux qui avaient accompagné Sylvia, pour savoir s'il manquait un seul des esclaves aux divers établissemens d'Interamnes, s'il y en avait aucun qui eût témoigné du ressentiment contre Félix, ou qu'on pût soupçonner d'une vengeance atroce. Toutes leurs réponses étaient tranquillisantes, tous s'accordaient à élever aux cieux l'humanité de leur maître, et à protester de leur dévouement pour lui. Ces déclarations, qui paraissaient sincères, écartèrent du moins du cœur de Sylvia les deux plus effroyables, parmi les suppositions qui l'assiégeaient : celles que les portes se fussent refermées d'elles-mêmes, et que les deux amans fussent exposés à périr de faim et de misère dans ces souterrains, et celle qu'ils fussent tombées entre les mains d'ennemis acharnés, qui, peut-être à l'heure même, se baignaient dans leur sang. S'ils avaient été arrêtés par des brigands, on devait croire que ceux-ci voudraient mettre un haut prix à leur rançon, et pour cette raison même, qu'ils épargneraient leur vie, et qu'ils prendraient soin d'eux.

Sylvia dispersa de nouveau ses bateliers et ses esclaves, en leur ordonnant de parcourir toutes les ruines, de chercher partout, ou une autre issue de la caverne ou quelque soupirail, comme il devait y en avoir sans doute pour faire parvenir l'air et le jour au fond du souterrain. Elle leur recommanda, s'ils avaient le bonheur de rencontrer un des bagaudes qu'elle soupçonnait de cet enlèvement, de

n'user envers lui d'aucune violence, de n'employer aucune menace; mais de se hâter de lui dire que Sylvia était prête à payer à sa troupe la rançon de son fils, et à renoncer à toute recherche contre eux; qu'il était donc de leur avantage comme du sien que les captifs lui fussent immédiatement rendus. Les messagers de Sylvia devaient faire retentir ces promesses dans les souterrains, s'ils découvraient seulement quelque ouverture qui parût communiquer avec les catacombes.

Sylvia et Eudoxe demeurèrent seuls de nouveau à l'entrée de la caverne. Sylvia assise sur un bloc de pierre, la tête appuyée sur ses genoux, gardait un morne silence; quelquefois elle relevait ses yeux devenus hagards, et les portait tour à tour sur la caverne, sur le bateau, sur la Loire; puis elle rabaissait sa tête avec violence en poussant des cris de douleur; quelquefois on voyait tout son corps trembler, et un moment après la sueur roulait à grosses gouttes sur son front; mais jamais elle ne répondait un seul mot à Eudoxe, qui tantôt s'efforçait de la consoler, ou de relever ses espérances; tantôt voulait lui persuader de s'éloigner d'un lieu si dangereux. « Les bagaudes, » lui disait-il, « ne pourraient-ils pas s'apercevoir que nous » sommes seuls, ne pourraient-ils pas se jeter alors sur nous, et » nous enlever aussi; et alors qui pourrait nous retirer de leurs » mains; qui resterait pour payer la rançon de votre fils? »

Après une longue recherche, Dumnorix rapporte qu'il croyait avoir découvert deux autres portes de la caverne; mais elles étaient également fermées, et même, d'après les ronces qui embarrassaient le passage, il n'y avait pas lieu de croire que de long-temps elles eussent été ouvertes. Les autres avaient trouvé plusieurs soupiraux qui communiquaient avec l'intérieur de la montagne, et qui sans doute donnaient quelque jour à ces sombres demeures, mais ils étaient faits de manière à ce qu'il fût impossible d'y passer. En vain ils avaient appelé et prêté l'oreille, il n'en était sorti aucun son.

Dioclès enfin avait découvert une ouverture, qui, d'après sa position, lui paraissait devoir répondre à la chambre de garde de la porte intérieure, ou au lieu d'où l'on avait fait mouvoir le rocher, pour couper la communication entre le souterrain et la grande tour. Il s'en était approché sans bruit, et il avait quelque temps prêté l'oreille. Il se croyait assuré d'y avoir entendu des voix humaines; il lui semblait même pouvoir répondre qu'elles parlaient latin, et non

aucune des langues barbares en usage aussi dans les Gaules. Mais lorsqu'il avait enfin appelé, lorsqu'il avait articulé distinctement les offres de Sylvia, un silence profond avait régné dans le souterrain, et jamais on n'avait voulu lui faire la moindre réponse.

Après l'avoir entendu, Sylvia se leva : « Faites venir, » dit-elle, » du camp des légionnaires tous les ouvriers qu'on pourra y rassem- » bler; qu'ils apportent avec eux tous les instrumens nécessaires » pour ouvrir une mine; que de là on envoie un exprès à Noviliacum, » afin d'en faire venir aussi tous les ouvriers dont on pourra disposer. » Pour moi, rien au monde ne me fera bouger d'ici; j'y passerai la » nuit; j'y passerai la journée de demain; je ne perdrai pas enfin ce » rocher de vue, jusqu'à ce que la pioche et le ciseau y aient ouvert » un passage, et que je puisse entrer dans ce souterrain. » Ayant ainsi parlé, elle se remit à la même place; elle couvrit sa tête de son voile, et, comme il ne fut plus possible de l'engager à dire un seul mot, Dioclès se chargea d'exécuter ses ordres et de faire partir des exprès, avec une lettre écrite sur les tablettes d'Eudoxe, pour le camp des légionnaires, et pour Noviliacum.

CHAPITRE XV.

RECHERCHES INFRUCTUEUSES.

« Ce lieu était si secret et si écarté, qu'aucun ermitage n'en égalait
» la solitude ; car, d'une part, il était entouré par la roche escarpée
» d'une montagne élevée, de l'autre, par la Loire, qui tournait au-
» tour de cette petite plaine. On n'y pouvait arriver que par un seul
» chemin étroit et difficile... La plupart des moines avaient leurs
» cellules dans les excavations de la pierre de cette montagne. »
SULPICE SÉVÈRE, VIE DE SAINT MARTIN, cap. 7. v. 574.

Sylvia n'avait plus dit une parole, elle n'avait plus fait un mouvement; son voile était baissé, et, soit qu'elle cherchât à calmer le trouble de ses esprits par la prière, ou qu'elle suivît au contraire, dans son imagination, toutes les effrayantes conjectures qui pouvaient expliquer l'évènement étrange auquel elle succombait, elle semblait avoir renoncé à toute communication avec les objets extérieurs.

Eudoxe aimait sincèrement et Sylvia et Félix, autant qu'il savait aimer un autre que lui-même : il était donc très-vivement affligé et très-effrayé ; mais la douleur pour autrui ne pouvait pas lui faire perdre de vue ses propres convenances, et tout en se désolant du danger que courait son patron, il sentait encore assez de regret de ce que la résolution qu'avait annoncée Sylvia le condamnerait pour cette nuit à se passer de souper et de lit ; car il voyait bien que c'était son devoir de veiller auprès d'elle. Il avait en effet pris place à côté d'elle, et tandis qu'elle restait immobile, voilée et sourde, autant qu'on en pouvait juger à tout ce qu'il essayait de lui dire, il lui récitait, sans se décourager, tous les plus beaux passages qu'il retrouvait dans sa mémoire, de Sénèque sur la consolation ; de Marc-Aurèle sur la force d'ame ; mais lorsque le jour commença à baisser,

et qu'il sentit un air humide circuler autour de ses oreilles, l'inquiétude sur lui-même, sur les douleurs de rhumatisme auxquelles il allait s'exposer, sur le froid de la nuit, la privation du sommeil, le malaise qu'il commençait à ressentir, lui fit oublier ses consolations classiques, et suspendre le développement de son éloquence. Il essaya vainement de persuader à Sylvia de choisir pour la nuit un autre domicile. Ne pouvant obtenir d'elle aucune réponse, il s'adressa à Dioclès, à Dumnorix, aux bateliers, aux esclaves, leur expliquant tout ce qu'il craignait pour elle, d'une nuit passée ainsi en plein air; mais Dioclès et Dumnorix, plongés eux-mêmes dans de tristes méditations, ne lui répondaient que par des monosyllabes, et Sylvia paraissait aussi inaccessible à cette attaque indirecte qu'elle l'avait été à ses précédens efforts pour la persuader.

Voyant enfin qu'il fallait se résigner à passer la nuit à la porte de la caverne, il se leva en soupirant, et commença à donner des ordres pour rendre leur campement plus tolérable. Le rocher qui fermait le souterrain était éloigné au moins de quinze pieds de son entrée, en sorte qu'ils se trouvaient à l'abri sous cette espèce de portique. Le bateau dans lequel ils étaient arrivés était amplement garni de coussins, de matelas, de tapis et de housses; Eudoxe les fit tous apporter, aussi bien que les selles de trois chevaux qu'on avait laissés paître librement dans les rues désertes de la ville. Après avoir enveloppé Sylvia, qui ne semblait pas même y faire attention, avec des tapis et des manteaux, il se prépara à lui-même une sorte de lit, où, la tête posée sur la selle d'un cheval, et le corps couvert par les voiles du bateau, il pouvait non seulement se préserver du froid et de l'humidité, mais espérer même d'échapper à la vue, si les bagaudes, faisant tout à coup une sortie, venaient à se jeter sur eux.

Une chose manquait cependant encore à cet établissement nocturne, personne ne songeait à souper. Heureusement il restait des provisions assez abondantes dans le bateau; Eudoxe les fit apporter aussi; il fit asseoir autour d'un grand feu, à l'entrée de la caverne, Dioclès, Dumnorix, les bateliers et les esclaves, et leur recommanda de ne pas s'écarter un moment; il les encouragea à manger et à boire, pour ne pas se trouver sans force s'ils étaient attaqués; et, sortant la tête et les bras du monceau de voiles, de manteaux et de tapis qui le couvrait, il porta le premier la main au plat, et il leur donna, en soupirant profondément, l'exemple de reprendre des forces.

La nuit était obscure ; on ne distinguait des vastes ruines d'Hésodunum que les tours élevées et quelques créneaux de murs qui se dessinaient dans l'horizon. Tout le reste était couvert d'épaisses ténèbres. Quelquefois l'orfraie faisait entendre son cri, ou plutôt son souffle tremblant, sur la tour où elle avait bâti son nid. De tous les sons qui parvenaient à nos voyageurs, c'était le seul qui appartînt à la vie ; mais le souffle du vent, le bruissement des feuilles et des branches d'arbres qu'il agitait, le murmure de la rivière frappaient inégalement les oreilles, et paraissaient quelquefois des voix plaintives qu'on supposait partir peut-être du fond de ces cavernes. Les bateliers qui parlaient auparavant à voix basse, et qui racontaient tour à tour des enlèvemens étranges exécutés par les bagaudes, des traits effroyables de vengeance d'esclaves fugitifs, ou des aventures plus terribles encore où les esprits infernaux, les dieux du paganisme, ceux des druides, ou les saints du nouveau culte jouaient le principal rôle, s'arrêtaient tout à coup ; ils écoutaient avec inquiétude ; ils tâchaient de suivre le son qu'ils venaient d'entendre, pour en découvrir l'origine, et lors même qu'ils l'avaient reconnu, ils ne reprenaient leur récit que sur un ton plus bas et avec une voix plus tremblante. Eudoxe, qui ne pouvait dormir, écoutait avec tremblement ces récits divers. Couché presque par terre, il avançait en rampant, sa tête, grotesquement enveloppée de linges, jusque dans le cercle que les bateliers formaient autour du feu ; mais au moindre bruit, il reculait rapidement, comme une tortue effrayée retire sa tête dans sa coquille, et il disparaissait sous le monceau de voiles et de coussins qui le dérobait à tous les yeux.

Dumnorix et Dioclès, l'un accoutumé à vivre toujours en plein air, à la suite de ses troupeaux ; l'autre, à travers des dangers plus réels, dans les armées, étaient beaucoup moins accessibles aux craintes qui n'avaient qu'eux-mêmes pour objet ; mais, en revanche, ils étaient bien plus douloureusement affectés de l'évènement qui les retenait à cette place. L'amour de Dioclès pour son maître, de Dumnorix pour sa maîtresse, était, dans l'un et dans l'autre le plus fort et le plus profond de leurs sentimens. Plus ils avaient d'expérience, plus ils concevaient la grandeur du danger ; et quoiqu'ils ne sussent où arrêter leurs conjectures, ils sentaient bien que rien que d'horrible ne pouvait expliquer un évènement aussi étrange.

Une bonne partie de la nuit s'était déjà écoulée, lorsque le bateau

ramena, du camp des légionnaires, une vingtaine d'ouvriers, soldats ou fils de soldats, avec des pioches, des marteaux, des ciseaux et d'autres instrumens propres à ouvrir une mine. Sylvia se ranime à leur approche; elle leur cède la place qu'elle avait jusqu'alors occupée, et où Dioclès les mit immédiatement à l'ouvrage; elle les encouragea par les plus touchantes prières et les plus brillantes promesses. Mais, dans ce passage étroit, il n'était pas possible de faire travailler plus de quatre ouvriers à la fois, et l'extrême dureté de la pierre, dont on ne pouvait enlever qu'avec peine de légers fragmens, laissait prévoir qu'il faudrait plusieurs jours peut-être avant qu'on pût s'ouvrir une entrée dans le souterrain.

Cependant, c'était quelque chose d'avoir commencé à travailler : les coups de marteau semblaient relever le courage de Sylvia; la vigueur de son caractère la soutenait, tant qu'elle voyait quelque chose à faire; elle était sortie de son immobilité et de son silence, et elle donnait des ordres avec sa présence d'esprit habituelle, pour que le travail commencé fût continué sans interruption par des brigades d'ouvriers qui se relèveraient la nuit comme le jour, et pour qu'elle-même et tous les siens pussent séjourner à Hésodunum, jusqu'à ce qu'il fût terminé. Eudoxe, qui avait aussi été obligé de céder sa place aux ouvriers, et qui, enveloppé dans plusieurs manteaux les uns sur les autres, était appuyé contre l'entrée de la caverne, se sentait aussi rassuré par l'arrivée de ces ouvriers, et il donnait à son tour ses conseils sur la manière d'établir, dans quelqu'une des maisons voisines, un gîte plus supportable, pour la journée et la nuit suivantes.

A la petite pointe du jour, un autre bateau qui descendait la Loire aborda au port d'Hésodunum, et le premier des passagers; qui s'élança sur le rivage, fut le comte Julius Sévérus. Inquiet des retards de Sulpitia, dont les habits n'étaient point encore achevés; des menées de ceux qui destinaient Clotilde à Clovis, et qui avaient réussi à exciter contre lui le ressentiment du roi des Francs, pour n'avoir pas fait paraître plus tôt sa fille. Redoutant la rencontre de Julia avec Félix, et trouvant dans une lettre de celle-ci, qu'il venait de recevoir, des expressions qui lui avaient donné le premier soupçon d'une inclination mutuelle, il était parti en hâte de Soissons pour venir la chercher lui-même, et il était arrivé à Noviliacum au milieu de la nuit. L'absence de Julia, celle de Félix, qu'il n'avait point devancé en route, et qui n'était point cependant arrivé chez lui,

excitaient déjà son inquiétude et son mécontentement. Il en concluait que les deux jeunes gens s'étaient rencontrés à Hésodunum, et dans ce cas même il ne pouvait comprendre qu'ils ne fussent pas de retour, lorsque l'arrivée de l'exprès envoyé par Sylvia, pour demander du secours, le plongea dans la plus cruelle désolation. Il ne pouvait comprendre l'évènement qui lui était raconté ; il ne savait si sa fille était tombée dans un gouffre, au milieu des ruines ; si elle s'était égarée dans leurs labyrinthes souterrains ; si elle avait été enlevée par des brigands : il voyait seulement que le danger était extrême, et aussitôt que les travailleurs que Sylvia avait fait demander à Noviliacum furent prêts, il partit avec eux.

L'explication entre Sévérus et Sylvia fut laconique ; l'un et l'autre, abîmé dans sa douleur, était avare de ses paroles. Mais aussitôt que le comte de Chartres eût compris l'évènement ; il voulut voir toutes les ouvertures du souterrain. Dumnorix lui servit de guide, et ils furent suivis par tous les ouvriers arrivés avec lui, qu'on ne pouvait mettre à l'ouvrage, faute d'espace. L'ouverture qui communiquait avec la grande tour, une autre qui donnait dans la campagne, étaient toujours fermées ; mais lorsque Dumnorix arriva à la quatrième qu'il avait découverte au-dessous d'Hésodunum, et tout près des bords de la Loire, il fut surpris de la trouver ouverte. En même temps, il remarqua, sur le sable de la rivière, et il fit remarquer au comte les traces de plusieurs pieds, et des coupures plus profondes faites au rivage telles qu'aurait pu les faire un bateau s'il avait été poussé à l'abordage.

Ces vestiges pouvaient donner lieu de croire que les ravisseurs s'étaient retirés avec leur proie ; mais ils pouvaient indiquer aussi que pendant la nuit il leur était arrivé un renfort, qu'une autre partie de leur bande était venue les rejoindre. Aussi Sévérus lui-même jugea-t-il nécessaire de n'entrer dans les souterrains qu'avec les plus grandes précautions, et comme on marcherait à une expédition militaire. Chacun, parmi les légionnaires surtout, sentait la nécessité de n'obéir qu'à un chef ; chacun reconnaissait la supériorité d'expérience, d'intelligence et de sang-froid de Dioclès : aussi son autorité fut-elle universellement reconnue par toute la troupe, qui, réunie, montait alors à près de cinquante personnes. Le sénateur Eudoxe et Sylvia promirent aussi de lui obéir ; il fallut cependant user de cette autorité pour empêcher celle-ci de s'avancer aussitôt dans la caverne.

Dioclès avait d'abord arrêté avec des coins le rocher destiné à servir de porte au souterrain; il avait ensuite étudié le mécanisme par lequel il s'ouvrait et se fermait. Il avait reconnu le passage étroit où l'on montait par des pierres en saillie, jusqu'à la petite excavation que d'avance, il avait nommée la chambre de garde; et il s'était assuré que par-dedans et avec de la lumière, il n'éprouverait aucune difficulté à ouvrir ou à fermer ces terribles portes druidiques, au pivot desquelles des leviers étaient attachés d'avance pour les faire tourner.

Après avoir laissé une garde à cette première porte, il poussa des reconnaissances dans l'intérieur des souterrains, s'arrêtant toutes les fois qu'il trouvait un embranchement, s'assurant de toutes les portes intérieures et y laissant une garde. Poussant ensuite sa reconnaissance jusqu'à l'extrémité de chaque avenue, et en ouvrant la porte, les catacombes parcourues d'un bout jusqu'à l'autre, parurent alors bien moins vastes, bien moins compliquées que l'imagination et la crainte ne les avaient faites. Des lits d'une roche très-dure étaient séparés par d'autres lits de marne, et c'était en général dans ceux-ci que les mineurs celtiques avaient poussé leurs excavations. Toute leur étendue se composait de cinq avenues basses et étroites, et de trois grandes salles. Dans l'une de celles-ci, Dioclès remarqua des bottes de paille sur lesquelles des hommes avaient récemment couché; on y voyait aussi les restes de leur repas, de leur feu, de leur lumière, mais aucun habitant. Les catacombes, après cinq heures de travail, étaient parcourues dans toute leur étendue; toutes leurs retraites avaient été visitées, toutes leurs issues étaient ouvertes; il ne restait plus de doute que Julia, Félix et leurs ravisseurs n'en fussent déjà sortis.

Sévérus, Sylvia, Eudoxe, Dioclès, Dumnorix et les plus intelligens parmi ceux qui les avaient secondés, après avoir terminé leurs recherches, formèrent une espèce de conseil de guerre, pour s'éclairer réciproquement sur leur résultat. Il semblait certain que les captifs avaient été emmenés pendant la nuit, dans le bateau dont on avait reconnu les traces sur le sable. Mais les ravisseurs n'avaient-ils fait que traverser la rivière, pour se cacher ensuite dans les bois qui couvraient son autre bord? Auraient-ils osé continuer leur navigation, et s'approcher de Tours, au risque d'être observés de l'une ou de l'autre rive, qui, dans le voisinage de cette ville, étaient un peu

plus peuplées? c'est ce dont on ne pourrait s'assurer que par des recherches minutieuses à toutes les places d'abordage, sur l'un et l'autre bord de la rivière. Tous se sentaient également fatigués de leurs propres conjectures, et de celles des soldats qui les avaient aidés dans leurs recherches. Leurs esprits ne pouvaient se reposer sur rien ; ils se perdaient dans un vague sans bornes ; mais quoiqu'ils se fussent assurés à présent que les objets de leurs affections étaient beaucoup plus éloignés d'eux qu'ils n'avaient pu le supposer d'abord, ils se sentaient soulagés cependant de les savoir sortis de ces tombeaux.

Un plus long séjour à Hésodunum ne les aurait point rapprochés du but de leurs recherches, et Sylvia, avec une douleur déchirante, consentit à remonter dans le bateau, pour reprendre, sans son fils et sa jeune amie, la route de Noviliacum. Avant de quitter le rivage, cependant, les meilleures dispositions furent prises pour continuer avec activité les recherches commencées. Un poste de légionnaires fut laissé à Hésodunum pour surprendre les ravisseurs, à supposer que quelqu'un d'entre eux revînt visiter le souterrain. Deux partis des mêmes soldats, sous les ordres de Dioclès, descendirent le long de l'une et l'autre rive de la Loire, observant minutieusement le sable de ses bords, et cherchant les traces d'un débarquement. Des messagers avaient été expédiés dans toutes les directions ; des informations avaient été demandées à tous les villages, et des récompenses offertes à quiconque fournirait quelque indice. Dumnorix était parti de son côté à la recherche des bergers du voisinage ; si un parti de bagaudes s'était avancé jusqu'à la Loire, il n'hésitait pas à répondre que ces bergers en auraient eu connaissance ; car ils devaient les rencontrer dans les bois, et le plus souvent, ils leur fournissaient des vivres. Après avoir pris toutes ces mesures, Julius Sévérus, Sylvia et Eudoxe s'embarquèrent pour Noviliacum, avec une profonde douleur sans doute, avec une inquiétude rongeante, mais qui ne pouvait cependant se comparer à l'agonie de désespoir où Sylvia avait été plongée, lorsqu'elle avait appris que toutes les issues du souterrain étaient fermées.

L'enlèvement d'un propriétaire, d'un voyageur, d'un magistrat, tantôt par une de ces bandes de barbares qui dévastaient toutes les parties de l'empire, tantôt par ces paysans soulevés et réfugiés dans les bois, qu'on nommait bagaudes, était alors un évènement si fréquent, que toutes terribles qu'en pussent être les conséquences

l'imagination s'y était accoutumée, et la douleur d'une grande catastrophe se proportionne plus encore à l'étonnement qu'au mal qu'elle cause. En même temps que l'esprit s'était familiarisé avec l'idée de ce malheur, il s'était aussi préparé aux ressources auxquelles on devait alors avoir recours. On savait qu'en général ces enlèvemens n'avaient d'autre but que de tirer des captifs une grosse rançon ; on savait que c'était l'intérêt des ravisseurs d'indiquer eux-mêmes comment on pourrait recouvrer les captifs, et où l'on pourrait déposer l'argent pour leur délivrance ; en sorte que Sévérus et Sylvia se flattèrent d'avoir avant la fin du jour des nouvelles de leurs enfans.

La journée se passa à voir rentrer l'un après l'autre à Noviliacum les messagers qu'on avait expédiés dans toutes les directions. Chacun rapportait des promesses de zèle et de vigilance de la part de ceux à qui il avait été envoyé ; mais chacun revenait sans avoir rien vu, sans avoir rien appris ; les bergers n'avaient eu connaissance de l'approche d'aucun parti de bagaudes, les légionnaires n'avaient découvert sur le sable aucune trace d'abordage, les riverains de la Loire n'avaient vu passer aucun bateau. La journée s'écoula à Noviliacum dans l'abattement et la tristesse. Sylvia, épuisée par l'excès de ses angoisses, avait été mise au lit, et un accès de fièvre accompagné de délire empêchait qu'elle ne pût voir personne. Julius Sévérus se promenait en silence dans les grandes salles du château, dévoré par ses craintes et ses regrets. Eudoxe exprimait tour à tour sa désolation sur le danger que courait son patron, et sur celui d'une nouvelle attaque de rhumatisme auquel il s'était exposé lui-même. Le prêtre Martin était sombre et silencieux, quelquefois seulement il jetait sur Julius Sévérus des regards d'indignation, et on l'entendait proférer à demi-voix des vœux pour que le châtiment de l'impie n'enveloppât pas aussi l'innocent.

Après que le dernier messager, celui dont on avait attendu plus impatiemment l'arrivée, et que Dioclès avait expédié, eut annoncé que toutes les recherches faites sur les bords de la Loire avaient été vaines, Julius Sévérus demanda un guide et des chevaux, et après s'être jeté quelques heures sur un lit où il ne put point trouver de sommeil, il partit avant le jour pour le délubre de Pan. Les Romains qui étaient demeurés attachés à l'ancienne mythologie, étaient devenus plus religieux par esprit d'opposition ; leurs philosophes avaient donné des explications mystiques aux fables grossières du paganisme,

qui, auparavant, révoltaient les esprits; des vérités éternelles paraissaient à demi voilées sous des allégories que leur antiquité rendait vénérables; plusieurs savans, l'ornement des écoles d'Athènes et d'Alexandrie, dont l'esprit semblait infatigable dans la recherche de la vérité, étaient encore non seulement païens, mais superstitieux dans le paganisme, parce qu'ils s'étaient fait un point d'honneur de l'être. De même l'empereur Julien, pour qui toute la famille de Julius Sévérus conservait une admiration mêlée de reconnaissance, à cause des bienfaits qu'elle en avait reçus, avait été bien plus ardent dans son zèle religieux que ne l'aurait été aucun des contemporains d'Auguste. Julius Sévérus croyait fermement que Lamia pourrait, par des moyens surnaturels, connaître où se trouvait maintenant Julia, et quel sort lui était réservé. D'ailleurs, il avait lieu de soupçonner aussi qu'elle serait en communication avec tous les bagaudes errans dans le pays, qu'elle recevait leurs offrandes, et qu'elle pourrait lui servir d'intermédiaire pour racheter sa fille de leurs mains.

Julius Sévérus ne se trompait pas entièrement dans cette dernière conjecture. Lamia avait en effet reçu les libations et les offrandes d'un parti nombreux de bagaudes, qui, plusieurs mois auparavant, avaient trouvé un refuge temporaire dans les ruines d'Hésodunum. C'étaient les mêmes dont la troupe avait commis depuis des déprédations dans le territoire d'Orléans : plusieurs d'entre eux, après avoir langui dans les prisons de cette ville, avaient péri ensuite aux fêtes qu'avait célébrées Numérianus; les autres, poursuivis de retraite en retraite, n'avaient pu se dérober aux bourreaux que par la protection des sanctuaires. Ils s'étaient mis en sûreté au tombeau de saint Martin, à l'ermitage de saint Eusithe, à la cathédrale de Bourges, et le zèle qu'ils avaient affecté pour une religion à laquelle ils étaient presque tous étrangers, leur avait gagné la confiance des moines. Lamia, qui les regardait comme des déserteurs de ses autels, était disposée à accuser également et eux-mêmes, et les prêtres qui leur donnaient asile.

Lamia reçut le sénateur romain avec une dignité qu'elle n'avait point osé affecter avec Félix Florentius. En se montrant sensible à sa douleur et à son anxiété, elle l'approuva d'avoir commencé par chercher à se rendre les dieux propices. Une loi rendue depuis près d'un siècle punissait de mort, comme coupable de lèse-majesté, quiconque offrait un sacrifice aux anciens dieux; mais cette loi, observée rigou-

reusement dans les villes, pouvait à peine être exécutée dans les campagnes, où aucune autorité civile n'était reconnue : le prêtre devait vivre de l'autel, et l'achat des victimes qui restaient ensuite au sacrificateur, fournissait à celui qui consultait l'oracle le moyen de témoigner sa reconnaissance aux ministres du dieu. Lamia ne perdit point cette occasion de faire couler sur les autels de Pan un sang dont ils n'avaient pas été arrosés depuis long-temps. Mais tandis qu'elle envoya son fils, avec l'argent de Sévérus, acheter une génisse blanche chez les bergers du voisinage, elle engagea le comte de Chartres à lui raconter avec détail, tout ce qu'il avait vu lui-même à Hésodunum, tout ce qu'il avait appris d'Eudoxe, non pas seulement sur cette dernière aventure, mais sur tout le séjour de Julia à Noviliacum ; sur les excursions précédentes qu'elle avait faites ; sur la vision qu'elle avait eue au château de Rutilianus, dont Lamia parut extrêmement frappée ; sur la contenance du prêtre Martin, soit à la première arrivée de Sévérus à Noviliacum, soit à son retour avec Sylvia depuis la catastrophe. Le comte de Chartres ne put s'empêcher d'être frappé de l'intelligence que manifestait Lamia par cette suite de questions, quoiqu'elle évitât d'exprimer elle-même aucune opinion, et de l'importance qu'elle semblait mettre à des circonstances qu'il avait crues peu dignes d'attention.

La victime, conduite par le fils de Lamia, arriva au délubre de Pan : le sacrifice fut accompli suivant les anciens rites ; les libations furent répandues, non pas seulement en l'honneur du dieu auquel le temple était consacré, mais en l'honneur de tous les dieux de l'Olympe. Les cornes, le poil et les entrailles de la victime furent brûlés sur l'autel, et Lamia descendant ensuite dans les souterrains dont elle avait interdit l'entrée à Félix, y prit place sur un trépied, qui reposait sur l'ouverture d'un gouffre d'où s'échappait par intervalle une mophette enivrante; elle y avait déjà passé quelques instans lorsqu'elle fit signe à son fils d'introduire Sévérus auprès d'elle.

Au moment où le comte de Chartres entra dans le souterrain, il lui parut voir la vieille prêtresse luttant avec le dieu qui la possédait déjà. Ses yeux étaient animés et presque farouches, ses cheveux blancs se dressaient sur sa tête ; elle haletait comme si elle ne pouvait respirer qu'avec effort, elle tordait ses bras et paraissait chancelante ; elle serait probablement tombée de son siége, si son fils n'était accouru pour la soutenir. « Digne imitateur de l'auguste Julien, » cria-t-elle à Sévérus en le voyant, « défie-toi des prêtres du nouveau dieu !

» défie-toi de ces dogues acharnés à nous poursuivre, qu'ils nomment
» moines. Ta fille est entre leurs mains; elle est cachée dans une de
» leurs effroyables prisons ; elle est au pouvoir de celui de tes enne-
» mis qui te hait et qui te craint le plus. Garde que pour la dérober
» à tes recherches il ne la cache dans le tombeau !... Assez, je n'en
» puis plus. » En effet, son fils la souleva du trépied, et la porta dans ses bras au grand air ; l'écume sortait de sa bouche ; ses yeux étaient fermés, et il se passa quelque temps avant qu'elle pût revenir à elle. Alors trop affaiblie pour donner plus aucune attention à d'autres qu'à elle-même, elle se fit mettre sur son lit, et Sévérus repartit pour Noviliacum.

Un nouveau cours avait été donné par cet oracle aux conjectures et aux soupçons de Julius Sévérus. La haine que Lamia ressentait contre les prêtres du nouveau culte pouvait, il est vrai, influer même à son insu sur ses oracles ; mais ces prêtres n'avaient-ils pas, à l'enlèvement de sa fille, un intérêt plus direct que les bagaudes? Ceux-ci ne songeaient qu'à fuir; les prêtres songeaient à régner. Les bagaudes avaient à peine un lieu où mettre en sûreté leur propre tête, les moines avaient, dans toutes les parties de la Gaule, des retraites impénétrables : ils étaient tous unis par un même intérêt, et les intrigues que Sévérus avait découvertes à Soissons, pour empêcher Clovis d'épouser sa fille, pouvaient se lier à l'enlèvement exécuté sur les bords de la Loire.

A son arrivée à Noviliacum, une lettre de l'évêque Volusianus à Sylvia qui lui fut communiquée, augmenta ses soupçons au lieu de les détruire. Elle était conçue en ces termes :

« Volusianus, serviteur des serviteurs de Dieu, à la pieuse matrone,
» Sylvia Numantia, salut :

» Nous avons appris, par votre messager, et nous avons pleuré avec
» des larmes de charité et de commisération, la douleur dans laquelle
» vous êtes plongée par la disparition de votre fils. Nous avons vu
» aussi que vous attribuez son enlèvement à des bagaudes ou autres
» brigands cachés dans les ruines profanes d'Hésodunum, dont Dieu
» a puni l'idolâtrie. Nous avons donné des ordres en conséquence,
» pour que, si des hommes de cette description paraissent dans notre
» sainte ville de Tours, ils soient arrêtés et interrogés, même à l'aide
» de la torture, pour savoir d'eux en quel lieu se trouve aujourd'hui
» l'illustre Félix Florentius. Que votre cœur reçoive donc consola-

» tion, et que vos espérances se raniment. Toutefois, souvenez-vous » qu'il est écrit : *Tu ne t'associeras point à l'impie!* L'idolâtre attire » la ruine et la désolation, non pas sur lui-même seulement, mais » sur la maison où il est entré. Nous adressons nos prières à Dieu, et » au glorieux confesseur saint Martin, pour que votre fils ne soit » point compris dans le jugement que le ciel a prononcé contre les » fauteurs de l'abomination des idoles; et de même que nous nous » souviendrons de vous et de lui dans nos prières, souvenez-vous des » luminaires qui brûlent nuit et jour devant le tombeau du saint con- » fesseur ; car l'aumône faite aux prêtres du Seigneur et de ses sanc- » tuaires efface une foule de péchés! »

CHAPITRE XVI.

LES CAPTIFS.

« Il parcourt ces cavernes sans issue, pour trouver un accès au monde » qu'éclaire le jour, mais aucune porte ne lui est ouverte ; des ro- » chers opposés l'arrêtent de toutes parts, et lui présentent une bar- » rière inébranlable » [1].

Nous avons laissé les deux amans comme ils traversaient ensemble les souterrains d'Hésodunum. Julia répétait à Félix, pour la dixième fois, mais toujours avec des expressions plus vives, avec un accent plus animé, que la gloire militaire de Clovis ne lui inspirait que de l'horreur, que sa puissance ne lui rappelait que l'oppression de sa patrie, que la figure de ce conquérant, dont on lui faisait un portrait

[1] . . . . . . Latebrosa vagis rimatur habenis
Devia, fraternum cupiens exire sub orbem.
Janua nulla patet. Prohibebant undique rupes
Oppositæ, duraque Deum compage tenebant.
CLAUDIANI, DE RAPTU PROSERPINÆ, lib. II, p. 44.

si avantageux, ne changerait rien à sa répugnance, lorsque tout à coup la lumière qui partait de l'ouverture du souterrain, et vers laquelle tous deux se dirigeaient, disparut à leurs yeux, et la faible lueur qu'ils laissaient derrière eux, et qui venait de l'escalier par lequel ils étaient descendus, disparut presque au même instant. Il ne restait plus dans la caverne un seul rayon de lumière, et les deux amans ne reconnaissaient plus même dans quel sens ils devaient diriger leurs pas.

Félix crut d'abord que les esclaves en jouant entre eux, et supposant leurs maîtres déjà sortis du souterrain, en avaient fermé les portes pour s'effrayer ou s'embarrasser les uns les autres. Il éleva la voix pour leur ordonner de rouvrir, et leur rappeler qu'il était présent; mais il n'obtint aucune réponse : il cria plus fort, et toujours inutilement. « Ces coquins-là » , dit-il, « ne nous entendent plus, il nous » faudra rouvrir la porte nous-mêmes, si nous ne sommes pas même » obligés d'attendre que ma mère, s'apercevant de notre absence, » nous fasse rouvrir. »

Julia n'était point sujette à de vaines terreurs ; jamais surtout elle ne s'était sentie moins disposée à s'alarmer, que lorsque Félix lui donnait le bras. Tous deux marchaient à tâtons, mais en riant dans cette obscurité profonde; ils suivaient les parois du rocher, dont les aspérités les faisaient dévier quelquefois de la ligne droite, et douter s'ils ne s'égaraient point. Ils arrivèrent enfin à l'extrémité de la caverne, où ils comptaient trouver une porte, mais quel fut leur étonnement de rencontrer en face d'eux, un rocher qui leur barrait le passage ! ils cherchaient vainement avec les mains un obstacle en bois, qu'ils pussent supposer mobile; ils ne trouvaient de tous côtés que la pierre qui s'élevait autour d'eux comme une muraille inébranlable.

—« Sans doute, » dit Félix, « au lieu de marcher toujours vers » la porte, nous serons entrés dans quelque enfoncement du rocher, » dans quelque galerie sans issue; il nous faut retourner sur nos pas. » Nous suivions la paroi à gauche, continuons à la suivre, et bientôt » un rayon de jour nous guidera. »

Ils retournèrent en effet sur leurs pas, appuyant toujours les mains sur le rocher, et s'efforçant d'estimer en même temps s'ils suivaient toujours une ligne droite. Félix continuait cependant à affirmer à Julia, qu'il ne pouvait y avoir pour eux aucun sujet de crainte; que sa mère en ne les voyant pas paraître, ne tarderait pas à leur faire

ouvrir le souterrain, à les y faire chercher avec des flambeaux s'ils s'étaient égarés. Mais intérieurement ils s'étonnaient qu'elle ne l'eût pas fait depuis long-temps. Il était agité sans avoir précisément conçu de crainte; il souffrait pour Julia, ses accens devenaient plus brefs, et sa voix plus précipitée. Julia, de son côté, devenait silencieuse; elle ne lui répondait plus que par des monosyllabes.

Ils avançaient cependant en se donnant toujours le bras, et appuyant toujours la main sur la paroi; mais ils avançaient en s'écartant de l'ouverture de la caverne vers laquelle ils étaient parvenus. Tout à coup Julia se sent saisie par le bras et secouée violemment pour l'arracher à Félix et l'entraîner; elle pousse un cri perçant : Félix, averti par ce cri et l'effort qu'elle fait pour se retenir à lui, s'élance du côté où il sent qu'on l'entraîne. Ses mains rencontrent un homme; il l'ébranle, le soulève dans ses bras, le renverse, et tombe avec lui. Son adversaire était vigoureux cependant, et ils se débattaient encore par terre, lorsqu'un nouveau cri de Julia lui fit connaître que d'autres ennemis s'étaient emparés d'elle, et s'efforçaient de l'enlever. « Qui que tu sois, » dit-il aussitôt à son adversaire en le serrant à la gorge : « Tu es mort si tu n'ordonnes pas à tes camarades de s'arrêter, et » de laisser cette femme en liberté. »

— « Pénitence, mon fils, pénitence, et soumission aux volontés » de Dieu, ou tu périras avec l'impie ! » dit l'inconnu au moment où Félix cessa de lui serrer la gorge.

— « Tu périras le premier, misérable hypocrite, » reprit Félix en le serrant plus fort, « ou tu te conformeras à mon ordre. »

— « Arrêtez, mes frères, » s'écria l'inconnu, et ceux qui tenaient Julia lui obéirent. « Mais, jeune homme, poursuivit-il, tu te pré» cipites toi-même à ta perte. Ta compagne est déjà irrévocablement » engagée dans les liens du péché; il n'y a plus de salut pour elle, » si elle ne fait pénitence dans la maison du Seigneur. Pour toi, tu » devais aujourd'hui même revoir joyeusement la lumière du jour. » Sache que tu t'es perdu toi-même en me maltraitant, moi indigne » prêtre du Dieu vivant. Tu as encouru ainsi l'excommunication » aussi, » ajouta-t-il, en élevant la voix avec une emphase particulière : « Il est bien juste que ce qui est lié dans le ciel, soit aussi lié » sur la terre. »

Ces mots adressés indirectement aux compagnons du prêtre, leur indiquaient sans doute ce qu'ils avaient à faire, car à peine les eut-il

prononcés que deux autres hommes qui s'étaient approchés sans bruit de Félix, le saisirent fortement par les bras, retirèrent le prêtre de dessous lui, et lui lièrent à lui-même les mains derrière le dos. Le prêtre, aussitôt qu'il se fut relevé, demanda de la lumière; un homme parut alors avec une torche à la main, sortant d'une excavation pratiquée au-dessus de la porte, et il en descendit par des degrés grossièrement taillés dans le roc. La torche qu'il portait, éclaira aux yeux de Félix et de Julia les étranges personnages entre les mains desquels ils se trouvaient.

Le prêtre qui avait été terrassé par Félix, et qui semblait donner des ordres à tous les autres, ne portait point sur sa physionomie ou la stupidité grossière, ou le fanatisme aveugle que Félix s'attendait à trouver dans l'agent d'un semblable attentat. Sa figure était noble, elle exprimait la ferveur avec quelque sévérité, mais non pas sans mélange de compassion. Il paraissait avoir cinquante ans; il portait une longue barbe, et le froc des pénitens sur ses épaules, mais sa tête n'était pas couverte du capuchon. Deux hommes, entièrement revêtus du même froc et la tête couverte, retenaient Julia; deux autres avaient saisi Félix par les bras. Outre ceux-là, et celui qui portait la torche, on en voyait arriver d'autres des extrémités du souterrain. Tous, à la réserve du premier, avaient le visage caché sous leur capuchon. Celui-ci garda quelques momens le silence, comme s'il avait voulu donner à ses captifs tout le temps de se reconnaître, de l'examiner lui-même, de juger en quelles mains ils étaient tombés, et de bien se convaincre que toute résistance était impossible. Il prit ensuite la parole :

« Vous avez eu le malheur de frapper un prêtre, Félix; mais vous
» ne le connaissiez pas; vous étiez surpris, vous ne songiez qu'à
» vous défendre: j'espère que cet horrible péché vous sera pardonné
» comme je vous le pardonne. Souvenez-vous seulement que vous
» êtes sous les liens de l'excommunication, et que votre première
» affaire doit être d'obtenir votre absolution. Le ciel vous a déjà
» puni lorsqu'il vous a donné l'avantage dans cette lutte; il aurait
» bien mieux valu pour vous de succomber. Vous auriez alors évité le
» pénible combat auquel vous êtes appelé dans ce moment; la fille
» de l'idolâtre aurait été ôtée d'auprès de vous, sans qu'on vous
» demandât de contracter des engagemens, qui, je le sais, répugnent
» à vos préjugés mondains. Votre violence ne l'a pas permis; désor-

» mais les ordres que j'ai reçus ne me laissent plus de choix : vous
» devez aussi bien qu'elle, être conduit dans un asile religieux jus-
» qu'à ce que vous vous soyez engagé, par des sermens solennels,
» à ne jamais révéler ce qu'elle est devenue. »

— « Malheur à celui, » s'écria Félix, qui pourrait prêter un si
» exécrable serment ! »

Le prêtre jeta sur lui un regard de compassion, mais ne lui répondit pas. « Vous, fille de Sévérus, » continua-t-il en se tournant vers Julia, « vous êtes tombée entre les mains des ministres de ce Dieu
» à qui vous fûtes rebelle, de ces ministres que vous vous prépariez à
» persécuter en relevant les autels du paganisme. Prenez courage
» cependant, ma fille; ces ministres sont plus indulgens que vous
» ne croyez : ils ouvriront vos yeux à la vérité, et ils appelleront
» votre ame aux jouissances éternelles. Le moment viendra où vous
» me remercierez de vous avoir dérobée à des grandeurs criminelles,
» et de vous avoir empêchée de ceindre une couronne que des mains
» sanglantes allaient mettre sur votre tête. »

— « Je ne sais, » répondit Julia, « qui peut vous donner le
» droit ou d'interroger ma conscience, ou d'attenter à ma liberté;
» mais, si j'en crois vos paroles, vous êtes dans une grande erreur
» sur mon compte. Je suis chrétienne aussi bien que vous. »

— « Vous, chrétienne ? » reprit le prêtre avec un ton de défiance,
« vos pareils ne se sont jamais crus obligés à confesser l'erreur,
» comme nos saints confessent la vérité. Nous n'avons que trop ap-
» pris à connaître ces idolâtres de cœur, qui sont chrétiens seule-
» ment des lèvres. Au reste, je désire vous épargner un mensonge
» profane. Ce n'est point à moi que vous devez ouvrir votre con-
» science. Je n'ai d'autre mission que celle de vous arrêter sur le
» bord du précipice où vous alliez tomber, et de vous remettre entre
» les mains d'un prélat plus digne et plus éclairé que moi. C'est lui
» qui prendra soin de votre ame. Aujourd'hui, je dois veiller seule-
» ment à ce que vous soyez conduite d'une manière décente et con-
» venable au couvent qui vous est destiné. Je regrette déjà que vous
» vous trouviez seule de femme au milieu des hommes. Il était impos-
» sible que cela fût autrement, mais je ferai du moins en sorte que
» cet état pénible ne se prolonge pas. Suivez-moi, et venez prendre
» quelque nourriture pour vous préparer aux fatigues du voyage. »

Félix et Julia n'avaient pas le choix d'accepter ou de refuser cette

invitation. Ils accompagnèrent leurs gardiens dans une des salles souterraines, où un grand feu était allumé, et où une table était frugalement servie de pain, de laitage, de fruits secs et de poisson salé. « Vous devez, désormais, vous être convaincus, » dit le prêtre aux captifs, « que toute résistance serait inutile. Voulez-vous vous » engager franchement à y renoncer? et je ferai remettre vos mains » en liberté? » Félix et Julia sentaient également qu'ils n'avaient point d'autre parti à prendre. Ils promirent de ne faire aucun effort pour se défendre, ou s'échapper, jusqu'à ce qu'ils fussent hors du souterrain, et le prêtre les fit délier l'un et l'autre.

Quelque ressentiment que dût exciter en eux la coupable violence avec laquelle on les avait privés de leur liberté, Félix et Julia ne pouvaient s'empêcher de remarquer, dans les manières de leur gardien, qu'il mêlait une compassion affectueuse avec la ferveur de son zèle, et qu'il conservait un sentiment consciencieux de son devoir, au moment même où il s'était cru obligé, par ses vœux d'obédience, de commettre envers eux un attentat outrageant. Tous deux sentirent que cet homme, qui avait ravi leur liberté et qui allait disposer d'eux, comme s'ils lui étaient légitimement soumis, n'étaient cependant pas leur ennemi : tous deux comprenaient qu'ils n'avaient à craindre de lui que la chose même qu'il leur avait annoncée; et au moment où ils venaient d'être faits prisonniers par lui, contre toutes les lois, ils prenaient confiance en lui. Ils voyaient bien qu'ils allaient se trouver condamnés à un certain temps de captivité dans un couvent, mais ils étaient persuadés qu'en se refusant eux-mêmes, avec fermeté, à contracter des vœux éternels, cette captivité aurait enfin un terme. Avec le sentiment du rang qu'ils occupaient dans la société, du pouvoir de leurs familles, il leur semblait impossible que l'oppression pour eux fût de longue durée; et, dans le moment présent, la violence qu'ils éprouvaient, les servait mieux, pour dérober Julia aux poursuites de Clovis, qu'aucun des expédiens auxquels ils avaient songé à recourir. Ils reprirent donc un certain degré de sérénité, et ils ne refusèrent point de participer au repas qui avait été préparé pour eux.

— « Vous assurez, mon père, » dit Julia au prêtre, « que vous » n'avez aucune animosité contre nous, et je veux vous croire. Je » ne regrette point la couronne que vous avez voulu écarter de ma » tête, et si la violence que nous venons d'éprouver m'épargne

» l'horreur de donner ma main à l'ennemi de ma patrie, je vous
» aurai peut-être de l'obligation pour un enlèvement que je laisse
» juger à votre conscience; mais s'il est vrai que vous n'êtes pas
» animé par la haine, vous n'userez contre nous d'aucune rigueur
» inutile à votre but. Où nous conduisez-vous? »

— « A Tours. »

— « Aux mains de qui serons-nous livrés? »

— « Vous, aux religieuses, Félix aux moines de Saint-Martin. »

— « Il n'y aura donc, » dit Félix, « aucun moyen de nous re-
» voir? »

— « Non, sans doute. »

— « Pourrons-nous du moins, » dit Julia, « rassurer nos fa-
» milles sur notre disparition? »

— « Impossible, ce serait les mettre sur vos traces. »

— « Je tremble, » dit Félix, « de l'angoisse qu'éprouve ma
» mère; sans doute elle nous cherche vainement partout. Si vous
» lui cachez ce que vous faites de nous, du moins indiquez-moi
» quelque moyen de la tranquilliser sur notre sort. »

— « Je n'en vois aucun. »

— « On pourrait lui remettre ou laisser pour elle un billet... »

— « Mes ordres sont précis de ne vous laisser communiquer avec
» personne au monde. Le sort de l'Église des Gaules tient peut-être
» à ce que la retraite de la fille de Sévérus ne soit soupçonnée par
» personne. Tranquilliser votre mère, c'est lui faire comprendre que
» vous n'êtes pas entre les mains des brigands; c'est donc l'aider à
» deviner que vous êtes dans les nôtres. »

— « Je vous rends responsable, » s'écria Félix en se levant, « de-
» vant ce Dieu que vous servez, de la vie de mes parens: mieux vau-
» drait leur plonger un poignard dans le cœur, que de les faire périr
» lentement de douleur et d'inquiétude. »

Le prêtre parut ému: il porta la main à son front; il sembla même qu'il essuyait une larme. Cependant reprenant avec effort toute la
» sévérité de son visage et de sa voix, il répondit: « J'accomplis mon
» devoir, je n'ai pas besoin de m'occuper des conséquences. »

Félix retomba sur son siége, confondu de ce mélange de compassion et d'inflexibilité qui ne lui laissait aucune espérance. « Quoi,
» ma malheureuse mère devra se figurer que nous avons péri dans
» ces souterrains! » dit-il avec l'accent du désespoir.

— « Non, à notre départ, » dit le prêtre, « nous laisserons ces » souterrains ouverts, et elle pourra s'assurer que vous n'y êtes plus. » D'ailleurs, » ajouta-t-il avec un accent plus profond de sensibilité qui ranima l'espérance de Félix, « ce que je n'ai pas le droit de » faire, mon supérieur le fera sans doute. Il ne voudra pas avoir à » rendre compte devant Dieu de la vie de votre mère. »

Après avoir dit ces mots, le prêtre se leva de table et fit quelques tours en se promenant dans la salle souterraine, avec l'apparence d'une vive agitation; il se mit ensuite à genoux, cherchant sans doute à se fortifier, par la prière, pour l'exécution de ce qu'il considérait comme son devoir.

Félix se retourna vers Julia, et entama avec elle une conversation à voix basse, que le prêtre ou aucun des assistans ne cherchèrent ni à entendre, ni à interrompre. Tous deux voyaient approcher avec douleur le moment où ils allaient être séparés; mais tous deux aussi se répétaient l'un à l'autre que l'épreuve actuelle ne pouvait être que momentanée, et qu'elle les dérobait peut-être à un malheur sans fin. Aussi cherchaient-ils à se prémunir contre les dangers auxquels ils pourraient être exposés séparément, et surtout contre les faux rapports qu'on pourrait tenter de leur faire l'un sur l'autre. Ils s'avertissaient de ne jamais croire l'un de l'autre, sur la foi de qui que ce fût, qu'ils eussent pris un engagement éternel par lequel ils renonceraient l'un à l'autre. Ils juraient que jamais ils ne prononceraient des vœux dans les deux couvens où on allait les enfermer, que jamais ils ne cesseraient de s'aimer, que jamais ils n'abandonneraient l'espoir de se réunir. Ils avaient appris qu'ils devaient renoncer à l'espérance de se voir tant qu'ils seraient entre les mains des religieux; mais il n'était pas sûr qu'on ne les laissât point correspondre ensemble, ou s'envoyer tout au moins des présens ou des messages symboliques, auxquels ils s'efforçaient d'attacher un sens par avance.

Le temps s'écoulait pour eux plus rapidement que pour la malheureuse Sylvia, et il y avait déjà plusieurs heures qu'ils étaient dans la caverne, lorsqu'un de leurs gardiens, qui depuis quelque temps s'était éloigné, s'approcha du prêtre, et lui dit quelques mots à voix basse. « Le moment est venu, » dit celui-ci à ses captifs, « partons, » Félix! il vaut mieux, pour vous comme pour moi, que je vous » rende la parole que vous m'avez donnée, et que vous ne cédiez » qu'à la force. Vous pourriez vous figurer, en sortant du souterrain,

» qu'un moment d'audace ou d'adresse suffirait pour recouvrer votre
» liberté. Je ne veux pas vous exposer à une tentation qui ne ferait
» qu'aggraver votre souffrance. Qu'on lie de nouveau les captifs! »
Et lorsqu'ils furent liés! « Qu'on couvre leur bouche d'un bandeau,
» qu'on les revête de l'habit de notre ordre; qu'on abaisse le capu-
» chon sur leurs yeux; et partons! »

Lorsque le froc fut présenté à Julia, elle éprouva un frémissement universel : c'était un froc tout semblable qui lui avait été présenté dans cette vision qui avait fait sur elle une impression si profonde. Ce songe prophétique semblait ainsi s'accomplir; elle revêtait l'habit de la pénitence; elle suivait ces hommes qui portaient les emblèmes de saint Martin de Tours; elle renonçait aux vaines pompes du monde. Mais, pouvait-elle savoir si ce renoncement suffisait pour accomplir l'ordre qu'elle avait reçu; si ces espérances folles, qu'on lui avait demandé d'étouffer, n'étaient pas celles mêmes qu'elle formait de son union avec Félix? Toute la confiance qui s'était ranimée dans son cœur; tout le contentement avec lequel elle avait vu s'élever un obstacle plus puissant que celui qu'elle pouvait opposer elle-même aux volontés de son père, s'évanouirent en un instant. Des larmes commencèrent à rouler sur ses joues; mais sa bouche était fermée par un bandeau de toile; un capuchon était abaissé sur son visage, elle ne pouvait ni être vue, ni se faire entendre; et quoiqu'elle fût à côté de Félix, toute communication entre eux avait cessé. Deux hommes avaient pris ses deux bras, et la conduisaient en silence; deux autres conduisaient de même Félix. L'homme qui portait une torche, dont la lueur se distinguait au travers de leurs capuchons, marchait devant eux. Après avoir cheminé quelque temps dans ces souterrains, ils entendirent un bruit comme d'une porte tournante sur ses gonds; ils passèrent, et ils s'aperçurent qu'un vent frais frappait leurs habits. Ils étaient hors de ces cavernes. Tous deux en même temps s'efforcèrent de crier; mais quoique leur voix ne fût pas entièrement arrêtée par le bandeau qui couvrait leur bouche, leurs guides n'y donnèrent aucune attention. Ils les soulevèrent en même temps par les bras, puis les déposèrent l'un à côté de l'autre dans un bateau. Bientôt le bruit du courant et celui des rames leur apprirent qu'ils descendaient la Loire.

CHAPITRE XVII.

LE DÉMONIAQUE.

« Aussitôt les auteurs de ces crimes sont saisis par un esprit im-
» monde ; ils se déchirent et se mordent de leurs propres dents, en
» criant à haute voix : O SAINT MARTYR, POURQUOI NOUS TOURMENTES-
» TU AINSI ? » GREGOR. TURON. HIST. lib. III, cap. 12, p. 192.

La navigation dura plusieurs heures ; le vent était froid, l'air humide ; les deux amans avaient toujours les mains liées ; ils ne pouvaient ni se voir l'un l'autre, ni voir aucun autre objet. Le bandeau qu'on avait mis sur leur bouche pour les empêcher d'appeler au secours, lorsqu'ils passeraient auprès de quelque village ou de quelque bateau, ne leur avait point été ôté, cependant, les mouvemens de leur tête l'avaient un peu relâché, et comme ils n'en profitaient que pour parler ensemble, leurs gardiens ne l'avaient pas serré de nouveau.

Assis sur un même banc, et s'appuyant l'un contre l'autre, tandis que les mouvemens du bateau leur faisaient souvent perdre l'équilibre, les deux amans entamèrent entre eux une conversation à voix basse, qui ne fut point interrompue ; mais comme ils avaient lieu de croire qu'ils étaient observés, et peut-être entendus, ils ne se parlaient qu'avec une grande réserve. En effet, le prêtre qui les conduisait était assis derrière eux ; il les écoutait, et il jugeait, avec quelque étonnement, par leurs discours, que celle qu'on lui avait représentée comme l'épouse de Clovis, avait un autre attachement, et qu'elle redoutait plus son union avec le roi des Francs, que la captivité où elle était conduite ; que celle qu'on lui avait peinte comme n'ayant d'autre pensée et d'autre désir que de rétablir le culte des idoles, et de persécuter l'Église, parlait avec respect des prêtres, et

se mettait avec confiance sous la protection de cette religion même, au nom de laquelle on l'avait privée de sa liberté.

Dans leur captivité, les deux amans trouvaient encore quelque charme tant qu'ils pouvaient s'entendre, tant qu'ils étaient appuyés l'un contre l'autre. Dans l'attouchement le plus innocent, il semble qu'on ressent une communication des ames. Le froid, la fatigue, l'obligation de s'appuyer l'un l'autre, sur un siége étroit, où les oscillations du bateau leur faisait d'autant plus facilement perdre l'équilibre, qu'ils ne pouvaient s'aider de leurs mains, les forçaient à se presser l'un contre l'autre. Ils sentaient ainsi réciproquement les battemens de leur cœur, sans que la pruderie la plus scrupuleuse pût s'en faire un reproche. Ces battemens parlaient pour eux un langage plus expressif que n'aurait pu faire leur bouche. Il leur semblait s'être mieux entendus, parce qu'ils respiraient ensemble. ils étaient l'appui l'un de l'autre; ils étaient associés dans une même adversité; les circonstances avaient déjà formé pour eux ce lien indissoluble, vers lequel se dirigeaient leurs espérances. Jamais il ne s'étaient plus aimés, jamais un sentiment passionné n'avait fait un progrès plus rapide dans leurs deux cœurs.

Ils arrivèrent enfin à Tours comme le jour commençait à peine à poindre. Aucun mouvement ne se faisait encore apercevoir dans les rues. Les pesantes portes de Saint-Martin s'ouvrirent pour eux : ils les passèrent, et ce fut seulement alors qu'on souleva les capuchons qui couvraient leurs visages, qu'on remit leurs mains en liberté, et qu'on délia le bandeau placé sur leur bouche.

Félix et Julia se trouvaient dans une cour carrée, que de très-hauts édifices entouraient de trois côtés, tandis qu'elle était fermée du quatrième par une muraille qui s'élevait à la hauteur des plus hauts bâtimens. En face de cette muraille, on pouvait reconnaître, à leur construction, les murs latéraux de la cathédrale; des deux autres côtés, deux maisons carrées, qu'à leurs fenêtres étroites, leurs grilles et leurs épaisses murailles, on voyait être des couvens, faisaient face l'une à l'autre. L'une était le monastère des filles de Sainte-Marie de l'Écrin, le même qu'Ingeltrude, fille de Clotaire Ier, fit rebâtir et dota richement près d'un siècle plus tard; l'autre, où se trouvaient rassemblés des moines différens de règle, d'habit et de discipline, qui se relevaient pour chanter incessamment des spaumes dans la cathédrale, était le fameux couvent de Saint-Martin de Tours, le plus re-

nommé, le plus sévère dans ses observances, et le plus riche des Gaules.

Au moment où Félix et Julia recouvrèrent l'usage de leurs yeux ils mesurèrent de leurs regards ces hautes murailles que l'humidité avait noircies, ces étroites fenêtres par lesquelles il entrait si peu de jour dans les cellules des malheureux reclus, ces grilles, ces barreaux qui semblaient autant de précautions prises d'avance contre le repentir de ceux qui s'étaient volontairement condamnés à une captivité éternelle, et contre leurs efforts pour y échapper : ce silence, cette immobilité dans un lieu où tant d'êtres vivans étaient renfermés, ce gazon même et cette mousse qui couvraient le pavé de la cour, et qui indiquaient assez combien elle était rarement traversée; tous ces objets portèrent une profonde impression de tristesse dans le cœur de Julia et de Félix ; ils ramenèrent leurs regards l'un sur l'autre, pour chercher la confirmation des promesses de constance et d'amour qu'ils s'étaient faites la nuit précédente ; mais Félix vit des larmes briller dans les yeux de Julia, et il sentit que la force de la volonté pouvait être impuissante devant cette force de despotisme monacal, à laquelle tous deux se trouvaient soumis.

Le prêtre qui les avait conduits, après leur avoir donné quelques momens pour se reconnaître, leur dit : « Mes enfans, j'ai rempli
» envers vous un devoir sévère ; je vous ai fait peut-être beaucoup
» souffrir, tout en travaillant à votre bien éternel, non moins qu'à
» celui de l'Église : je ne m'en repens pas. Est-ce à moi, faible ver-
» misseau que je suis, à juger les ordres d'en haut? et mon arrogante
» raison peut-elle examiner encore ce qui a été arrêté par la sagesse
» divine, ou prononcé par ses organes sur la terre? Mais le vieil
» homme n'est pas tout à fait subjugué en moi, je puis sentir des
» regrets lors même que je n'ai point de remords, et j'aurais préféré
» que le saint archevêque m'eût épargné la tâche que je viens d'ac-
» complir. Comme je vous ai fait du mal par obéissance, je voudrais
» aussi pouvoir vous faire du bien par affection. S'il se présente une
» occasion où je puisse vous servir, souvenez-vous du père André.
» Si vous gardez quelque ressentiment contre moi, faites-en un sacri-
» fice à Dieu, non pas pour l'amour de moi, mais pour l'amour de
» vous-mêmes. Comptez enfin que je n'ai point oublié votre prière
» de tirer Sylvia Numantia de l'angoisse où elle se trouve. S'il y a un
» moyen de le faire, sans trahir le secret dont je suis dépositaire, je
» le ferai. »

Les deux captifs se regardèrent ; c'était peut-être la dernière fois que leurs yeux pouvaient se rencontrer : leurs cœurs étaient trop pleins de tendresse et de regrets, pour qu'il y restât de la place pour le ressentiment ou la haine : tous deux assurèrent le père André qu'ils lui pardonnaient, et qu'ils profiteraient au besoin de ses bonnes intentions à leur égard.

Le père André hésitait ; quelque chose pesait encore sur son cœur et cependant il semblait qu'un scrupule l'empêchait de l'exprimer. Enfin il leur dit : « Vous allez vivre parmi de saints hommes et de » saintes filles; vous ne trouverez sans doute chez eux que des exemples » de vertu, de sainteté et d'obéissance ; imitez-les, mais imitez aussi » leur silence. Le temps viendra sans doute où vous ouvrirez vos » cœurs volontairement à quelque saint homme, par une confession » générale, mais excepté dans cette occasion, puisque tout ce que » vous exprimerez sera rapporté à l'archevêque ; qu'il l'entende de » votre bouche, plutôt que par le rapport de vos confidens ; car dans » un couvent comme dans le monde, il est plus sûr de se confesser » que de se confier. » Le père André ayant donné ce dernier avertissement à ses captifs, frappe à la porte de ces deux monastères. « Un pénitent, une pénitente, » dit-il au portier, « par l'ordre du » très-saint évêque Volusianus. » Les deux amans se serrèrent la main, en se disant adieu ; ils entrèrent dans les deux couvens, et ils entendirent les pesantes portes et les verroux se refermer entre eux.

Le portier qui avait introduit Félix dans le couvent des hommes, le conduisit sans lui adresser la parole, dans une longue salle qui paraissait être le réfectoire des moines, et il l'y laissa seul. Félix, en le voyant se retirer, le rappela pour lui faire quelques questions ; mais le portier, après lui avoir dit qu'il devait attendre les ordres de l'abbé, ne daigna plus lui faire aucune réponse.

Au bout de deux heures seulement une vingtaine de moines entrèrent deux à deux dans la salle : leurs yeux étaient baissés, leurs mains jointes sur leur poitrine, et ils répétaient quelque prière. Félix s'approcha successivement de plusieurs d'entre eux pour leur demander ce qu'il devait faire lui-même ou ce qu'il devait attendre. Chacun le repoussa avec un geste d'impatience, indiquant qu'il ne voulait pas être interrompu. La prière étant finie cependant, le moine qui avait marché à la tête des autres, et qu'on nommait le primicier, daigna s'apercevoir de sa présence. « Êtes-vous Félix Florentius? » lui dit-il.

— « Lui-même. »

— « Asseyez-vous. »

En même temps tous les moines prirent place à la table, à la réserve d'un seul, qui, montant à une sorte de chaire, commença la lecture de l'Évangile. L'office s'était ouvert, et de nombreux frères lais étaient entrés avec une sorte de gravité religieuse en portant des plats dans leurs mains. Bientôt la table s'était trouvée abondamment garnie de viandes apprêtées avec soin. Mais chaque moine et Félix lui-même avaient une portion séparée; son pain, son vin, ses plats de même mesure. On semblait avoir voulu s'assurer qu'aucun moine n'aurait jamais à demander à ses voisins un de ces légers services que les convives se rendent à table, que jamais aussi il ne courrait risque d'être privé de la part qui lui revenait, par la voracité de l'un de ses frères. Les portions, au reste, étaient si abondantes, qu'elles semblaient devoir suffire à l'appétit le plus démesuré; mais Félix les voyait rapidement disparaître de l'assiette de chacun de ses convives, tandis qu'il touchait à peine à la sienne.

La lecture continuait; mais les moines, très-occupés de leur repas, paraissaient y donner fort peu d'attention : leurs yeux étaient uniquement fixés sur leurs assiettes; aucun regard d'affection, d'intelligence, de complaisance, n'était jamais échangé entre eux. Condamnés à passer leur vie ensemble, ils étaient aussi étrangers les uns aux autres que s'ils ne s'étaient jamais rencontrés. La curiosité n'avait pas plus d'influence sur leur esprit que l'attachement. Quand leur chef ou primicier avait nommé à haute voix Félix Florentius, tous les yeux s'étaient machinalement tournés vers lui, mais ils ne s'y étaient point arrêtés, et rien ne les y avait ramenés dans la suite. Son apparition au milieu du chapitre n'avait pas fait faire une question, il n'avait pas vu que dans toute l'assemblée deux moines eussent échangé quelques mots à voix basse en le regardant.

Félix crut cependant qu'en faisant lui-même allusion à ses étranges aventures, il pourrait réveiller cette curiosité engourdie, et se mettre enfin en communication avec quelqu'un de ses hôtes. « Quand j'ai » été enlevé cette nuit, » dit-il à demi-voix à son voisin, « dans » les cavernes d'Hésodunum.... »

— « Chut! » lui répondit le moine, en lui montrant le lecteur, auquel cependant, jusqu'alors, il n'avait paru donner aucune attention.

Félix pensa du moins qu'il avait laissé un germe qui agirait sur la curiosité de son voisin, et que, lorsque la lecture serait interrompue, le moine recommencerait de lui-même la conversation. Mais le repas fini, le lecteur s'arrêta pour prendre le sien à son tour, et le moine, joignant les mains sur son estomac, et tournant ses pouces l'un autour de l'autre, demeura en silence, sans ramener seulement la tête du côté de Félix. Celui-ci, après l'avoir observé quelques momens, porta ses regards sur les autres, et il les trouva tous dans la même attitude de repos. Impatienté, il éleva la voix; et s'adressant au primicier lui-même, il demanda ce qu'on voulait faire de lui.

— « Chut! » répondit celui-ci en montrant ses moines, « ne troublez pas leurs saintes méditations. » Félix se tut : les méditations durèrent une demi-heure, et Félix, en observant les yeux fermés et la respiration sonore de ses voisins et du primicier lui-même, se crut autorisé à conclure que ce qu'on nommait sainte méditation dans un couvent, s'appellerait sommeil dans le langage du siècle.

Enfin, une cloche sonna : tous les moines se secouèrent, et, d'une voix moitié endormie, ils commencèrent à chanter une antienne en se levant de leur place, et ils se rangèrent de nouveau deux à deux pour ressortir du réfectoire dans l'ordre où ils y étaient entrés. Le primicier, se tournant alors vers Félix, lui dit : « Suivez-nous au chœur. » Félix les suivit en effet. En avançant, il se trouva placé entre deux files de moines, qui chantaient à haute voix. Ils traversèrent par des corridors intérieurs, qui communiquaient du couvent à la cathédrale, dans laquelle ils vinrent déboucher derrière le grand autel. Un autre chœur de moines chantait depuis trois heures dans l'église. Ceux-ci ne portaient pas le même habit, et n'étaient pas soumis à la même règle, quoiqu'ils vécussent dans le même couvent. Ils quittèrent les bancs où ils étaient rangés, pour faire place aux arrivans, sans interrompre leur psalmodie, et ils sortirent en procession.

Félix se retrouvait dans cette même église où, peu de semaines auparavant, il avait vu Volusianus lorsqu'il avait eu, avec le prélat, une conférence dans laquelle celui-ci avait paru lui accorder une entière confiance. Il avait alors été chargé par lui, au nom de toutes les villes gauloises, d'une mission honorable : il s'était acquitté avec succès de la négociation dont il était chargé; il en revenait à peine; il n'avait pas même encore eu le temps d'en rendre compte à ses com-

mettans, et il se retrouvait captif, pénitent, moine; il ne savait enfin dans quelle capacité, au chœur de cette même cathédrale d'où il avait lieu de croire qu'on ne lui permettrait pas de s'éloigner.

A la même place où on l'avait fait entrer, il sentait qu'en présence de tout le public il était encore prisonnier. Il était au second banc, appuyé contre la muraille. A gauche, à droite et dans le banc devant lui, il y avait d'autres moines qui l'entouraient et le dérobaient presque à la vue des fidèles. D'ailleurs, ceux-ci, séparés du chœur par une haute balustrade, étaient assez éloignés. Cependant Félix songeait à demander à haute voix justice à Volusianus, si celui-ci venait à s'approcher, et, si l'occasion ne s'en présentait pas, il hésitait s'il ne choisirait pas le moment où l'église serait pleine de fidèles pour se nommer, se plaindre d'une indigne violence, et redemander sa liberté.

Cependant il jugea bientôt que ce dernier parti pourrait être une tentative désespérée, et qu'il ne devait pas se presser d'y avoir recours, lorsqu'il entendit le primicier dire aux bedeaux, aux huissiers et aux moines : « Le très-saint apostolique ordonne que, si » le pénitent trouble nos fonctions sacrées ou fait aucun effort pour » s'éloigner, il soit aussitôt enfermé dans le cachot, au-dessous du » clocher. » On répondit à cet ordre par une inclination, en signe d'obéissance.

Malgré cette menace, qu'on avait eu soin de lui faire entendre distinctement, Félix calculait que s'il pouvait se défendre quelques momens contre les moines, le tumulte qu'il exciterait ainsi dans l'église lui procurerait des défenseurs. Mais alors sa retraite et celle de Julia seraient connues, et le pouvoir même de Volusianus ne suffirait peut-être pas à retenir celle-ci lorsque Clovis la demanderait. Il jugea donc plus convenable de se soumettre lui-même à une captivité qu'il supposait ne pouvoir être longue.

Au reste, l'occasion de faire une tentative pour se remettre en liberté, ne se présenta point à lui. Ni Volusianus, ni aucun des chefs du clergé que Félix avait vus près de lui, à son précédent voyage, n'entrèrent dans la cathédrale. C'était l'heure où les habitans de Tours, ayant commencé leurs travaux journaliers, se présentaient rarement à l'église. Il voyait seulement quelques vieilles femmes en prière, au pied des divers autels, ou, dans le lointain, les pélerins qui se traînaient à genoux autour du tombeau de saint

Martin, et de temps en temps quelques-unes des figures farouches des meurtriers et des brigands qui avaient trouvé un refuge dans le temple. Ceux-ci promenaient un regard d'étonnement et d'envie sur les richesses étalées à leurs yeux ; mais ils tremblaient d'en approcher, dans la persuasion qu'une mort subite punissait toujours les sacriléges.

Le chant des moines avait toujours continué, et sa monotonie assoupissante secondait merveilleusement la fatigue de Félix, qui depuis son départ de Soissons n'avait pris aucun repos, qui était arrivé à cheval jusqu'aux rives de la Loire, et qui avait senti peu d'envie de dormir tant qu'il était près de Julia, ou dans les ruines d'Hésodunum, ou dans le bateau où il était emmené captif avec elle. En dépit de son inquiétude, des étranges souvenirs, et des craintes non moins étranges qui occupaient son imagination, ses yeux apesantis se fermaient de temps en temps, depuis qu'il était dans l'église ; mais les bedeaux l'observaient constamment, à l'instant même où ils le voyaient sommeiller, ils le poussaient avec leurs longues baguettes, et cette lutte pénible se prolongea pendant les trois heures que continua le chant des moines avec lesquels il était associé. Il lui sembla qu'il n'avait ni dormi ni veillé, et qu'il n'était point sorti d'une longue rêverie.

Enfin, il entendit à distance l'approche d'un autre chœur de moines, qui s'avançait en chantant dans le même ordre, pour remplacer ceux au milieu desquels il se trouvait. Il remarqua qu'entre les deux files des arrivans, on faisait marcher un pénitent, revêtu d'un froc semblable à celui qu'on avait mis sur ses épaules à Hésodunum, et qu'on ne lui avait point permis dès lors de déposer. Ce pénitent n'était point un moine, il ne chantait point, il semblait n'approcher qu'avec répugnance, et résister aux moines qui l'entraînaient. Tout à coup, il éleva la voix : « Secourez-moi, citoyens de Tours, » s'écria-t-il, « délivrez-moi d'une indigne violence ; je suis... » Mais sa voix fut couverte par celle des moines, qui commencèrent à chanter, ou plutôt à crier leurs psaumes de toute la force de leurs poumons, en même temps qu'ils accablèrent de coups de discipline le malheureux qui se débattait avec eux. Une musique bruyante, partie de l'orchestre de l'église, acheva de noyer les cris du pénitent, tandis que les bonnes femmes, à genoux dans le temple, s'écriaient : « Un » démoniaque, un démoniaque, un démoniaque, un démoniaque ! »

baissaient les yeux, et redoublaient de ferveur dans leurs prières.

Félix, quoique la voix du prétendu démoniaque lui fût tout à fait inconnue, se leva avec précipitation, comme pour lui donner des secours, mais les moines à ses côtés le saisirent par le bras, et le forcèrent à se rasseoir. De son côté, le démoniaque se soumit à une force supérieure; le nouveau chœur de moines prit la place de l'ancien. Celui-ci sortit de l'église en chantant, comme il y était entré, et Félix, marchant au milieu d'eux, se retrouva dans les corridors du couvent.

La procession se séparait en ce lieu, et chaque moine entrait dans une cellule. Le primicier, en indiquant à Félix une porte ouverte, lui dit: « C'est là votre cellule; soyez prêt à midi pour les exer- » cices. »

—« Quels exercices?» dit Félix avec étonemeut. «Que demande- » t-on encore de moi?»

— « Que vous chantiez au chœur, ou que du moins vous assistiez » au chant, le matin, de huit heures jusqu'à onze, le soir de quatre » heures jusqu'à sept, et la nuit seulement de minuit jusqu'à deux » heures, et de plus, que vous vous joigniez à nos prières à midi et » à huit heures. »

— » Quel but pouvez-vous avoir en me tourmentant ainsi? Je ne » suis point moine, je n'ai aucune intention de le devenir. De quel » droite....? »

— « C'est l'ordre de la maison; tous les malheureux qui sont dans » votre état y sont également soumis. »

— « Dans mon état, dites-vous? Quel est donc mon état? »

— « Peut-être, si je vous le dis, donnerai-je occasion à l'esprit » immonde de descendre sur vous. Recommandez-vous plutôt à Dieu, » et soumettez-vous. »

— « Non, parlez, quel est mon état? »

— « Puisque vous voulez le savoir, vous êtes démoniaque. »

— « Étrange infatuation; moi, Félix Florentius, démoniaque! » moi, que votre évêque a chargé lui-même de le représenter auprès » de Clovis, et qui reviens d'une ambassade où j'ai garanti les droits » de votre Église. »

« —Oui, vous, Félix Florentius, qui, la nuit dernière, avez frappé » un prêtre de vos mains sacriléges, et qui, par ce crime exécrable, » vous êtes abandonné aux puissances de l'enfer. Vous, Félix Floren-

» tius, qui êtes descendu dans les ruines d'Hésodunum pour y rendre
» un culte aux esprits immondes, qui y avez rencontré un suppôt de
» Belzébuth présenté à vos yeux sous la figure d'une femme, qui avez
» été complétement asservi par ses séductions, jusqu'au point de lui
» sacrifier votre ame immortelle, qui avez été tout à coup saisi par
» les diables, plongé dans une nuit ténébreuse, et après avoir été la
» dupe de je ne sais combien d'illusions, qui étiez transporté rapide-
» ment vers les gouffres de l'enfer, lorsque un saint homme de ce cou-
» vent, qui était en prière devant le tombeau du glorieux saint Martin,
» a eu connaissance de votre danger, et vous a délivré miraculeusement
» par ses prières, en récompense peut-être du service que vous veniez
» de rendre à notre Église. Les diables ont été contraints de vous dépo-
» ser ce matin à la porte de notre couvent. Vous voyez, Félix Flo-
» rentius, que je sais votre histoire. »

— « Quoi, c'est ainsi qu'on ose raconter un scandaleux enlèvement? »

— « *Qu'on ose?* Sachez qu'à nos yeux vos grandeurs passées ne
» sont que comme la fleur de l'herbe qui se dessèche, ou la poussière
» que le vent dissipe. Ici vous n'êtes plus qu'un homme, et tant
» que l'esprit immonde conserve sur vous son empire, vous êtes moins
» qu'un homme. Ici *on ose* dire la vérité; *on osera* au besoin vous
» soumettre à la règle. Plus d'une fois nous avons employé la force
» pour obliger des démoniaques à assister aux offices divins; mais
» au bout de quelques semaines l'esprit immonde cède toujours à nos
» efforts, les paroxysmes deviennent plus rares, les intervalles de
» repos, comme celui où vous êtes à présent, se prolongent, et celui
» qu'il fallait lier pour le traîner à l'église, finit par s'y rendre avec
» plaisir. »

— « Se peut-il qu'un homme grave ne doute pas même de faits
» aussi étranges! Vous les racontez sans en témoigner le plus léger
» étonnement? »

— « Un serviteur de saint Martin cesse bientôt de s'étonner: dans
» cette maison tout est prodige; nous sommes plus accoutumés ici
» à l'ordre miraculeux qu'à l'ordre naturel des évènemens. Quand
» on voit chaque jour les malades renaître à la santé, les morts
» renaître à la vie; quand on voit les sacriléges frappés au pied des
» autels mourir à l'instant même comme si la foudre les avait atteints,
» ou nager dans leur sang, ou se rouler dans leur écume, pour avoir
» porté une main profane sur quelqu'une des choses consacrées à

» saint Martin, on n'a pas lieu de s'étonner d'aventures aussi com-
» munes que les vôtres. »

— « Et ces aventures si communes sont-elles connues de tout le
» couvent? »

— « Sans doute. Vous avez cependant pu vous apercevoir qu'elles
» n'excitaient pas plus d'étonnement que de curiosité parmi nos
» frères. »

Félix, pendant cette conversation, avait eu le temps de se calmer; il sentait fort bien que la résistance serait vaine, que ses protestations ne seraient point entendues, et que l'impatience qu'il témoignerait serait regardée comme une preuve nouvelle de sa possession. Il jugeait d'ailleurs qu'il lui était avantageux de connaître le plan de ceux aux mains desquels il était tombé, et de leur donner tout le temps de découvrir leurs desseins, pour qu'il pût à son tour se mettre en défense. De plus, le primicier, quoi qu'il exerçât sur lui une autorité absolue, ne lui paraissait point un personnage principal dans cette affaire: il jugeait qu'il n'était point admis dans la confidence de Volusianus, et qu'il croyait lui-même tout ce qu'il venait de lui dire. Félix ne découvrait sur son visage les traces d'aucune passion haineuse; il ne croyait point impossible de gagner ses bonnes grâces avec un peu d'adresse, et surtout un peu de temps. Il ne prolongea donc point la discussion; il entra dans la cellule qu'on lui avait désignée, et tandis qu'il se jetait sur le lit pour y prendre quelque repos, il entendit que la serrure de la porte se refermait sur lui à double tour.

CHAPITRE XVIII.

UN PROTECTEUR.

« Si tu me donnes la victoire sur ces ennemis, s'écria Clovis, et si » j'éprouve ce pouvoir que les peuples t'attribuent, je croirai en toi, » et je me ferai baptiser en ton nom. Car j'ai déjà invoqué mes » dieux, et j'éprouve bien qu'ils se sont éloignés sans me secourir. » VITA SANCTI REMIGII, p. 375.

Quelques jours s'étaient déjà écoulés depuis la disparition de Félix et de Julia; Sévérus les avait passés entre Noviliacum et Chartres, dans une activité continuelle pour obtenir des nouvelles de sa fille. Il avait envoyé de tous les côtés des émissaires; il avait, par l'entremise de la prêtresse de Pan, Lamia, offert aux bagaudes qui auraient pu prendre part à cet enlèvement, leur pardon, un asile, des récompenses, en retour pour une franche révélation : il avait écrit à tous ses amis; il avait demandé l'assistance de tous ceux dont le crédit ou le pouvoir était considérable, et il avait obtenu d'eux des promesses, mais non des lumières nouvelles.

Sylvia, en même temps, ne mettait pas moins d'activité dans ses recherches. L'accès violent de fièvre qui avait semblé le commencement d'une maladie, n'avait pas eu de suite. « Je n'ai pas le temps, » disait-elle, « d'être malade, tandis que la liberté, la vie peut-être » de mon fils, dépendent des efforts que je ferai pour lui. » Et en effet c'était la force de sa volonté qui avait triomphé de l'abattement de ses esprits, et de la secousse qu'elle avait éprouvée.

Deux fois elle avait cru tenir un fil qui pourrait la conduire à la vérité. Des mendians arrivés de Limoges avaient assuré qu'ils avaient rencontré sur cette route un parti de soldats visigoths, qui conduisaient à Toulouse deux prisonniers d'importance. Ils ajoutaient que

l'un de ces prisonniers était accusé d'être entré avec les Francs dans un traité préjudiciable aux intérêts d'Alaric II. Le récit n'était pas sans vraisemblance, et en donnant une nouvelle direction aux inquiétudes de Sylvia, il ajoutait encore à son anxiété. Elle voulut voir les mendians, elle les questionna avec soin, elle leur fit des présens, et leur offrit de grandes récompenses s'ils l'aidaient à retrouver son fils; mais leurs réponses devenaient toujours plus confuses, et bientôt elle fut convaincue que leur récit entier était une imposture. Seulement il ne lui était pas facile de déterminer si ces mendians avaient spéculé d'eux-mêmes sur son inquiétude, ou si une main plus relevée et plus habile les avait dirigés.

A peine elle s'était assurée que leur récit était mensonger, quand on lui rendit compte de la marche d'un corps de soldats francs, qui, disait-on, s'était avancé jusqu'à Chartres, et qui, sans qu'on en pût savoir le motif, s'était retiré le surlendemain de la disparition de Félix et de Julia. Le prêtre Martin à qui cette information était parvenue, ajoutait que Clovis avait sûrement voulu juger par lui-même de l'épouse qui lui était offerte, et qu'il l'avait fait enlever, voyant que son père tardait trop à la lui conduire. Il ajoutait que cette conjecture devenait plus vraisemblable encore, puisqu'on avait vu paraître dans les bois de Chartres une troupe de bagaudes, sans doute coupables de l'enlèvement, le lendemain du jour où il avait eu lieu, et la veille de celui du départ des troupes franques.

Sylvia transmit aussitôt cette information à Julius Sévérus, qui se trouvait alors à Chartres, et qui était plus à portée de la vérifier. Martin n'attendit point son retour à Noviliacum; il était sombre et rêveur depuis l'enlèvement de Félix, il témoignait plus ouvertement sa haine contre le sénateur de Chartres et sa fille, dont la fatale amitié avait, disait-il, perdu son ancien élève. Il accusait tout le monde, il blâmait tout le monde, avec une amertume qui passait celle à laquelle on était accoutumé de sa part. Enfin il partit pour Tours, sur l'ordre pressant qu'il en avait reçu, disait-il, de son évêque Volusianus.

Julius Sévérus, de retour à Noviliacum, dit à Sylvia que les Francs qu'on avait vus à Chartres, étaient destinés à lui servir de cortége à lui-même : que les paysans fugitifs qu'on avait remarqués dans les bois, venaient du nord, et non pas du midi. « Ces faux avis dont on » voudrait nous rendre dupes, » lui dit-il, « ne me laissent plus de » doute. Nos enfans ne sont point entre les mains de brigands ordi-

» naires, ceux-ci ne seraient pas aussi adroits. Ils ne sont point entre » les mais d'un prince barbare, ou d'un ennemi assez puissant pour » braver notre ressentiment, il ne se donnerait pas tant de peine. » Ce n'est qu'un des chefs de l'Église qui peut joindre ainsi l'artifice » à la force; et si mes conjectures sont fondées, si quelques indices » que j'ai recueillis méritent notre confiance, c'est à Tours, c'est » auprès de Volusianus que nous devons les chercher. Mieux vau- » drait peut-être qu'ils fussent dans les repaires des brigands. Aujour- » d'hui on ne les maltraite pas, je l'espère, mais je tremble pour eux » du moment où nos efforts pourront commencer à exciter l'inquié- » tude du prélat. Il n'y a rien que Volusianus ne soit capable de faire, » pour les dérober à nos recherches. Gardons-nous de frapper à » la porte du couvent où sans doute ils sont enfermés, si nous ne » sommes sûrs de nous le faire ouvrir. »

Sylvia aurait désiré savoir d'une manière plus précise quels étaient ces indices que Sévérus avait recueillis : mais comme ils tenaient à ses communications avec Lamia; comme lui-même ne distinguait pas clairement ce qu'il attribuait dans ses révélations aux lumières prophétiques de la prêtresse de Pan, et aux informations que la confidente des brigands avait pu obtenir, il ne disait point à Sylvia tout ce qu'il savait, et il ne réussissait point non plus à lui faire considérer la captivité de leurs enfans sous le même point de vue. Pendant leur entretien un messager remit à Sylvia un billet ouvert, où elle reconnut aussitôt l'écriture de son fils : elle y lut seulement ces mots :

« Je suis en santé et en sûreté, mais captif et séparé de Julia. » Ma plus grande douleur vient de l'anxiété où notre disparition a » dû vous plonger. Ceux entre les mains de qui je suis, consentent » à ce que je calme cette anxiété, sous condition que je ne vous » donnerai aucune indication sur le lieu où nous avons été conduits, » et que je vous prierai de ne faire aucunes recherches, car toute vos » démarches n'auraient d'autre effet que d'aggraver notre situation. »

Le messager qui apportait ce billet déclara l'avoir reçu d'un prêtre qu'il ne connaissait pas, et qui était venu le chercher dans un village voisin. On ne put tirer de lui aucune autre lumière. Ce billet cependant, et la condition de celui qui l'avait transmis, confirmèrent les soupçons de Julius Sévérus. Il rendit quelque tranquillité à l'esprit de Sylvia, et il la fit consentir à concourir aux mesures que Sévérus voulait prendre.

L'archevêque, ou, comme on l'appelait plus communément, l'évêque métropolitain de Tours, ne reconnaissait aucun supérieur sur la terre. Il n'y avait aucun gouvernement auquel on pût recourir contre lui. Les Visigoths de Toulouse avaient, il est vrai, pendant un court espace de temps, étendu leur autorité jusqu'à la Loire; mais depuis six ans qu'Euric était mort, on n'avait plus vu de Visigoths s'avancer dans cette partie de l'Aquitaine : les droits que pouvait prétendre Alaric II y étaient complétement méconnus; d'ailleurs, les eût-il conservés dans leur entier, ce n'était qu'avec une extrême défiance qu'un arien se mêlait des affaires de l'Église, ou qu'il entrait en lutte avec la superstition populaire.

Invoquer l'assistance, ou d'un concile ou de l'évêque de Rome, c'était se résigner à attendre, pendant des années, un redressement qui finirait probablement par être refusé : se faire justice par ses propres forces était impossible. Les provinciaux romains, qui ne trouvaient point de soldats pour leur propre défense, n'étaient pas disposés à s'armer pour une querelle privée, et surtout à s'armer contre l'Église. Pénétrer dans le couvent par quelque stratagème ou par surprise, pour en tirer les victimes du pouvoir sacerdotal, était une entreprise d'une telle difficulté, qu'à peine y avait-il un exemple de sa réussite. Sévérus ne renonçait pas cependant à la tenter, s'il échouait par tout autre moyen.

Mais avant de recourir à ces tentatives désespérées, Sévérus voulait s'adresser à Clovis pour obtenir, par lui, la liberté de Félix et de sa fille. Il comprenait bien que c'était pour mettre obstacle au mariage de Julia avec le roi des Francs, que la première avait été enlevée; mais il jugeait aussi que le prélat qui avait fondé sur la conversion de Clovis tout l'espoir de faire triompher l'église orthodoxe, craindrait, sur toute chose, d'offenser celui dont il recherchait si fort la protection, et qu'il montrerait au roi des Francs une déférence qu'il refuserait à tout autre.

Sévérus résolut donc de repartir pour Soissons, d'exposer à Clovis la violence dont sa fille était victime, de lui représenter cet attentat du pouvoir sacerdotal, comme dirigé contre sa propre dignité royale, et, après avoir excité son ressentiment, de l'engager à demander péremptoirement que les couvens de Tours fussent visités par des messagers royaux, pour s'assurer si Julia et Félix n'y étaient pas détenus, et pour les remettre en liberté.

Mais, à son arrivée à Soissons, Sévérus s'aperçut que son crédit avait sensiblement diminué pendant sa courte absence. C'était un de ces momens critiques pour les courtisans, où le roi, hésitant entre des factions opposées, avait besoin d'être surveillé sans cesse par celui qui voulait conserver sa faveur. Jamais l'influence de Sévérus, sur le roi des Francs, n'avait été plus grande que dans les semaines qui avaient immédiatement précédé son départ ; car, dans ce moment, il traitait pour lui la négociation la plus importante, celle qui, unissant les Francs avec les Armoriques, avait fait d'eux un seul peuple, destiné à soumettre bientôt toute la Gaule. Mais le traité une fois signé, Clovis avait ressenti contre Sévérus la jalousie naturelle aux princes contre ceux qui ont contribué à leur grandeur. Son départ de Soissons l'avait délivré de ménagemens qui lui pesaient. Les ennemis du comte de Chartres, qui l'avaient aussitôt entouré, avaient profité de l'absence de ce sénateur pour faire connaître à Clovis combien était petit le nombre des païens qui habitaient encore les Gaules ; combien on devait peu redouter leur influence sur les affaires publiques, une fois qu'on ne tenait aucun compte ni des paysans, ni des esclaves ; et Clovis en conclut, avec joie, qu'il pouvait opprimer sans crainte, ceux qu'il avait jusqu'alors ménagés.

D'autre part, la négociation dont s'était chargé l'archevêque de Vienne, pour faire épouser au roi des Francs, Clotilde, nièce du roi des Bourguignons, était en bon train de réussite. Les guerriers francs avaient témoigné hautement combien ils désapprouveraient le mariage d'un descendant du sang illustre de Mérovée, avec aucune de ces romaines qu'ils regardaient déjà comme leurs esclaves, tandis qu'ils avaient applaudi à son union avec la race royale des Bourguignons. Le roi Gondebaud, qui avait assassiné le père de Clotilde ; qui avait fait jeter sa mère dans la rivière, en liant une pierre à son cou ; qui avait poignardé ses deux frères ; ayant oublié ses propres fureurs, ne songeait point au ressentiment que devait en concevoir sa nièce : il crut que, par elle, il pourrait contracter une alliance plus étroite avec le roi des Francs ; il accueillit avec joie les premières ouvertures qui lui furent faites, et il montra de l'empressement pour un mariage qui précipita la ruine de sa maison et de sa monarchie. Clovis, averti de ces dispositions favorables, venait d'envoyer Aurélianus, son conseiller latin, auprès de Gondebaud, pour faire formellement

la demande de Clotilde, et il n'accordait plus une seule pensée à Julia Sévéra.

« De quel front, osez-vous vous présenter devant moi, » dit-il à Sévérus, « après avoir voulu me tromper sur la condition de votre fille? Ne » me disiez-vous pas qu'elle était libre? et j'apprends qu'elle ne pouvait » m'appartenir, qu'elle était déjà engagée à celui qui l'a enlevée. »

— « Celui qui trompe le roi, » répondit Sévérus, « mérite sans » doute un châtiment sévère; mais ce n'est pas moi qui vous trompe; » ce sont mes ennemis, lorsqu'ils vous disent que ma fille n'était pas » libre, ou qu'elle a été enlevée par Félix. »

— « Ce n'est point de Félix que m'a parlé l'archevêque de Reims : » le vénérable prêtre n'est point accoutumé à mentir. Il dit que » votre fille a disparu dans les entrailles de la terre : est-il vrai? »

— « Elle a disparu en effet dans les souterrains d'Hésodunum. »

— « Il dit qu'elle s'était donnée d'avance à un dieu? Quel est ce » dieu des chrétiens à qui ils n'élèvent point d'autels, qu'ils haïssent » et qu'ils craignent au contraire, comme nous haïssons les redouta- » bles Waldkyres? »

— « C'est du roi des démons, Lucifer, que votre excellence veut » sans doute parler, » dit un prêtre qui se trouvait présent; « mais » loin de nous l'abomination de lui donner le nom de Dieu. »

— « Eh bien, ce Lucifer qu'ils n'appellent pas Dieu, quoiqu'il » règne, disent-ils, sur les enfers et sur la moitié de la terre, n'a-t-il » pas enlevé votre fille? N'est-il pas vrai qu'elle s'était engagée à se » donner à lui? et qu'il est venu dans ces ruines dont vous parlez, » la sommer d'accomplir sa promesse? »

— « Que votre excellence, » reprit Sévérus, « n'ajoute point tant » de foi aux discours des prêtres d'une religion ennemie de la sienne. » L'œuvre de ténèbres qu'ils racontent, ce sont eux-mêmes qui l'ont » accomplie. »

— « Dites plutôt : Malheur au roi qui ne respecte pas les prêtres » de toute religion! C'est par eux que notre pouvoir s'affermit, » répondit Clovis.

— « C'est par eux que notre liberté s'anéantit, » s'écria le Franc » Theuderic. Gaulois, quel est le prêtre qui a offensé ta fille? je te » ferai raison de lui. »

— « Et qui es-tu, toi, » s'écria Clovis avec colère, « qui prétends » soutenir une querelle où ton roi ne veut pas s'engager? »

— « Un Franc, un antrusthion, » (c'était le nom que les Francs donnaient à leurs capitaines, ou aux chefs des petites sociétés qu'ils formaient volontairement pour se préparer à la guerre.) « Ni moi ni » les miens n'ont jamais attendu l'ordre d'un roi pour lever ou dé- » poser la francisque. »

— « Vous m'avez choisi, » dit Clovis en se modérant, « pour vous » conduire au combat ; pourquoi voulez-vous aujourd'hui y marcher » sans moi ? »

— « Vous pouvez, » répondit Theuderic, « vous détourner de » votre ami quand il a besoin de vous ; pour moi je ne l'abandonne » jamais dans la nécessité. »

— « Theuderic a raison, » s'écrièrent à la fois beaucoup de Francs; « qui empêchera des hommes libres de tirer leur épée pour qui et » quand ils le voudront ? »

— « Nobles Francs, » s'écria Clovis, « loin de moi la pensée de » vouloir usurper vos libertés; mais vous venez de recevoir le ser- » ment de fidélité des villes romaines qui vous ont promis le tribut. » N'allez pas fausser ce serment, ou recommencer avec elles la » guerre, car la grande assemblée de notre nation ne vous le par- » donnerait pas. »

— « C'est une querelle privée, » reprit un des Francs, « et quand » un Franc est offensé dans sa personne ou dans celle de ses amis, » qui peut lui rendre justice si ce n'est l'épée ? »

— « Que l'épée la lui rende donc, » répliqua Clovis. « Mais aujour- » d'hui voulez-vous la tirer contre les puissances invisibles ? N'avons- » nous pas vu nos soldats, frappés d'épouvante dans les forêts de la » Tongrie, par le souffle de l'Esprit de la montagne ? Le glaive d'Her- » mansul n'est-il pas descendu sur les Frisons, et n'en a-t-il pas » abattu plusieurs centaines au moment où la victoire était déjà entre » leurs mains ? Les premiers-nés des Allemands n'ont-ils pas péri de » la peste, parce qu'ils avaient offensé les dieux des Gépides ? On dit » que le Dieu des chrétiens est plus puissant encore que tous ceux-là, » qu'il est plus redoutable dans les batailles ; respectez-le, si vous » voulez vous dérober à sa vengeance. »

— « Je respecte les dieux, » reprit Theuderic, « mais non pas » les hommes, et les prêtres ne sont que des hommes, et des hommes » ambitieux, trompeurs et avides. Gaulois, je le répète, veux-tu » qu'avec mes braves amis j'aille enseigner à ton prêtre à dire la

» vérité ? Cette paix m'ennuie, et je serai bien aise de faire con-
» naissance avec les pays situés sur la gauche de la Seine. »

— « C'est même sur la gauche de la Loire que j'aurais besoin de
» vous conduire, » reprit Sévérus. « Mais avant d'accepter votre
» généreuse assistance, je dois demander l'agrément de l'illustre
» Clovis. Il n'a pas moins que moi lieu de ressentir l'attentat de
» l'archevêque de Tours. C'est pour qu'il ne pût point en faire son
» épouse que ma fille m'a été enlevée. Que son excellence se tienne
» en garde, si elle ne veut pas tomber dans la même dépendance
» des prêtres où nous voyons tomber la majesté des empereurs
» romains. Qu'elle punisse leur première tentative pour la tromper
» par des prestiges, ou pour lui imposer des lois, car il ne lui sera
» pas ensuite facile de les rompre. »

— » Romain, » reprit Clovis, « n'essaie pas de confondre mes
» intérêts avec les tiens, ou ton offense avec la mienne. Quel que
» soit celui qui a enlevé ta fille, ou Lucifer ou Volusianus, elle n'est
» plus faite pour moi. Ne te figure pas que j'irai redemander une
» femme des mains de son ravisseur ; que je ferai la guerre au Dieu
» des chrétiens, ou que j'offenserai ses prêtres, parce qu'une Ro-
» maine a obéi aux puissances ou du ciel ou de l'enfer, ou peut-être
» parce qu'elle est tombée dans un gouffre de ces ruines. De moi
» tu ne dois attendre aucune assistance. Mais les Francs sont libres :
» si Theuderic veut te seconder, il trouvera sans doute assez de
» leudes prêts à lever la francisque pour le suivre. Seulement qu'ils
» se souviennent, si le Dieu des chrétiens les disperse de son souffle,
» que Clovis les avait avertis de ne pas s'attaquer à lui. »

Ce consentement, arraché à la répugnance de Clovis, ne satisfaisait Julius Sévérus que très-imparfaitement ; il voyait que le roi n'aimait point que les Francs s'engageassent sous aucune autre bannière que la sienne ; il savait qu'appelé à ménager ses soldats, à céder sans cesse à leurs caprices, il en gardait dans le cœur un profond ressentiment, et qu'il trouvait toujours le moyen de punir tôt ou tard, d'une manière cruelle, l'offense qu'il avait supportée en silence. S'il ne s'était agi pour Sévérus que de recouvrir une partie de sa propriété, probablement il aurait été trop courtisan pour accepter l'offre de Theuderic ; il se serait soumis à une perte considérable, et il aurait attendu de la faveur royale un dédommagement qui, peut-être, ne serait jamais venu. Mais sa fille unique était prisonnière entre les

mains de ses plus mortels ennemis. Tout autre moyen de la remettre en liberté semblait lui être refusé. Ses amis à Soissons l'avaient déjà prévenu des progrès de la négociation pour le mariage du roi avec Clotilde, et du crédit qu'avait gagné saint Rémi, avec tout le parti ecclésiastique ; et la réception que lui avait faite Clovis avait achevé de le convaincre qu'il n'avait rien à attendre de son amitié, et que les services qu'il lui avait rendus, loin d'exciter sa reconnaissance, étaient devenus un démérite à ses yeux. Il accepta donc les offres de Theuderic, et il lui demanda une conférence pour régler avec lui les détails de l'expédition qu'ils méditaient.

Julius Sévérus ne voulait, pas plus que Clovis, renouveler les hostilités entre les Francs et les Romains. Il désirait arriver devant Tours avec une force suffisante pour que le prélat éprouvât quelque crainte et ne rejetât point une juste demande ; mais il désirait aussi que les Francs pussent se retirer ensuite, sans avoir occasion de tirer l'épée. Telle était la faiblesse des provinces gauloises, le dénuement de cette ville de Tours, où son ennemi commandait, qu'il jugeait un corps de trois cents guerriers francs plus que suffisant pour s'aventurer à soixante lieues en avant de leurs derniers établissemens, et dicter des lois à une grande ville.

Il ne désirait point avoir à satisfaire l'avidité d'un nombre de soldats plus grand que celui qui lui était strictement nécessaire ; car il avait résolu de les conduire au travers du pays des Carnutes et de son propre patrimoine, et il s'attendait bien à ce que ces soldats barbares fussent des hôtes très-incommodes, même lorsqu'ils s'avançaient comme amis. Il comptait, avec l'aide de Sylvia Numantia, leur faire traverser la Loire à Noviliacum, et tromper ainsi l'attente de Volusianus, qui se croyait sans doute en sûreté derrière cette grande rivière.

La généreuse assistance que lui avait promise Theuderic n'était point gratuite ; les Francs aimaient la guerre, mais le butin leur en plaisait bien autant que le danger. Theuderic demanda d'être défrayé avec ses soldats durant toute cette expédition, à la fin de laquelle Sévérus leur distribuerait deux besants d'or par homme, faisant à peu près vingt-quatre francs ; le chef et les soldats comptaient de plus sur le présent que les moines de Saint-Martin ne manqueraient pas de faire aux guerriers qui les honoreraient d'une visite. Toutes ces conditions préliminaires étant convenues entre eux, Theu-

deric invita ses amis à un grand repas dans le palais du comte Julius Sévérus à Soissons.

L'élégance romaine n'avait point présidé à cet fête : l'abondance des mets, non leur variété ou leur délicatesse, faisaient tout le mérite du festin. Quinze tables étaient servies dans les diverses salles, et sur chacune on voyait un bœuf, un sanglier, un daim, ou quelque autre animal sauvage ou domestique, rôti tout entier et offert à la voracité des convives. Sévérus, Theuderic, et treize antrusthions ou seigneurs francs, amis de ce dernier, présidaient chacun à une table; chacun y était entouré par une vingtaine de braves guerriers, qu'on appelait ses leudes ou ses compagnons, auxquels il faisait les honneurs du repas. Ceux-ci s'étaient volontairement associés à celui *en qui ils mettaient leur confiance.* C'était la signification des titres d'antrusthion, et ils se faisaient un honneur de le seconder également dans la paix et dans la guerre. Le vin, et la bière ou cervoise, circulaient abondamment sur toutes les tables, et plusieurs des guerriers y avaient apporté, au lieu de coupe, le crâne de quelque ennemi tombé sous leurs coups, qu'ils avaient fait curieusement enchâsser en argent, comme monument de leur victoire. Des poètes et des chanteurs germains célébraient les exploits antiques des races diverses qui s'étaient réunies sous le nom de Francs, et le palais de Sévérus retentissait tout entier de cris d'allégresse.

Lorsque les esprits étaient déjà échauffés, mais avant que le festin eût dégénéré en orgie, Theuderic appela dans la salle principale les antrusthions; chacun arriva suivi de tous les leudes qui avaient été assis à sa table. « Nobles Francs, » leur dit Theuderic, « notre hôte,
» le sénateur Julius Sévérus, mon ami et l'ami de notre nation, a
» reçu une mortelle offense d'un prêtre du Dieu des chrétiens : sa
» fille unique, soutien de sa maison, et consolation de sa veillesse,
» lui a été enlevée par trahison; elle languit aujourd'hui captive
» dans une de ces prisons qu'ils nomment cloître. Permettrons-nous
» que l'ami des Francs soit insulté par un prêtre? Faisons-lui jus-
» tice; allons goûter des vins du bord de la Loire, allons demander
» aux moines de Tours de nous faire part de leurs trésors. Que qui
» veut nous suivre lève sa francisque! »

Quelques leudes déclarèrent qu'ils ne voulaient rien avoir à démêler avec les prêtres, et qu'ils étaient résolus à ne point provoquer la colère du Dieu des chrétiens. Ceux-là se rassirent, et peu de momens

après ils se retirèrent ; mais le plus grand nombre répondit à Theuderic par le cri : *à Tours ! à Tours !* Ils choquèrent en même temps leurs francisques dans les airs, et s'engagèrent ainsi à l'expédition qui fut résolue. Leurs chefs les avertirent ensuite de se tenir prêts à marcher pour le lendemain matin. Ils comptèrent ceux qui avaient pris cet engagement volontaire ; et ils en trouvèrent deux cents quatre-vingt-treize ; ensuite ils retournèrent à table, et leur festin se prolongea bien avant dans la nuit.

CHAPITRE XIX.

CONFRONTATION PUBLIQUE.

« Tous ceux qui habitaient dans le voisinage, les moines, les homme,
» les femmes, touchés d'une grande dévotion, s'y rassemblèrent à
» l'envi. Là plusieurs d'entre eux, miraculeusement guéris de maux
» divers, exaltaient et célébraient ses louanges avec joie, tandis que
» la foule chantait et pleurait en même temps autour du corps du
» saint Martyr. » VITA SANCTI LEODEGARII EPISC. ,cap. 17, p. 625.

Félix avait vu s'écouler les journées dans une désespérante monotonie. On lui avait fait passer, comme on le lui avait annoncé, trois heures le matin, trois heures le soir, et deux heures pendant la nuit, au chœur, dans la cathédrale ; on lui avait encore fait passer trois fois par jour une heure au réfectoire pour le repas, pendant lequel on faisait toujours une lecture, puis une demi-heure de plus pour ce que les moines appelaient leurs méditations, et enfin, deux fois par jour, une heure à réciter les litanies ou l'office de l'église. C'était dans l'intervalle entre ces divers exercices de dévotion qu'il devait prendre son repos, sans cesse interrompu, et il éprouvait l'effet de la règle à laquelle on l'avait soumis, à l'égard des moines dont on lui faisait partager la vie. Son attention forcément éveillée,

sans que sa pensée le fût jamais; l'action continuelle à laquelle il était appelé, sans sortir de l'oisiveté; les paroles qui retentissaient sans cesse à ses oreilles, tandis que son cœur et son esprit étaient absens, avaient plongé toutes ses facultés morales dans l'engourdissement; il le sentait s'accroître, et il ne pouvait le secouer. L'ennui devenait pour lui un supplice bien plus intolérable que l'inquiétude, et il en était venu à regretter ces momens d'anxiété cruelle où il avait tout à craindre, et pour lui-même, et pour ce qu'il aimait le plus, mais où, du moins, il se sentait vivre tout entier, tandis que désormais il ne pouvait échapper à un constant assoupissement.

En effet, quelque désagréable que fût sa situation actuelle et celle de son amie, Félix ne pouvait croire qu'ils courussent l'un ou l'autre aucun danger bien sérieux. Il se voyait au milieu d'une société nombreuse d'hommes consacrés à la religion, et qui lui paraissaient de bonne foi dans leur ferveur et leur zèle : il ne remarquait sur aucun des visages dont il était entouré, les traces de passions cruelles. Les moines lui paraissaient des êtres dont toutes les facultés, engourdies par l'extrême monotonie de leur existence, ne s'élevaient plus à aucune idée par delà la règle à laquelle ils étaient soumis, qui, épuisés par huit heures de chant et deux heures de prières, croyaient remplir saintement tout le reste de leur temps par le sommeil et les repas, qui emploieraient sans hésiter la force de leurs bras à maintenir la discipline de leur couvent, mais qui probablement ne voudraient pas participer à une action perfide ou cruelle, qui enfin étaient devenus tellement indifférens à toute chose, excepté à eux-mêmes, que Félix ne croyait pas moins impossible d'éveiller leur haine ou leur colère, qu'il ne l'était, d'après son expérience, d'exciter leur curiosité.

Félix n'avait eu aucune occasion d'user de la prudence que lui avait recommandée le père André, en se refusant à toute confidence. Personne n'avait recherché la sienne; personne ne lui avait montré cet intérêt dont son guide l'avait averti de se défier. Il regrettait presque qu'on n'eût fait aucune tentative pour lire dans ses pensées. Il aurait moins souffert d'être trompé par une fausse commisération que d'être si complétement abandonné. Il demandait quelqu'une des illusions de la vie, de préférence au complet isolement du tombeau. Mais tous ses efforts pour se lier avec quelqu'un de ces hommes auxquels il était associé pendant presque toutes les heures du jour et

une partie de celles de la nuit avaient été inutiles; toutes ses tentatives pour raconter son histoire, pour exciter un intérêt quelconque sur sa personne, avaient été repoussées avec une froide et stupide impassibilité; toutes ses questions ne lui avaient obtenu pour réponse que des monosyllabes insignifians; toutes ses demandes, de voir ou Volusianus, ou quelqu'un des prêtres élevés en dignité, ou le père André, avaient été repoussées par le seul mot *impossible !*

Aussi éprouva-t-il un vif mouvement de joie, lorsque le cinquième ou le sixième jour de sa détention, il trouva en rentrant dans sa cellule, sur le lit où il allait se reposer, un billet ainsi conçu :

« Mon fils, je n'ai cessé de songer au danger que vous croyez que » courrait votre mère pour sa santé ou même sa vie, si elle demeu- » rait dans l'anxiété sur votre sort. Je suis lié par des vœux solen- » nels, par les devoirs de mon état, par tous les canons de l'Église, » à l'obéissance et au secret. D'autre part, votre demande de sauver » votre mère me paraît pieuse et juste. Obligé de choisir entre » des devoirs qui semblent opposés, j'ai prié Dieu d'éclairer ma » conscience. Enfin, j'ai résolu, et plaise à Dieu que ce soit d'après » ses inspirations, et que ma résolution apaise le trouble que » j'éprouve en raison de ce que j'ai déjà fait. Écrivez à votre mère, » tranquillisez-la sur votre santé et votre sûreté; mais dites-lui que » dans ce moment tous ses efforts pour vous délivrer tourneraient à » votre perte. Gardez-vous surtout d'indiquer d'aucune manière le » lieu où vous êtes détenu; que votre lettre soit courte et sans » artifice; laissez-la à la place où vous trouvez celle-ci, et elle lui » sera remise. »

Quoique cette lettre ne fût point signée, Félix reconnut sans peine le père André; il y remarqua qu'un doute tout nouveau s'emblait s'élever dans le cœur de cet honnête ecclésiastique : il hésitait tout à coup sur l'étendue de l'obéissance due par un prêtre à son évêque. Peut-être le père André, qui savait la vérité, s'indignait-il des fausses couleurs sous lesquelles Volusianus représentait son enlèvement. Il se réjouit d'avoir dans sa captivité un ami invisible, et un ami d'autant plus solide, qu'il lui était ramené par un sentiment de conscience. Il s'étonnait peu qu'André pût entrer dans sa cellule pendant les heures que lui-même était contraint de passer au chœur, et il écrivit le billet qui fut remis à sa mère. Il y joignait un autre billet destiné au père André, mais sans adresse, dans lequel il

le suppliait de lui donner quelque lumière sur le sort qui lui était destiné, sur celui de Julia, de l'éclairer de ses conseils sur la conduite qu'il devait tenir, de lui procurer enfin la consolation de le voir, de voir un être humain qui l'écoutât, qui le comprît, qui sentît comme lui; mais ce second billet demeura sans réponse.

L'anxiété de Félix sur le sort de Julia devenait pour lui un tourment presque insupportable. Depuis qu'il était dans le couvent, le nom de son amie n'avait plus été prononcé devant lui. Aucuns des expédiens auxquels les deux amans avaient songé, pour se donner réciproquement des nouvelles de leur existence, n'avait pu être mis en pratique. Ils avaient compté d'être entourés, dans leur captivité, de subalternes, d'esclaves, de gens sur lesquels l'argent aurait quelque empire; Félix, au contraire, ne rencontrait autour de lui que des hommes qui se croyaient ses supérieurs, tout au moins en sainteté, qui ne ressentaient pour lui aucune considération, qui n'avaient aucun intérêt à lui plaire, et auquel il était dans l'impuissance de faire jamais ou du bien ou du mal. Comment déterminer ces hommes impassibles à lui rendre un service? comment leur demander surtout de s'écarter d'une règle monastique qui leur paraissait l'expression de la suprême sagesse et de la suprême vertu?

Les tentatives que Félix aurait pu faire pour communiquer avec Julia, sans l'assistance de ses commensaux, n'admettaient pas la plus légère espérance de succès. Quoique les deux couvens occupassent les deux côtés d'une même cour, aucune cellule, ni dans celui des hommes, ni dans celui des femmes, n'avait ses jours de ce côté. Il était destiné tout entier aux grandes salles, au réfectoire, aux cuisines, aux corridors, dont toutes les fenêtres étaient trop élevées pour que de l'intérieur on pût voir au dehors. L'espace que pouvait parcourir Félix dans les murs de la clôture, était extrêmement limité. Il se rendait, il est vrai, trois fois par jour, avec la procession des moines, jusqu'au chœur de la cathédrale, avec lequel le couvent communiquait par des passages intérieurs; mais outre que le chœur était séparé du reste de l'église par une haute balustrade, il ne lui était jamais permis d'y aller seul. Partout dans le couvent il rencontrait des portes fermées au verrou, et des grilles, et si, pendant les heures de repos, il essayait de se promener dans la petite portion des corridors qui lui était accessible, il n'y voyait que les murailles nues du couvent, il n'y rencontrait pas un être vivant, il n'y enten-

dait pas un seul son, excepté toutes les trois heures à distance, le chant monotone des processions qui se rendaient à l'église ou qui en revenaient.

Félix ne désirait pas seulement d'avoir des nouvelles de sa famille : il ne souhaitait guère moins ardemment d'apprendre ce qui se passait alors dans les Gaules. Il aurait voulu savoir comment le roi franc avait été instruit de leur captivité ; s'il songeait toujours à épouser la fille de Sévérus ; si celui-ci l'avait engagé à travailler à leur délivrance ; s'il avait quelque soupçon du caractère dont leurs ravisseurs étaient revêtus. Il lui importait également de savoir quels progrès avaient faits les intrigues opposées de la cour de Soissons, et si les rivaux de Sévérus n'avaient point réussi à diriger les vues de Clovis d'un autre côté. Quelque désagréable que fût leur captivité, il sentait qu'elle les dérobait au malheur qui leur avait paru presque inévitable avec leurs seules forces, le mariage de Julia avec Clovis ; aussi préférait-il demeurer en silence, et ne faire aucun effort pour recouvrer sa liberté ou faire découvrir sa retraite, jusqu'à ce qu'il fût assuré que Clovis avait fait un autre choix ; mais il sentait d'autre part qu'aussitôt que ce danger n'existerait plus, il faudrait travailler avec ardeur à sortir de prison ; car il avait tout lieu de craindre que Volusianus n'eût l'intention de prolonger leur captivité jusqu'au terme de leur vie. Toute sa politique tendait à gagner l'affection et la protection de Clovis ; mais si le roi des Francs venait à connaître par quel acte de violence le prélat avait empêché l'accomplissement de ses desseins, il en concevrait sans doute contre lui un ressentiment implacable. La clôture éternelle des deux prisonniers, ou leur mort, pouvaient seuls le mettre à l'abri de leurs révélations.

Mais quel que fût le désir de Félix d'apprendre ce qui se passait, et sur la Loire et sur la Seine, et sur l'Oise, il lui fut impossible d'obtenir de ses moines aucune information. C'était moins encore leur réserve que leur ignorance qui les empêchait de satisfaire sa curiosité : indifférens à tous les évènemens du monde, ne comprenant point et ne cherchant point à comprendre la politique, ils avaient tout au plus appris le nom de quelques-uns des chefs barbares qui brûlaient les cités et ravageaient les campagnes de leur patrie, et lorsqu'ils avaient inscrit dans la chronique de leur couvent une notice de leurs expéditions qui ne passait jamais deux lignes, ils croyaient réellement y avoir consigné l'histoire de toute l'année ;

c'était tout ce qu'ils avaient appris sur les évènemens publics, tout ce qu'ils s'étaient jamais souciés d'en savoir. Plus d'une fois Félix les avait entendus à table, au chœur, au moment de leur retraite dans leur cellule, échanger quelques mots l'un avec l'autre, et depuis qu'il avait renoncé à obtenir aucune information de leur confiance, il avait redoublé d'attention pour saisir au passage ces propos interrompus qui pouvaient lui donner quelque renseignement sur tout ce qu'il lui importait si fort de savoir ; mais jamais il n'avait entendu les moines parler d'autre chose que de la manière dont leur dernier repas avait été apprêté, ou des ordres que le supérieur avait donnés pour la discipline de la maison. Ce fut donc avec un vif étonnement qu'un jour du commencement de décembre, comme il était au chœur, il remarqua l'agitation extrême des fidèles distribués dans le reste de l'église, et qui tous se précipitèrent vers la porte, en même temps qu'il entendit une musique guerrière, qu'il reconnut bientôt pour être celle des Francs.

Sylvia Numantia et Julius Sévérus, qui entraient alors à Tours avec le petit corps d'armée conduit par Theuderic, n'étaient pas demeurés dans une ignorance aussi complète sur le sort de Félix. Le jour même où Sévérus avait passé la Loire vis-à-vis de Noviliacum, Sylvia qui lui avait facilité le passage, et qui avait fêté les soldats francs comme des libérateurs, reçut une lettre de Volusianus. Elle portait une date assez ancienne ; cependant, comme on ne voyait aucune raison pour qu'elle eût été retardée, Sévérus ne douta point que le prélat de Tours ne l'eût écrite seulement lorsque, averti de la prochaine arrivée des Francs, il avait désespéré de pouvoir dérober plus longtemps Félix à leurs recherches. La lettre était de la teneur suivante :

« *L'apostolique Volusianus à la matrone Sylvia Numantia*, *Salut* :

« Nous avons cherché par les lettres que nous vous avons adressées
» il y a peu de jours, à porter quelque adoucissement à vos douleurs.
» Le temps est venu où, contre notre gré, nous nous voyons forcé
» de les rendre plus amères. Vous pleuriez alors le fils que vous aviez
» perdu, mais toutes vos craintes se bornaient à cette vie corporelle
» que les saints peuvent se réjouir de perdre. Apprenez que son âme
» immortelle se trouve dans un plus grand danger encore. Il est
» possédé de l'esprit immonde, et sans les prières d'un saint reclus de
» notre couvent, qui l'a arraché aux serres du roi des ténèbres, il
» serait déjà plongé dans les gouffres de l'enfer. Des ordres ont été

» donnés pour administrer à son ame la seule médecine qu'elle
» puisse admettre. Votre fils suit à présent la règle de nos frères,
» qui, en raison des services qu'il nous a rendus, ont daigné l'ac-
» cueillir dans leur couvent. Il assiste à nos saints exercices, au
» *psallentium* perpétuel, gloire singulière de l'église de Tours, aux
» litanies et aux prières. L'esprit immonde, redoutant la compagnie
» de tant de dévots personnages, semble lui laisser quelque repos.
» Il est calme, et ce n'est que fort rarement qu'on le voit tomber
» dans les convulsions ou les accès de la colère. Mais quand il parle
» il ne sait rendre compte que des illusions de son cerveau malade.
» Comment ajouterait-on foi à ses paroles? ne sont-elles pas dictées
» par celui qui fut toujours le père du mensonge? Sans doute la
» malheureuse fille de l'apostat l'avait séduit par son impiété : tantôt
» il la demande, tantôt il raconte son prétendu voyage avec elle;
» mais nos frères s'abstiennent de lui répondre ou de l'écouter, car
» les discours de l'esprit des ténèbres corrompent l'oreille qui les
» écoute. Quant à cette malheureuse qu'il croit avoir vue, nous n'en
» avons appris aucune nouvelle : nous supposons qu'elle est déjà
» dans ce lieu terrible des pleurs et des grincemens de dents où son
» père ne tardera pas à la rejoindre. Pour votre fils, ne cherchez
» point à le voir, jusqu'à ce que la grâce du bienheureux saint
» Martin ait opéré sur lui, et ait chassé de son esprit avec ses accès
» de rage, ses illusions vaines et ses souvenirs mensongers. »

Quoique Sylvia fût en général disposée à accorder une grande confiance à un prélat de l'Église, et surtout à Volusianus, elle ne put s'empêcher d'être frappée du caractère d'hyprocrisie que Sévérus lui fit remarquer dans cette lettre. Aussi ne renonça-t-elle point à son ardent désir de revoir son fils et de le tirer du couvent. Julius Sévérus prit soin de la confirmer dans cette disposition et d'entretenir sa défiance des fraudes pieuses que pouvaient se permettre les prêtres. Lui-même n'avait pas lu sans frissonner ce que l'évêque de Tours avait donné à entendre sur le sort de sa fille. Cependant il ne pouvait croire que ses ennemis eussent eu l'atrocité de la faire périr : sa captivité suffisait à leurs desseins, et les plus cruels des hommes devaient balancer à commettre sans motif un tel crime. Il ne doutait point que Julia ne fût enfermée dans quelqu'un des cachots ténébreux qui appartenaient à l'église; que la mention que Volusianus faisait d'elle ne fût destinée à l'effrayer et à le décourager de poursuivre ses re-

cherches; mais elle faisait sur lui l'effet tout contraire; il jugeait le moment venu de tout oser pour la tirer des mains des prêtres. Assuré désormais de rencontrer Félix Florentius à Tours, il espérait obtenir de lui quelques lumières, et il comptait que le zèle d'un amant, se joignant à celui d'un père, triompherait plus aisément de toutes les ruses pontificales; car toute idée d'un mariage de sa fille avec Clovis devant désormais être abandonnée, l'alliance de Félix Florentius lui paraissait de nouveau aussi honorable qu'avantageuse.

Julius Sévérus engagea donc Sylvia Numantia à accompagner à Tours la petite armée des Francs, et à exiger que son fils lui fût immédiatement rendu. Les citoyens de Tours n'essayèrent d'opposer aucune résistance : les portes furent ouvertes à Theuderic dès qu'il se présenta devant elles. Volusianus, entouré d'un cortége de prêtres, s'avança à sa rencontre, en faisant porter devant lui des reliques, des cierges allumés et de l'encens. Quoique les Francs qui avaient pris part à cette expédition fussent tous païens, la vue des vieillards vénérables qui s'avançaient vers eux en procession, leurs longues barbes, la pompe de leurs habits pontificaux, leur appareil tout pacifique, et la confiance avec laquelle ils venaient rencontrer des guerriers, leur inspirèrent un respect involontaire. Ils abaissèrent leurs boucliers, et s'appuyèrent sur leur angon, ou courte lance, et ils contemplèrent avec étonnement, mais sans colère, cette procession qui, pour les combattre, ne leur opposait que des chants et la fumée des cierges. En même temps Julius Sévérus, Sylvia et Theuderic sortirent de leurs rangs pour conférer avec Volusianus.

Quelque offensé que fût Julius Sévérus, et quelque violent que fût le ressentiment qu'il nourrissait dans son cœur, il avait trop les manières et les habitudes d'un courtisan pour laisser paraître toute sa haine, lorsqu'il demanda à l'évêque de Tours de remettre immédiatement en liberté sa fille et son ami. Theuderic et Sylvia insistèrent sur la même demande. Volusianus adressa surtout sa réponse à Theuderic; il protesta de son attachement à la nation des Francs, de son respect pour leur roi, de son désir d'établir dès cette première visite, entre eux et les habitans de Tours, des liens d'hospitalité qui pussent durer à toujours, et de se conformer à tous ceux de leurs désirs qui pourraient s'accorder avec ses devoirs; mais en même temps il demanda que les nobles Francs, selon les lois de l'hospitalité, participassent à sa table avant de parler d'affaires, et il fit en effet servir dans

la forestérie du couvent un repas copieux, où les Francs s'empressèrent de s'asseoir, sans attendre le consentement de leur chef.

Pendant ce temps les cloches de l'église invitaient les habitans de Tours à se rassembler dans la cathédrale. L'arrivée des Francs, en excitant l'inquiétude parmi le peuple, avait redoublé le sentiment de dévotion ; l'assemblée se forma rapidement : elle était nombreuse, mais on y comptait plus de femmes que d'hommes; elle était enthousiaste, pleine de foi, de reconnaissance et de confiance en son pasteur; des religieux disséminés dans les diverses parties de l'église contribuaient encore par leurs discours et leur exemple à animer et à diriger un zèle déjà ardent.

Un moine monta en chaire, et prenant pour texte ces paroles de la première épître de saint Jean : « C'est à ceci que l'on reconnaît » les enfans de Dieu et les enfans du diable, » il annonça aux fidèles qu'un nouveau miracle venait de manifester la puissance et la bienveillance de leur patron saint Martin. Ce miracle devait répandre une lumière d'autant plus éclatante, que les gentils eux-mêmes allaient en ressentir les effets; mais d'autre part il invitait le peuple fidèle à rendre, devant les Francs, gloire à Dieu quand ses œuvres seraient manifestées. Il raconta alors de quelle manière Félix Florentius, séduit par la fille d'un idolâtre, avait permis au doute de prendre racine dans son cœur. « Aussitôt que sa foi fut ébranlée, » dit le moine, « le malheureux commença à se trouver sous l'empire du » démon. Celui-ci l'enleva en plein jour, en présence de sa mère, de » son ancien précepteur, homme à demi infidèle, et qui peut-être » dans son cœur regrette encore le culte des idoles, en présence » enfin d'un nombreux domestique qui n'a pas pu le défendre; ainsi » s'est manifestée la faiblesse de l'homme, quelque grand qu'il soit » dans ce siècle, aussitôt qu'il abandonne les sacrés enseignemens de » l'Église. Tous ont pu voir, » ajouta le moine, « les rochers eux» mêmes d'Hésodunum se mouvoir de leur place pour lui fermer les » passages, et l'arrêter avec celle qui voulait le perdre dans les ruines » consacrées aux faux dieux. Déjà il roulait dans les gouffres de l'en» fer, déjà son ame approchait de ces fleuves de soufre et de poix » bouillante, lorsqu'un vénérable reclus de notre monastère, le père » André, à genoux devant la tombe du bien heureux saint Martin, » a eu connaissance de l'œuvre du démon. Par la puissance de ses » prières, il a délivré l'ame captive. Au moment même où il était

» prosterné dans le sanctuaire, son image a apparu au malheureux
» Félix pour l'arracher à l'ennemi. Mais André, dans sa sainte mo-
» destie, ne veut point avouer le miracle; il se refuse à la gloire
» qu'on veut lui rendre, et il la laisse tout entière à Dieu. Félix
» cependant a été déposé à la porte de notre couvent; les Francs
» viennent le redemander, et il leur sera rendu. Vous allez le voir, mes
» frères; vous allez l'entendre lui-même, car l'apostolique Volusia-
» nus, pour rendre gloire à Dieu, a voulu que toute cette transaction
» fût publique. Vous entendrez aussi comment l'esprit du mensonge,
» qui parle désormais par la bouche de Félix, ne pouvant plus em-
» ployer la force, s'essaie à nous en imposer par la ruse; vous enten-
» drez le démon lui-même, qui cherchera à altérer les évènemens.
» C'est à vous, mes frères, à lui imposer silence : la voix du peuple
» est la voix de Dieu; que la voix du peuple l'emporte sur la voix du
» démon! » L'orateur avait à peine fini de parler, lorsque Volusianus entra dans l'église à la tête de son clergé, par une des portes latérales, tandis que Theuderic y entrait par l'autre à la tête des Francs qu'il avait conduits, et qui se rangèrent dans le fond du temple. Julius Sévérus demeura au milieu d'eux. Volusianus avait assigné à Sylvia une place distinguée parmi les femmes. Les Francs, quoiqu'ils eussent déjà vu la pompe des églises de Soissons, de Paris et de Reims, contemplaient avec étonnement toutes les richesses étalées à leurs yeux, la lumière brillante des cierges, la fumée de l'encens qui s'élevait en tourbillons vers les voûtes du temple, et les troupes nombreuses de prêtres qui étalaient toute la pompe des habits sacerdotaux.

Tandis que les barbares portaient sur les richesses du sanctuaire un œil d'étonnement, et peut-être d'envie, un homme, sorti de leurs rangs, qui, d'après ses habits et ses armes, paraissait être un Franc, quoique Theuderic ni aucun de ceux qui étaient près de lui ne pussent point le reconnaître, s'avança hardiment vers l'autel le plus prochain, saisit un chandelier d'argent qui y était déposé, et le souleva comme pour l'emporter; mais à l'instant il le laissa retomber en poussant un cri affreux; il tomba lui-même, et roula jusqu'au bas des degrés de l'autel, où il continua quelque temps livré à des convulsions effrayantes, tantôt prononçant des paroles entrecoupées, tantôt faisant retentir l'église de ses hurlemens. Les prêtres s'approchèrent enfin de lui : ils le couvrirent par charité d'un manteau, afin qu'il ne fût point reconnu; et après avoir replacé le chandelier sur l'autel, ils

soulevèrent le convulsionnaire, et l'emportèrent à l'infirmerie du couvent, tandis que le peuple faisait retentir l'église du cri de *Miracle!* et de *Gloire au bienheureux saint Martin!*

A peine les clameurs commençaient-elles à s'apaiser, lorsque Volusianus avertit les fidèles qu'un accident aussi fréquent dans l'église de Tours, et dont ils avaient pu être témoins plusieurs fois dans l'année, ne devait pas les distraire plus long-temps de l'évènement bien plus prodigieux pour lequel ils avaient été appelés à l'église.

« Approchez, fils du sénateur Florentius, » dit-il à Félix, que les moines conduisaient, et qui, depuis le moment où il avait entendu la musique des Francs, avait été ramené dans sa cellule et n'avait plus rien su de ce qui se passait, « approchez; et rendez hommage » à la vérité devant tout ce peuple assemblé. Quelle femme avez-vous » rencontrée dans les ruines d'Hésodunum; quelle femme souteniez-vous par le bras en sortant de l'antique forteresse? »

— « Julia, » répondit Félix, « fille du sénateur et comte de Chartres, Julius Sévérus. »

— « La fille de l'impie, de l'apostat, de l'idolâtre! » s'écrièrent » aussitôt des milliers de voix dans toutes les parties de l'église.

— « Ne vous trouvâtes-vous pas tout à coup plongé dans d'épaisses » ténèbres, dans un antre sans issue, où les rochers vous fermaient le » passage? »

— « En effet, les portes de pierre du souterrain furent fermées sur » nous, et nous nous trouvâmes dans une profonde obscurité. »

— « Miracle! miracle! » s'écria la foule, « vous cherchiez les ténèbres avec l'idolâtre, vous avez trouvé les ténèbres. »

— « Restâtes-vous seuls dans ces ténèbres, ou quelque être s'approcha-t-il de vous? »

— « Des mains violentes saisirent ma compagne dans l'obscurité, » et voulurent l'entraîner loin de moi.... »

— « Miracle! » répéta encore la foule, « le prince des ténèbres » venait enlever sa proie. »

— « Quand la lumière vous fut rendue, quel est le nom du religieux que vous crûtes voir près de vous? »

— « Il me dit se nommer le père André. »

— « Ah! bienheureux père André, puissant intercesseur père » André! » répéta le peuple, « protège-nous, délivre-nous de tout » mal! »

— « N'étiez-vous pas chargé de liens, et le père André ne les a-t-il » pas fait tomber de vos mains? »

— « Il m'a fait ôter les liens dont il m'avait fait charger lui même. »

— « L'entendez-vous, l'ingrat! » s'écria le peuple, « il accuse » son bienfaiteur, son libérateur. »

— « Citoyens de Tours, » s'écria Félix, « j'ai été chargé de vos » intérêts; c'est pour vous, c'est pour votre défense que je me suis » confié aux barbares, que j'ai traité à Soissons avec Clovis, que » j'ai obtenu que vous fussiez pris sous sa protection, que vous fus- » siez soustraits aux attaques des Francs. Je venais de vous servir » quand j'ai été injustement arrêté, chargé de liens, traîné dans » ce cloître, où l'on m'a retenu captif. »

— « Les Francs sont dans ce temple même, » reprit Volusianus, « ils y sont à cause de vous : c'est ainsi que vous nous en avez déli- » vrés : mais poursuivons. Le père André ne vous fit-il pas manger » du pain du Seigneur, et boire de sa coupe? »

— « Oui, il nous fit servir un léger repas dans les ruines d'Héso- » dunum. »

— « C'est le pain de vie, c'est la coupe des délivrances! « cria le » peuple. »

— « Vîtes-vous comment le père André vous transporta à la porte » de notre couvent? »

— « Non; mes yeux étaient couverts de ce froc qu'on m'a fait » porter, comme mes mains étaient liées. »

— « Mais éprouviez-vous le rude mouvement des chevaux et des » voitures? »

— « Non; il me paraissait au contraire glisser sur la Loire dans » un bateau. »

— « Quel mouvement est plus doux que celui des ailes des anges? » s'écria le peuple, auquel des moines répandus dans les diverses parties de l'église, suggéraient souvent les réflexions qu'il proclamait ensuite.

— « Maudits soient les prétendus anges qui m'enlevèrent, » s'écria Félix avec une vive impatience, « j'en ai terrassé un dans les » souterrains d'Hésodunum, de cette main je lui ai serré la gorge, » et j'aurais aussi bien fait de l'étrangler. »

— « Le démoniaque entre en fureur, l'esprit immonde le do- » mine, » s'écrièrent les assistans. Les prêtres commencèrent aus-

sitôt à entonner les litanies destinées à la délivrance des possédés, et à asperger Félix d'eau bénite. Celui-ci, comprenant que sa colère ne pouvait que le compromettre davantage, réprima son ressentiment, reprit une apparence calme, et se tournant vers Volusianus, le pria de continuer.

— « Que vous semble-t-il, » dit Volusianus, « que soit devenue « la malheureuse fille de Julius Sévérus? »

— « Nous sommes arrivés ensemble dans la cour près d'ici, et » tandis que je suis entré dans le couvent des hommes, elle est » entrée dans celui des femmes. »

— « Je désire, mes frères, » dit Volusianus, « que d'après celle-ci » seule vous jugiez tous des illusions sans nombre auxquelles cet in- » fortuné a été livré. Depuis que, dans l'excès de son égarement, il a » porté ses mains sur un oint du Seigneur, ce qu'il a cru voir n'avait » plus de forme, ce qu'il a cru entendre n'avait plus de son, ce qu'il » a cru toucher n'avait plus de substance. Il s'est figuré que la fille de » l'infidèle était entrée dans nos sacrés parvis. Vous savez sous quelles » règles sévères vivent les saintes filles qui se sont mises sous la pro- » tection du bien-heureux saint Martin. Comment Julia y serait- » elle entrée sans mon ordre, comment en serait-elle ressortie sans » mon congé? Or, vous allez vous convaincre qu'elle n'est point dans » ce couvent; sans doute les yeux des hommes ne doivent point » souiller ses chastes murailles; mais en faveur de ces Francs, qui » ne sont point encore éclairés par la foi, et pour mieux faire triom- » pher la vérité, j'accorde à la pieuse matrone Sylvia Numantia, et » aux femmes qu'elle voudra choisir, une dispense de la clôture. » Qu'elles entrent dans le couvent, qu'elles le parcourent d'une ex- » trémité à l'autre, et qu'elles viennent nous dire ensuite si la fille » de Julius Sévérus s'y trouve, s'il y reste aucun vestige qu'elle y » soit jamais entrée. Allez, » dit-il à un de ses officiers, « con- » duisez Sylvia au couvent. »

Sylvia, accompagnée d'une douzaine de matrones de Tours, entra en effet dans le couvent : elle le parcourut en visitant toutes les salles, toutes les cellules, et jusqu'aux lieux les plus secrets. On la fit descendre avec une apparente indifférence dans les cachots souterrains, dont elle ne pouvait contempler les murs humides et la profonde obscurité sans horreur : on ouvrit devant elle des trappons qui semblaient destinés à cacher les victimes du despotisme monacal : le ca-

veau qu'ils fermaient se trouva vide. On lui fit même parcourir les tombeaux, et sans exprimer la pensée à laquelle on semblait vouloir répondre, on prit à tâche de la convaincre qu'aucun vivant n'était enfermé parmi les morts, qu'aucun corps n'avait été récemment déposé dans le sépulcre. Après une recherche minutieuse, Sylvia, accablée d'une profonde tristesse, revint déclarer à Julius Sévérus, à son fils et à l'assemblée, que l'amie qu'elle cherchait n'était point dans le couvent. Cette nouvelle, qui fut reçue par Sévérus et par Félix avec la plus mortelle angoisse, fut accueillie au contraire, par le peuple, avec toutes les démonstrations de la joie et du triomphe, comme si elle ne laissait plus de doute sur le miracle. Les prêtres entonnèrent un cantique d'actions de grâces, et la foule se dispersa en le répétant.

CHAPITRE XX.

LE PÈRE ANDRÉ.

« Car l'on ne saurait soutenir sans hérésie que, dans les affaires de » l'Église, on puisse se dispenser d'obéir au prêtre du Seigneur, à » l'évêque auquel il a commis ses brebis pour les mener paître; et » qu'on puisse prendre sur soi-même un pouvoir que ni Dieu, ni » les hommes ne nous ont confié. » GRÉGORI TURON. lib. II, cap. 23, p. 173.

Après le triomphe que Volusianus venait d'obtenir, il n'y avait plus pour lui aucun avantage important à retenir Félix à Tours. La croyance qu'il avait été miraculeusement conduit au couvent de Saint-Martin, était fermement établie; les assistans se figuraient en avoir eu l'assurance par ses propres confessions; toutes les explications que Félix pouvait donner ensuite, tous les détails qu'il pouvait raconter sur sa captivité, ne suffisaient plus pour détruire cette im-

pression générale. Les Francs, qui, sans comprendre pour la plupart tout ce qui s'était dit devant eux, avaient été témoins de l'examen de Félix, et de l'effet qu'il avait fait sur le peuple, étaient bien plus disposés à confirmer un récit merveilleux qu'à le contredire : ils appuieraient sans doute celui que saint Remi avait fait à Clovis, de l'enlèvement d'Hésodunum; et ce roi, qui avait déjà donné des preuves de sa disposition à tout croire comme à ne rien craindre, ne répugnerait point à admettre que son épouse lui avait été enlevée par les diables, pourvu que Julia ne reparût pas pour démentir le récit des deux prélats, des habitans de Tours et des soldats de Theuderic.

En effet, les moines qui entouraient Félix ne s'opposèrent point à ce qu'il s'approchât de sa mère pour l'embrasser au moment où elle allait entrer dans le couvent, ou à ce qu'il restât dès lors à côté de Julius Sévérus et des Francs avec lesquels il sortit de l'église, lorsque Sylvia vint annoncer l'inutilité de ses recherches.

Mais, dans ce moment, Félix songeait bien peu à la liberté qu'il avait recouvrée : il était plongé dans la consternation; et, tandis qu'il s'efforçait de consoler Julius Sévérus, qu'il lui répétait que, d'après tout ce qu'il avait pu observer, les prêtres et les moines, entre les mains desquels il était tombé, étaient incapables d'un crime atroce, son imagination était cependant remplie des plus funestes pressentimens. Tantôt il se représentait Julia enfermée dans un cachot souterrain, et privée de communication avec toutes les créatures humaines, pour que son existence ne pût pas être révélée; tantôt il frémissait de penser qu'elle était peut-être déjà tombée en sacrifice au fanatisme et à la politique de ceux qui, en parlant d'elle, ne cessaient d'exprimer qu'ils la croyaient digne de mort.

Les recherches que Sylvia avait faites dans le couvent lui avaient fait connaître tout ce que pouvait avoir d'horrible le sort d'une captive entre les mains des religieuses; quelques-uns des cachots qu'elle avait visités lui avaient laissé une inexprimable impression de terreur qu'elle laissait percer malgré elle.

Julius Sévérus, de son côté, redoublait l'effroi de Félix et de sa mère, en leur faisant connaître les mesures qu'il avait déjà prises, et qui étaient demeurées sans succès; car, prévoyant qu'à son approche Volusianus pourrait être tenté d'envoyer au loin sa captive, il avait distribué d'avance, sur toutes les routes auprès de Tours, des hommes

affidés pour observer les voyageurs, et les enlever au besoin à main armée; il avait gagné des espions jusque dans le temple, et Lamia lui avait procuré l'assistance de deux de ces bagaudes fugitifs qui avaient contribué à l'arrestation de Félix et de Julia, qui les avaient conduits jusqu'à Tours, qui donnaient les renseignemens les plus exacts sur tout ce qui s'était passé dans cette circonstance, mais qui, depuis, n'avaient plus entendu parler de Julia, et ne pouvaient concevoir ce qu'elle était devenue. Sévérus avait compté plus encore sur eux que sur les Francs, pour recouvrer sa fille. Il s'était flatté que ces bagaudes seraient instruits du moment où Volusianus la ferait partir; qu'ils en donneraient avis à Dumnorix, qui, avec un certain nombre de bergers, s'était caché dans les bois, près de Tours, et que celui-ci pourrait délivrer Julia des mains de ses ravisseurs. Toutes ces précautions avaient été prises en vain, les espions n'avaient rien appris, Dumnorix n'avait rien découvert; les autres agens de Sévérus, distribués sur différentes routes, n'avaient vu passer aucun voyageur.

« Il ne me reste plus qu'une ressource, » dit Sévérus, « enlevons » Volusianus, et que sa tête me réponde de ma fille. »

— « Je doute, » répliqua Sylvia, « qu'un homme tel que lui ré» vélât son secret et sa honte pour sauver sa tête. »

— « Et moi, » reprit Theuderic, « je doute que mes Francs » veuillent lever la main sur lui. Ce prêtre leur paraît plus qu'un » homme, surtout depuis qu'ils ont vu tomber ce prétendu Franc » qui avait porté la main au chandelier. »

— « J'espère encore, » dit Sylvia, « que toute cette comédie » n'est destinée qu'à en imposer au vulgaire. Volusianus ne peut pas » sérieusement prétendre que nous croyions les prodiges qu'il ra» conte, de préférence au témoignage de nos propres sens, lorsque » j'ai vu l'enlèvement, de mes yeux, lorsque Félix, qui en a été » victime, est ici présent, et qu'il marque la place même où il a été » séparé de Julia. Recherchons-le de nouveau, mais sans tant de » témoins; il nous rendra, sans doute, une réponse plus raison» nable. »

— « Volusianus a parlé pour le peuple, » reprit Sévérus, « parce » que c'est du peuple seul qu'il lui importe de ménager l'opinion; » il jouit, au contraire, de nous parler comme à des enfans, au » moment où il nous outrage comme des hommes. »

— « Laissez-moi parler au prêtre, » dit Theuderic; « car je vois

» bien que c'est la hache francisque, et non vos douces paroles,
» qui doit ouvrir la prison de la captive. »

En effet, Félix, Sévérus, Theuderic et Sylvia se rendirent à l'archevêché, et demandèrent à Volusianus une audience privée : ils l'obtinrent sans difficulté. Le prélat ne parut point embarrassé de leur présence; il ne craignit point de s'engager de nouveau dans le sujet de la discussion précédente; mais il opposait à leurs pressantes instances un ton de ferveur, de conviction, d'intérêt paternel qui les déconcertait, et ne leur laissait pas même l'occasion qu'ils cherchaient de le menacer. « Ce n'était point à lui, » disait-il, « d'expliquer les voies de Dieu, ou de rendre raison de ses miracles par des moyens humains; mais Félix avait été déposé entre ses mains d'une manière prodigieuse. Félix, pour son salut, aurait dû continuer, dans le temple, les exercices qu'il avait commencés; mais il était libre, ou du moins il ne portait d'autres liens que ceux du péché. Julia, qui peut-être était doublement chargée de ces mêmes liens, aurait été également laissée libre par lui, si elle avait été conduite au même lieu. Il concevait l'anxiété cruelle d'un père, d'un amant, d'une amie, il ne pouvait leur offrir d'autre secours que celui de ses prières; mais, du moins, elles étaient ferventes autant que sincères; du moins il ne se permettait jamais de regarder comme une offense les soupçons injurieux, les mots outrageants que leur avait arrachés une situation aussi cruelle, et une erreur qu'ils ne pouvaient dissiper. »

Jamais, en effet, sa douceur ne se démentit, quelque directes que fussent les accusations, quelque violentes que fussent les menaces que le désespoir dictait à Sévérus et à Félix. Toujours il semblait au-dessus de l'injure, et en la laissant retomber devant lui, il grandissait aux yeux de ses accusateurs eux-mêmes. « Votre vie me répond de la sienne, » s'écria Félix avec un mouvement forcené de douleur. — « C'est de ta vie éternelle, mon fils, que je réponds à Dieu, » reprit-il avec affection, « je donnerais avec joie cette vie mortelle pour la sauver, et dans la violence dont tu me menaces, je ne vois que le danger de perdre ton ame. » — « Si vous avez pitié de l'angoisse d'un père, » lui disait Sévérus, « rougissez donc de lui tenir un langage qui ne peut tromper que des enfans ou une ignorante populace. Vous voyez devant vous des sénateurs et des soldats, parlez-leur du moins comme à des hommes. » — « Je

» sais, » répondit Volusianus, « que la vérité de la foi est folie
» pour l'incrédule. Je rougirais cependant de la déguiser par respect
» humain, ou d'accommoder mon langage à la dignité de ceux qui
» m'entendent. »

— « Vieillard, » dit enfin Theuderic, « je suis venu avec
» mes Francs pour voir des faits, non pour entendre des paroles;
» rends à ce Gaulois, que le Franc honore, sa fille ta captive, ou
» de cette main que je lève sur toi, je lierai ta barbe à la queue de
» mon cheval, et je te conduirai ainsi dans les forêts de la Toxan-
» drie. »

— « Qu'il me reste seulement, » reprit Volusianus, « assez de
» force en y arrivant pour bénir les Francs, et je commencerai joyeu-
» sement ainsi l'œuvre du Seigneur, que d'autres apôtres plus heu-
» reux que moi termineront un jour. Tu me trouveras également
» prêt pour la prédication parmi vous et pour le martyre. »

Un Franc n'entendait jamais avec indifférence la langue du vrai courage. Theuderic recula frappé d'un respect involontaire pour le vieux prélat.

Félix aurait voulu se persuader que Volusianus était lui-même dans l'erreur, et que cette inébranlable fermeté était de la vertu. Il demanda à voir le père André, à l'entendre expliquer lui-même sa mission à Hésodunum; mais le père André, répliqua Volusianus, avait quitté Tours depuis plus d'une semaine : il était en mission pour les affaires de l'église, et comme sa tournée devait être longue, il était impossible au prélat de dire en quel lieu on pourrait présentement l'atteindre.

Julius Sévérus connaissait d'autres témoins, d'autres agens de l'enlèvement de sa fille : les deux bagaudes qui avaient conduit le père André dans les ruines d'Hésodunum, et qui, gagnés par Lamia, servaient dès lors d'espions à Sévérus dans le temple; mais ces deux malheureux avaient un sentiment trop vif du danger auquel ils s'exposeraient en offensant l'archevêque et le clergé de Tours, pour qu'il y eût aucune possibilité de les faire parler. La conférence ne semblait plus pouvoir arriver à aucun résultat, et Sévérus se retira avec ses amis, mais en déclarant son intention de demeurer à Tours pour y poursuivre ses recherches.

La première pensée de Sévérus était d'attaquer l'archevêché pendant la nuit, d'enlever Volusianus, la supérieure du couvent de

Sainte-Marie, et d'autres otages, et de les conduire à Chartres ; mais les chefs des Francs, ou antrusthions, consultés sur ce projet, se refusèrent absolument à l'exécuter. Ils déclarèrent qu'eux et leurs soldats avaient déjà mangé du pain de Volusianus ; qu'ils s'étaient assis à sa table, et qu'ils n'useraient pas envers lui de violence. Ce respect pour les lois de l'hospitalité n'était pas toujours si puissant sur eux ; mais le prélat de Tours les avait frappés comme un être presque surnaturel : ils ne levaient les yeux sur lui qu'avec crainte, et il n'y avait plus rien à attendre d'eux contre lui.

Sévérus consulta les deux bagaudes que Lamia avait mis dans ses intérêts : il se flattait de découvrir par eux quelque autre des agens de l'enlèvement. Tout ce qu'il put en apprendre, c'est que le père André avait été envoyé à Poitiers, et que son départ avait été enveloppé du plus profond mystère.

Ce départ du père André pour Poitiers parut à Félix un trait de lumière. De même que leurs ravisseurs avaient fait choix de lui pour les conduire jusqu'à Tours, n'était-il pas probable qu'ils l'auraient choisi encore pour accompagner Julia, lorsqu'il était convenu de l'éloigner davantage ? Sans doute il l'aurait conduite dans un couvent à Poitiers, ou tout au moins, en traversant cette ville où il ne croyait pas être poursuivi, il y aurait dérobé moins soigneusement les traces de son passage. D'ailleurs, depuis que Félix se trouvait entre les mains des prêtres, le père André était le seul qui lui eût dit la vérité sans mélange d'artifice ; le seul qui, en obéissant implicitement aux ordres de ses supérieurs, lui eût montré une compassion vraie pour les peines qu'il causait lui-même, un désir sincère de le servir. Félix ne se flattait pas qu'André déviât pour lui d'un seul des ordres qu'il avait reçus, mais il croyait que ce prêtre ne le tromperait pas, et que s'il dépendait de lui de donner une lumière, une consolation, une espérance, André ne s'y refuserait pas. Il résolut donc de partir immédiatement pour Poitiers, tandis que Sévérus et sa mère demeureraient à Tours avec Theuderic et les Francs, et qu'ils emploieraient tour à tour les promesses et les menaces auprès de tous les employés subalternes du temple, et de tous ceux que l'on pourrait séduire ou que la crainte des châtimens pourrait effrayer, afin d'obtenir quelque lumière sur le sort de Julia.

Sévérus et Sylvia, qui voyaient dissiper leur espérance de rien obtenir de Volusianus par la crainte des Francs, approuvèrent le

voyage de Félix. Dioclès, qui avait accompagné Sylvia avec les chevaux et les effets de son maître qu'il comptait ramener de Tours, fut chargé de les tenir prêts pour le départ. Sévérus écrivit au comte romain Gallus qui commandait à Poitiers, et au Goth OEgila qui y avait sous ses ordres un petit corps de soldats d'Alaric II, pour leur recommander son ami, et l'homme destiné à devenir son gendre, dans la recherche qu'il faisait de sa fille. Il était également connu de ces deux officiers, et il avait quelque crédit sur leur esprit. Félix Florentius avait eu occasion de correspondre lui-même avec Adelfius, évêque de Poitiers, qui, non moins que Volusianus, était ennemi secret des Visigoths, auxquels il obéissait, et partisan des Francs ; mais ce prélat n'avait pas, à beaucoup près, dans Poitiers, une autorité égale à celle qu'exerçait l'évêque de Tours ; son pouvoir était limité par celui du comte romain et du commandant visigoth, et quelque mal disposé qu'il pût être, Félix avait lieu de se flatter que si Julia était dans Poitiers, il réussirait à la faire remettre en liberté.

Le lendemain de son départ de Tours, Félix arriva à Poitiers, et au moyen des renseignemens qu'avait obtenus Dioclès, il découvrit bientôt la demeure du père André, et il se présenta chez lui ; mais dès le premier aspect, il fut frappé du changement qu'il remarqua sur le visage de ce prêtre. Ses joues étaient devenues plus pâles, ses yeux plus creux, une tristresse profonde semblait avoir sillonné son front ; elle avait remplacé dans sa contenance cette douce confiance, ce repos d'une bonne conscience qui faisaient auparavant le caractère de sa physionomie. Lorsque André vit entrer Félix dans sa cellule, un rayon de joie brilla cependant dans ses yeux. « Dieu soit loué ! » s'écria-t-il, « l'une tout au moins des deux victimes de ma funeste » obéissance est en liberté ; mais l'autre, où sera-t-elle ? quel compte » devrai-je rendre de sa vie au tribunal de Dieu ? »

« C'est à vous-même, » répliqua Félix vivement troublé par cette exclamation, « que je venais en demander des nouvelles. Serait-il » possible que vous ne sussiez point ce que Julia Sévéra est devenue ? »

— « Volusianus n'a eu garde de me confier un secret que j'aurais » cessé de garder. Malheur à moi pour avoir plus écouté la voix de » l'homme que la voix de Dieu ! pour avoir cru que l'obéissance » canonique me dispensait de consulter mon propre jugement ! En » accomplissant les ordres de mon évêque, j'ai cru préserver les » Gaules d'une fatale apostasie ; j'ai cru n'exercer qu'une sévère

» justice envers ceux qui étaient déjà condamnés par les canons. Il
» m'avait trompé, et sur la foi de Julia, et sur ses projets, et sur
» les dangers dont il nous disait menacés. Il a trompé le peuple sur
» les moyens employés pour accomplir ses desseins : il a attribué aux
» anges du ciel ce qui était l'ouvrage de ses mains pécheresses; il a
» annoncé de faux miracles; il a prétendu que j'avais commandé
» aux démons et aux anges, tandis que, malheureux pécheur que
» je suis! je pleure sur l'action qu'il m'a fait faire. »

Toutes les espérances de Félix avaient été renversées quand il avait entendu André lui demander, à lui-même, des nouvelles de Julia. Déjà il se reprochait d'être venu à Poitiers, d'avoir perdu quatre jours, de s'être éloigné de Tours où sans doute, elle était encore cachée. Cependant l'intérêt qu'André prenait à lui, le repentir si sincère qu'il exprimait, et les traces de douleur et d'inquiétude qu'il portait sur son visage, lui faisaient une profonde impression. Il l'interrogea sur le changement qu'il semblait annoncer dans ses opinions ou ses principes. André répondit avec la plus grande franchise. Élevé dans le couvent, ne connaissant les hommes que par les livres d'Église, ne considérant la politique que dans ses rapports avec le triomphe de la religion, il avait toujours accordé une foi implicite à ses supérieurs ecclésiastiques. Il n'avait jamais entretenu l'ombre d'un doute, ou sur la vérité de leurs paroles, ou sur la convenance de leurs ordres, ou sur l'authenticité des miracles qu'il leur entendait attester. Doué d'un sens droit, d'une prudence et d'une discrétion à l'épreuve, d'un courage inébranlable, il s'était rendu recommandable à l'évêque de Tours; il avait été chargé par lui de plusieurs missions dangereuses, et il s'en était toujours acquitté avec succès. Il avait visité les camps de presque tous les barbares, pour racheter des captifs, pour recouvrer les châsses des saints qu'ils avaient enlevées, ou pour leur prêcher l'Évangile. La droiture de son caractère lui avait partout concilié le respect : il avait été honoré de ceux qu'il n'avait pu persuader, et il croyait si fermement lui-même la parole qu'il annonçait, que ceux qui n'étaient point convaincus par ses argumens, étaient souvent entraînés par leur confiance dans la foi d'un honnête homme.

Lorsque, sur la nouvelle du prochain mariage de Clovis, Volusianus, d'accord avec saint Remi, avait résolu de faire arrêter l'épouse qui inspirait au clergé une si extrême défiance, il avait choisi le père André pour le charger de cette expédition; il avait besoin d'un homme

de tête, en état d'agir seul, et de prendre conseil des circonstances, d'un homme de cœur qui passât la nuit, et même plusieurs nuits dans des souterrains où le troupeau timide des moines n'aurait jamais osé descendre ; qui s'associât, sans crainte, aux bagaudes fugitifs que Volusianus était obligé d'employer, comme connaissant seuls les ruines celtiques, et qui les dominât tellement par la hauteur de son caractère, qu'on pût demeurer sans crainte sur la manière dont ils s'acquitteraient de leur mission. Mais surtout Volusianus avait besoin d'un homme vertueux, qui, chargé d'enlever une jeune fille remarquable par sa beauté, ne pût pas être accessible à une tentation, à une pensée contraire à l'honneur de celle qui allait se trouver, sans défense, entre ses mains. Au moment même où Volusianus sacrifiait Julia au bien général de l'Église, il aurait frémi à l'idée de l'exposer à une souillure. D'ailleurs, l'intérêt même du sacerdoce lui faisait un devoir de veiller à la défense de sa pureté. Le public pardonne plutôt aux prêtres des actions perfides ou cruelles que des actions vicieuses : il est moins dangereux, pour eux, d'être convaincus d'avoir fait périr des femmes et des enfans dans les flammes, que d'être soupçonnés de mauvaises mœurs.

Fort peu de prêtres possédaient les qualités diverses que Volusianus avait besoin de trouver réunies, pour la mission dont il chargea le père André. Aussi, en faisant choix de lui, ne se laissa-t-il point rebuter par ses premiers scrupules, et poussa-t-il la condescendance pour les dissiper, jusqu'à lui exposer toute la correspondance de saint Remi et toutes les lumières qu'ils avaient acquises l'un et l'autre sur le caractère et les projets de Sévérus. Le père André fut étonné ; c'était la première fois que les ordres qu'il recevait de ses supérieurs étaient en contradiction avec ceux que lui dictait intérieurement sa conscience. Il hésita, et Volusianus put s'en apercevoir. Entraîné cependant par l'habitude du respect et de la confiance, par un profond sentiment d'humilité, et la croyance qu'il ne pouvait errer en obéissant à celui qui avait droit de lui commander, il promit d'exécuter ses ordres, et, une fois chargé de la commission, il s'en acquitta consciencieusement jusqu'au bout.

Sa surprise avait été extrême, lorsque, en voyage, il avait eu lieu de se convaincre que Volusianus l'avait mal informé ; que Julia Sévéra était chrétienne ; qu'elle ne nourrissait aucun projet dangereux pour l'Église ; que, loin de désirer que Clovis la choisît pour épouse, elle

redoutait une semblable alliance, et que son cœur était engagé ailleurs. André n'avait pu voir de près les deux jeunes gens confiés à sa garde, sans ressentir de l'intérêt pour eux : il avait été touché du pardon qu'ils lui avaient si facilement accordé ; et, dès ce moment, il avait commencé à douter s'il pouvait aussi se pardonner à lui-même; il s'était rendu aussitôt auprès de Volusianus, moins encore pour lui rendre compte du succès de son entreprise, que des lumières nouvelles qu'il avait recueillies. Mais il était demeuré confondu de l'indifférence du prélat, pour des circonstances qui lui paraissaient si importantes ; de son insensibilité pour les peines des deux prisonniers, pour les angoisses auxquelles leurs parens demeuraient exposés ; de son interdiction, répétée avec menace, de donner à Sylvia aucune lumière sur le sort de son fils ; de sa froide détermination de soustraire pour jamais les deux prisonniers à la lumière du jour, et de les laisser périr dans un cachot, s'ils ne consentaient pas à se lier par des vœux éternels, plutôt que de s'exposer à aliéner de l'Église, par leurs révélations, Clovis, qui devait être son protecteur. André, insensible à ses menaces, avait cependant fait parvenir le billet de Félix à Sylvia. C'était la première fois de sa vie qu'il désobéissait à son évêque ; la première fois qu'il consultait les lumières de sa raison, de préférence à ce qu'on lui avait appris à considérer comme les devoirs de son état ; la première fois, qu'après avoir senti un poids sur sa conscience, il s'était dispensé de l'obligation de le confesser aussitôt à son supérieur ecclésiastique. Une première désobéissance en entraînait après elle beaucoup d'autres, et la chaîne à laquelle sa vie avait jusqu'alors été soumise, se trouvait rompue, sans qu'il pût jouir de sa liberté.

Du moment où il s'était séparé de Julia Sévéra, dans la cour de l'archevêché, il n'avait plus eu aucune communication avec elle, et il lui avait été impossible d'apprendre ce qu'elle était devenue. Il supposait cependant qu'elle serait demeurée dans le couvent de Saint-Martin, jusqu'au moment où Volusianus avait eu la nouvelle de l'expédition de Theuderic, pour venir la délivrer. Alors, sans doute, le prélat avait songé à l'éloigner ; peut-être l'avait-il envoyée dans un autre couvent : toutefois, les maisons religieuses de femmes étaient encore en petit nombre dans les Gaules : celles qui étaient situées dans d'autres diocèses ne se trouvaient plus sous l'autorité immédiate de Volusianus, et André ne croyait point qu'il voulût confier, à la

garde d'aucun autre, une prisonnière dont la délivrance compromettrait son honneur : il supposait donc qu'il fallait la chercher ou parmi les petites congrégations formées dans le diocèse de Tours, et qui n'étaient point encore érigées en couvens, ou dans quelqu'un des châteaux appartenans à l'Église.

Le sort de Félix n'avait point été enveloppé de tant de mystère. André avait su de bonne heure qu'il avait été annoncé dans le couvent de Saint-Martin comme un démoniaque ; qu'il avait été soumis à tous les exercices qu'on regardait comme préparatoires à l'expulsion des mauvais esprits ; que son arrivée dans le couvent avait été représentée comme miraculeuse, et qu'on avait attribué à ses prières, à lui-même, l'œuvre qu'il avait accomplie par la force des bras qu'il avait dirigés. C'était la première fois que ces récits merveilleux, dont on entretenait la piété des fidèles, avaient été à ses yeux convaincus de fausseté. Avec un cœur trop droit, une ame trop franche pour concevoir ces fraudes pieuses, auxquelles tant de personnages distingués dans l'Église ne se faisaient alors aucun scrupule de descendre, il avait toujours cru que religion et vérité devaient être une seule et même chose ; et il lui semblait participer à l'abomination et au sacrilége, lorsqu'il se laissait attribuer des pouvoirs miraculeux qu'il était si sûr de ne point avoir. Cette découverte avait répandu dans son ame un doute effrayant ; toute sa croyance avait été ébranlée, et le doute seul étant à ses yeux un péché mortel, la douleur et le découragement avaient pris la place de cette piété consolante dont jusqu'alors il avait été animé. Il ne trouvait plus d'assurance dans son cœur ou dans sa religion ; la morale et la foi, au lieu de se servir de support l'une à l'autre, lui semblaient se combattre ; ses actions et ses pensées étaient tour à tour devenues pour lui des sujets de remords ; le trouble de son ame avait altéré sa santé, et c'était à la main de fer du repentir qu'il attribuait ce changement dans son aspect extérieur, dont Félix avait été frappé.

Le père André avait recouru de nouveau à Volusianus, pour le sommer de démentir une fable qu'il ne pouvait laisser circuler sans impiété. Mais le prélat avait répondu qu'il ne devait point ébranler la foi des faibles, en les accoutumant à douter des miracles de la religion ; qu'il était plus sage de profiter d'une croyance qui, sans être vraie elle-même, servait d'appui à la vérité ; qu'on devait peu se reprocher une supercherie qui gagnait des ames à Dieu, et dont le

diable seul avait à se plaindre ; qu'il fallait, avant toute chose, chercher le bien de Dieu et de l'Église, par quelque voie qu'on dût y parvenir. Ces motifs avaient paru à André entachés d'une politique mondaine dont jusqu'alors il n'avait jamais osé soupçonner ses supérieurs. Il avait insisté ; mais alors Volusianus, changeant de ton, lui avait ordonné de se rendre aussitôt et secrètement à Poitiers, pour n'en point revenir qu'il ne fût rappelé.

— « J'obéis, » dit-il enfin, « mais pour la seconde fois mon obéissance fut une faute. La réflexion, la solitude m'ont appris à connaître plus clairement mon devoir. Je sais la vérité, je dois la dire, je dois la faire triompher. Je me suis rendu coupable d'un grand crime contre Julia Sévéra et contre vous ; j'en dois à Dieu et au monde une confession publique. Déjà je serais retourné à Tours pour la faire et la sceller de ma vie, car je vois bien quelle en serait la conséquence ; mais l'évêque de Poitiers me retient ici dans une sorte de captivité. Si vous en avez le crédit, affranchissez-moi de ces liens, et Dieu, qui a accepté ma repentance, m'accordera aussi la grâce d'une réparation entière. C'est moi qui vous ai ôté l'épouse que votre cœur avait choisie ; c'est moi qui ai enlevé à Julius Sévérus sa fille, c'est aussi moi qui vous la rendrai. »

CHAPITRE XXI.

LES PAYSANS.

« Ne s'est-on pas conduit de manière que les hommes exposés aux » brigandages des juges, aux supplices et à la mort, ont commencé » à être barbares, parce qu'on ne leur permettait plus d'être Ro- » mains. Ils avaient complètement perdu leur liberté, on les a forcés » à défendre aussi leur vie. Que fait-on encore autre chose que ce » qu'on a fait auparavant ? Ne contraint-on pas à devenir bagaudes » ceux qui ne l'étaient point encore ? » SALVIANI DE GUBERNATIONE DEI, lib. V, p. 104.

Félix avait de son côté raconté au père André de quelle manière il avait recouvré sa liberté, et de quelle protection il était assuré par la présence d'un corps de troupes franques à Tours. Il lui avait raconté comment Volusianus, repoussant l'évidence, méprisant également le témoignage de ses auditeurs et celui du sens commun, affirmait qu'il n'avait eu aucune part aux enlèvemens d'Hésodunum ; que Félix lui avait été remis par des moyens surnaturels; que Julia avait disparu : il lui avait dit enfin comment Volusianus avait séduit la populace, et comment elle croyait au miracle qui avait été en quelque sorte attesté devant elle.

André, la tête appuyée sur la poitrine, réfléchissait à cette situation étrange, et cherchait les moyens de combattre à la fois le témoignage d'un prélat vénéré, la puissance du clergé dont il s'appuyait, et le fanatisme crédule de la multitude. « Si nous pouvons, » dit-il enfin, « ramener sans éclat Volusianus de son erreur, et l'engager, » par la seule crainte du scandale, à remettre Julia en liberté, » nous devons le faire et par charité et par prudence. Il me connaît, » il sait qu'aucune crainte ne me détournera de la droite route; il » sait que je ne suis pas sans influence sur cette multitude qu'il a

» séduite, et que la fable qu'il vient d'accréditer a augmenté encore » mon crédit. Peut-être évitera-t-il une lutte qui ne se terminerait » pas à son honneur, et acceptera-t-il les conditions que vous lui » proposerez; mais s'il les refuse, je monterai en chaire devant » cette populace égarée; je donnerai la preuve qu'il l'a trompée par » une profane imposture. La vérité est plus puissante que le men- » songe; je répéterai ses propres paroles; j'indiquerai les lettres » qu'il m'a communiquées, les agens qu'il a employés, ceux à qui » je transmis moi-même ses ordres, ceux à qui je vous remis l'un » et l'autre à mon retour; j'indiquerai ce que j'ai su malgré moi des » espions qui précédemment vous avaient entourés; car dans le temps » même où j'approuvai le but qu'on m'avait proposé, je n'en re- » gardais pas moins leur action comme lâche, comme perfide, comme » déshonorant le sacré caractère dont ils étaient revêtus. »

Ces mots causèrent à Félix une émotion douloureuse. « Serait-il possible, » s'écria-t-il, « que Martin qui m'a élevé, Martin que nous » avons comblé de bienfaits !... »

— « Je crois, je veux croire, » reprit André, « que non seule- » ment il n'avait formé aucun dessein contre vous, mais qu'il ne » savait pas bien l'usage qu'on ferait contre Julia de ses révélations. » Toutefois je suis assuré qu'on savait par lui, à l'archevêché, les » démarches et les projets de votre mère, qu'on y était instruit, » long-temps d'avance, du voyage projeté à Hésodunum, qu'il a » même contribué à le faire différer jusqu'à ce que nous fussions prêts, » et qu'il avait suggéré quelque autre projet d'enlèvement auquel je » n'avais point de part, et qui a échoué. Il n'a pu supporter l'idée » de vous revoir; il a quitté Noviliacum, où vous ne le retrouverez » plus, et il a obtenu en récompense de ses services un bénéfice » considérable. Je songeais à ce honteux espionnage quand je vous » prévenais de vous tenir en garde contre trop de confiance; mais » il paraît que Volusianus n'avait déjà plus besoin d'être au fait de » vos secrètes pensées. »

La fermeté du père André, son inébranlable résolution de réparer le mal qu'il avait fait, ranimèrent les espérances de Félix. Si Julia vivait, il se croyait presque assuré d'ouvrir les portes de sa prison; mais n'était-il point déjà trop tard? Il n'osait articuler toutes ses craintes; cependant André le comprit: son visage devint plus sombre, ses yeux se mouillèrent de larmes, mais il ne refusa pas de répondre.

« Volusianus désire peut-être, » dit-il, « la mort de sa captive, » peut-être l'exposera-t-il sans scrupule à un état de souffrance qui, » prolongé, mettrait sa vie en danger; mais il n'ordonnera jamais » un assassinat, et je crois, j'ose répondre, qu'il ne répugnerait » guère moins à l'envoyer au supplice. Il y a cent dix ans que, pour » la première fois, le sang coula dans les Gaules sous prétexte de » punir les erreurs de la foi, et qu'une matrone de Bordeaux fut » envoyée à la mort parce qu'elle s'était écartée de l'orthodoxie; » mais le glorieux prédécesseur de Volusianus, saint Martin lui- » même, témoigna son horreur pour cet acte de cruauté : Volu- » sianus n'oubliera point ce grand exemple. Cependant, je l'avoue, » je tremble à la pensée des piéges dont Julia sera entourée, et des » punitions terribles qu'on se croira en droit de lui infliger, si sa foi » n'est pas trouvée pure. Cette crainte aiguise les remords que j'é- » prouve pour ce que j'ai déjà fait. »

Félix, glacé d'effroi, mit la main sur ses yeux, et demeura quelque temps immobile, en proie dans son cœur aux plus déchirantes angoisses. André, qui n'était guère moins abattu, continua cependant pour faire diversion à ses pensées : « Puisque vous êtes ici, il peut » être prudent de faire quelques recherches dans les couvens de » Poitiers; je ne crois pas cependant que Julia ait été conduite si loin. » Elle est toujours à Tours dans une des retraites qui dépendent de » l'archevêque, ou plutôt encore elle est cachée dans quelqu'une des » petites congrégations qui se sont formées dans son diocèse. Toutes » les ruines, tous les souterrains, toutes les solitudes, qui servirent » de retraite à quelques pieux reclus pendant les persécutions, et qui » sont aujourd'hui illustrés par les miracles qu'y opèrent leurs » reliques, sont désormais convertis en sanctuaires, ornés de cha- » pelles et devenus la propriété de l'Église. Je connais tous ces saints » lieux, la plupart de leurs gardiens ont confiance en moi, ou sont » même accoutumés à obéir aux ordres que j'étais chargé de leur » transmettre. Nous en visiterons quelques-uns qui ne sont pas loin » de notre route, avant de rentrer à Tours, et Dieu, qui nous a » éprouvés, mais qui use ensuite de miséricorde, permettra peut- » être qu'avant que la journée de demain finisse, je vous rende celle » que je n'avais pas le droit d'enlever. »

Ranimé par cette espérance, Félix résolut de ne pas perdre un instant pour continuer ses recherches. Il se présenta au comte

romain Gallus et au Goth OEgila, qui commandaient alors à Poitiers, et il fut reçu par eux avec distinction. OEgila était arien, Gallus tenait plus à la politique qu'à la religion; tous deux étaient décidés à s'opposer aux usurpations des ecclésiastiques; tous deux surveillaient l'évêque de Poitiers avec quelque défiance. Ils donnèrent avec plaisir les ordres nécessaires pour que le père André fût en pleine liberté de quitter Poitiers et de retourner à Tours. Ils firent en même temps faire avec diligence des recherches dans les couvens et les établissemens religieux de leur diocèse, et ils garantirent à Félix que Julia Sévéra n'y avait point été conduite.

Dès le matin suivant, Félix Florentius et André partirent de Poitiers à cheval. Depuis la décadence de l'empire, les routes étaient trop mal entretenues pour qu'on pût faire usage d'aucune voiture. Ils étaient accompagnés par Dioclès, avec deux esclaves et deux bêtes de somme pour porter le bagage et les provisions. Dans les grandes villes on pouvait loger dans des espèces d'auberges, connues alors sous le nom de *diversorium*; mais dans les petites villes et les villages, les voyageurs devaient pourvoir à tout par eux-mêmes: seulement l'hospitalité était un droit garanti par les lois, et le voyageur, frappant à la porte de la chaumière de meilleure apparence, se faisait aider par le maître du logis, et s'y établissait lui-même.

C'est ainsi que la petite caravane vint loger le premier jour à Iciodorum, ou Iseurre, sur la Creuse. Ce village, auquel saint Bris, évêque de Tours, avait récemment donné une église, était alors habité par une vingtaine de ces familles de paysans qu'on nommait *fiscalins*, parce qu'ils appartenaient au fisc et non à des particuliers. Ceux-ci étaient la propriété de la ville de Tours, et ils partageaient avec la curie les produits de leur agriculture. Celui auquel Félix demanda l'hospitalité avait joint quelque petit commerce aux produits de ses champs, en sorte que, dans son apparence extérieure, sa maison annonçait un peu plus d'aisance que celle des autres. La porte était neuve; les châssis de toile qui fermaient les fenêtres n'étaient pas déchirés; un large monceau de fumier, d'un côté de la porte, indiquait la possession d'un nombreux bétail, et un monceau de bois plus considérable encore du côté opposé, montrait que le propriétaire s'était préparé à braver les rigueurs de l'hiver. La grandeur du bâtiment n'était point une indication de la condition de ses habitans;

Iseurre avait été bâti pour une population bien plus nombreuse que celle qui s'y conservait encore. La ville, adossée contre la colline et construite en pierre, présentait du côté de la rivière une apparence d'aisance et de régularité; les maisons s'élevaient à trois ou quatre étages, quoique du côté opposé l'on y entrât par l'étage supérieur; elles étaient grandes et aérées : mais la plupart étaient demeurées désertes, et il en restait à peine vingt qui continssent des habitans.

Dioclès, en frappant à la porte que son maître avait choisie, dit au paysan qui vint l'ouvrir : « Le sénateur romain Félix Florentius, » vous demande l'hospitalité pour une nuit. Il n'usera point des » droits que lui donnent les lois des barbares, et il fera en sorte que » vous ne vous repentiez point de lui avoir ouvert votre porte. »

Le paysan, tranquillisé par cette promesse, rappela ses enfans qui étaient occupés les uns à faire sortir par une porte de derrière le bétail de l'écurie, d'autres à emporter ou à cacher tout ce que la cuisine, où l'étranger allait être admis, contenait d'effets de quelque valeur. La loi des Bourguignons, copiée ensuite par les autres lois barbares, punissait de six sous d'or d'amende le paysan qui aurait refusé de recevoir un hôte dans sa maison; et qui, s'il était d'un rang distingué, ne lui aurait pas laissé prendre un porc ou une brebis dans l'étable pour son souper, du foin et de la paille pour ses bêtes de somme. Cependant le pauvre, qui était obligé d'offrir au riche une hospitalité si fort au-dessus de ses moyens, loin d'être payé de ses avances, était encore le plus souvent volé, par les esclaves de son hôte, de ce qu'il avait de plus précieux.

Ce n'était point ainsi que voyageait Félix; il logeait en effet chez le paysan ou le bourgeois dont la maison promettait le plus de commodités, puisque c'était alors la seule manière de trouver un abri; mais il compensait les embarras de cette hospitalité forcée par des présens, et il invitait celui dont il empruntait le toit à partager le souper que ses esclaves apprêtaient pour lui. La bienveillance générale qui était empreinte sur sa physionomie, l'intérêt qu'il prenait à la condition de chacun, les caresses qu'il faisait aux enfans, l'avaient bientôt réconcilié avec tous les membres de la famille où il se trouvait momentanément introduit, et l'hospitalité qu'il avait obtenue au nom de la loi devenait avec lui un lien d'affection et de confiance.

Le père André connaissait à Iseurre une sainte fille qui avait con-

sacré à Dieu et au service des pauvres tout son petit patrimoine, et qui, n'étant point assez riche pour fonder un couvent, avait rassemblé seulement deux ou trois jeunes filles dévotes qu'elle associait à ses prières, et avec lesquelles elle partageait ses étroits revenus. Sa demeure, à quelque distance du village, passait pour avoir été sanctifiée par l'habitation de quelques chrétiens persécutés au temps du paganisme. André croyait possible que Julia Sévéra eût été confiée à sa garde ; il en demanda des nouvelles : les bagaudes, lui répondit-on, avaient pillé sa maison, et l'avaient emmenée captive. Depuis quelques semaines on ne savait plus ce quelle était devenue.

— « Vous avez donc, » dit Félix, « des bagaudes errans dans ces » campagnes ? »

— « Nous en sommes entourés, » répondit le paysan ; « chaque » jour quelque famille d'anciens et d'industrieux cultivateurs aban- » donne sa maison, ses champs, ses attelages, se retire dans les bois, » et se consacre aux brigandages. »

— « Comment, » reprit Félix, « des hommes qui ont joui de la » protection des lois, des douceurs de la vie civilisée, peuvent-ils » retourner volontairement à l'état sauvage, renoncer à leur toit, » à leur propriété, à leur repos, pour vivre en guerre avec le genre » humain ? »

— « Sénateur, vous ne connaissez pas sans doute la condition des » paysans gaulois, quand vous parlez des lois qui nous protègent. » Quelles sont les douceurs qui nous sont assurées, le repos dont » nous pouvons jouir, la propriété que nous pouvons dire à nous ? »

— « Cette maison même où vous me recevez vous met à l'abri » des injures du temps. »

— « Cette maison m'expose à plus de vexations qu'une cabane de » feuillages. Comme elle est la plus apparente du village, c'est » toujours celle où les comtes, où les officiers des revenus, où les » prélats, où les militaires viennent loger. Elle est à moi seulement » quand elle ne convient à aucun homme plus puissant que moi ; » mais combien de fois n'en ai-je pas été mis dehors avec ma femme » et mes enfans, pour chercher où je pourrais trouver un autre » abri, tandis que la terre était couverte de neige. »

— « Vous avez du moins du bétail dans votre étable, du blé dans » vos greniers, du vin dans vos ateliers, et vous ne connaissez pas la » faim. »

— « Mais vous avez raison de ne pas ajouter de l'argent dans vos » coffres. C'est de l'argent que me demande sans cesse et le fisc, et » le comte de Tours. Ces récoltes, dont vous me parlez, je les ai » pour les vendre, non pour en jouir. Je dois les convertir en » argent, lors même que personne ne m'offre de l'argent en » échange. Mes attelages ne sont pas plus à moi : chaque jour je dois » les faire travailler pour porter mes propres récoltes aux greniers » publics, pour transporter tout ce qu'il plaît au gouvernement de » faire charrier, pour accomplir tout espèce de corvée, et si mes » bœufs ou mes chevaux meurent à la peine, ou moi ou mes fils, » nous sommes condamnés à recevoir les étrivières à la discrétion » d'un brutal intendant. Il y a si long-temps que la société nous fait » la guerre, faut-il s'étonner si nous songeons à notre tour à faire » la guerre à la société ? »

— « Votre personne du moins est en sûreté, tandis que les » bagaudes, relancés dans les bois, poursuivis de retraite en » retraite, sont tués dans leurs halliers comme des bêtes féroces, » ou s'ils sont conduits dans les villes, c'est pour y périr sur les « échafauds. »

— « Ma personne en sûreté ! Qui donc me défend contre les » soldats ? qui me défend contre les barbares ? qui me défend contre » les brigands ? Il n'y a pour le paysan gaulois pas un moment de » sécurité, pas un moment de jouissance, pas un moment de » bonheur. Aussi voyez ce que notre race est devenue ; voyez comme » nos villages sont déserts. Mon arrière-grand-père disait à mon » père qu'il avait vu ici cinq cents feux, et mon père se plaignait » du malheur des temps, parce qu'il n'en restait pas cent. Aujour- » d'hui nous n'en comptons pas vingt ; mais il ne songeait guère, » mon père, qu'un de ses fils serait devenu bagaude, et que l'autre » hésiterait s'il ne prendrait pas bientôt ce parti. »

— « Quoi, vous avez un frère parmi les bagaudes ?

— « L'infortuné ; il n'était pas fait pour le brigandage ; mais » l'excès des maux a lassé sa patience. Sa maison était la troisième à » gauche en sortant d'ici ; une bonne maison, bien bâtie, et plus » grande que celle-ci : elle est déserte aujourd'hui ; les champs » qu'il cultivait sont en friche. Les agens du fisc qui saisirent ses » récoltes, qui enlevèrent son bétail, qui vendirent tout ce qu'il » avait de vaillant, sans égard aux pertes qu'il avait faites par des

» corvées extraordinaires, et à la longue maladie d'un de ses fils,
» firent mourir celui-ci dans un absolu dénuement. Procer Nunnianus
» ne lui eut pas plus tôt fermé les yeux, que, la rage dans le cœur, il
» se jeta dans les bois avec sa femme et le reste de sa famille. Le fisc,
» pour l'avoir ruiné, n'en est pas plus riche, et il y a un honnête
» homme de moins dans Iseurre. »

Le père André avait jusqu'alors écouté, sans l'interrompre, le paysan qui leur donnait l'hospitalité; mais il prit alors la parole pour encourager, pour consoler, pour adoucir le ressentiment de son hôte, et il le fit avec une onction, une sensibilité, une pitié du pauvre, et une confiance dans les compensations préparées pour lui dans une autre vie, qui surprirent et touchèrent Félix autant que celui auquel ces paroles étaient adressées. Il s'était senti lui-même abattu par la vue de ce tableau des misères de son pays : elles avaient ajouté au découragement que les siennes propres lui faisaient éprouver. Quand il y avait tant de malheureux ; quand, ni la prudence, ni la probité, ni l'industrie ne mettaient à l'abri de la souffrance, comment pouvait-il se flatter que son sort à lui-même fût plus heureux! Quelle garantie trouverait-il dans son cœur contre la crainte de perdre à jamais Julia, contre l'affreuse idée qu'elle languissait peut-être dans un cachot? La confiance du père André dans la protection de la Providence releva son courage. Le malheur présent était le même, les probabilités du renversement de toutes ses espérances n'étaient pas diminuées; mais le bon prêtre, au lieu de laisser les regards de Félix s'arrêter sur le moment actuel, les avait portés au delà : il lui avait vivement rappelé que d'autres espérances peuvent commencer au point où celles-ci finissent, et il avait paru en même temps si profondément ému de compassion pour les maux de cette terre, et si fermement convaincu de la félicité éternelle, qu'il avait fait partager tous ses sentimens à ses auditeurs : il s'était mis d'abord en harmonie avec eux, et il les avait ensuite enlevés avec lui.

« Bon père, » lui dit le paysan, « vous n'aurez pas parlé en
» vain. Jamais Nunnianus n'ira joindre les bagaudes : il se soumettra
» avec patience aux maux de cette vie, en pensant à ce qu'il peut
» attendre dans l'autre. Je voudrais, en échange du bien que vous
» m'avez fait, pouvoir vous rendre quelque service ; mais ici, dans
» ma maison, au milieu de mes voisins, au sein de cette société
» que le sénateur dit civilisée, je ne puis ni me défendre moi-même,

» ni me rendre utile à un ami ou à un hôte. Mon frère, qui est » dans les bois, sans toit, sans grenier, sans troupeaux, sans pro- » priétés d'aucun genre, et hors de la protection des lois, est bien » plus puissant que moi. Si jamais vous tombez entre ses mains, » rappelez-lui le nom de Nunnianus, et présentez-lui ce morceau du » manteau de notre père; il le reconnaîtra, et son hospitalité vous » sera peut-être plus avantageuse que la mienne. » En disant ces mots, le paysan détacha d'un vieux manteau, d'une étoffe grossière, mais rayée de plusieurs couleurs, un morceau qu'il remit au père André. Celui-ci, sans attacher beaucoup de prix à cette lettre de recommandation symbolique, reçut le morceau d'étoffe avec une expression de reconnaissance, et le mit dans sa poche.

Cependant des lits de mousse et de fougère avaient été dressés, par les soins des filles de Nunnianus, aux quatre coins de la salle où il avait soupé avec ses hôtes. C'était la couche qui leur était destinée, tandis qu'il se retira avec sa famille dans l'étable ou dans les celliers qui occupaient le reste de la maison. Le lendemain, les voyageurs continuèrent leur route, après que Félix eut laissé à Nunnianus un présent, qui n'excita guère moins sa reconnaissance que les consolantes exhortations du père André.

L'intention de celui-ci était de visiter, à Loches, le sanctuaire de saint Sénoch, qui, depuis peu d'années, s'y était retiré pour y vivre dans la pénitence. C'était, il est vrai, s'écarter de la route plus directe; mais saint Sénoch, en construisant son ermitage au milieu des ruines de l'ancienne tour de Loches, sur l'Indre, avait attiré autour de lui d'autres pieux personnages qui s'empressaient de se mettre sous sa direction, pour apprendre de lui le chemin du salut. Ce fut ainsi que se forma, plus tard, le couvent de Loches; mais jusqu'alors les pénitens des deux sexes ne suivaient point une règle commune; et, parmi les femmes dont Sénoch était le directeur, et qui, sans être recluses, vivaient cependant sous une entière dépendance de l'autorité ecclésiastique, André ne croyait point impossible de trouver Julia Sévéra.

Il ajouta, il est vrai, un autre motif pour prendre cette route, motif qui n'avait pas sur l'esprit de Félix autant de poids que sur le sien. « Aucune des choses humaines, » dit-il, « n'est cachée aux » yeux de saint Sénoch. En renonçant aux vanités de ce monde, ses » yeux se sont attachés à la seule lumière céleste, et par elle il

» voit tout ce qui existe : il ne voudra point permettre que l'évêque
» de Tours déshonore son église ; il nous indiquera où est sa captive;
» il nous la rendra. »

Félix était disposé à respecter tout homme qui inspirait du respect à un homme aussi probe que le père André. Cependant la droiture de son cœur ne lui paraissait pas une garantie toujours suffisante de la rectitude de son jugement. Il s'apercevait que la foi aveugle avec laquelle il avait accueilli tous les enseignemens qu'il avait reçus, formait quelquefois un singulier contraste avec la justesse de son esprit naturel ; que, détrompé sur le compte de Volusianus, il ne l'était sur aucune autre des autorités ecclésiastiques; qu'il croyait à tous les prêtres, à tous les saints, la même droiture de sentimens qu'il avait lui-même, et que l'ardeur avec laquelle il poursuivait le redressement de l'injustice qu'il avait contribué à commettre, tenait presque autant à son zèle pour l'honneur du clergé compromis par un mauvais frère, qu'à son repentir. Aussi, en demandant plus de détails sur saint Sénoch, tandis qu'ils se dirigeaient ensemble vers Loches, n'admettait-il pas implicitement les pouvoirs miraculeux que lui attribuait son compagnon.

« Saint Sénoch, » dit le père André, « est Tayphale de nation :
» il appartient à ce peuple barbare, qui, parti des extrémités de
» l'Asie, et des frontières d'un empire qu'on dit civilisé à l'égal de
» celui de Rome, a suivi les Huns tout au travers de la Scythie, a
» parcouru avec eux la Germanie qu'il a ravagée, et a fini par s'éta-
» blir dans notre Aquitaine, entre Poitiers et la mer. On reconnaît
» de loin la race difforme des Scythes orientaux, qui ne saurait se
» confondre avec aucune de celles qui habitent les Gaules : leur tête
» est d'une grosseur démesurée, leurs yeux, petits et enfoncés, leur
» nez aplati, et au lieu de barbe, leur menton ne se couvre que de
» quelques poils rares et fauves. Leur espèce semble plus rapprochée
» de la brute que de l'homme. Vous savez qu'ils ne demeurent jamais
» dans les maisons ; qu'ils ont horreur de toute espèce de contrainte ;
» que, partageant leur vie entre la garde des troupeaux et la chasse,
» ils n'estiment l'existence qu'en raison d'une continuelle activité.
» Du reste, étrangers à la pitié, comme s'ils n'appartenaient point
» à notre nature, et ne connaissant aucune des affections tendres,
» ils ont souillé leur passage par les plus effroyables cruautés. Leurs
» mœurs ne sont pas moins rebutantes que leurs sentimens sont

» féroces. C'est cependant de cette race, en haine au reste des » hommes, que saint Sénoch a été appelé. Il n'a pas seulement re- » noncé aux plaisirs sanguinaires et aux crimes de ses compatriotes, » il s'est privé de cette liberté qui leur est si chère; il a voulu sacri- » fier jusqu'à celle dont jouissent les plus misérables parmi les habi- » tans de la terre; celle que la règle la plus sévère n'a jamais » refusée aux moines les plus rigoureux; celle que la tyrannie n'a » jamais enlevée aux victimes qu'elle enferme dans ses cachots: » il a fait choix, dans les ruines de la tour de Loches, d'un espace à » peine suffisant pour y placer son propre corps. Là, il s'est fait mu- » rer dans une position telle qu'il lui est imposible de s'asseoir ou » de se coucher, de se courber, ou de toucher de ses mains aucune » partie de son corps: à jamais enfermé dans un étui de pierre de » taille, dont il ne peut plus sortir, il y reste sans mouvement, sans » défense, dans une dépendance absolue, non seulement des êtres » humains qui, par charité lui portent sa nourriture, et qui doivent » la mettre eux-mêmes dans sa bouche, mais de la mouche qui se » pose sur son visage et qu'il ne peut écarter, du reptile qui se glisse » entre son corps et la pierre, du rat qui, quelquefois, veut atta- » quer ses pieds... »

Dans ce moment, le discours du père André fut coupé court, par le cri : *Arrêtez*, qui retentit tout à coup autour d'eux, du milieu du bois qu'ils traversaient. Félix tourna les yeux vers Dioclès, pour lui demander ce que ce cri signifiait. Le vieux soldat, sans manifester aucune émotion, répondit par un seul mot : *Les bagaudes!*

CHAPITRE XXII.

L'EMBUSCADE.

« Pendant ce temps un grand nombre de voyageurs furent victimes » dans les Gaules de la rage des brigands. Ceux-ci dressaient des » embuscades le long des routes les plus célèbres, et ils enlevaient » quiconque pouvait leur payer une rançon. Le tribun Constan- » tianus, proche parent de l'empereur Valentinien, et Céréalis, frère » de l'impératrice, tombèrent dans leurs piéges. » AMMIANI MARCELLINI, lib. XXVIII, cap. 2.

Les voyageurs avaient encore près de deux lieues de chemin à faire pour arriver sur les bords de l'Indre. Le pays qu'ils traversaient était montueux, couvert de bois et de broussailles, et coupé par de petites rivières qui se rendaient les unes dans la Creuse, les autres dans l'Indre. Ils suivaient au milieu de ces solitudes un chemin tortueux, difficile, et que les pluies de l'automne avaient achevé de gâter. Quelquefois ce chemin dominait au loin les campagnes; plus souvent, et surtout à la descente des coteaux ou à l'approche des rivières, il était creusé comme un ruisseau pour adoucir la déclivité du terrain ou éviter ses inégalités; le fond n'en était alors guère moins couvert de pierres roulantes que le lit d'un torrent, tandis qu'à droite et à gauche s'élevaient des parois de terre coupés à pic, sur le sommet desquels croissaient en abondance des genêts, des ronces et des buissons épineux.

C'était en effet à l'approche d'une rivière et à la descente d'une colline que les voyageurs furent arrêtés : derrière eux, une forêt antique de chênes couvrait toute la crête des coteaux; devant eux la rivière coulait au fond d'un vallon, à moins d'un quart de lieue de distance, mais ils avaient cessé de la voir depuis qu'ils étaient des-

cendus dans le chemin creux. Ce chemin avait à peine huit pieds de largeur et deux bancs d'une terre jaune et stérile qui s'élevaient perpendiculairement à leur droite et à leur gauche, et qui, à leur sommet, étaient encore couverts de buissons, leur dérobaient absolument la vue de tout autre objet, et les enfermaient aussi efficacement qu'aurait pu le faire une haute muraille.

Un arbre avec toutes ses branches avait été renversé par les bagaudes dans le chemin creux que les voyageurs devaient passer : au moyen de cet obstacle, il les arrêtaient dans l'endroit le mieux choisi pour leur attaque. Cependant ils ne s'étaient point placés eux-mêmes derrière cette espèce de barricade. Ils étaient demeurés en possession des deux bords du ravin hors de portée des coups; quelquefois ils avançaient leurs têtes menaçantes au travers des buissons, et cette espèce de reconnaissance était aussitôt suivie d'une volée de pierres; mais ils ne se laissaient voir qu'un instant, tandis qu'ils faisaient retentir la forêt de leurs menaces et du cri : *Arrêtez, rendez-vous*, qu'ils adressaient aux voyageurs.

Cette manière d'attaquer donnait à connaître que les bagaudes manquaient ou d'armes ou de courage. Ils ne laissaient aucune possibilité ou de les joindre ou de les combattre corps à corps. Ils se tenaient hors de la portée des coups; ils ne se laissaient pas même voir, et ils semblaient bien plus désireux d'effrayer que de nuire. Parmi les têtes qu'on voyait s'avancer au-dessus des broussailles, on remarquait bien autant de femmes que d'hommes, et les voix mêmes de plusieurs enfans se faisaient distinguer dans leurs cris menaçans. Les bagaudes paraissaient courir des deux côtés du chemin pour faire entendre ces cris tantôt en avant, tantôt fort en arrière de leurs adversaires; ils semblaient vouloir donner à croire qu'ils étaient plus nombreux qu'ils ne l'étaient réellement. Ils lançaient beaucoup de pierres, mais sans chercher à ajuster les voyageurs; presque toutes tombaient ou en avant ou en arrière de la place qu'ils occupaient, et aucune ne les avait encore blessés. Ces démonstrations menaçantes avaient déjà duré plusieurs minutes, sans que le combat fût engagé.

L'état d'anarchie des Gaules ne permettait plus aux Romains de voyager sans armes, comme leurs ancêtres avaient coutume de le faire. Félix et Dioclès portaient chacun, suspendu à la selle de leur cheval, un arc tel que celui dont se servaient les Alains, une bonne épée romaine et un poignard à leur ceinture. Les deux esclaves avaient

chacun une hache attachée aux bagages de leurs bêtes de somme, le seul prêtre André n'avait d'autres armes que son bâton.

Après avoir considéré un moment, et l'obstacle qui les arrêtait, et la figure et la position des assaillans, Dioclès s'écria : « Il serait honteux de nous laisser faire la loi par ces misérables : fonçons sur eux ! »

En même temps il saisit son arc, et Félix en fit autant, avec l'intention d'écarter ceux qui dominaient les barricades, tandis que les esclaves les auraient abattues avec leurs haches.

« Arrêtez, » s'écria le père André : « Il ne sera pas dit que, pour quelques misérables pièces d'or, nous ravissions la vie à nos semblables, ou que nous nous précipitions nous-mêmes, sans préparation, devant le tribunal de Dieu. » — « Que voulez-vous de nous ? » cria-t-il aux bagaudes ; et, en même temps, il s'avança seul et sans armes jusqu'à la barricade, en faisant signe à ses compagnons de ne pas le suivre.

Une femme, écartant avec une hache les broussailles qui bordaient le chemin, s'avança alors jusqu'au bord de l'escarpement au-dessus de lui. Elle était de haute taille, et paraissait approcher de cinquante ans : ses cheveux en désordre, s'échappant de dessous un bonnet de poil, ses bras nus, ses épaules entourées d'une peau de mouton avec toute sa laine, sa courte tunique, qui semblait pouvoir appartenir aussi bien à un homme qu'à une femme, lui donnaient, dans l'aspect, quelque chose de sauvage et d'effrayant ; et la dureté de ses traits, la rudesse impérieuse de sa voix, ajoutaient encore à cette impression. « Rendez-vous, » dit-elle à André, « qu'est-il besoin d'autres discours. »

— « Femme, » lui dit le prêtre avec fermeté, « nous ne nous rendrons pas ; nous ne manquons ni de force, ni de courage pour défendre nos personnes ; mais pour quelques pièces d'or, je voudrais éviter de répandre ou ton sang ou le nôtre. Que demandes-tu pour nous laisser le passage libre ? »

— « Nous saurons défendre notre sang, » reprit la femme, « que le tien soit sur ta tête si tu le fais verser. Rends-toi ! »

— « Femme, » répondit André, « tu fais un métier odieux à Dieu et aux hommes ; ne t'expose pas à ce que le combat que tu provoques, t'amène plustôt que tu ne t'y attends devant le tribunal suprême, pour rendre compte de tes actions. »

— Prêtre, » répliqua la femme avec impatience, « réserve tes
» sermons pour d'autres auditeurs que des bagaudes, et avertis seu-
» lement tes compagnons que toute résistance est inutile. J'ai épar-
» gné, jusqu'à ce moment, votre vie; car vous devez bien voir qu'elle
» est entre mes mains, parce que cette vie doit me répondre de celle
» de mon mari, qu'on a conduit hier dans les prisons de Bourges.
» Juge, à présent, si je consentirais à recevoir de vous une rançon.
» Ce sont vos personnes qu'il me faut, non vos richesses; mais ren-
» dez-vous à l'instant; car la patience d'un bagaude est bientôt lasse.»

Le père André revint auprès de Félix lui rendre compte de ce dialogue. « Julia Sévéra est captive, » s'écria Félix, elle gémit peut-être
» dans un cachot; elle attend de moi sa délivrance; jamais la liberté
» ne me fut plus nécessaire : non, sans doute, je ne me rendrai pas.»

En même temps, Félix et Dioclès ajustèrent une flèche à leur arc, et la firent voler par-dessus la tête de la femme qui avait parlé à André, et qui se retira derrière les broussailles. Tandis qu'ils se tenaient prêts à tirer sur le premier bagaude qui paraîtrait sur l'un ou l'autre banc, ils ordonnèrent aux deux esclaves de s'avancer avec leurs haches, et d'ouvrir un passage. Au même instant les bagaudes, poussant des cris horribles, firent pleuvoir dans le chemin une volée de pierres. Aussitôt les deux esclaves jetèrent leurs haches, et se tapirent contre terre. Dès lors, il devint impossible de tirer plus d'eux aucune service. Le père André, sautant à bas de son cheval, saisit une de ces haches, et marcha résolûment à la barricade; Félix imita son exemple, tandis que Dioclès, avec une activité et une adresse que ses compagnons n'auraient pu égaler, faisait voler ses flèches avec tant de précision vers l'endroit d'où partaient les pierres au travers des broussailles, qu'un cri lui annonçait presque toujours, après chacune, qu'il avait blessé quelqu'un de ses invisibles adversaires.

Cependant le père André et Félix continuaient à travailler, sous une grêle de pierres, à abattre la barricade. Leurs haches avaient déjà fait tomber plusieurs des grosses branches de l'arbre qui leur fermait le passage, et ils commençaient à entrevoir un jour par lequel les chevaux pourraient franchir l'obstacle; mais les chevaux, affrayés par les cris, frappés par les pierres, hennissaient, bondissaient, et étaient devenus furieux. Dioclès les retenait à peine, en continuant à combattre. Les bagaudes, prêts à voir échapper leur proie, s'avancèrent alors avec moins de ménagement: plus rapprochés, ils lancèrent

des pierres plus lourdes, et ajustèrent mieux leurs coups. L'une frappa le père André au bras droit, et lui fit lâcher la hache : il ne dit pas un mot, mais, se baissant, il releva la hache de la main gauche, et continua de ce bras à travailler, tandis que le droit pendait, comme s'il n'était plus soumis à sa volonté. Une autre, plus lourde encore, frappa Félix sur le cou, comme il se baissait pour écarter une branche qu'il avait abattue, et l'étendit par terre sans connaissance. Les bagaudes, s'encourageant par des cris de victoire, réunirent leurs efforts contre Dioclès, et l'atteignirent à la fois de plusieurs pierres si grosses et si violemment lancées, qu'il fut porté à bas de son cheval. Ce cheval, resserré dans un espace étroit avec ceux de Félix et d'André et les mulets, effrayé, tourmenté, écumant de rage, partit à l'instant comme un trait vers la barricade à moitié abattue : il la franchit d'un saut ; mais, en même temps, il renversa le père André, qui, privé de son bras droit, ne pouvait plus se garantir. Les deux autres chevaux passèrent également sur lui ; mais un des mulets qui portait le bagage et qui voulait suivre les chevaux, ne réussit pas à franchir d'un saut la barricade, et, se renversant, il retomba sur le malheureux prêtre.

Tous les voyageurs étaient abattus, et les bagaudes, sautant de tous les côtés dans le chemin creux, se jetèrent sur eux pour les désarmer et les empêcher de se relever. La victoire n'était plus douteuse. Félix, qui n'était pas encore revenu de son étourdissement, fut moitié entraîné, moitié emporté par deux bagaudes qui se saisirent de lui, et qui le chargèrent de liens avant qu'il se fût reconnu. Dioclès, qui avait reçu beaucoup de contusions, était accablé par le nombre, et fut également chargé de liens ; mais André qu'on volut aider à se relever aussi, ne put y réussir. Non seulement son bras avait été cassé par une pierre, sa cuisse était également rompue par la chute sur lui, du mulet chargé du bagage ; sa poitrine avait été horriblement foulée, et un vomissement de sang noir, qui suivit ses premiers efforts, donna à connaître que les organes même de la vie étaient attaqués.

— « Celui-ci, » dit un bagaude qui avait essayé de le relever, « n'en a pas pour deux heures de vie : il vaut mieux le dépouiller ici » et l'y laisser mourir en paix. »

— « Portez-le hors du chemin creux, » dit la femme qui semblait exercer sur les autres quelque autorité, et que ses compagnons nommaient Armentaria, « je veux que rien n'attire en ce lieu l'attention des passans. »

En effet deux bagaudes prirent André par les bras et par les jambes, et le portèrent à la suite des prisonniers ; d'autres s'étaient rendus maîtres des esclaves et des chevaux; d'autres eurent soin de relever les flèches et d'effacer toutes les traces du combat ; puis la petite caravane sortant du chemin creux, un peu plus bas que l'endroit où elle avait été arrêtée, s'enfonça dans les bois.

Félix ne s'était point aperçu de l'état où avait été réduit son compagnon de voyage. En revenant à lui il s'était trouvé prisonnier et entraîné dans le bois par des hommes qui le menaçaient et le serraient fortement. Il marchait les yeux baissés, plein de confusion d'avoir été vaincu avec des armes si inégales, déplorant sa destinée, qui à si peu de jours de distance le faisait passer d'une captivité dans une autre, et ressentant surtout une cruelle douleur de ce que la liberté lui était ravie au moment où toute son activité lui était plus nécessaire pour retirer Julia des mains de ses ravisseurs.

Après avoir fait près de cinq cents pas, ceux qui conduisaient Félix le firent arrêter. Il releva les yeux et regarda autour de lui. La colline qu'il avait compté descendre pour arriver à la rivière présentait en cet endroit de très-brusques escarpemens. Les bagaudes l'avaient conduit sur une petite terrasse qui se trouvait à mi-côte de la rivière. Au-dessus, la roche nue et composée de pierres roulantes faiblement agglutinées dans le sable, au lieu de former un mur à pic, présentait un profond enfoncement. Les couches inférieures avaient cédé à l'effet des eaux et du temps, tandis que les supérieures gardaient plus de consistance. Vingt ou trente hommes pouvaient aisément trouver place assis sous la roche proéminente, à l'abri du soleil, de la pluie et du vent. Au milieu de la petite terrasse sur laquelle ils étaient parvenus, croissaient avec vigueur deux cérisiers sauvages, et au-dessous d'eux des ronces, des clématites, des noisetiers, qui dérobaient entièrement la vue de cette route, et qui, regardés du bord opposé de la rivière, confondaient leur verdure avec celle des ronces et des arbustes qui avaient pris racine au-dessus de la même route, et qui tapissaient irrégulièrement la colline jusqu'à son sommet. Au travers des branches on distinguait et l'on pouvait suivre au loin le cours de la rivière et les chemins qui serpentaient sur les coteaux voisins; tantôt ils se découvraient pendant un long espace en suivant leur sommet, tantôt ils se replongeaient dans les bois. La place était heureusement choisie, et pour l'observation et pour la retraite : cette col-

line étant plus élevée que toutes celles du voisinage, on découvrait de loin, et au moins à demi-lieue de distance, les voyageurs, ou les ennemis, qui pouvaient s'approcher, en même temps qu'on y échappait soi-même aux regards. L'escarpement de la roche rendait absolument impossible d'y descendre du haut de la colline, d'y remonter de la rivière qui roulait à cinq cents pieds plus bas. On ne pouvait y arriver que par un étroit sentier, qui tournait autour de ces escarpemens, et qui était même interrompu par une sorte de brèche sur laquelle les bagaudes avaient jeté une planche. Dès que tous les captifs et leurs vainqueurs eurent passé cette brèche, ceux-ci retirèrent la planche, et ils se trouvèrent enfermés dans leur forteresse.

Mais dans ce moment toute l'attention de Félix était concentrée sur le père André. Les bagaudes qui l'avaient apporté l'avaient déposé sur un lit de mousse sous la voûte. Il était sans mouvement, les yeux fermés, la bouche ouverte, la pâleur de la mort sur ses joues et sur son front, ses habits souillés de sang, son bras plié aussi bien que sa cuisse au lieu de la fracture. Félix le jugea mort. Cependant il supplia les deux hommes qui le retenaient de lui permettre de s'approcher de son compagnon de voyage, et d'essayer, s'il en était temps encore, de lui donner quelques secours.

— « Voulez-vous le secourir contre la mort ? » répondit rudement l'un des deux bagaudes, « il a fini de souffrir ; songez plutôt à vous, » car votre tour va commencer. »

Félix tourna les yeux vers l'homme qui lui tenait ce langage ; il avait été blessé par Dioclès, et le sang qui coulait de son côté expliquait son irritation. Sa figure rude et sauvage était rendue plus effrayante encore par son accoutrement. Ses longs cheveux en désordre et sa barbe hérissée n'avaient depuis long-temps connu ni le peigne ni le rasoir. Sa tête était découverte, ses jambes et le bas de son corps étaient revêtus et l'habillement national des Gaulois, les brayes ou pantalons ; mais ceux-ci étaient grossièrement fabriqués d'une étoffe qui semblait avoir été la couverture d'un lit, une sorte de manteau de peau de mouton pendait de ses épaules, et pouvait occasionnellement couvrir ses bras et sa poitrine, que le moindre mouvement montrait à nu. Il tenait de la main un bâton noueux, un grand couteau était attaché à sa ceinture. Il n'avait pas d'autres armes, et en général tout le parti de bagaudes entre les mains desquels Félix était tombé, et qui pouvait consister en une quinzaine d'hommes, autant

de femmes, et cinq ou six enfans de dix à quinze ans, était entièrement dépourvu d'autres armes que de haches et de couteaux.

On força Félix et Dioclès à s'asseoir : tous deux avaient les mains liées derrière le dos, on les fit appuyer l'un contre l'autre, et passant une corde autour de leur poitrine, on les attacha ensemble. Les bagaudes prirent la précaution d'attacher de même les deux esclaves, quoique leur lâcheté pendant le combat garantît assez qu'on n'avait rien à craindre d'eux. Ils commencèrent ensuite à rassembler leur butin devant Armentaria, la femme qui avait la première parlé au père André, et qui semblait exercer quelque autorité sur les autres.

Le bagage des deux mulets fut déchargé le premier. L'un portait, outre la valise de Félix et celle du père André, une sorte de lit de voyage ; l'autre quelque batterie de cuisine et des provisions. Ces dépouilles excitèrent la gaieté des ravisseurs. L'un s'affubla de la toge de Félix, l'autre de la soutane du père André. Un troisième, s'enveloppant dans la couverture du lit, déclara en jurant qu'il était bien temps que les hommes des bois fussent mieux couchés que ceux des villes ; que Félix ferait bien de leur envoyer à tous des lits aussi commodes, et qu'il pourrait prendre en échange pour les porter dans ses maisons dorées, la paille et la mousse dont ils se contentaient dans les bois. Les femmes s'étaient chargées de soulager le mulet qui portait la batterie de cuisine ; elles questionnaient les esclaves sur l'usage de chacun de ces petits meubles qui semblaient convenir justement à leur vie errante, et à une cuisine qu'ils établissaient à l'angle d'un rocher. L'outre de vin portée sur le même mulet passa de bouche en bouche, et elle était complètement vide quand elle fut déposée aux pieds d'Armentaria.

Les bagaudes fouillèrent ensuite dans les poches des voyageurs, et ils se livrèrent à de nouveaux accès de joie quand ils tirèrent de la poche de Félix une bourse bien garnie de pièces d'or. Celle du père André était beaucoup plus légère ; ils l'ouvrirent cependant aussi, et ils en tirèrent une petite pièce d'étoffe grossière. « Qu'est-ce que ce « chiffon ? » dit l'un d'eux en le présentant à Félix.

« C'est un symbole que nous avait donné notre hôte d'Iseurre, en » nous recommandant de le présenter aux bagaudes, si nous en trou» vions sur notre chemin. »

— « Comment s'appelait cet hôte ? »

— « Nunnianus. »

— « Armentaria, » dit le bagaude à la femme qui les dirigeait, « cet homme portait un symbole du frère de votre mari. »

Armentaria le prit, et après l'avoir examiné, « c'est en effet, dit-» elle, un morceau du manteau de son père; plusieurs fois déjà je » lui en ai vu recevoir de semblables. Pourquoi ne l'avez-vous pas » montré plus tôt? vous auriez épargné du sang et des coups, et » celui qui est couché sur la mousse serait encore en vie. »

— « Vous ne nous avez laissé ni le temps de parler, ni le moyen de » vous approcher. »

— « Consolez-vous : ce qui est devait être, » reprit Armentaria, « si mon mari avait été libre, il vous aurait laissés libres aussi; mais » il est enchaîné, et il me faut un gage pour le recouvrer. Au lieu » d'un symbole de Nunnianus, vous m'en auriez apporté un de Dieu » lui-même que je vous aurais fait prisonnier. »

— « Par égard du moins pour la recommandation de Nunnianus, » reprit Félix, « laissez-moi approcher de mon malheureux ami, à qui » il l'avait donnée, et tenter, s'il est encore possible, de lui donner » quelque secours. Si vous me faites ôter ces liens, je m'engagerai » par serment à ne point en abuser pour me remettre en liberté. »

Armentaria releva alors du milieu du bagage amoncelé devant elle un livre qu'elle jugea devoir être l'Évangile, et qui, dans le fait, était un Horace, et le présentant aux deux captifs, elle leur fit jurer qu'ils ne profiteraient point, pour s'échapper, de ce qu'elle leur faisait ôter leurs liens. Après quoi elle fit signe à un bagaude de les détacher.

Dioclès, qui jusqu'alors avait gardé un morne silence, dès qu'il sentit ses mains libres, saisit un bâton qui se trouvait à côté de lui, le brisa avec rage, et en rejeta les fragmens par terre. Il mesura des yeux toute cette troupe désarmée, et qui l'avait vaincu; il frappa ses joues de ses poings, puis faisant tout à coup un violent effort sur lui-même pour se contenir, il reprit sa physionomie ferme et sévère, et s'approcha du corps du père André sans avoir encore dit un seul mot. Il l'examina attentivement; puis, se retournant vers Félix, il lui dit : « Il vit encore! »

CHAPITRE XXIII.

LES BAGAUDES.

« C'est des bagaudes que je veux parler à présent ; eux qui dépouillés,
» tourmentés, mis à mort, par des juges cruels et sanguinaires,
» après avoir perdu les droits de la liberté romaine, ont perdu jus-
» qu'au nom de Romains..... Nous les appelons rebelles, nous les
» appelons scélérats, tandis que c'est nous-mêmes qui les avons
» forcés à devenir criminels ; car, qu'est-ce enfin qui les a rendus
» bagaudes, si ce n'est nos iniquités, la perversité des juges, leurs
» proscriptions, leurs rapines, et la scandaleuse usurpation des re-
» venus et des impôts publics, dont ils ont fait leur propriété. »
SALVIANUS DE GUBERNATIONE DEI, lib. V, p. 104.

Félix s'était assis à côté du père André ; il avait pris sa tête sur ses genoux ; il lui frottait les tempes, et, s'étant fait rendre par Armentaria une fiole de vinaigre qui faisait partie de son bagage, il le lui faisait respirer ou lui en faisait avaler quelques gouttes. Après qu'il eut continué quelques temps ces efforts, la respiration d'André devint un peu plus libre : il ouvrit les yeux : il regarda avec étonnement les objets autour de lui, les physionomies sauvages des bagaudes, Félix et Dioclès, dont l'un supportait sa tête, l'autre lui tenait les mains. Il fit un effort pour remettre, dans une situation moins douloureuse, son bras et sa cuisse cassés, et, ne pouvant y réussir, il referma les yeux, et son front se couvrit d'une sueur froide.

Les mouvemens qu'il venait de faire attirèrent l'attention de Félix et de Dioclès sur ses fractures ; mais après les avoir examinées, après avoir palpé la poitrine, où une côte paraissait enfoncée, Dioclès fit signe à Félix qu'il n'y avait plus rien à espérer, et que ce qui pouvait le mieux convenir au patient, c'était de ne point troubler le repos

que la nature lui accordait, et de ne point multiplier des soins qui ne feraient que prolonger son agonie.

Le père André cependant, semblait se ranimer de nouveau : on voyait ses lèvres se mouvoir, comme s'il balbutiait quelque chose. Bientôt ses paroles devinrent un peu plus distinctes, et Félix reconnut qu'il répétait les prières des agonisans : il parut demander ensuite la communion ; ses doigts errans semblaient chercher quelque chose. On lui présenta successivement, avant de pouvoir le comprendre, quelques objets qu'il repoussa. Enfin, Félix mit sous sa main un morceau de pain ; André le rompit aussitôt ; il prononça dessus les paroles de consécration ; il réussit, par un effort pénible et long, à le porter à sa bouche, et à en avaler une petite partie : ses yeux étaient toujours demeurés fermés. Après ce dernier effort, tout son corps devint de nouveau immobile ; sa respiration s'embarrassa, le râle de la mort commença à se faire entendre, et Dioclès déclara qu'il ne reviendrait plus à lui.

Cependant Félix, dont les yeux étaient baignés de larmes, les tenait toujours fixés sur le visage du père André. Après une assez longue attente, il lui sembla y remarquer un changement. Ses traits, contractés par la douleur, se détendirent, sa mâchoire se desserra, ses joues rentrées reprirent leur rondeur ordinaire, toute sa physionomie sembla regagner le calme qu'on y avait vu régner auparavant. Enfin ses yeux s'ouvrirent, plus clairs et plus sereins que la première fois. « Félix, mon fils, es-tu là ? » dit-il en soulevant un peu la tête ; puis, l'ayant reconnu : « Mon fils, je t'ai fait beaucoup de mal ; tu
» m'as dit que tu m'avais pardonné ; répète-le cependant encore ;
» que j'emporte cette assurance dans le tombeau. »

— « Ah, sans doute, c'est de tout mon cœur, de toute mon ame
» que je vous pardonne ! Vous étiez dans l'erreur lorsque vous me
» fîtes du mal, tandis que c'était avec la plénitude de votre sentiment
» et de votre jugement, que vous vous occupiez à présent à me faire
» du bien. »

— « Tu me pardonnes ! Puisse la malheureuse qui fut avec toi
» victime de ma folie, me pardonner aussi ! A mon tour, j'ai par-
» donné, je pardonne encore au seul ennemi que j'eus jamais, à
» celui qui m'a privé du repos d'une bonne conscience. Je pardonne
» à Volusianus ; mon fils, pardonne-lui aussi. »

Félix garda le silence.

— « Mon fils, pardonne-lui. C'est pendant que tu es dans la souf-
» france que ton pardon est plus acceptable à Dieu, qu'il est plus
» digne du chrétien. »

— « Je lui pardonne. »

— « Tu travailleras à rendre la liberté à ton amie, non à punir
» celui qui la lui avait ravie : tu respecteras l'honneur du prélat,
» l'honneur de l'Église, tout en empêchant le premier de continuer
» à abuser de son pouvoir ; et quand Julia Sévéra sera rendue à son
» père et à toi, car elle le sera, que ta première pensée soit de la
» faire vraiment chrétienne, de montrer qu'elle est chrétienne, en
» pardonnant pleinement à Volusianus. »

— « Je le ferai. »

— « Quant à ces pauvres gens que la misère a poussés au crime,
» ils n'avaient point de haine contre moi, ce n'est pas à moi qu'ils
» ont voulu faire du mal ; ils ne m'en ont fait aucun ; car ils ne
» m'ont pas fait sentir de remords ; leur pardonner n'est pas difficile.
» Approchez cependant, » leur dit-il, « et sachez que le prêtre André
» vous pardonne sa mort. »

Armentaria approcha en effet, ainsi que quelques bagaudes, avec un mélange de curiosité et d'intérêt. « Mes enfans, » leur dit-il en élevant la voix, « je vous pardonne, et puissiez-vous aussi bien ob-
» tenir votre pardon dans le ciel. Puisse cet acte de violence, et tous
» ceux qui l'ont précédé, être effacés pour jamais. Si, pour combler
» la mesure de ses miséricordes, Dieu daignait aussi toucher vos
» cœurs, si la voix d'un homme mourant pouvait vous détourner de
» la route fatale où vous êtes entrés, je voudrais... je vous promet-
» trais au nom du sénateur Félix Florentius, au nom du comte Julius
» Sévérus.... »

L'effort qu'avait fait André était supérieur à ses forces défaillantes, ses idées commençaient à se confondre, ses paroles à n'avoir plus de suite et à ne plus se faire entendre distinctement, sa tête était retombée sur le lit de mousse, ses yeux s'étaient refermés : il parlait cependant, ou plutôt il balbutiait encore. Long-temps on vit se prolonger le mouvement de ses lèvres, qui, quelquefois seulement, était accompagné d'un léger son ; enfin ce mouvement s'arrêta, ses extrémités étaient déjà glacées, ses membres se roidirent, il était mort.

Félix avait veillé les derniers soupirs de son ami, il avait été attentif à toutes ses paroles, à tous ses gestes, dans l'espoir de lui donner

quelque soulagement; toujours occupé de lui depuis le moment de leur captivité, il avait aussi toujours vécu tout entier dans le présent, sans reporter ses pensées ni sur le passé ni sur l'avenir. Aussi n'avait-il point senti, tant que le père André respirait encore, toute l'horreur de sa situation; mais toutes les idées les plus funestes se présentèrent à la fois à lui au moment qu'il lui entendit rendre le dernier soupir. Julia était prisonnière, et tandis qu'on la dérobait à toutes ses recherches, celui qui tenait entre ses mains le secret de son existence, celui de qui seul il pouvait attendre les moyens de la remettre en liberté, lui était enlevé par la mort; lui-même, au moment où son ami et sa mère l'attendaient, cette mère qui avait tant souffert de sa première absence, cet ami qui n'espérait qu'en lui pour recouvrer sa fille; il se trouvait arrêté par des brigands, et il entrevoyait à peine un terme à sa captivité. Son cœur n'était pas même exempt de tout remords, il se reprochait d'avoir accepté un combat qu'il n'était pas en état de soutenir, et d'avoir ainsi causé la mort du père André; il repassait dans son esprit les touchantes exhortations de ce digne prêtre, les preuves de patience, de courage, de bonté qu'il avait données; et tandis que ses yeux étaient fixés sur le visage du mort; ses larmes roulaient en silence sur ses joues.

Les bagaudes s'abstinrent pendant long-temps de troubler sa douleur. L'agonie du père André avait duré plusieurs heures, et durant quelques heures encore, Félix demeura en silence, les mains jointes, auprès de lui. Pendant ce temps plusieurs d'entre eux étaient sortis du camp, puis y étaient rentrés de nouveau, tantôt apportant des provisions, tantôt donnant, à ce qu'il paraissait, des nouvelles à Armentaria. Le jour était sur son déclin, et les bagaudes, rassemblés autour d'un grand feu, préparaient leur souper : une brebis avait été apportée par l'un d'eux; elle avait été sur-le-champ écorchée et dépecée, puis ils en avaient mis une partie dans leurs marmites, une autre avait été suspendue à des broches autour du feu; en même temps quelques-uns faisaient rougir des disques de pierres entre les charbons, puis ils les couvraient de feuilles de châtaigniers à demi-sèches, sur lesquelles ils répandaient une pâte molle: ils formaient ensuite une pile de ces disques rougis, qu'ils plaçaient alternativement avec la farine détrempée; ils cuisaient ainsi rapidement leurs gâteaux sans levain, sur lesquels on voyait la trace des feuilles entre lesquelles ils avaient été formés.

Il ne s'en fallait plus guère pour que leur repas fût préparé, lorsque Armentaria s'approcha de Félix : « Vous avez donné au » mourant les soins que son état demandait, » lui dit-elle, « songez » désormais à ses funérailles, avant de vous approcher de la table » avec les vivans. Il ne convient pas aux bagaudes de demeurer » long-temps dans la même place, tandis que tant de chiens affamés » les poursuivent pour les déchirer. Aussi nous partirons au milieu » de la nuit, et nous ne voulons pas que le corps du prêtre reste ici » pour rendre témoignage contre nous. Allez le déposer en terre, » auprès de la rivière. »

Félix regrettait de ne pouvoir rendre à son ami les devoirs funèbres selon les rites de l'Église. Il fit quelques objections. La physionomie d'Armentaria, qu'elle avait adoucie en s'adressant à lui, reprit, pendant qu'il parlait, toute sa dureté. Elle lui répondit seulement avec impatience : « Allez. »—« Nous sommes prisonniers ! » dit Dioclès, « notre rôle est d'obéir. » En même temps il appela à lui les deux esclaves, qui soulevèrent dans leurs bras le corps du père André, et il se déclara prêt à suivre les bagaudes partout où ceux-ci voudraient le conduire. On les fit descendre en effet par un sentier difficile jusqu'au bord de la rivière. Ils pénétrèrent au milieu des broussailles jusqu'au lit d'un ravin, où le sable et la terre meuble étaient faciles à creuser : les bagaudes, avec l'aide des esclaves, y ouvrirent une fosse peu profonde dans laquelle Félix et Dioclès déposèrent leur ami ; et, après lui avoir dit en pleurant un dernier adieu, ils remontèrent au camp où tout était préparé pour un repas.

« Félix Florentius, » lui dit Armentaria à son retour, « j'ai appris » votre nom et votre condition de vos esclaves, et je vois que je ne » m'étais pas trompé quand j'ai jugé qu'il dépendrait de vous de me » faire rendre mon mari. Vous resterez seul avec nous comme otage » jusqu'à ce qu'il me soit rendu. Il nous convient peu, dans notre » misérable situation, de nourrir des bouches inutiles, ou de nous » fatiguer à garder des prisonniers : je regrette celui qui est là-bas ; » s'il était encore avec nous, je le mettrais à présent en liberté par » égard pour la recommandation de Nunnianus, qui nous a souvent » nourris dans notre détresse. Mais la volonté de celui qu'il servait » est plus puissante que la nôtre ; ne parlons plus de lui. Que ce » soldat, » montrant Dioclès, « parte pour Bourges ; qu'il dise au » comte de cette ville que si dans cinq jours mon mari Procer Nun-

» nianus ne se retrouve pas au milieu de nous, je vous ferai couper » en quatre quartiers, et que votre tête sera déposée à sa porte. » Si vous avez des amis zélés, envoyez-leur vos deux esclaves afin » qu'ils se mettent en mouvement pour vous sauver. Je désire aussi » vivement que vous qu'ils y réussissent ; mais s'ils échouent, par le » Dieu vivant qui nous entend, Armentaria exécutera sa menace. A » présent venez souper pour reprendre des forces, car vous aurez » aussi bien qu'eux une longue marche à faire. »

— « Ne vous étonnez point, » répondit Félix, « si les tristes » devoirs que je viens de rendre à mon ami, ou le sort dont vous » me menacez, m'ont laissé peu d'envie de m'asseoir à votre » table. »

— « Nous mangeons bien, » reprit un bagaude, « nous qui, peut-» être, dès demain, seront tous livrés aux bêtes féroces ou tour-» mentés sur des échafauds. »

— « Je mangerai aussi, » répondit Félix, « et quelque sort qui » me soit réservé, je le supporterai en homme et en Romain. Mais » puisque ma vie est attachée à celle de votre mari, et que vous lui » laissez si peu de temps pour vous retrouver, il faut que vous lui » donniez un rendez-vous ; cependant vous partez d'ici sans dire à » Dioclès où vous allez. »

— « Sans doute vous ne demandez pas que je fasse dire au comte » de Bourges en quel lieu il pourra nous trouver pour nous massa-» crer. Qu'il lui suffise de savoir que nous nous rapprocherons de » vos possessions. Qu'il laisse mon mari en liberté à votre château » de Rutilianus, sur le Cher ; ce sera son affaire de nous retrouver » ensuite. »

Plus d'un chef de bagaudes avait déjà été racheté de la même manière ; aussi Félix et Dioclès avaient-ils peu de doute sur le succès de leur négociation, pourvu que le dernier pût arriver sans autre accident à Bourges, et que le sort de Procer Nunnianus ne se fût pas déjà terminé d'une manière violente. Félix, s'étant fait rendre ses tablettes, écrivit donc au comte de Bourges, à sa mère, à Julius Sévérus, en indiquant ce qu'il était nécessaire de faire pour sa sûreté. Il prit soin en même temps de tranquilliser sa mère sur son sort, et il recommanda surtout à ses esclaves de ne point l'alarmer par leurs rapports. Il se soumit ensuite à sa destinée : il s'assit à côté des brigands auxquels il était associé, pour partager leur repas, et il résolut

de mettre à profit sa situation pour observer l'homme dans cette condition si nouvelle pour lui.

Le repas cependant n'offrit que peu de sujet à son observation. Les bagaudes n'étaient nullement une réunion d'esprits ardens, inquiets, qui, dans leurs excès mêmes, conservassent des marques de la noblesse de leur origine. Au contraire, presque tous étaient des paysans, des esclaves abrutis par un long travail et une longue dépendance. Ils s'étaient soumis long-temps à tous les genres d'humiliation et d'oppression, tant qu'à ce prix ils avaient pu acheter la permission de vivre; l'excès seul de la tyrannie les avait enfin déterminés à chercher un refuge dans les bois. Leurs travaux précédens et leur vie errante avaient développé l'agilité de leur corps, et jusqu'à un certain point leur aptitude à l'adresse et à la ruse; mais ils n'avaient point eu le temps de rapprendre ou le courage, ou l'estime d'eux-mêmes; la liberté des bois ne leur avait rien rendu de la dignité humaine, et Félix Florentius, dans leur rudesse grossière comme dans leur servilité, reconnaissait toujours la contenance d'esclaves révoltés vis-à-vis de leurs maîtres. Armentaria ne semblait pas, il est vrai, appartenir à la même classe d'hommes. Elle paraissait, de même que Nunnianus son beau-frère, et que Procer son mari, avoir recouvré par l'excès des outrages, un sentiment des droits si long-temps violés de la nature humaine. Elle ne bornait pas ses regards, comme ses compagnons d'infortune, à la condition d'où elle avait été violemment chassée. Ce n'était pas la servitude des paysans fiscalins qu'elle déclarait insupportable, c'était celle de tout homme qui, dans les Gaules, devait vivre de son travail. « Tous, » disait-elle, « étaient également » exposés aux outrages, à la faim et aux supplices. Celui-ci, » et elle montra à Félix un de ses convives, « après que sa maison avait » été brûlée par les Bourguignons, son bétail égorgé, ses récoltes » dispersées, a été condamné à recevoir chaque jour cinquante coups » d'étrivières, jusqu'à ce qu'il eût acquitté sa ferme annuelle. Cet » autre, chassé de sa maison par un parti de soldats romains, au milieu de l'hiver, a vu sa femme en couche périr dans les bois, sur la » glace et la neige. Ce troisième a perdu deux enfans par la faim, » l'année même où ses greniers venaient d'être remplis par la plus » abondante récolte; mais tout son bien avait été saisi pour payer » les dettes des propriétaires dont il faisait valoir la ferme. Plusieurs » portent sur leurs corps la marque de supplices qu'ils n'avaient

» point mérités ; tous, sans exception, tous auraient préféré con-
» tinuer leurs jours dans la peine et la souffrance sur le sol qui les
» avait vus naître, plutôt que de mener la vie misérable à laquelle
» nous sommes réduits, si l'excès de l'oppression ne les avait pas
» chassés dans les bois. Aussi, depuis deux siècles qu'on nous fait
» la guerre, ni l'épée des soldats et des barbares, ni la hache des
» bourreaux, ni la faim qui nous poursuit dans nos retraites n'ont
» pu diminuer notre nombre. Des milliers d'entre nous périssent
» chaque année sur tous vos échafauds ; mais des milliers de fugitifs
» nous arrivent chaque année de vos campagnes, et toute la popu-
» lation des Gaules finira peut-être par périr dans nos bois. »

Les autres convives s'associaient à peine à la conversation : il est vrai que leur manière de prendre leur repas les avait forcés à se diviser en petits groupes. Ils étaient assis ou couchés sous la voute, tenant leurs mets par terre entre eux, et ils paraissaient beaucoup plus occupés d'assouvir un besoin que de goûter un plaisir. Dans quelques-uns de ces groupes on pouvait remarquer que les femmes et les enfans surtout mangeaient comme s'ils avaient éprouvé long-temps la faim, et leur pâleur comme leur maigreur confirmaient le témoignage de leur voracité. La farine dont ils avaient fait des gâteaux faisait partie de leurs minces provisions ; la brebis avait été enlevée, ou peut-être reçue en présent de quelque berger, peu avant que Félix rencontrât cette bande. L'outre de vin qui faisait partie de son bagage avait été vidée à l'instant même, et pendant le repas l'eau avait été leur seule boisson ; aussi, quand il fut terminé, n'étaient-ils ni plus animés ni plus échauffés qu'avant de le commencer. En se levant ils eurent soin de faire disparaître toutes les traces de leur souper et de leur séjour, de jeter dans un précipice au-dessous d'eux ce qui ne pouvait être d'aucun usage, de cacher dans une excavation sous le roc, qu'ils recouvrirent ensuite de terre et de feuilles sèches, tout ce qui pourrait leur servir une autre fois, mais qui, dans ce moment, aurait embarrassé leur marche. Cette opération ne se fit qu'après que les esclaves et Dioclès, auxquels on indiqua les plus courts chemins pour se rendre les uns à Tours, l'autre à Bourges, furent partis, et eurent laissé Félix seul au milieu des bagaudes. Celui-ci ne vit pas sans regret déposer dans cette cachette la plus grande partie de son propre bagage.

Les traces du feu avaient elles-mêmes disparu : sur la petite ter-

rasse où ils s'étaient rassemblés rien n'indiquait plus l'habitation des hommes. « Partons, » dit Armentaria. « Félix Florentius, il est » bon que vous teniez en mémoire que de ces deux hommes, chargés » de répondre de vous, l'un marchera toujours devant, l'autre tou» jours derrière vous, et que tous deux ont ordre de vous plonger un » couteau dans le flanc si vous vous écartez d'un pas de la route, ou » si vous tentez d'appeler. Silence donc, et marchons! »

L'injonction du silence fut en effet strictement observée pendant toute la durée de la marche. Les chevaux et les mulets de Félix n'avaient point été conduits sur le plateau où il avait passé la plus grande partie de la journée : ils ne reparurent pas; sans doute quelqu'un des hommes de la bande s'était chargé de les aller vendre dans quelque marché éloigné. Tous les bagaudes marchaient à la file, à quinze ou vingt pas de distance l'un de l'autre, à la réserve des deux hommes qui accompagnaient Félix, et qui ne le perdaient pas de vue. Comme pour la plupart ils avaient les pieds nus, ou qu'ils portaient tout au plus des sandales de cuir non apprêté, ils ne faisaient en marchant aucune sorte de bruit. La surprise de leur chef l'avant-veille, et les battues qu'ils savaient qu'on faisait à cette époque même dans la campagne pour les arrêter, les avaient forcés à redoubler leurs précautions. Ils n'étaient point rentrés dans un grand chemin; mais quelquefois ils suivaient un sentier à peine tracé, d'autres fois ils s'avançaient par les clairières des bois. Ils passèrent à plusieurs reprises assez près des maisons pour en voir les lumières, ou entendre les aboiemens des chiens; souvent alors ils s'arrêtaient, parce que le chef de file était aux écoutes; en même temps ils observaient toujours le même silence, puis ils s'avançaient quand ils le voyaient de nouveau s'avancer. La nuit était déjà en partie écoulée; mais la lune éclairait la campagne, et quoique sur son déclin, elle suffisait pour distinguer assez bien les objets. La marche fut longue, surtout à cause des précautions, et des fréquens repos des voyageurs; enfin Félix distingua devant lui une haute tour ruinée, près du sommet de laquelle il vit briller une petite lumière. Non loin de là était une bourgade considérable, qui s'étendait de cette tour jusqu'aux bords d'une large rivière. C'était le terme du voyage, et les bagaudes, qui jusqu'alors avaient marché à distance, se rangèrent tous serrés les uns contre les autres, sous la partie de la tour qui était dans l'ombre.

Mais pour arriver ainsi derrière la tour, il fallait passer sur une petite esplanade que la lune éclairait vivement. Ils l'avaient traversée comme ils avaient fait le reste de la route, à la file les uns des autres; mais à mesure que chacun d'eux la parcourait rapidement, ils entendaient une petite cloche, et les mots entrecoupés d'une prière contre les mauvais esprits, qui partaient de l'endroit où ils voyaient la lumière. « Le père Sénoch veille toujours, » dit à voix basse l'un des bagaudes à son compagnon, « et avec sa clochette il croit nous » envoyer au fin fond de l'enfer, car il nous prend pour des diables. » C'est sa peur qui nous sauve. S'il ne nous faisait pas passer pour » de mauvais esprits, il n'y aurait ici plus de salut pour nous. »

— « Que fait-il donc là-haut? » dit un autre bagaude qui connaissait moins le pays.

« Il y a cinq ans, » reprit le premier, « qu'il s'est cloué lui-» même au haut de cette tour, comme un cadran solaire. Sa tête sort » de la muraille au-dessous de cette lumière que les bonnes femmes » de Loches viennent chaque jour allumer pour lui, en même temps » qu'elles lui donnent à manger; car il ne peut rien faire de ses » mains que sonner cette clochette. »

Félix reconnut, à ces propos, qu'il se trouvait devant l'ermitage du même saint pour lequel le père André avait montré tant de vénération, et qui lui paraissait cependant si peu comparable en vertus comme en bon sens à l'ami qu'il avait perdu. Il voyait aussi, avec quelque étonnement, que les bagaudes l'avaient conduit à l'endroit même où il s'était proposé d'aller. C'était là cette tour de Loche où André soupçonnait que Julia était prisonnière; et lui-même, captif comme elle, il devait passer au pied de ses murs sans avoir aucun moyen de s'éclaircir sur cette conjecture, ou de donner à son amie aucun secours.

En effet, les bagaudes étaient empressés de passer l'Indre, et de s'éloigner de Loches où se trouvait un petit corps de soldats destiné à les poursuivre. Quelques-uns d'entre eux étaient descendus dans les voûtes souterraines au-dessus desquelles s'élevait la tour. « Le « père Sénoch a bien gardé notre bateau, » dirent-ils en en ressortant. « Les diables qu'il prétend voir sans cesse autour de lui sont » la sauvegarde des bagaudes. Personne ne se hasarde à entrer dans » ces souterrains; aussi rien de ce que nous y avions laissé, il y a » quinze jours, n'a été touché. »

Ils tirèrent en effet de la tour un batelet tissu d'osier, et si léger, qu'un seul homme pouvait le porter plusieurs heures sans fatigue : ils y avaient mis en même temps, en réserve, des peaux de bœuf cousues ensemble et poissées, de manière à pouvoir le recouvrir tout entier, et à ne laisser aucun passage à l'eau ; ils portèrent le bateau et sa doublure de peau jusqu'au bord de l'Indre, et, après l'avoir garni, ils le mirent à flot ; ils se confièrent ensuite, les uns après les autres, à cette frêle embarcation, et, en plusieurs voyages, ils passèrent tous la rivière.

CHAPITRE XXIV.

LE COUVENT.

« Comme la reine Theudechilde se préparait à sortir du couvent, » l'abbesse prévit sa volonté, et après l'avoir fait grièvement fus- » tiger, elle l'enferma dans un cachot, où elle la laissa en proie à » des souffrances cruelles, jusqu'à la fin de sa vie. » GREGORII TURONEUS, lib. IV, cap. 26, p. 216.

Au moment où Julia Sévéra avait quitté Félix pour entrer dans le couvent des femmes, les pesantes portes du monastère se refermèrent sur elle, et elle se trouva prisonnière dans un vestibule obscur, étroit et humide, où on lui donna l'ordre d'attendre : elle sentit alors pénétrer dans tout son corps un frisson mortel. Séparée de tout ce qu'elle aimait sur la terre, livrée à des mains puissantes et qu'elle devait croire ennemies, il ne lui restait aucune protection à laquelle elle pût avoir recours, aucune communication avec un être vivant qui ne fût pas au nombre de ses persécuteurs, aucune espérance qu'un seul de ceux qui s'intéressaient à elle pût découvrir sa demeure : elle s'assit sur les dernières marches d'un escalier, les mains sur les yeux, et les coudes appuyés sur les genoux, et elle y

demeura deux heures, plongée dans de tristes méditations, avant qu'une seule des habitantes du couvent se fût approchée.

Tous ces douloureux sentimens ne furent point soulagés, lorsque la supérieure, accompagnée d'une autre religieuse, arriva enfin auprès d'elle. L'orgueil, la dureté, la défiance se peignaient sur son front. Issue d'une famille illustre des Gaules, et parente de Volusianus, elle exerçait, dans l'enceinte des murs du couvent, une autorité aussi absolue que l'empereur de Byzance sur son trône, et elle regardait toute résistance à ses volontés comme une aussi grande violation de toutes les lois divines et humaines : elle croyait à sa propre sainteté, à l'infaillibilité de ses lumières, et son despotisme était d'autant plus rude, qu'en l'exerçant sur ses religieuses, elle croyait accomplir son devoir.

« Fille de Sévérus, » dit-elle à Julia, « un ordre de l'archevêque
» de Tours vous a retirée du monde, et vous a condamnée à attendre,
» dans ce cloître, les lumières d'en-haut qui peuvent vous convertir,
» ou la vengeance de ce Dieu jaloux qui a abaissé l'orgueil des ido-
» lâtres. Ce couvent, qui jusqu'ici n'avait contenu que de saintes
» filles, doit donc s'ouvrir aussi pour vous. Cependant c'est avec
» répugnance que nous vous y laissons entrer dans votre état actuel
» de perdition. Voyez si vous voulez renoncer à Satan et à ses
» pompes, si vous voulez confesser, du fond du cœur, cette foi que
» vous aviez seulement sur les lèvres, alors vous pourrez en donner
» la preuve, en vous liant à notre sainte règle par des vœux éternels,
» et, de notre côté, nous n'hésiterons point, dans ce cas, à oublier,
» à pardonner, et à vous recevoir comme une fille obéissante. »

— « Je n'ai, » reprit Julia en se relevant avec fierté, « à deman-
» der à personne sur la terre, ou son oubli, ou son pardon d'aucune
» offense : personne n'avait le droit d'exercer sur moi la violence
» qui m'a conduite en ce lieu. Après qu'on m'y a entraînée par
» force, je m'étonne qu'on me dise encore qu'on m'y reçoit avec
» répugnance. »

— « Moins d'orgueil, Sévéra, » dit la supérieure, « il n'est plus
» de saison devant nous. Vous n'êtes plus au milieu des lâches com-
» plaisans d'un sénateur idolâtre ; vous êtes devant celle qui tient
» de Dieu, et de l'apostolique successeur de saint Martin, un pou-
» voir absolu sur votre liberté et sur votre vie. »

— « J'aurais moins d'orgueil, » répliqua Julia, « si j'éprouvais
» une moindre offense. Que voulez-vous de moi ? »

— « Voulez-vous faire une abjuration solennelle de vos erreurs,
» et vous engager, par des vœux éternels, à suivre notre règle? »

— « Si l'on me fait reconnaître quelque erreur dans ma croyance,
» je serai prête à l'abjurer, mais pas auparavant. N'ayant aucun
» moyen de faire résistance, je dois bien me soumettre à ma capti-
» vité, mais je ne la sanctionnerai jamais par des vœux. »

« Ne vous étonnez donc point si vous êtes exclue de la société des
» saintes filles sous le toit desquelles vous allez vivre : Que l'idolâtre
» demeure seule avec ses mauvaises pensées, » dit la supérieure,
en se retournant vers la religieuse qui l'avait accompagnée. » Qu'au-
» cune de nos sœurs ne s'approche d'elle. Qu'on prépare son loge-
» ment à l'extrémité du cloître de droite. Il ne faut pas que celle
» qui, peut-être, entretient encore un commerce avec Satan, loge
» dans le voisinage d'aucune des vierges qui sont toutes à Dieu.
» Allez, sœur Marie, pourvoyez à ses premiers besoins : que ses
» habits soient modestes, que sa nourriture soit frugale, et qu'elle
» attende, dans le silence, de nouveaux ordres de nous. » Ayant
ainsi parlé, la supérieure lança sur Julia un regard dédaigneux,
puis elle s'éloigna sans lui adresser de nouveau la parole.

La sœur Marie suivit quelque temps la supérieure des yeux,
comme pour s'assurer qu'elle ne lui verrait point violer l'injonction
qu'elle venait de lui donner de garder le silence; puis elle reporta
ses regards sur Julia avec un mélange de pitié et de curiosité.
« Pauvre fille! » lui dit-elle, « comment n'avez-vous pas eu peur de
» parler à notre mère avec tant d'orgueil? je tremblais de tous mes
» membres quand je vous entendais provoquer ainsi sa grandeur. »

— « Je n'ai fait que repousser une injure gratuite, » répondit
Julia, « mais je ne songeais point à l'offenser, et moins encore à
» avoir peur d'elle. »

— « Allez, celle dont vous occuperez la chambre a bien éprouvé
» qu'il ne fait pas bon de répondre avec arrogance à la mère su-
» périeure. Elle l'a payé de sa vie, la pauvre sœur Anne; et cepen-
» dant elle n'était pas, comme vous, toute du siècle, elle était
» engagée dans notre ordre, et elle avait déjà fait ses vœux. »

— « Quoi donc, la mère supérieure l'aurait-elle fait mourir? »

— « Dieu garde! Les prêtres du Soigneur ne répandent point de
» sang, et une telle abomination ne s'est jamais pratiquée dans nos
» saintes murailles. Mais la mère abbesse de Sainte-Marie de l'Écrin

» de Tours, est comme un prélat, elle en a tous les droits et tous
» les priviléges; seule elle exerce, sur tous les habitans du cou-
» vent une juridiction absolue. En effet, sa grandeur, notre mère,
» fit mettre la sœur Anne dans le cachot noir, à côté du fond de la
» citerne que nous appelons le *dimittis in pace*. Jamais celles qui y
» sont enfermées n'y vivent plus de trois semaines. Mais allons à
» votre cellule, vous y trouverez encore les habits et le linge de la
» pauvre sœur Anne; ils pourront vous être utiles. »

Julia Sévéra, la tête baissée, suivit la religieuse chargée de lui assigner son logement. De nouvelles terreurs l'avaient assaillie, et cette ame courageuse, accoutumée à braver les dangers, succombait aux attaques répétées auxquelles elle s'était vue exposée depuis sa visite au château de Rutilianus. Le chemin qu'elle avait à faire au travers du couvent était long; on la conduisait au troisième étage; et les escaliers n'étant pas l'un au-dessus de l'autre, on lui faisait parcourir tous les corridors des étages inférieurs. Celui au bout duquel devait être sa demeure n'était pas, comme les autres, entouré de cellules; les magasins du couvent, les bûchers, de grands espaces ouverts et cependant obscurs sous les combles des toits, indiquaient que cette partie de la maison n'était point habitée. Avant d'y arriver, Julia commença à son tour à questionner la religieuse.

« Vous avez dit que les prisonnières de ce cachot n'y vivaient
» jamais plus de trois semaines. Vous en avez donc vu plusieurs
» envoyées dans ce lieu? »

— « Non. Je ne puis pas dire que j'en aie vu plusieurs; car
» dans tout le temps que j'ai vécu au couvent, il ne me paraît pas
» que j'en aie vu plus de cinq. D'ailleurs, à présent que j'y pense,
» on ne vous y enverra pas; il faut être de notre ordre pour y
» entrer, car après tout le *dimittis in pace* compte pour une cellule,
» et vous n'êtes pas religieuse : on dit même que vous n'êtes pas
» chrétienne. »

Julia ne se sentit point d'envie de réclamer ce singulier privilége du christianisme, ou de l'ordre religieux. « Cette sœur Anne, » dit-elle, « qu'avait-elle donc fait pour provoquer le ressentiment de
» la mère abbesse? »

« Ce serait bien long à conter, » répondit Marie, « et puis ce
» sont des secrets de l'ordre; mais il faut croire qu'elle avait mérité
» son châtiment. Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas pour beau-

» coup habiter la chambre où elle a tant souffert. Tenez, nous y » voici. » En même temps elle détacha de sa ceinture un trousseau de clefs, et elle ouvrit la porte isolée qui se trouvait à l'extrémité du corridor. La chambre était beaucoup plus grande que les cellules des religieuses : elle avait deux fenêtres fermées de fortes grilles de fer, mais qui donnaient assez de jour : la vue, il est vrai, ne s'étendait que sur une cour intérieure. A une extrémité, de méchantes planches supportaient un lit de paille et une couverture. Une amphore ou cruche était auprès, un banc de bois de sapin était placé devant les fenêtres, une caisse entr'ouverte complétait l'ameublement. Quelques habits de femme étaient étendus sur le couvercle : ils avaient appartenu à la malheureuse sœur Anne; un livre de prières était demeuré par terre; deux autres livres ouverts tous les deux, l'un sur le banc, l'autre au chevet du lit, étaient, l'un les Élégies de Properce, l'autre les Héroïdes d'Ovide. Les titres de ces ouvrages, auxquels la sœur Marie n'avait donné aucune attention, firent conjecturer à Julia la cause des malheurs de la sœur Anne, qu'on n'avait pas voulu lui confier.

« Voilà votre chambre, » dit la sœur Marie, « vous pouvez à » loisir apprendre à la connaître, car je pense que vous n'en sortirez » pas de sitôt. Nous dînons à midi, mais il n'est pas probable que » notre mère vous permette de descendre au réfectoire. On vous » enverra donc votre dîner. Profitez de l'occasion pour demander ce » dont vous aurez besoin, car excepté dans ce moment-là, vous n'en» tendrez plus une voix humaine. » Ayant ainsi parlé, elle ressortit de la chambre, et referma la porte à clef.

Un sentiment de fierté avait jusqu'alors empêché Julia de donner l'essor à sa douleur; mais désormais elle n'était plus appelée à agir, elle ne courait plus risque d'être vue, elle ne devait plus rien à sa dignité. Elle regarda de tous côtés autour d'elle, et en même temps elle sentit ses larmes qui roulaient sur ses joues. « O Félix, Félix! » s'écria-t-elle, « si près de moi, et pourtant si loin, pourras-tu me » défendre ici? » En même temps elle s'approcha des fenêtres avec une faible espérance qu'elle verrait du moins le couvent où Félix était enfermé; mais elle reconnut bientôt qu'elles avaient vue sur une autre cour que celle par laquelle elle était entrée.

Faisant effort pour se distraire des tristes pensées, des noirs pressentimens qui bouillonnaient dans son cœur, elle essaya de reporter

son imagination sur la malheureuse qui l'avait précédée dans la même chambre : il lui sembla qu'elle écarterait ainsi la considération de son propre sort ; elle chercha curieusement les traces de celle qui, avant elle, avait tant souffert dans ce même lieu. La chambre contenait si peu de meubles, que la revue en était bientôt faite. La cloison attira plus long-temps son attention. En plus d'un endroit elle y remarqua des joints qui lui donnèrent l'idée qu'on pouvait entrer dans son appartement autrement que par la porte. Elle en éprouva d'abord un sentiment de malaise ; bientôt elle réfléchit cependant que, s'il y avait des portes secrètes, elles étaient soigneusement fermées contre elle, puisqu'on voulait surtout lui rendre impossible de sortir ; que ceux de qui elle dépendait étaient maîtres de la porte principale ; qu'ils pouvaient à toute heure du jour et de la nuit entrer contre son gré chez elle ; et que, dans cette maison si soigneusement gardée, elle n'avait point d'autre visite à craindre que celle de la supérieure et de ses suppôts.

Elle donna ensuite plus d'attention aux différentes inscriptions dont ces cloisons étaient chargées. La sœur Anne lui paraissait avoir été animée d'un sentiment de rébellion contre la règle à laquelle elle était soumise. Loin d'ensevelir dans le plus profond de son cœur les passions que cette règle lui interdisait, elle semblait avoir voulu confier aux murs ce que des oreilles humaines ne pouvaient entendre, suppléer par des inscriptions au besoin d'une confidente, et satisfaire le désir de son cœur de s'épancher. Toutes ces inscriptions étaient empruntées aux poëtes célèbres de la Grèce aussi bien que de Rome. Ce n'était le plus souvent que de courts passages, des vers dont elle faisait sans doute l'application à sa propre situation ; mais tous exprimaient le désespoir, la haine de l'esclavage, le regret pour des espérances déçues ou l'amour. En les expliquant les uns par les autres, Julia croyait devoir conclure que la malheureuse à laquelle elle succédait avait été enfermée contre son gré dans le cloître, pour empêcher un mariage que sa famille ne voulait pas permettre ; que son amour était devenu dans sa solitude une passion dévorante, qui, peut-être, avait égaré sa raison ; que du moins il lui avait inspiré, contre l'ordre où elle était entrée, contre la supérieure et toute la maison, contre la religion même qu'on y professait, une aversion dont elle n'avait pas craint de laisser des traces.

Julia s'assit sur le lit que la sœur Anne avait sans doute baigné si

souvent de ses pleurs : elle chercha à suivre, dans sa tête, le triste roman de celle dont tout lui présentait le souvenir, pour oublier ainsi le sien propre ; mais en croyant penser à la sœur Anne, elle lui prêtait ses propres sentimens, ses propres craintes, ses propres douleurs : elle était sans cesse ramenée sur elle-même par tout ce qu'il y avait d'intime dans les affections qu'elle supposait à cette héroïne inconnue; puis, les craintes qu'elle éprouvait sur sa propre destinée, rappelaient à son imagination la sœur Anne, et la triste catastrophe qui avait terminé sa vie.

Depuis vingt-quatre heures Julia ne s'était point déshabillée : elle voulut donner quelque soin à sa toilette; dans son désœuvrement forcé, cette occupation pouvait faire quelque diversion à ses tristes pensées. L'amphore à laquelle elle recourut pour se laver, était encore à moitié pleine d'eau; cette eau avait été apportée là pour la sœur Anne : elle dut prendre, dans la caisse de la sœur Anne, le linge, les parties de vêtemens qu'elle avait besoin de substituer aux siens. En recueillant ainsi l'héritage de cette inconnue, elle frémissait; il lui semblait marcher sur ses traces, et devoir bientôt finir comme elle.

Les heures ne s'écoulaient qu'avec une mortelle lenteur : tant de pensées tristes, tant de craintes, tant de regrets peuvent se succéder dans un court espace de temps, et faire sentir à l'ame toute leur poignante aspérité, lorsque ce mouvement des esprits n'est point ralenti par le langage ! A juger par ce qu'elle avait senti, par ce qu'elle avait souffert, Julia aurait cru avoir déjà passé vingt-quatre heures dans le couvent, lorsqu'elle entendit des pas dans le corridor. C'était midi, et la même sœur Marie qui l'avait installée dans sa chambre, apportait son dîner.

« Je l'avais bien prévu, » lui dit-elle, la supérieure ne veut point
» que vous descendiez au réfectoire : elle ne veut point que vous
» parliez à aucune des religieuses; elle ne veut point qu'aucune
» autre que moi puisse vous voir ; elle m'a recommandé même de ne
» point vous parler, de ne point vous répondre; car elle dit qu'il
» suffit de la voix d'une seule des servantes du démon, pour cor-
» rompre toute notre communauté. Il faut que vous ayez des choses
» bien étranges à dire ; il faut que ces joies du siècle dont Dieu nous
» garde de jamais goûter, soient bien séduisantes, bien enivrantes,
» puisque nous ne pourrions pas les entendre détailler, sans chan-
» celer dans l'accomplissement de nos saintes lois; mais moi je ne

» suis plus jeune, et puis mon espoir est en Dieu, je ne crains rien.
» Dites donc, ma fille, dites, qu'avez-vous à dire? »

— « Je ne sais, » reprit Julia, « pourquoi votre mère abbesse a
» tant de peur de mes paroles; mais je vous assure que je n'ai aucune
» envie de corrompre votre communauté, et que ma répugnance
» à entendre comme à dire ce qui n'est pas fait pour des oreilles
» religieuses, est au moins égale à la sienne. »

— « On dit que vous êtes idolâtre ou fille d'un idolâtre, » répli-
» qua Marie; vous rendez donc un culte aux démons. Pour nous,
» qui sommes éclairées de la lumière d'en haut, nous les voyons sous
» leurs formes réelles: ils sont noirs, hagards, menaçans; ils ont
» des cornes au front, le pied fourchu, une longue queue. Que le
» ciel nous préserve de leurs abominables embrassemens; mais à
» vous, ils paraissent sans doute sous une autre forme. Quand j'étais
» encore du siècle, j'ai vu des statues de Mars, d'Apollon, qui
» auraient pu plaire aux yeux. Ce sont des diables, ma fille; pour
» ceux qui les voient sous leur vrai aspect, ils sont hideux comme
» celui qu'a terrassé saint Michel; mais comment vous apparais-
» saient-ils? »

— « Je vous assure qu'ils ne m'ont jamais apparu sous aucune
» forme, que je ne suis point idolâtre, que je suis chrétienne
» comme vous. »

— « Chrétienne comme nous! du moins vous êtes du siècle; vous
» êtes de ce monde pervers qui est un océan de vices et de débor-
» demens, de plaisirs séducteurs et de voluptés coupables, auquel
» nous avons échappé en nous réfugiant dans cette sainte maison
» comme dans un port assuré. Quels sont les plaisirs que vous regret-
» tez le plus? »

— « Je regrette la société de mon père, de mes amies, surtout
» ma liberté. »

— « Vous aviez sans doute un amant? pourquoi ne dites-vous pas
» que vous regrettez votre amant? On dit que de toutes les séduc-
» tions que le démon emploie pour nous perdre, c'est encore celle
» de l'amour qui est la plus puissante. Contez-moi un peu vos amours? »

— « Votre imagination, ma bonne, » lui dit Julia en souriant,
» va, je vous assure, beaucoup plus vite que les réalités ne vont
» dans le monde: je n'ai rien du tout à vous conter. »

La sœur Marie ne se serait pas sitôt rebutée; mais, dans ce moment,

elle entendit sonner la cloche du réfectoire : il n'y avait plus un instant à perdre. Elle appela une converse qui attendait en dehors de la porte, pour rendre, sous ses yeux, quelques petits services à Julia, et, l'ayant avertie que les provisions qu'elle lui avait apportées, devaient lui suffire pour les vingt-quatre heures, et qu'elle ne reverrait plus personne jusqu'au lendemain à midi, elle ressortit avec la converse, et referma la porte à chef.

CHAPITRE XXV.

VISITES NOCTURNES.

« Dans la basilique, il y avait un souterrain très-antique et très-secret,
» où se trouvait un grand tombeau de marbre de Paros, dans lequel
» le corps d'un grand personnage avait été déposé. L'évêque fit en-
» fermer ce prêtre vivant dans ce tombeau, avec le mort ; la pierre
» du sarcophage fut replacée sur lui, et des gardes mis à la porte. »
GREGORII TURONENSIS, lib. IV, cap. 12, p. 208.

Le babil et l'impertinente curiosité de la sœur Marie inspiraient à Julia Sévéra peu de désir de faire d'elle sa confidente. Cependant, lorsqu'elle l'entendit refermer sur elle la porte de sa cellule, et qu'elle songea que, condamnée à la plus absolue solitude, c'était là le seul être vivant dont il lui fût permis d'entendre la voix, que par Marie seule elle pourrait conserver quelque communication avec tout ce qui était en dehors des murs du couvent, savoir des nouvelles de la Gaule, du roi des Francs, de son père, peut-être donner des siennes à Félix, elle commença à regretter de ne l'avoir pas traitée avec un peu plus de complaisance, et de n'avoir pas répondu avec un peu plus de détails à ses questions. D'ailleurs, elle avait senti, même par cette courte conversation, le bienfait de la société humaine. Les ridicules interrogations de la sœur Marie avaient fait diversion à ses

propres craintes, son esprit était devenu plus calme; sa situation à elle-même lui paraissait triste, monotone, ennuyeuse; mais elle ne la considérait plus avec le même sentiment d'effroi. Rien n'avait changé pour elle cependant, mais elle avait parlé, elle avait écouté, elle avait même souri: elle résolut donc, lorsque la sœur Marie reviendrait, au bout de vingt-quatre heures, de donner quelque pâture à sa curiosité, en lui racontant ses dernières aventures, d'exciter quelque intérêt en elle, et de chercher ensuite à en profiter, pour l'engager à répondre à ses questions.

Il fallait cependant remplir ces heures de solitude, tourment si cruel pour un esprit actif; il fallait conserver le commandement de ses facultés, et la force de son ame. Julia sentait qu'elle le devait à sa propre dignité, à la considération de son père, à Félix. Elle sentait aussi que le trouble, que l'agitation dans lesquels elle avait passé toute la matinée, épuisaient son esprit et dérangeraient bientôt sa raison. Il fallait trouver une destination à sa journée, une occupation pour chaque heure, mettre un terme au bavardage de la pensée; il fallait régler le courant de ses idées, pour qu'il ne l'entraînât pas dans une funeste rêverie. Elle l'entreprit avec courage. Prodigue d'un temps qui l'accablait de son poids, elle en destina à sa toilette, à ses repas solitaires, à ses dévotions, une plus grande portion qu'elle n'en avait donné aux mêmes occupations dans la maison paternelle. Ce n'était pas sans quelque répugnance qu'elle avait recours aux poètes érotiques qu'avait laissés la sœur Anne: elle admirait quelques élégies de Properce; elle pouvait pleurer sur quelques-unes des héroïdes d'Ovide, mais le ton général de ces deux poètes ne convenait pas à son goût. La dépouille de la sœur Anne lui fournissait encore une ressource: elle y trouvait des tablettes avec un style; elle pouvait donc écrire, et elle résolut de consacrer quelques heures à recueillir toutes les phrases les plus saillantes, tous les traits les plus spirituels de la conversation de Félix, qui étaient demeurés gravés dans sa mémoire. Cependant, elle ne voulait pas non plus épuiser cette ressource, puisqu'elle sentait combien les heures, combien les journées seraient longues, quand rien ne se renouvellerait plus autour d'elle. A un coin de sa chambre, elle remarqua une gouttière en plomb, qu'elle détacha, et qui lui parut pouvoir lui tenir lieu d'un crayon. Avec cet instrument imparfait, elle essaya de dessiner sur deux pans de la muraille blanchie, d'un côté un portrait de Félix, de l'autre un paysage de Noviliacum.

Ce travail charma ses loisirs et donna du calme et de la douceur à ses pensées; il lui promettait de l'occuper long-temps, car le plomb qu'elle avait usé sur la pierre pour en former un crayon, n'était guère propre qu'à l'esquisse, et elle comptait se faire donner, le lendemain, par la sœur Marie, des crayons d'une meilleure nature, ou, si elle pouvait l'obtenir, d'employer à cet usage ou de la brique ou du charbon. En effet, l'après-midi lui parut s'écouler beaucoup plus rapidement que n'avait fait la matinée, et quand l'obscurité l'obligea de renoncer à son dessin, car on lui avait refusé et feu et lumière, elle prit un léger repas des restes du dîner, et elle se coucha avec la sérénité d'ame que garantit, dans toutes les situations, la pureté de la conscience unie à la force du caractère.

Mais on avait déjà passé les jours de l'équinoxe ; les nuits étaient fort longues, et après minuit, malgré la fatigue de la nuit précédente, Julia n'était plus ensevelie dans un sommeil si profond. Un léger bruit, qui lui paraissait rapproché d'elle, la réveilla : elle ouvrit les yeux. La porte secrète, qu'elle avait soupçonnée dans la cloison, s'était ouverte en effet ; une femme en sortit : elle tenait une lampe à la main. Sa tunique était blanche, un voile blanc couvrait sa tête, mais il était relevé, et laissait voir à découvert son visage. Celui-ci était pâle, maigre, et annonçait une femme âgée de plus de trente ans, qui avait pu être belle, mais qui avait souffert. Sa physionomie était triste, sévère, et peut-être artificieuse. Elle marchait lentement et sans bruit. Après avoir jeté un coup d'œil vers le lit de Julia, la jugeant peut-être endormie, elle ne lui avait pas donné une plus longue attention ; mais elle avait examiné successivement les divers objets qui, dans la chambre, avaient subi quelque mutation, les dessins que Julia avait commencés sur le mur, les phrases qu'elle avait écrites sur les tablettes, les effets divers qui avaient appartenu à la sœur Anne ; ceux enfin que Julia avait été obligée de lui emprunter.

Julia demeurait dans son lit, les yeux fixés sur cette apparition. Elle ne savait si elle devait croire qu'elle avait devant elle une des habitantes du couvent, ou un être surnaturel. La lenteur des mouvemens de la femme blanche, sa démarche qui ne faisait aucun bruit, sa curiosité qui semblait surtout s'attacher à tout ce qui avait appartenu à la sœur Anne, firent enfin naître dans l'esprit de Julia le soupçon que c'était ou cette sœur elle-même, ou son ombre. Ses yeux

avaient rencontré quelquefois ceux de l'apparition, et la femme blanche ne pouvait douter désormais que Julia ne fût éveillée, qu'elle ne l'observât ; mais elle paraissait n'en prendre aucun souci, et elle continuait à examiner toute chose avec des regards où l'on ne pouvait distinguer d'autre caractère que celui d'une ardente curiosité.

L'émotion de Julia augmentait de moment en moment : elle sentait son cœur battre avec violence ; cependant rassemblant toutes ses forces, et voulant sortir d'un trouble qui lui paraissait égarer sa raison, ou s'assurer peut-être qu'elle fût réellement éveillée, elle éleva la voix avec effort : *Sœur Anne!* cria-t-elle. *Chut!* répondit la femme blanche, en mettant le doigt sur la bouche, et elle ressortit aussitôt de la chambre par la même ouverture, qui se referma sur elle.

Julia, qui s'était levée sur son séant, retomba sur son lit, et se trouva baignée d'une sueur froide. Peu de femmes avaient un caractère plus ferme, une raison plus éclairée qu'elle ; peu de femmes étaient moins accessibles aux terreurs superstitieuses, ou aux croyances surnaturelles ; mais depuis quelques jours sa vie avait été si cruellement bouleversée, elle avait été le jouet d'évènemens si extraordinaires, et dont quelques-uns lui paraissaient encore si inexplicables ; la vision qu'elle avait eue au château de Rutilianus avait tellement ébranlé pour elle les limites habituelles du possible et du vraisemblable, que sa raison même avait perdu son assiette, et qu'elle ne savait plus sur quelles bases s'arrêter.

Cependant tout était rentré dans l'obscurité et le silence. Julia, avec une palpitation de cœur qui l'étouffait presque, fixait ses yeux sur les ténèbres, et se fatiguait à ne rien voir. Ses oreilles veillaient de même le moindre son, et ne pouvaient rien entendre, si ce n'est de loin en loin le craquement des bois, le vol d'un insecte, ou les légères pulsations du grillon. Après avoir tressailli à ce léger bruit, elle écoutait encore, mais elle n'entendait plus rien, et elle se convainquait que ce qu'elle avait entendu n'était rien.

Quelquefois, comme pour chasser ces terreurs qui l'assiégeaient, elle fermait les yeux, et croyait veiller encore ; cependant la fatigue et la tension de son esprit la faisaient passer alors à une sorte de rêve fiévreux, durant lequel ses craintes revêtaient des formes nouvelles, mais ne se calmaient pas un instant. C'est dans cet état de rêverie que, plus de deux heures après la première apparition, en rouvrant les

yeux, elle vit la même femme blanche assise sur son lit, tandis que sa lampe était posée sur la caisse de la sœur Anne.

Julia la contempla quelque temps en silence; la femme blanche fixait aussi les yeux sur elle, et ne parlait point non plus. Enfin Julia, rassemblant tout son courage, lui adressa la première la parole. « Qui êtes-vous? » lui dit-elle.

— « Une malheureuse, prisonnière comme vous, et comme vous » persécutée. »

— « Que voulez-vous de moi? »

— « Compassion, conseil, et peut-être protection. »

— « Dans l'état d'oppression où je suis réduite, » répondit Julia, dont la terreur avait été dissipée par ces deux réponses, « je suis bien » peu en état de protéger ou de consoler aucun autre malheureux. » Je ne puis offrir que ma compassion : celle-là vous est assurée; » mais encore qui êtes-vous? et comment êtes-vous ici? »

— « Il y a long-temps que je suis captive dans ce couvent, » répondit la femme blanche. « J'ai appris à en connaître les passages » secrets, et j'en profite lorsque je suis assurée que toutes nos ennemies reposent. » Elle commença ensuite son histoire; elle était longue, et Julia la trouva difficile à suivre; il est vrai, que trop préoccupée de ses propres malheurs et de sa propre situation, elle craignit d'avoir été quelquefois distraite, et que cela ne l'eût empêchée de la comprendre parfaitement. Elle voyait seulement que la prisonnière était une victime du despotisme monacal; qu'elle avait été long-temps persécutée, et que la faute qu'elle se reprochait le plus, celle qu'elle regardait comme la cause de tous ses malheurs, c'était de n'avoir pas voulu prendre le voile, quand il lui avait été offert. Elle avait encore alors, disait-elle, les folies de l'amour dans le cœur, les fumées de l'ambition dans la tête. Elle s'était persuadé que le crédit de sa famille, que de puissans amis la tireraient d'une captivité qu'elle avait en horreur : elle avait repoussé avec indignation l'habit de la maison, qui cependant aurait rendu sa retraite honorable et douce; elle ne savait pas alors jusqu'où s'étendait le pouvoir de la mère abbesse, combien il était impossible de se soustraire à son empire. Elle était demeurée prisonnière dans cette maison, où elle aurait pu être traitée en égale, où sa naissance lui aurait peut-être donné un jour le droit de parvenir aux premières dignités. Dans une autre visite elle promettait de raconter à Julia tout ce qu'elle avait à

souffrir, le degré d'humiliation, d'asservissement auquel on l'avait réduite, les dangers dont elle était menacée, les espérances qui lui restaient. De son côté elle pourrait aussi lui être utile ; elle connaissait la maison, et le caractère des chefs comme des subalternes ; elle avait aussi des intelligences au dehors, et lorsqu'elle aurait mérité la confidence de Julia, lorsqu'elles pourraient s'associer dans leurs projets, l'inconnue promettait de lui donner des moyens de communiquer avec ses amis. Tout ce qu'elle demandait, c'est que ses visites fussent enveloppées du plus profond mystère ; que Julia ne les révélât jamais ni à la sœur Marie, ni à la supérieure, et elle se flattait qu'elle ne tarderait pas à obtenir une amitié à laquelle la similitude de leurs destinées semblait lui donner des droits.

Julia écouta attentivement la femme blanche ; elle promit le secret qui lui était demandé ; elle accepta l'offre de nouvelles visites dans les nuits suivantes, mais elle ne sentait point naître en elle cette confiance sur laquelle l'inconnue semblait compter. Il n'y avait point entre ses paroles et l'expression de ses regards ou de sa bouche cet accord qui donne la garantie de la vérité des premières ; il n'y avait rien de senti dans l'intonation de sa voix, mais plutôt une douceur affectée, une recherche mielleuse, qui prévenait Julia contre elle. Cependant elle était seule, elle avait senti déjà, dans ce peu d'heures, les tourmens d'une prison solitaire, et elle avait lieu de les craindre pour bien long-temps encore. La société d'un être humain lui paraissait déjà un des premiers besoins de la vie, et elle était résolue à ne pas repousser même les illusions de l'amitié et de la confiance.

La femme blanche se retira un peu avant le jour, et elle annonça son retour pour la nuit suivante, après minuit. Julia, dont le sommeil avait été troublé, qui était loin de s'être reposée suffisamment de ses fatigues, et qui n'avait aucune raison de se hâter, resta fort tard au lit, et n'eut pas le temps de trouver la matinée bien longue jusqu'à l'arrivée de la sœur Marie : elle avait compté se faire donner par celle-ci, quelque aide pour ses dessins ; et en effet, elle y réussit : elle en obtint aussi les instrumens nécessaires pour quelques ouvrages de femme ; mais elle avait compté profiter de l'active curiosité qu'avait manifestée cette religieuse, pour exciter en elle quelque intérêt ; et, à cet égard, elle manqua de succès. Quand elle essaya de lui donner quelques détails sur sa famille, sur son rang, sur sa manière de vivre, elle s'aperçut que sœur Marie, ignorant complétement le monde et

toutes les distinctions sociales, ne comprenant rien aux plaisirs de l'élégance, ou à ceux de l'esprit, ne prenait aucun intérêt à ce qu'elle lui contait de sa vie passée : elle lui parla ensuite des évènemens étranges, des aventures effrayantes dont elle avait été tout récemment le jouet; mais la religieuse n'en concevait aucun étonnement. Au dehors du couvent elle ne connaissait que la légende, et le monde surnaturel : rien ne pouvait la frapper comme invraisemblable ou impossible ; aucun évènement n'était assez étrange pour égaler seulement ceux qu'elle voyait chaque jour dans les Vies des Saints ; et à force d'avoir été nourrie de merveilleux, elle en avait absolument perdu le goût. Aussi toute sa curiosité se dirigeait-elle vers ces vices du siècle, auxquels elle croyait avoir échappé, vers ces débordemens dont elle croyait que leur sainte règle les mettait seule à l'abri : elle interrompait le récit des aventures les plus effrayantes de Julia, pour lui faire une question sur la galanterie ; elle la déconcerta enfin si complètement par ses interrogations indélicates, que la conversation dût finir.

Le dessin, les ouvrages, les réflexions, les conjectures sur les deux seules habitantes du couvent que Julia eut occasion de connaître, l'aidèrent à passer les heures de la journée, et à faire diversion aux tristes pensées qu'excitait son propre sort ; mais cette force intérieure, ce courage avec lequel elle avait supporté une situation accablante, se trouvèrent épuisés lorsque la lumière commença à lui manquer. Le jour était sombre et pluvieux, le vent soufflait avec violence autour du toit élevé du couvent : elle ne distinguait déjà plus que confusément les objets dans sa chambre ; mais tout ce qu'elle y voyait lui parlait de souffrance ou de captivité ; elle n'entendait au loin que des sons inarticulés ; mais ils lui semblaient tristes et plaintifs. Dans ce vaste bâtiment où elle se trouvait en la puissance de ses ennemis et de ceux de son père, elle savait que des actes d'odieuse cruauté avaient été commis ; elle savait que des victimes, peut-être aussi innocentes, et sans doute aussi bien protégées qu'elle, avaient péri dans d'affreux cachots. La femme blanche lui avait tout récemment raconté des histoires épouvantables de vivans enfermés avec les morts dans un même tombeau, pour les contraindre de se conformer aux volontés de leurs supérieurs ecclésiastiques, du supplice de la faim, du froid, de ténèbres et de solitude sans terme, infligés par l'ordre des évêques à des malheureux qui n'étaient pas plus qu'elle en butte aux

soupçons du clergé : elle savait que son père, objet de la haine et de la crainte des gens d'Église, loin de pouvoir la défendre, augmentait ses dangers ; que son amant était prisonnier comme elle, et peut-être exposé à des traitemens non moins cruels. Ce qu'on avait déjà fait pour s'assurer d'elle lui donnait la mesure effrayante de ce qu'on pouvait oser encore, et elle ne doutait pas que leur vie à l'un et à l'autre ne fût sacrifiée, plutôt que d'exposer Volusianus à perdre le fruit de ses intrigues.

Au milieu de ces réflexions, le récit que la femme blanche avait fait de sa propre histoire, revint à sa mémoire : elle chercha à s'en retracer tout l'ensemble, à la mieux comprendre, à trouver quelles questions elle aurait à lui faire pour l'éclaircir; mais plus elle y songeait, plus elle y trouvait de contradiction et d'obscurité. Comment était-elle libre de parcourir tout le couvent? comment avait-elle l'entrée de la cellule d'une prisonnière qu'on paraissait vouloir soustraire à tous les yeux? quels conseils, quelle aide l'inconnue pouvait-elle attendre d'une nouvelle captive? quels conseils lui avait-elle donnés en retour? ne semblait-il pas que ses prétendues confidences n'avaient pour but que de l'engager elle-même à se lier par des vœux éternels? Le dernier conseil que lui avait donné le père André, au moment où il l'avait livrée à la portière du couvent, lui revint à la mémoire. « Il est plus sûr, avait-il dit, même parmi les religieuses, de se confesser que de se confier. »

La femme blanche n'était-elle point une créature de la supérieure? ne voulait-elle point gagner sa confiance pour la trahir? ne voulait-elle point, au nom de l'intérêt et de l'amitié, lui donner des conseils qui la conduiraient à sa perte? Julia éprouva un frémissement d'horreur en commençant à soupçonner cette perfidie. Cependant le langage de l'intérêt est si doux à entendre, l'illusion même d'une fausse amitié est un tel baume pour le cœur, la prison solitaire est une souffrance si cruelle et qui trouble tellement la raison ; la société de la sœur Marie qui lui était permise un quart d'heure seulement chaque jour, lui avait paru si vulgaire, et ses sentimens si bas, qu'elle ne pouvait se résoudre à repousser la seule consolation qui lui fût offerte : elle prit enfin le parti de continuer à montrer à la femme blanche de l'intérêt et des égards; mais de s'observer avec elle, et d'éviter de lui donner aucune arme dont l'inconnue pût abuser contre elle. Après s'être affermie dans cette résolution par toutes ses réflexions, elle

commença à attendre la femme blanche avec presque autant d'impatience que si elle avait pu espérer d'elle sa délivrance. La monotonie de l'ennui est peut-être encore la plus intolérable de nos souffrances ; et, dans une vie complètement uniforme, où toute action, tout mouvement, tout exercice nous est interdit, il n'y a aucun évènement qu'on n'arrive bientôt à attendre comme un soulagement.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, durant lesquels la souffrance de la solitude devenait toujours plus vive, et l'oisiveté se faisait sentir comme un poids toujours plus accablant. La monotonie de ces longues et tristes heures était chaque jour interrompue de la même manière : à midi, par l'arrivée de la sœur Marie, toujours babillarde sans avoir rien à dire, avec une converse qui ne faisait que paraître un instant, et qui n'ouvrait pas la bouche ; à minuit, par l'arrivée de la femme blanche, qui passait ordinairement deux heures assise sur le bord de son lit.

Celle-ci ne s'avançait qu'avec réserve : elle semblait s'apercevoir que Julia n'était pas sans défiance à son égard. Cependant elle savait donner de l'intérêt à sa conversation ; son esprit était assez délié, son goût assez formé pour ne jamais la blesser, comme avait fait la sœur Marie : elle parlait souvent de son propre malheur d'avoir refusé le voile, de sa réception dans l'ordre, comme du seul moyen de terminer toutes ses souffrances ; mais elle évitait de faire allusion à la situation de Julia, ou de lui donner aucun conseil ; elle lui offrit et lui rendit quelques petits services, pour accommoder sa cellule à son usage ; puis, une nuit, elle lui annonça qu'elle avait trouvé moyen de correspondre hors du couvent, et lui proposa de se charger d'un billet d'elle, en lui fournissant en même temps les moyens de l'écrire. Le regard même et le son de voix qui accompagnaient cette offre réveillèrent les soupçons de Julia : elle en profita cependant ; mais en observant la plus extrême circonspection dans ce qu'elle écrivait : elle prépara un billet pour son père, un autre pour Félix ; elle avait pour but de tranquilliser l'un et l'autre sur son sort ; mais, en écrivant à Félix, elle s'excusait auprès de lui de cette démarche, comme d'une inconvenance à laquelle la nécessité seule de leur condition avait pu la réduire.

Deux nuits après, la femme blanche apporta à Julia une réponse au second billet. Celle-ci reconnut aussitôt qu'elle n'était point de l'écriture de Félix, qu'elle était moins encore dans son style. L'é-

crivain qui avait pris son nom, racontait que, touché par la grâce de Dieu, renonçant au monde, à l'ambition et à l'amour, il s'était consacré à Dieu, dans le couvent de Saint-Martin, par des vœux solennels, et il l'exhortait à en faire autant. Julia, après avoir lu ce billet, dit froidement à la femme blanche, qui avait toujours refusé de lui dire son nom : « Cette lettre est supposée. » Celle-ci, sans se déconcerter, répondit : « Je n'en serais point surprise : il est fort difficile qu'une » correspondance, entre deux couvens, soit également dérobée au » supérieur de l'un et de l'autre, et il suffit que l'un des deux ait eu » connaissance de votre lettre, pour essayer de vous en imposer, » d'autant plus que son contenu lui aura fait comprendre que vous » n'aviez jamais eu de correspondance avec Félix. »

— « Ceux qui essaient de me tromper, » reprit Julia, « se donnent » une peine inutile. Ma détermination de ne jamais me faire reli» gieuse est inébranlable : elle n'est point liée au sort de Félix. Je » puis passer dans la captivité le reste de mes jours, par l'abus que » d'autres feront de leur pouvoir sur ma personne; mais jamais je » ne m'y soumettrai volontairement. »

— « Que j'aime à rencontrer ce noble courage ! » s'écria la femme blanche en l'embrassant; « que j'aime à voir sacrifier ainsi tout avan» tage mondain à la seule persuasion religieuse ! car je le reconnais » aisément, mon amie, les opinions, les sentimens de Julius Sévérus, » dirigent ici même votre conduite. Eh bien, apprenez (c'est un » secret qui pesait depuis long-temps sur mon cœur), apprenez que » nous appartenons toutes deux à une même croyance : nous sommes » toutes deux de l'antique religion de Rome; et, si vous voulez me » suivre dans ma chambre, nous pourrons ensemble y rendre un » culte aux dieux que nous servons. »

Pendant que l'inconnue parlait, Julia se releva sur son séant, et la fixa avec des regards qui semblaient chercher la vérité jusqu'au fond de son cœur. La femme blanche détourna les yeux, et finit sa période d'une voix plus basse, et moins ferme qu'elle ne l'avait commencée.

— « Il y a, » répondit Julia, « un degré de bassesse, un degré » de perfidie, qu'un cœur noble arrive lentement à comprendre, ou » à croire possible. Il m'a fallu l'évidence pour vous connaître; cette » évidence, je l'ai enfin obtenue : laissez-moi. Une fois devinée, votre » ministère ne peut plus être utile à ceux qui vous emploient. Pour

» moi, l'horreur de la solitude ne suffirait plus pour me réconcilier » à votre vue. »

La femme blanche baissa la tête, et se retira sans répondre.

CHAPITRE XXVI.

L'ERMITAGE DE SAINT SÉNOCH.

» En cette année, le bienheureux Sénoch, prêtre, fut retiré du » siècle..... De naissance, il était Theifale; il avait été fait clerc à » Tours, et il s'était retiré dans une cellule, entre les parois d'un » mur antique.....

» A son angle était une petite cellule formée avec des pierres carrées, » dans laquelle un homme debout pouvait à peine trouver place..... » Il y passa huit ans ou davantage, se contentant de très-peu de » nourriture et de boisson, et passant son temps dans les veilles et » les oraisons. Mais ensuite, ayant éprouvé une terreur violente, il » commença à crier qu'il éprouvait des tourmens affreux, en sorte » que, avec l'aide, à ce que je crois, d'une partie de la milice du » diable, il écarta les pierres carrées entre lesquelles il était ren- » fermé, et les renversa à terre. »

GREGORII TURONENSIS, lib. V, cap. 7, p. 237, et lib. VIII, cap. 34, p. 329.

Le lendemain de cette scène nocturne, Julia fut réveillée dès le matin par la sœur Marie, qui, jusqu'alors ne s'était jamais montrée à elle qu'à midi, et qui, ce jour-là, entra dans sa chambre avant qu'elle fût levée. « Notre mère supérieure vous demande, lui dit-elle; « hâtez-vous de vous habiller, et faites en même temps un » paquet de ce qui pourra vous servir dans l'endroit où on va vous » mettre, car je crois bien que vous ne reverrez jamais cette chambre. » La pauvre sœur Anne a sans doute bien regretté à ses derniers jours » de n'avoir pas pris la précaution que je vous conseille, et moi j'ai » regretté aussi de ne l'en avoir pas avertie. »

Une sueur froide commença, à ces mots, à rouler à grosses gouttes sur le front de Julia : elle pâlit ; elle se trouva mal, et Marie, la voyant évanouie, se hâta de lui donner les secours qu'elle rencontra sous sa main ; elle lui arrosa d'eau le visage ; elle la porta au grand air, et elle réussit enfin à la rappeler à la vie. « Comme vous tremblez, » pauvre enfant ! » lui dit-elle, « comme vous êtes défaite ! prenez » courage ; peut-être qu'il n'y aura pas tant de mal qu'il semble. » Je n'ai pas dit que sa grandeur voulût vous envoyer au *dimittis in* » *pace* : comment l'aurais-je dit, puisque je n'en sais rien ; je ne suis » pas ici pour mentir. Pourquoi vous y enverrait-elle ? quoique j'en » aie bien vu envoyer d'autres qui n'avaient pas fait plus de mal que » vous. Qui sait si ces images que vous avez tracées sur ces murs ne » sont pas celles de vos dieux, à qui vous rendez un culte impie ? » Mais ce ne sont pas mes affaires, je n'en ai jamais rien dit à per- » sonne : et qui pourrait les avoir vues, excepté vous et moi ? ainsi, » tranquillisez-vous ! »

Les paroles de Marie donnaient un nouvel aliment à la terreur de Julia Sévéra. Elle avait compris que puisqu'on ne pouvait l'engager à prononcer ses vœux, on serait bien aise d'établir contre elle l'accusation d'avoir pratiqué l'idolâtrie dans un lieu saint, et de motiver ainsi une condamnation, qu'elle ne douta pas devoir être terrible. C'était évidemment le but que s'était proposé la femme blanche, lorsqu'elle l'avait invitée à rendre ensemble un culte aux dieux du paganisme. Déjouée dans ce projet, offensée et humiliée, n'était-il pas probable qu'elle avait fondé la même accusation sur les dessins par lesquels Julia avait amusé ses loisirs ? Et avec des juges tels que ceux qu'elle pouvait attendre, la vérité serait-elle pour elle une défense ?

Cependant le caractère romain de Julia Sévéra se relevait toujours dans le danger, et se montrait toujours égal à la circonstance. Sans répondre à la sœur Marie, elle se leva et s'habilla avec diligence. Elle fit ensuite un petit paquet de ceux des habits de la sœur Anne qu'elle crut pouvoir lui être le plus utiles ; elle les regardait comme devenus son héritage, et elle pensait qu'une autre malheureuse acquerrait bientôt le même droit sur les siens. Elle n'oublia pas surtout d'y joindre ses tablettes, et en les refermant avec le style qui les accompagnait, elle en examina attentivement la pointe, et elle parut se souvenir que cet instrument d'acier, destiné à écrire sur des plaques

d'ivoire enduites de cire, avait servi à plus d'un Romain à se délivrer en même temps de la captivité et de la vie. Après avoir fermé ce petit paquet et s'en être chargée, elle se tourna vers la sœur Marie, et lui dit : « Je suis prête. »

Julia fut conduite dans le parloir où l'attendait la supérieure. Deux religieuses seulement s'y trouvaient avec elle. Julia reconnut dans l'une la femme blanche qui lui avait fait tant de visites nocturnes ; l'autre ne s'était point encore présentée à sa vue.

« Julia Sévéra, » lui dit la supérieure, « nous avons appris de nos » fidèles conseillères que vous manifestez une aversion irréligieuse » pour nos saintes lois, que vous repoussez la grâce que nous vou- » lions vous faire de vous admettre dans cette retraite de la béati- » tude, et que vous persistez à suivre les penchans vicieux de votre » cœur corrompu. Notre devoir est de ne rien négliger pour faire » briller à vos yeux la lumière de vie ; surtout puisque le représen- » tant du Très-Haut, et de notre seigneur saint Martin sur la terre, » a décidé que vous ne reverrez jamais le monde, et que vous ne » sortirez jamais des maisons de l'Église. Mais c'est aussi notre devoir » de faire en sorte qu'une seule brebis attaquée de la contagion ne » corrompe pas tout le troupeau. Nous devons à nos vénérables sœurs » de leur éviter toute communication avec l'impie, et de vous » mettre en un lieu où vous puissiez entendre la parole, et profiter » d'un saint exemple, sans rendre, comme vous voudriez sans doute » le faire, le mal pour le bien. La sœur Constance a bien voulu, » dans son inépuisable charité, se charger de vous conduire dans » cette retraite assurée, où l'air même que vous respirerez vous » pénétrera de la sainteté de ceux qui, avant vous, y ont souffert, » et y ont rendu gloire à Dieu. Allez, mes sœurs, et que, sous vos » auspices, la fille de l'impie commence le voyage du salut. »

— « Où comptez-vous me faire conduire ? » dit Julia.

— « Il n'est pas nécessaire que vous le sachiez, » répondit la supérieure.

— « Je croirais indigne d'une citoyenne romaine, de la fille d'un » sénateur, » reprit Julia, « de donner mon consentement à une » injuste violence ; mais il serait aussi indigne de moi d'engager un » inutile combat. Je suis entre vos mains, disposez de moi, et le » Dieu que nous servons toutes deux vengera l'innocence opprimée. »

La sœur Marie avait apporté le froc avec lequel Julia était entrée

dans le couvent. D'après un signe de la supérieure, elle le mit sur les épaules de Julia, et couvrit sa tête du capuchon. Les deux religieuses s'approchèrent ensuite d'elle, et, sans lui parler, elles la prirent chacune par un bras et s'acheminèrent vers la porte. Un tremblement convulsif avait gagné tous les membres de Julia. Elle ne fit cependant aucune résistance, et elle éprouva un mouvemeet de joie lorsqu'elle vit qu'on lui faisait passer les portes du couvent : respirer de nouveau le grand air lui parut un commencement de délivrance. Une litière fermée, portée par deux mulets vigoureux, attendait dans la cour ; elle était entourée par quatre domestiques du couvent. On l'y fit entrer la première. Julia craignait que la sœur Constance, qu'on lui avait nommée, ne fût cette même femme blanche, dont la perfidie n'était plus pour elle un objet de doute. Elle vit avec plaisir que c'était l'autre religieuse qu'elle ne connaissait point, qui monta après elle dans la litière, et qui devait lui servir de guide. Se trouvant désormais placée sous une dépendance absolue d'elle, elle chercha avidemment à démêler dans ses traits le caractère qu'elle devait lui supposer ; mais il lui fut impossible de rien lire sur cette physionomie de béate, toute composée pour exprimer l'humilité et le recueillement, et d'où il lui semblait que l'affectation avait entièrement chassé la nature.

La litière traversait cependant à grands pas les rues de Tours ; elle était souvent employée au service du couvent, et elle n'attirait aucune attention. En sortant de la ville, elle traversa le Cher, et continua de se diriger vers le sud-est.

Jusqu'alors, les deux voyageuses avaient gardé le silence. Quand elles furent dans la campagne, la sœur Constance commença à remplir la tâche dont elle s'était chargée : l'instruction religieuse de celle qu'elle regardait comme une néophyte. Elle lui récita, tout d'une haleine, les principaux mystères, à peu près dans l'ordre où ils étaient exposés dans le catéchisme, en entremêlant son discours de passages de la sainte écriture, qu'elle présentait à Julia comme des preuves. Celle-ci commença par assurer la sœur Constance qu'elle était déjà persuadée de toutes les vérités fodamentales que celle-ci voulait lui enseigner ; mais voyant que cette déclaration ne faisait aucun effet sur sa compagne, elle continua à l'écouter avec complaisance, et chercha même, par quelques questions, à lui faire approfondir un peu plus les principes qu'elle ne faisait qu'effleurer ; mais bientôt elle

s'aperçut que la sœur Constance ne pouvait pas s'écarter des routes battues; qu'elle croyait sans réflexion, sans examen ce qu'elle avait appris, comme elle l'avait appris, et que sur tout le reste il n'y avait dans sa tête que désordre et que confusion. Au lieu donc de lui causer une fatigue inutile, et peut-être mortifiante, elle prit à tâche de lui faciliter la leçon qu'elle paraissait recevoir, de lui suggérer l'ordre naturel des idées dont la religieuse s'écartait souvent; de trouver pour elle les conséquences qu'elle ne savait pas déduire des principes qu'elle avait posés; de lui rappeler successivement, et dans leur ordre, les argumens dont sans doute elle voulait se servir, mais qu'elle avait oubliés : elle le faisait avec modestie, avec déférence, et la religieuse, beaucoup plus ferme dans ses raisonnemens, beaucoup plus conséquente qu'elle n'avait coutume de l'être, ne s'apercevait pas même du service que son écolière lui rendait, ou bien elle attribuait à la grâce divine la clarté nouvelle qu'elle trouvait dans son esprit.

Cependant on finit toujours par prendre un peu de goût pour les personnes avec lesquelles on se sent plus spirituel. La sœur Constance, dont les regards ne disaient rien lorsqu'elle était montée dans la litière, commençait à arrêter ses yeux avec un peu plus de complaisance sur Julia, et sa satisfaction d'elle-même semblait se mêler d'un peu plus de bienveillance : elle lui proposa de lui enseigner des prières, et elle parut fort étonnée de la rapidité avec laquelle la néophyte apprenait ce qu'en effet elle savait déjà.

Après plus de trois heures passées dans ces divers exercices de piété, Julia jugea qu'elle pouvait, à son tour, parler de ce qui l'intéressait elle-même. « Pouvez-vous enfin me dire où vous me conduisez? » dit-elle à la sœur Constance.

— « Il n'y a plus, je pense, d'inconvénient à vous dire que nous
» nous rendons à l'hermitage de l'illustre confesseur, le père Sénoch.
» Trois ou quatre matrones pieuses qui, depuis plusieurs années,
» prennent soin de la subsistance de ce saint personnage, ont de-
» mandé la permission de former une petite congrégation affiliée à
» notre maison, et je m'y rends avec l'ordre de notre supérieure,
» pour les instruire dans notre règle. »

Julia, qui n'avait jamais entendu parler du père Sénoch, aurait fort désiré savoir en quel lieu était situé son ermitage; mais les connaissances de sœur Constance ne s'étendaient point jusque-là; il n'y

avait, pour elle, d'autre géographie que celle des sanctuaires, et sa mémoire retenait difficilement le nom de la ville qui était bâtie, ou de la rivière qui coulait auprès de la demeure d'un saint. Julia aurait encore voulu savoir si elle devait demeurer dans cette petite congrégation, ou si elle serait envoyée plus loin; mais l'avenir ne devait point dépendre de la sœur Constance. La direction du voyage actuel, les déterminations postérieures, tout devait être réglé par un prêtre qui voyageait avec elles, et qui suivait, à cheval, derrière la litière. Julia ne l'avait point encore remarqué; mais lorsqu'il s'approcha pour donner quelque ordre aux conducteurs, sa voix lui causa un frémissement, comme si elle l'avait déjà entendue, et que son souvenir fût lié pour elle à quelque scène de terreur. Après avoir long-temps cherché à rassembler ses impressions fugitives, il lui sembla la reconnaître pour celle du moine qui lui avait apparu dans le château de Rutilianus, et qu'elle commençait à croire un homme réel, non un fantôme.

Quelque préoccupée que fût Julia, par sa propre destinée, elle n'était point insensible à la jouissance de se retrouver à la campagne et en plein air, après avoir langui plusieurs semaines dans la captivité, et avoir craint, le matin même, d'être condamnée à finir ses jours dans le plus horrible cachot. La religieuse à laquelle elle était associée lui paraissait une personne d'un esprit étroit, d'une tête faible; mais qui ne lui inspirait ni grande crainte, ni répugnance. Le prêtre qui les accompagnait, et qu'elle eut occasion de voir de plus près, pendant que les mules se reposaient et que les deux voyageuses prenaient avec lui un léger repas, présentait sur sa physionomie un mélange de ferveur religieuse et de timidité, qui s'accordait assez bien avec le rôle qu'elle supposait qu'il avait joué au château de Rutilianus. Il avait sans doute voulu l'enlever en ce lieu, comme le père André l'avait exécuté deux jours plus tard à Hésodunum, et sans doute il l'avait tenté, comme lui, par obéissance aux ordres de Volusianus; mais le courage lui avait manqué au moment de l'exécution, et il s'était enfui à l'approche des dogues. Julia avait appris depuis à connaître la nature humaine sous un jour plus odieux : la hauteur et la dureté de la supérieure, la perfidie de la femme blanche, la vulgarité de la sœur Marie, lui inspiraient comparativement plus de répugnance, et en observant le prêtre qu'on lui dit se nommer Vénance, en remarquant dans sa voix et son regard une

certaine douceur, elle aimait à l'acquitter de toute intention perfide.

L'automne était déjà avancé; les bois qu'elle traversait avaient perdu leurs feuilles; mais quoiqu'on fût au commencement de décembre, un beau soleil avait brillé pendant leur voyage, et ses rayons à son coucher tombaient sur la tour de Loches, lorsque les voyageuses commencèrent à la découvrir. Aussitôt qu'elles purent la distinguer clairement, le prêtre Vénance s'approcha de leur portière, et leur dit, en leur montrant le sommet de la tour: « Voilà cet homme » de Dieu, voilà le bienheureux père Sénoch. » En même temps la religieuse et lui commencèrent à réciter, en se répondant alternativement, une prière pour se recommander à l'intercession du saint dont ils approchaient.

Les yeux de Julia s'étaient fixés sur l'objet qu'on lui avait montré; mais elle avait eu quelque peine à bien distinguer ce que ce pouvait être. Une très-haute tour carrée s'élevait en face d'elle, au-dessus d'une petite ville et du cours d'une rivière. Les trois premiers étages de la tour paraissaient conservés dans leur entier, et le second semblait même habité; mais au-dessus, un seul pan de muraille s'élevait encore à près de deux étages, tandis que les trois autres côtés étaient tombés en ruine. Ce pan de muraille aurait dû faire le fond de la tour en face d'elle. C'était vers son sommet qu'était muré, entre les pierres, le saint qu'on présentait à son admiration. Sa tête sortait seule entre les deux pierres de taille, au-dessous d'une espèce de chapiteau: elle y était engagée si étroitement, qu'il ne pouvait ni l'avancer, ni la reculer. A quelque distance au-dessous, une ouverture était pratiquée au mur, par laquelle on voyait sortir ses deux mains, dans l'une desquelles il tenait une clochette. Tout le reste de son corps était muré dans la pierre, et l'espace resté libre autour de lui était si étroit, qu'il ne pouvait porter les mains à son visage, ni changer de position.

Un petit escalier en pierre, adossé au pan de la muraille, conduisait jusqu'auprès du saint qu'on regardait comme un martyr volontaire. Des femmes, portant un petit panier, étaient montées par cet escalier, et elles étaient occupées à nourrir le saint, en lui mettant les morceaux dans la bouche. Le prêtre, qui avait escorté sœur Constance et Julia, leur proposa, au moment où elles descendaient de leur litière, de se rendre immédiatement auprès de lui, pour recevoir sa bénédiction. Sœur Constance déclara, avec une pieuse ferveur,

qu'elle n'avait point de plus vif désir, et que, déjà, elle avait oublié toute la fatigue du voyage, depuis qu'elle avait vu la face de l'homme de Dieu. Julia se dit prête à la suivre : les muletiers eux-mêmes voulurent les accompagner. Approcher d'un saint, lui rendre un culte sur cette terre, c'était déjà commencer à s'assurer les bénédictions qu'il répandrait un jour en retour sur ceux qui l'auraient honoré avant qu'il fût au ciel.

Les voyageuses montèrent donc d'abord l'escalier intérieur de la tour, puis le petit escalier découvert, qui les conduisit jusqu'à une petite plate-forme auprès du saint. Le prêtre Vénance lui adressa le premier la parole.

« Bienheureux Sénoch, » lui dit-il, « je viens avec l'autorité de » l'archevêque de Tours, pour communiquer les saintes règles du » couvent de Sainte-Marie de l'Écrin, aux pieuses filles qui se sont » rassemblées dans cette tour, et qui, animées par votre exemple, » élèvent déjà leur cœur au Seigneur. »

— « *Je répandrai de mon esprit sur toute chair*, » répondit Sénoch, « *vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront* » *des visions, et vos vieillards auront des songes.* »

— « Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! » s'écrièrent les femmes. « Comme il a bien répondu ! » Julia tourna ses yeux autour d'elle, avec quelque étonnement : la réponse ne lui paraissait point si pieuse qu'elle dût exciter tant d'admiration. Le prêtre Vénance parut comprendre son doute. « Ce saint homme, » dit-il, « s'est fait la règle, » de ne prononcer jamais d'autres mots depuis deux heures avant le » lever du soleil, jusqu'à deux heures après son coucher, que ceux » qui se trouvent dans l'évangile du jour. C'est aujourd'hui le 1er décembre, et l'on lit à l'église le second chapitre des actes des » apôtres. Il m'a répondu par le verset 17 de ce chapitre. » Se retournant ensuite vers Sénoch, il lui présenta la sœur Constance. « Cette » pieuse sœur, » lui dit-il, « a été choisie par la mère supérieure » du couvent de Tours pour régir la maison nouvelle, et la diriger » dans la crainte de Dieu ; mais elle est effrayée de l'immensité de » sa tâche, et c'est de vos conseils qu'elle attend toutes ses lumières. »

— « *Et ils dirent à saint Pierre et aux autres apôtres*, » répondit Sénoch, en s'appliquant le verset 37, « *frères, que faut-il que nous* » *fassions ?* »

— « Elle conduit aussi avec elle cette jeune personne, fille d'un
» Gaulois idolâtre et infidèle, que l'apostolique Volusianus voudrait,
» par le mérite de vos prières, sauver de la perdition. »

— « *Il les pressait encore par plusieurs autres discours,* » reprit Sénoch, au verset 40, « *et il les exhortait, en leur disant : Sauvez-*
» *vous de cette race perverse.* »

— « Il n'y a pas jusqu'aux muletiers qui nous ont accompagnés, » continua le prêtre, « qui n'aient voulu à la fin de leur voyage recevoir
» la bénédiction du glorieux confesseur. Ils sont venus à vous avant
» d'avoir pris aucun repos, d'avoir donné aucun soin à leurs équi-
» pages. Au lieu d'écouter la faim et la soif corporelle, ils n'ont eu
» soif que de la parole de vie. »

— « *Ces personnes ne sont pas ivres,* » reprit Sénoch au verset 15,
» *comme vous l'imaginez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure*
» *du jour.* »

— « Ainsi, bienheureux confesseur, nous demeurerons tous dans
» votre maison pour nous sanctifier par votre exemple. »

— « *C'est pour cela,* » répondit Sénoch, verset 26, « *que mon*
» *cœur s'est réjoui, que ma langue a fait retentir des chants d'allé-*
» *gresse, et même ma chair reposera dans l'espérance.* »

Les voyageurs quittèrent alors la petite plate-forme, et redescendirent dans l'intérieur de la tour, en s'entretenant de la présence d'esprit avec laquelle Sénoch, en n'employant que les seules paroles de l'évangile du jour, avait répondu à toutes les demandes qu'on lui avait faites. « On a vu une fois ce saint personnage, » dit le prêtre Vénance, « souffrir sans se plaindre de la pression d'une pierre angu-
» leuse, tombée entre ses épaules et le mur, parce que dans l'évan-
» gile du jour il n'y avait aucun passage par lequel il pût indiquer
» la douleur qu'il éprouvait, ou l'assistance dont il avait besoin. »
Tous paraissaient admirer également et sa patience, et cette présence d'esprit qu'ils nommaient une inspiration prophétique; Julia seule se demandait intérieurement si, par ces règles bizarres, le saint qu'on voulait lui faire admirer, n'avait pas muré son esprit aussi bien que son corps, de manière à les rendre tous deux inutiles au monde.

Au second étage de la même tour était la petite cellule qui lui était destinée, et où la sœur Constance la fit entrer. La tour était très-massive, et elle offrait à chaque étage un assez grand espace. Le

premier était partagé entre une chapelle et une grande salle, où les religieuses passaient leur journée ensemble : le second était divisé en huit cellules fort étroites. Julia n'avait à peine dans la sienne que l'espace occupé par son petit lit. Cependant c'était pour elle une jouissance que de voir la campagne de sa petite fenêtre; et il lui semblait, en changeant de demeure, avoir fort amélioré sa condition : elle y passa quelques jours avec une sorte de repos d'esprit; elle n'était plus condamnée à la solitude. Chaque jour elle était appelée pendant plusieurs heures aux exercices de piété des vierges et des veuves qui s'étaient réunies pour servir Sénoch, et que Constance instruisait dans la règle de la maison de Tours; chaque jour elle assistait aussi aux lectures et aux exhortations que le prêtre Vénance adressait à cette petite congrégation. Dans tout ce qu'elle voyait autour d'elle, elle ne pouvait remarquer qu'un zèle aveugle, mais vrai; il ne lui semblait point être entourée de passions haineuses, et si elle ne pouvait rien apprendre dans cette petite société, si elle n'y trouvait rien qui lui parût digne ou d'admiration ou d'imitation, elle ne croyait pas non plus y avoir rien à craindre.

Les habitans de la tour de Loches semblaient séparés du monde entier : quoique des pélerins vinssent chaque jour visiter saint Sénoch, ils n'avaient aucune communication avec les religieuses, moins encore avec Julia, et il ne semblait pas qu'aucune nouvelle de ce qui se passait dans les Gaules pénétrât jamais dans ce petit couvent, ou excitât chez ses habitans la moindre curiosité. Le temps s'écoulait cependant assez doucement, lorsqu'un soir le père Vénance se présenta à Julia, pâle, tremblant, et portant les marques de la plus violente agitation. « Il faut vous préparer à partir tout de suite, ma fille, » lui dit-il, « nous ne sommes pas ici en sûreté, et d'après les ordres que j'ai » reçus, je ne dois pas perdre un instant pour vous dérober aux re- » cherches de ceux qui veulent vous replonger dans le gouffre de la » perdition. »

— « Qu'est-ce donc qui vous alarme, » dit Julia, « et quel danger » puis-je courir à présent? »

— « Celui d'être conduite à Clovis, d'abord par des bagaudes venus » près d'ici pour vous enlever, ensuite par un corps de Francs, déjà » arrivé à Tours, et qui menace Volusianus de sa colère. »

Les secrètes dispositions de Julia, épiées par la femme blanche, par la sœur Marie, et par les religieuses auxquelles elle était associée

depuis plusieurs jours, étaient assez bien connues du prêtre Vénance pour qu'il fût assuré de l'effrayer en lui annonçant l'approche de ses libérateurs, et de la disposer ainsi à concourir aux mesures qu'il devrait prendre pour la cacher de nouveau.

« Il y a déjà long-temps, » lui dit-il, « que nous étions avertis » que les bagaudes avaient été mis en mouvement pour vous enlever, » par l'entremise d'une prêtresse des idoles nommée Lamia, à laquelle » votre malheureux père accorde une foi entière, et qui lui avait » prédit votre mariage avec Clovis. Le lendemain de votre départ de » Tours, toutes les routes autour de cette ville ont été occupées par » leurs bandes errantes. Peu de jours après Theudéric y est entré » avec ses soldats francs, et leur troupe païenne a profané le sanc- » tuaire. Nous devions nous croire en sûreté ici, mais pendant la » dernière nuit une troupe de bagaudes s'est rassemblée au bas de » cette tour : le bienheureux Sénoch, qui veille sans cesse sur nous, » les a sans doute écartés en prononçant contre eux les malédictions » de l'Église, et vous avez pu entendre sa clochette; mais un avis » que je reçois à l'instant m'apprend qu'ils rôdent toujours dans ce » voisinage, et je veux cette nuit même vous transporter dans une » retraite dont j'ai seul connaissance, et où ni eux ni personne n'o- » sera vous chercher. »

Julia était entièrement au pouvoir des religieuses et du père Vénance; elle accordait d'ailleurs au dernier un certain degré de confiance; elle fit donc rapidement et sans répugnance les préparatifs nécessaires pour son départ; et ayant passé l'Indre avec lui, elle remonta, sur l'autre bord, dans la même litière qui l'avait conduite, tandis qu'il l'escortait à cheval.

CHAPITRE XXVII.

LE CHATEAU DE RUTILIANUS.

« Le soldat du Christ, saint Lénogisile, apprenant que le père de sainte » Agnèflide voulait la marier, conduisit, sans craindre ses menaces, » cette sainte vierge dans sa propre cellule, et la consacra à Dieu » en lui imposant le voile. Elle le porta jusqu'à la fin de sa vie, en » servant vaillamment le Seigneur, avec cet homme de Dieu. » VITA SANCTI LENOGISILI CONFESSORIS, cap. 3, p. 497, t. III.

Le prêtre Vénance ne supposait pas que les bagaudes eussent trouvé à Loches des moyens de passer la rivière ; aussi croyait-il ne pouvoir mieux pourvoir à sa sûreté, qu'en mettant l'Indre d'abord, et ensuite le Cher, entre eux et lui : il avait pris ses mesures pour trouver un bateau sur cette dernière rivière. Avant minuit, il s'y embarqua avec la fille de Sévérus ; et, après avoir suivi le courant pendant près d'un quart d'heure, il vint débarquer sur la rive droite, à la porte d'une petite chapelle, au pied d'un promontoire élevé, sur le sommet duquel Julia crut distinguer un bâtiment antique. Le père Vénance était muni de la clef de la chapelle : elle était vide, mal soignée, et paraissait n'avoir de long-temps été employée au service divin. Allumant un des cierges qui se trouvaient sur l'autel, Vénance le prit d'une main, de l'autre il conduisit Julia, et il la fit entrer par une petite porte pratiquée derrière l'autel, et dont il avait également la clef, dans un passage souterrain qui avait plusieurs embranchemens. Après y avoir cheminé quelque temps, ils trouvèrent un escalier d'une très-grande longueur, qu'ils montèrent avec fatigue. Quelques ouvertures étaient destinées à l'éclairer ; mais Julia, qui s'en approcha pour chercher à reconnaître où on la conduisait, ne put rien distinguer. La lune n'était pas encore levée, et l'obscurité était pronfonde. Au

lieu de monter la dernière rampe qui semblait conduire à l'entrée principale, Vénance prit, avec Julia, un petit passage à gauche qui le menait à un escalier dérobé, au haut duquel il ouvrit encore, avec les mêmes clefs, une chambre où il fit entrer Julia.

Cette chambre, petite et suffisamment propre, semblait avoir été meublée une fois avec élégance, mais n'avoir plus été habitée depuis long-temps. « Vous pourrez vous reposer là, » dit Vénance à Julia, en lui montrant une sorte de lit de repos. « Profitez de ce cierge » pour bien vous reconnaître ici, pour y trouver tout ce dont vous » avez besoin, et vous assurer que vous n'y courez aucun danger; » car, dans peu de momens, je serai obligé de vous y laisser sans » lumière : il ne faut pas qu'on la voie luire trop long-temps dans la » même place. Soyez sans inquiétude, dormez; demain, je ferai en » sorte que vous ayez un meilleur gîte. » Ayant ainsi parlé, il éclaira de son cierge les divers objets que contenait cette petite chambre, comme pour tranquilliser Julia sur l'obscurité où elle allait se trouver, et il ressortit en fermant la porte à clef.

Malgré les soins que le prêtre Vénance avait pris pour mettre en repos l'imagination de Julia, il ne fut pas plus tôt sorti, en la laissant seule et sans lumière dans un appartement inconnu, où il l'avait introduite d'une manière si étrange, qu'elle sentit son cœur battre avec une violente agitation. Aucun bruit ne se faisait entendre ni au-dessus, ni au-dessous d'elle, dans le vaste bâtiment où elle se trouvait prisonnière : peut-être y était-elle demeurée seule; car elle jugeait que Vénance était redescendu à la chapelle, pour prendre, avec les bateliers et les muletiers qui l'avaient conduite, des arrangemens pour son voyage ultérieur. Aucun rayon de lumière n'avait pénétré dans sa chambre, jusqu'au moment où la lune, déjà sur son déclin, se leva; alors elle remarqua quelques fentes au contrevent qui fermait sa fenêtre : elle essaya de l'ouvrir : mais les crochets qui le retenaient étaient ou rouillés, ou assujettis de telle sorte, qu'elle n'en eut point la force. Elle essaya du moins de regarder par ces joints du contre-vent; par eux, elle ne pouvait voir les objets extérieurs que d'une manière très-incomplète; cependant elle fut frappée de la ressemblance du pré qu'elle voyait devant elle, et de la lisière de bois qui l'entourait, avec celui qui se trouvait devant le château de Rutilianus. Elle ne savait point quelle était la dernière rivière qu'elle avait traversée; mais, en y réfléchissant, il lui paraissait probable que ce fût le Cher; et, quel-

que bizarre qu'il pût paraître qu'elle fût ramenée par ses ravisseurs dans ce même château d'où ils avaient voulu l'enlever, comme elle persistait à croire que c'était le prêtre Vénance qui en avait fait la tentative, encore qu'il n'eût jamais voulu en convenir, elle avait lieu de supposer qu'il connaissait les secrets passages de ce château, et qu'il en avait les clefs. Pour confirmer cette conjecture, elle approcha de nouveau l'œil de la fente du contrevent, et chercha quelque objet qu'elle fût sûre de reconnaître.

Dans la lisière du bois qui entourait le château de Rutilianus, il y avait une place qu'elle ne pouvait avoir oubliée : c'était celle que Radebode lui avait indiquée comme le lieu où le maître du château avait été massacré avec tous ses enfans, et où, chaque année, des spectres apparaissaient pour répéter la même effroyable tragédie : elle la chercha ; elle la reconnut. Des branches d'arbres singulièrement contournées, des troncs blanchis qui s'étaient associés dans sa mémoire au tableau qu'avait décrit Radebode, se présentèrent de nouveau à ses yeux. C'était le jour des ides de décembre, lui avait dit Radebode, et deux heures après minuit, que les spectres ne manquaient pas d'apparaître chaque année. Elle consulta sa mémoire : cette nuit même devait être celle des ides de décembre ; et, d'après le lever de la lune, il ne devait pas être loin de deux heures après minuit. Dans ce même château, mais entourée de nombreux domestiques, de vieux soldats, sous la protection de la maîtresse du logis, son amie, elle avait éprouvé une mortelle terreur, au seul récit de cette apparition : elle s'y retrouvait pour la nuit, pour l'heure où elle devait l'attendre ; mais seule, mais captive, mais sans que les habitans du château connussent seulement son existence! Loin de détourner les yeux cependant de la place où elle s'attendait, de moment en moment, à voir paraître les spectres, elle les fixait sur le coin du bois avec une avide anxiété; son haleine même était suspendue, et ses genoux tremblaient sous elle, lorsque, tout à coup, son attention fut détournée par un bruit très-rapproché d'elle. Plusieurs personnes marchaient dans un appartement qui semblait séparé du sien par une simple cloison ; elle prêta l'oreille attentivement : une femme parlait; mais, quoique sa voix fût forte et masculine, ce n'était point Radebode.

« En effet, vous êtes chez vous, » disait-elle ; « mais vous êtes en- » core en ma puissance. Votre vie me répond toujours de celle de

» Procer, et si vous faites aucune tentative pour vous remettre en » liberté avant qu'il me soit rendu, ma menace ne sera pas vaine, on » ne retrouvera ici que votre corps coupé en quatre quartiers; mais » j'ai de meilleures espérances, et pour vous et pour moi; un des » miens m'assure que votre soldat est sorti de Bourges hier matin, » avec mon mari; si vos amis sont de bonne foi, il ne peut tarder à » arriver. »

— « Je l'attends avec confiance, » répondit une voix dont les accens pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de Julia; c'était Félix! Dans son saisissement, elle eut un grand effort à faire pour ne point l'appeler, pour ne point le nommer par son nom; mais les paroles qu'elle venait d'entendre lui faisaient comprendre qu'il était prisonnier, qu'il courait un danger dont elle ne pouvait calculer l'étendue, mais que, peut-être, un seul mot d'elle pouvait rendre imminent: elle se contint; elle résolut d'attendre et d'écouter encore; mais le sang, qui, peu de momens auparavant s'était enfui de ses joues, y revenait avec abondance; une chaleur vivifiante avait succédé à un frisson mortel. Le danger n'était point écarté, l'avenir lui était encore inconnu; mais elle avait retrouvé toute l'espérance de sa jeunesse, la voix seule de Félix était pour elle du bonheur.

— « Et ce prêtre que vous venez d'arrêter, » reprit Félix, « quel » dessein avez-vous donc sur lui? »

— « Si je faisais bien, je le mettrais hors d'état de jamais révéler » nos secrets; mais Armentaria n'est point cruelle, et n'a jamais ré» pandu de sang sans nécessité. Que Procer me soit rendu, et j'ac» cepterai la rançon qu'offre cet homme pour être reconduit à Loches. » Aussi bien il a eu tant de peur quand il nous a rencontrés là-bas, » que je ne crois pas que de sa vie il remonte l'escalier du Cher. »

— « Voici quatre jours, » reprit Félix, « que vous me faites faire » la vie des bagaudes; puisque aujourd'hui je retrouve une maison et » un lit, je serai bien aise de demeurer seul pour prendre un peu de » repos. »

— « J'y consens, » reprit Armentaria; « aussi bien nous n'avons » sans doute rien de nouveau à attendre jusqu'au jour. » Ces mots furent bientôt suivis par le bruit d'une porte qui se refermait, de verroux qu'on poussait, et de pas qui semblaient s'éloigner. Félix, prisonnier, était seul: il était auprès de Julia, et séparé d'elle par une simple cloison. Le cœur de Julia battait avec violence. Après avoir

écouté encore pour s'assurer mieux qu'il était seul, elle appela timidement : « Félix ! »

Comment décrire les effets de cette voix si bien connue, de cette voix sur laquelle il ne pouvait se méprendre, et qui venait frapper les oreilles de Félix au milieu des ténèbres, dans sa captivité, loin de tous les lieux où il pouvait espérer retrouver Julia, et lorsque ses recherches, ayant été interrompues par son malheureux combat avec les bagaudes, il était dévoré par l'idée qu'elle gémissait au fond de quelque cachot, dans les souterrains de quelque couvent! Mille pensées confuses ou contradictoires se présentèrent ensemble à son esprit. C'était elle-même, rendue à la liberté; c'était elle qui l'appelait à son secours du fond de son cachot; ce n'était plus elle, mais seulement son ombre qui venait lui annoncer sa mort et lui demander vengeance. Le cri de *Julia! ô ma chère Julia!* fut répété tour à tour avec les accens de la joie la plus folle, et de la plus cruelle terreur, mais avec une telle précipitation, avec un trouble si extrême, qu'il se passa plusieurs momens avant que les deux amans pussent s'entendre, qu'ils pussent comprendre où ils étaient l'un et l'autre, quels obstacles les séparaient, et quels dangers les menaçaient encore.

Personne cependant ne vint interrompre la conversation qui s'établit entre eux, au travers de la cloison. Le père Vénance, surpris par les bagaudes comme il sortait de la petite chapelle, avait été chargé de liens, et il était gardé à vue dans les souterrains. Armentaria, après avoir posé des vedettes dans les bois voisins et sur les rives du Cher, avait fixé son quartier dans la salle basse, où elle reposait sur un manteau, entourée des femmes et des enfans de sa troupe. Plusieurs heures devaient s'écouler encore avant le point du jour, mais elle ne parurent point longues ni à Félix, ni à Julia. C'était dans une situation plus périlleuse encore, avec un plus grand doute sur leur avenir, qu'ils avaient descendu la Loire à côté l'un de l'autre, deux mois auparavant, et cependant ils s'étaient, durant leur solitude, retracé à plusieurs reprises le souvenir de cette nuit terrible, avec de douces émotions. Ils étaient plus complètement séparés dans le moment actuel, mais aussi ils étaient plus seuls. Tous les éclaircissemens qu'ils recevaient l'un de l'autre, toute l'histoire de tous deux, qu'ils complétaient l'un par l'autre, leur donnaient lieu de conclure que leurs dangers étaient finis. Julia apprit de Félix que Clovis était sur le point d'épouser Clotilde; que Sévérus, ayant perdu tout espoir

de s'allier au roi des Francs, donnait son consentement au mariage de sa fille; que c'était pour la délivrer qu'il avait fait marcher à Tours les Francs dont on l'avait menacée; que lorsque Félix était parti pour la chercher, il était déjà assuré de l'obtenir de son père s'il pouvait la retrouver; que le malheur d'être tombé entre les mains des bagaudes ne lui avait paru accablant que parce qu'il l'avait empêché de poursuivre ses recherches; que puisque ces mêmes bagaudes avaient été pour lui une occasion de la retrouver, il se féliciterait de les avoir rencontrés. Mais comme il disait ces mots, le souvenir du père André, à qui cette rencontre avait été fatale, se présenta à lui, et les deux captifs pleurèrent ensemble le prêtre vertueux dont le zèle imprudent et l'aveugle obéissance avaient causé leurs malheurs. « Cette captivité, continua Félix, approche de son terme; il ne vaut point la peine de faire quelque tentative pour nous mettre en liberté par nos propres forces, puisque, selon tous les rapports faits à Armentaria, son mari est sorti des prisons de Bourges, et que notre échange doit s'accomplir dans la matinée. »

En effet, les premiers rayons du jour commençaient à peine à éclairer les sommets des coteaux, lorsqu'un cri de joie fit retentir les corridors et les salles du château de Rutilianus. Radebode, qui, dans cette nuit, redoutable pour elle, avait à plusieurs reprises entendu des bruits étranges au-dessus de sa tête, et à qui les esprits malfaisans n'avaient jamais paru si menaçans, rassurée par les premiers rayons du jour, s'élança la francisque à la main, hors de la petite loge qu'elle occupait auprès de la grande porte, et s'avança sur le pré devant le château. Elle y rencontra Dioclès et Procer Nunnianus, qui s'approchèrent ensemble; en même temps les bagaudes, qui avaient été distribués dans les bois en observation, accouraient auprès de leur chef, et lui serraient la main avec des cris de joie, tandis que les fenêtres du château s'ouvraient tout à coup, et qu'Armentaria avec ses compagnes, après avoir salué le retour de son mari par des acclamations mêlées de sanglots, se hâtait de descendre pour se jeter dans ses bras.

Radebode se tournait avec étonnement, tantôt vers les bois, tantôt vers le château, tantôt vers Dioclès, étonnée de voir tant de foule, là où elle avait cru être dans une profonde solitude. « Vous allez voir » bientôt de nouveaux hôtes, notre mère, » lui dit Dioclès en sou- » riant; j'apprends de ces braves gens que notre maître, Félix

» Florentius, a passé la nuit dans le château, sans que vous en sus-
» siez rien; et notre maîtresse Sylvia Numantia avec le comte Julius
» Sévérus est à cinq cents pas derrière moi. Ils attendent pour pa-
» raître, que l'échange de ce capitaine avec Félix soit accompli, de
» peur que s'ils s'étaient montrés d'abord, vos hôtes à leur approche
» ne se retirassent sans bruit, comme ils étaient venus. »

En effet, les esclaves de Félix, qui, du camp des bagaudes, avaient été dépêchés à Tours au moment de la captivité de leur maître, avaient déterminé non seulement Sylvia Numantia, mais Julius Sévérus lui-même, à venir rencontrer Félix au château de Rutilianus. Ce n'était plus que sur Félix que Sévérus pouvait compter pour recouvrer sa fille. Aucune négociation, aucune promesse, aucune menace n'avaient pu déterminer Volusianus à lui donner quelque lumière sur le sort de Julia. Aucune notion n'avait été recueillie ni parmi les habitans de Tours, ni par les agens secrets, qui d'après les directions de Lamia, parcouraient les campagnes. Dumnorix, le frère de lait de Julia, découragé par tant d'inutiles efforts, languissait, accablé de douleur, et recommençant chaque jour de vaines démarches, n'était plus soutenu par aucun espoir.

La force même dont Sévérus avait d'abord disposé commençait à à lui échapper. Les Francs que Theudéric avait conduits à Tours, avaient trouvé l'hospitalité des moines supérieure à celle de Sévérus; les vins de la Loire avaient augmenté leur vénération pour saint Martin. Ils partageaient leur journée entre le réfectoire du couvent, et la cathédrale, dont ils venaient admirer les pompes; ils écoutaient dévotement les prédications qui se faisaient pour eux dans une langue qu'ils n'entendaient pas; et Theudéric vint enfin dire à Sévérus qu'il croyait plus prudent de repartir pour Soissons avec ses compagnons d'armes, car il ne pouvait plus répondre que si Volusianus demandait aux Francs d'arrêter Sévérus lui-même, ils ne se montrassent empressés à rendre ce service à celui qu'ils nommaient le grand prélat des Latins.

C'était donc avec le cœur froissé, avec un profond découragement sur tous ses projets ambitieux, avec une déchirante anxiété sur le sort de sa fille, que Julius Sévérus suivait Sylvia au château de Rutilianus, pour y voir plus tôt Félix, et pour recueillir de sa bouche tous les renseignemens que celui-ci aurait pu obtenir de ce prêtre André, dont Sévérus savait déjà la mort. Il accompagnait à cheval

la litière où voyageait Sylvia avec Eudoxe, et un bagaude ayant été dépêché auprès d'eux pour leur dire qu'ils pouvaient avancer, ils parurent sur le pré du château au moment même où le disque du soleil commençait à se montrer au-dessus de l'horizon. Dans le même instant Félix et Julia, appuyés l'un sur l'autre, sortaient par la porte du château; Dioclès et Procer, Radebode et Armentaria les entouraient, et le pré se remplissait de bagaudes et de fédérés, qui avaient traversé le ravin, et qui accouraient du camp voisin.

Nous n'essaierons point de décrire la joie de Sévérus, en retrouvant d'une manière si inattendue sa fille chérie; celle de Sylvia en pressant son fils contre son sein; celle des deux amans qui n'avaient pas encore eu le temps de savourer tout leur bonheur; des deux époux, Procer et Armentaria, dont l'un avait si récemment échappé aux échafauds; celle de Dioclès, de Radebode, de tous les domestiques. Un sentiment universel d'allégresse semblait animer en même temps tous ces groupes qui, tour à tour, se séparaient et se confondaient de nouveau. Pour que personne, dans le château de Rutilianus, n'y fût étranger, Julia demanda en grâce à Armentaria de faire remettre en liberté le prêtre Vénance, que cette femme avait fait charger de liens. Cette faveur fut bientôt plus que compensée par celle que Félix accorde à Procer, à Armentaria, et à leur petite troupe. Il déclara qu'il les recevrait tous dans ses vastes domaines, qu'il leur assignerait des terres et des maisons, et qu'il leur permettrait de se livrer de nouveau, moyennant une légère redevance, à ces travaux agricoles pour lesquels ils étaient nés, et auxquels la violence de l'oppression avait pu seule les arracher.

Les noces de Félix et de Julia furent célébrées le surlendemain à Noviliacum. Ils y vécurent ensuite dans la retraite, se tenant à l'écart des révolutions politiques qui désolaient leur malheureuse patrie. Sylvia ne se sépara jamais d'eux, et l'amour de son fils et de sa belle-fille rendirent sa vieillesse plus douce que n'avait été le printemps de sa vie. Quinze ans plus tard, Félix devint sujet du roi des Francs, sans avoir éprouvé les calamités de la guerre. Clovis, avec son armée, passa la Loire à Tours en 507, pour combattre les Visigoths qu'il vainquit dans les plaines de Vouglé; mais Noviliacum, qui se trouvait sur la gauche de sa route, ne fut point visité ni ravagé par ses soldats.

Julius Sévérus, après le mariage de Clovis avec Clotilde, qui suivit,

à peu de semaines de distance, celui de sa propre fille, retourna à la cour du roi des Francs; celui-ci l'y reçut avec distinction, le regardant toujours comme chef d'un parti encore puissant parmi les Romains, celui des païens, que le conquérant voulait encore ménager : il le confirma dans le gouvernement du comté de Chartres. Après la mort de Clovis, Sévérus s'attacha à son fils aîné, Thierry, qui, n'étant point né de Clotilde, ou d'un mariage reconnu par les prêtres, n'avait point, pour ceux-ci, le même respect que ses frères.

Volusianus occupa quatre ans encore le siége archiépiscopal de Tours. La conversion de Clovis, qu'il avait si ardemment désirée, et à laquelle il avait contribué, lui fut fatale. Ses intrigues avec le roi des Francs, pour l'attirer au midi de la Loire, après la bataille de Tolbiac, en 496, éveillèrent enfin l'inquiétude du roi des Visigoths. Alaric II le fit enlever à Tours, et transporter à Toulouse, sa capitale, où il fut gardé à vue. Sur de nouvelles preuves de ses trahisons, les Visigoths le transférèrent au lieu nommé Pétrosa, dans le comté de Foix, où il eut la tête tranchée le 15 des calendes de février, comme coupable du crime de lèse-majesté. Ses cendres furent, il est vrai, recueillies par les orthodoxes, et déposées dans la basilique de Saint-Nasaire, à Foix, qui, dès lors, fut nommée basilique de Saint-Volusien. Pendant les guerres de religion, elles furent dispersées par les calvinistes; mais la fête du martyr conspirateur a continué à se célébrer à Foix, le 18 janvier, et se célèbre sans doute encore aujourd'hui.

Le prêtre Martin ne reparut jamais à Noviliacum; mais il avait été pourvu d'une riche prébende, qui l'aida à oublier quelques inquiétudes que sa conscience lui faisait d'abord ressentir, sur les révélations relatives à son patron, qu'il s'était cru obligé de faire à son supérieur ecclésiastique. Dumnorix, frère de lait de Julia, demeura attaché à son service, et conduisit, avec Sangiban, ses troupeaux dans les déserts de la Sologne. Eudoxe vieillit et mourut à Noviliacum, auprès de Sylvia et de Félix. Les aventures de ce dernier devaient le déterminer, disait-il, à écrire un ouvrage important sur l'étymologie du nom des bagaudes; il n'exécuta jamais son projet, ou du moins son manuscrit ne s'est point conservé jusqu'à nous, en sorte qu'on ne sait s'il faisait venir ce nom du mot latin *bacchari* (agir en furieux), ou du celtique *bagad* (tumulte). Nous avons vainement cherché des renseignemens sur le sort de Dioclès, de Radebode,

et du père Vénance ; si nous parvenons à en recueillir dans la suite, nous nous ferons un devoir d'en faire part à nos lecteurs.

FIN.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22468 1947